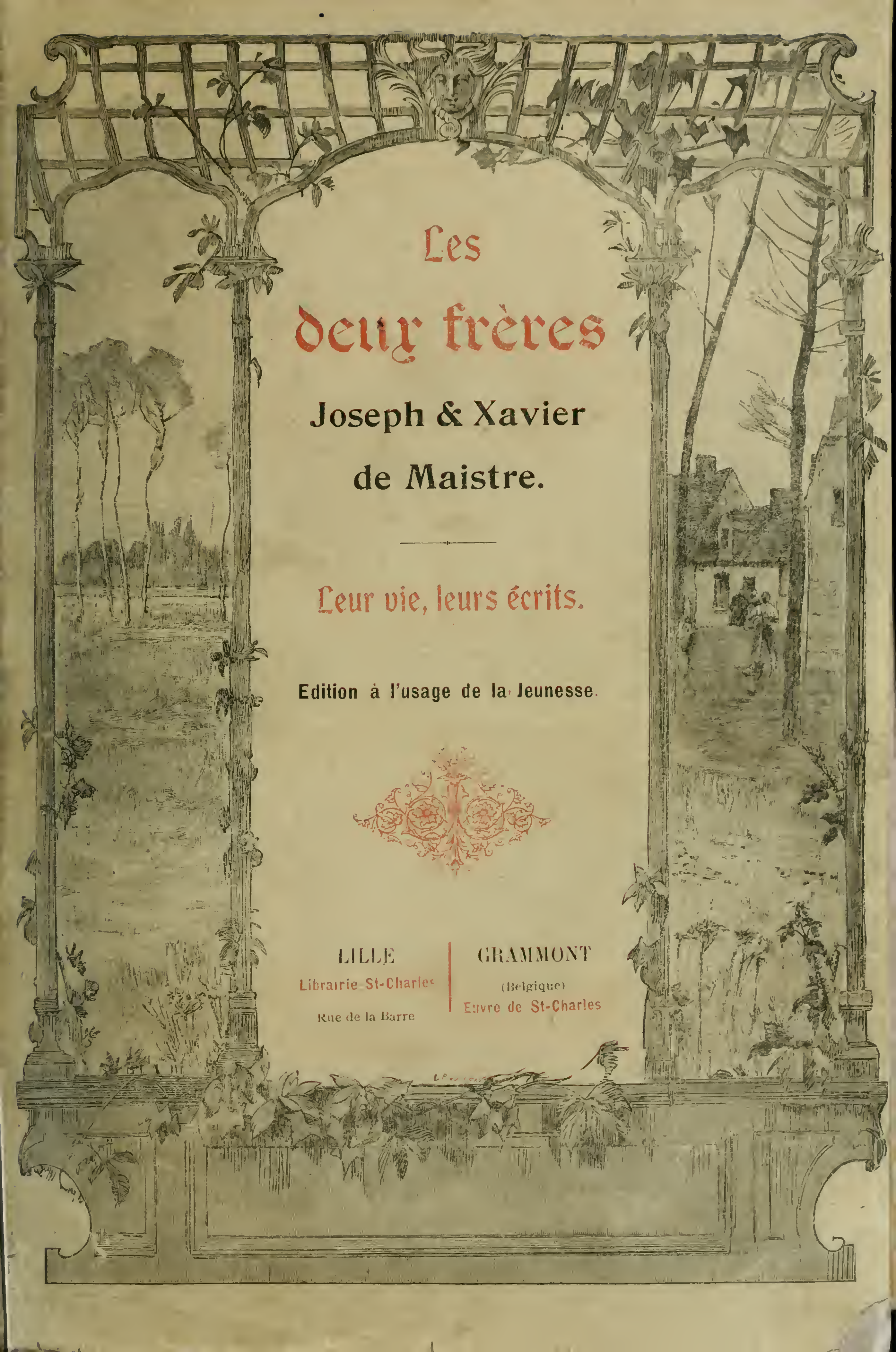


Les deux frères

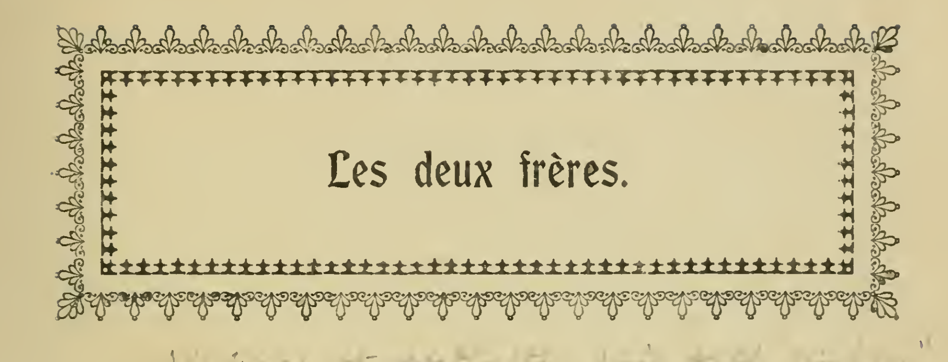
Joseph & Xavier de Maistre.

Leur vie, leurs écrits.

Edition à l'usage de la Jeunesse.

LILLE
Librairie St-Charles
Rue de la Barre

GRAMMONT
(Belgique)
Œuvre de St-Charles



Les deux frères.





Le cavalier fut renversé (P. 117.)



Les deux frères

Joseph et Xavier de Maistre.

LEUR VIE, LEURS ÉCRITS.

Edition à l'usage de la Jeunesse.



LILLE
Librairie St-Charles.
Rue de la Barre.

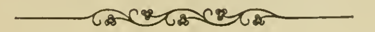
GRAMMONT
(Belgique)
Œuvre de St-Charles.



Joseph de Maistre.



Joseph de Maistre.



1. — Esquisse biographique.

I.



UAND le voyageur arrive pour la première fois au pied des Alpes, tout l'éblouit et l'enchante. Ces sommets immaculés où ruissellent des flots de lumière, ces cimes majestueuses où plane un éternel silence, semblent offrir l'image de l'infini ; et plus bas, des vallées verdoyantes tempèrent par leur gracieux aspect la grandeur du paysage. Plus que toute autre contrée, la Savoie présente ces spectacles merveilleux. C'est là que naquit l'homme éminent dont nous allons résumer la vie. Il semble refléter en lui les caractères du pays que Dieu lui donna pour berceau. L'écrivain, dont le fier regard contemple les hauteurs, et qui mêle pourtant à ses pensées sublimes des sentiments pleins de fraîcheur et des images toutes parfumées de simplicité, le politique toujours droit et ferme que Napoléon appelait dans son pittoresque langage « un homme carré par la base, » le chrétien illuminé des clartés de la foi, inébranlable dans ses convictions comme le granit des montagnes, voilà bien le comte Joseph de Maistre.

Il naquit à Chambéry le 1er avril 1754, d'une famille originaire du Languedoc, dont une branche s'était fixée en Piémont depuis le XVIIe siècle. Français d'origine, il l'était aussi de cœur ainsi que de langage : « Riez, si vous voulez, écrira-t-il à M. de Bonald, il ne me vient pas seulement en tête, qu'on puisse être éloquent dans une autre langue autant qu'en français. » Son père, le comte François-Xavier de Maistre, président du Sénat de Savoie, avait dans la magistrature de son pays une renommée proportionnée à son rang. Sa mère, Christine de Motz, a mérité de lui ce bel éloge : « Ma mère était un ange à qui Dieu avait prêté un corps ; mon bonheur était de deviner ce qu'elle désirait de moi, et j'étais dans ses mains autant que la plus jeune de mes sœurs [1]. »

Joseph de Maistre eut neuf frères et sœurs : Xavier, l'écrivain bien connu, François-Nicolas, qui embrassa la carrière des armes, Victor-André, également, André, saint prêtre, qui mourut évêque d'Aoste, Marthe-Charlotte, en religion sœur Eulalie, Marie-Christine, Anne-Marie, Jeanne et Marie-Thérèse, qui se marièrent.

Mme de Maistre éveilla dans l'esprit de son enfant le goût du beau : « Je ne comprenais pas encore Racine, lorsque ma mère venait le répéter sur mon lit et qu'elle m'endormait avec sa belle voix au son de cette incomparable musique. J'en savais des centaines de vers longtemps avant de savoir lire ; et c'est ainsi que mes oreilles ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. [2] » Mais cette noble femme s'attacha principalement à cultiver dans l'âme de Joseph toutes les vertus chrétiennes.

Un trait caractérise surtout son enfance, une soumission pleine d'amour pour ses parents, dont il ne se départit jamais. Leur moindre désir était pour lui une loi. « Lorsque l'heure de l'étude marquait la fin de la récréation, le père paraissait sur le seuil de la porte du jardin sans dire un mot, et il se plaisait à voir tomber les jouets des mains de son fils, sans qu'il se permît même de lancer une dernière fois la boule

(1) *Notice biographique de M. le comte Joseph de Maistre*, par le comte Rodolphe.
(2) Lettre à Mlle Adèle de Maistre.

ou le volant.[1] » Plus tard, suivant les cours de droit à l'université de Turin, Joseph se fit une loi de ne jamais lire un livre sans en avoir reçu l'autorisation de son père ou de sa mère.

Un jour, à l'âge de neuf ans, il jouait un peu bruyamment dans la chambre de Mme de Maistre et répétait la grande nouvelle du jour : « On a chassé les Jésuites ! » Sa mère l'arrêta net par ces mots : « Ne parlez jamais ainsi, mon fils ; vous comprendrez un jour que c'est un des plus grands malheurs pour la religion ! » Ces paroles furent dites d'un ton si navré que Joseph s'en souvint toute sa vie, nous dit son fils Rodolphe. Dans l'influence de cette mère qu'il adorait, ne faut-il pas chercher l'origine lointaine de son attachement aux Jésuites et de son ardeur à les défendre ?...

« Joseph de Maistre, qui était « un écolier modèle », fut affilié, dès son adolescence, à la *Grande congrégation de N.-D. de l'Assomption*, dite des *Nobles* ou des *Messieurs*, érigée dans le collège des Jésuites en 1611. De nombreuses confréries s'épanouissaient alors dans la capitale de la Savoie. Chaque corporation, chaque classe avait la sienne : les marchands-tailleurs étaient réunis sous le vocable de l'Assomption ; les cordonniers avaient choisi pour patron saint Crépin ; les bijoutiers, saint Éloi ; les maîtres-chirurgiens, les saints Côme et Damien ; les maçons, les quatre Saints couronnés ; les pâtissiers, saint Honoré ; il n'y avait pas jusqu'aux chevaliers-tireurs qui n'eussent leur confrérie sous le vocable de saint Sébastien.

« Chaque année, — écrira plus tard Joseph de Maistre en songeant aux fêtes patronales dont il avait été le témoin, en Savoie, — au nom de Saint Jean, de Saint Martin, de Saint Benoît, etc., le peuple se rassemble autour d'un temple rustique ; il arrive, animé d'une allégresse bruyante et cependant innocente : la religion sanctifie la joie et la joie embellit la religion. »

« Au nombre des exercices religieux auxquels les confrères prenaient part, figuraient les retraites. Joseph y fut assidu. Bientôt

(1) Le comte Rodolphe, *Notice*.

après, les *pénitents noirs* briguaient l'honneur de l'avoir pour confrère, — avant même qu'il passât le Mont Cenis pour aller faire son droit à l'Université de Turin.

» Les pénitents noirs formaient alors une de ces confréries écloses au souffle de la foi naïve de nos pères ; ils résolvaient sous un aspect, qui paraîtrait ridicule de nos jours, le double problème de l'égalité et de la fraternité, vivifiées par l'humilité chrétienne. Il en existait en Normandie et dans le midi de la France. Les plus hauts personnages ne dédaignaient pas d'en faire partie et y coudoyaient les plus humbles artisans.

» Les pénitents noirs de Savoie, érigés en confrérie le 29 mai 1594, n'avaient d'autre but, aux termes de leurs statuts, que de s'adonner à une vie vraiment chrétienne, de fuir le monde et ses pompes, et de faire pénitence. Ils avaient chaque année quatre processions solennelles [1]. Le sombre vêtement des confrères, formé d'une sorte de lustrine noire, reluisante, leurs gonfalons, leurs flambeaux, la psalmodie lente qu'ils faisaient entendre dans la pénombre du crépuscule ou les ténèbres de la nuit, tout contribuait à donner à leurs cérémonies un caractère impressionnant et lugubre.

» Chaque pénitent marchait pieds nus, revêtu de la tête aux pieds d'une *cagoule* noire, dont le capuchon n'avait que deux ouvertures à la hauteur des yeux. Une ceinture de crin, à laquelle pendait un chapelet grossier, complétait cet accoutrement étrange.

» La confrérie faisait beaucoup de bien autour d'elle ; elle pratiquait la charité largement et sans bruit et dirigeait, à Chambéry, un mont-de-piété à l'usage des classes laborieuses. Dans le pauvre pays des « petits savoyards » les occasions de distribuer des aumônes ne manquaient pas.

» De bonne heure la pieuse Association avait eu une vogue extraordinaire au sein de toutes les classes de la population, alors poussées à la rencontre les unes des autres par un besoin instinctif de rappro-

(1) Eugène Burnier, *Histoire du Sénat de Savoie*.

chement, d'égalité et de mutualité qui se faisait jour, sous l'égide d'une pensée religieuse appelée à en refréner les écarts et à en féconder les résultats. Voilé de la capuche impénétrable du pénitent noir, le premier Président du Sénat marchait au même rang que l'huissier audiencier; le grand seigneur donnait, à l'entrée de l'église, l'eau bénite à son valet; tous deux étaient pieds nus et baisaient, avec la même humilité, le pavé de la maison de Dieu et, lorsqu'un criminel devait être pendu sous les grands arbres du Verney [1], c'étaient les pénitents qui allaient passer auprès de lui la *nuit du condamné*, l'assister, le soutenir, l'exhorter, et recevoir ensuite, de la main du bourreau, le cadavre pantelant qu'ils ensevelissaient eux-mêmes, ne reculant pas, ainsi, devant l'office de fossoyeur.

» A quinze ans donc, Joseph de Maistre débutait dans la carrière des honneurs... par la dignité de *pénitent noir*. Plus d'une fois il assista, avec la confrérie, au spectacle d'une exécution capitale, fréquent, trop fréquent alors, et accompagné d'un raffinement de cruauté, vestige de la barbarie, qui le rendait plus terrible encore que de nos jours. L'imagination vive et ardente du jeune confrère fut fortement impressionnée par les nuits passées auprès des condamnés avant le dernier supplice, par ces scènes de mort, à l'aube, alors que les premières lueurs du jour éclairaient à peine la vallée de Chambéry et que les flambeaux lugubres des frères de la Miséricorde, trouant les dernières ombres de la nuit, apparaissaient comme s'ils guidaient les revenants d'un autre monde... L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* se souvenait sans doute de ces poignantes impressions lorsqu'il traçait ce fameux portrait du bourreau, qu'on ne peut lire sans frissonner, dans cette page peut-être la plus dramatique qui soit sortie d'une plume humaine [2].

« Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se

(1) Le jardin public où avaient lieu les exécutions.

(2) Descostes, *Joseph de Maistre avant la Révolution*.

présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais douter. Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous, mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un *Fiat* de la puissance créatrice.

« Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion et l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissements...

« Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras ; alors il se fait un silence horrible et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalles qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort.

« Il a fini ; le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend ; il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples

et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, « qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, » etc... Nul éloge moral ne peut lui convenir, car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point... »



II.

POUR avoir une idée juste et complète de ce que fut Joseph de Maistre durant sa jeunesse, il faut lire ses ouvrages, ses lettres principalement. Toutes les joies, toutes les tristesses, tous les incidents heureux et malheureux de ses premières années s'étaient tellement gravés dans sa mémoire et lui revenaient si spontanément à l'esprit qu'il ne pouvait se retenir d'en éprouver de nouvelles et puissantes impressions, qu'il confiait ensuite au papier.

Plus tard, à Saint-Pétersbourg, au milieu des préoccupations de tout genre, et même dans les réunions, les fêtes, comme dans la tranquille solitude de sa chambre, il se rappellera les personnes et les choses, les sites et les monuments qui l'ont intéressé ou frappé dans sa jeunesse. « Du milieu des palais où mon inconcevable étoile m'a conduit, écrira-t-il alors à sa sœur, mon imagination s'échappe souvent pour aller voir ta chaumière : je suis charmé d'apprendre au moins qu'elle est à toi et que tu vis bien avec Rose. Je sais l'inconvénient de l'enfant gâté ; mais, que veux-tu ? Il y a de tous côtés et dans toutes les positions de certaines *prises* amères qu'il faut avaler en se bouchant le nez. — Tu serres mon cœur comme un citron avec ton histoire des habillements. Pauvre petite ! Je te sais gré d'attacher un certain prix à ces guenilles et de te rappeler le vieux frère qui les a portées...

« Je suis lancé dans cet immense tourbillon où l'on me comble de bontés. J'ai soupé quelquefois chez l'impératrice mère et chez l'em-

pereur ; rien ne ressemble plus à la Charmille, je t'assure : cinq cents couverts sur je ne sais combien de tables rondes et toutes égales ; tous les vins, tous les fruits; enfin toutes les tables chargées de fleurs naturelles, ici, et au mois de janvier, etc. Je suis là très philosophiquement, ma bonne Thérésine, pensant sans cesse à François Brossard, à l'abbé Latoux, à la rue Macornet et à l'auberge de la Porraz. Quel sort ! Quelle étoile ! C'est alors surtout que je voyage à la Charmille : rends-moi la pareille, ma chère amie. Quand tu manges la soupe des proscrits, pense un peu « à ton illustre frère » qui cherche et cherchera peut-être toujours un morceau de pain pour son fils. J'avais la fureur de voir de belles choses ; à cet égard du moins je suis bien satisfait.

« Je remercie tendrement la douce Camille, qui veut bien se souvenir de son vieux *quinquin*. Pour moi, je ne la reconnaîtrais plus ; je ne sais quel pressentiment me dit que je ne verrai plus rien de tout cela ; mais mon cœur sera toujours à la Charmille, avec le bon jardinier que j'embrasse étroitement. Je vous recommande l'un à l'autre. »

Une autre fois, il écrira à sa sœur de Buttet :

« Griffonne-moi quelques mots, je t'en prie, sur toute la famille cisalpine. Où est ce scélérat d'André qui n'écrit jamais? Où est Marthe? Que fait-elle et comment se porte-t-elle ? Si par hasard elle était à côté de toi dans Villebonne, je lui enjoins de m'écrire une ligne de sa main, afin de me faire *conster* son existence. Une de mes grandes curiosités est de savoir si nous nous reconnaîtrons quand nous nous verrons. Je compte écrire mon nom sur ma poitrine afin que tu ne te trompes pas, et toi, mon cher cœur, comment me prouveras-tu que tu es la *belle Jenny ?* Pour moi, je m'en moque, car je n'ai jamais été le *beau Joson*. Nous ne serons, au reste, étonnés qu'un petit moment, et, dès que nous nous serons donné les preuves convenables que nous sommes *nous*, j'espère que tout ira comme si nous avions vécu ensemble...

« Quel singulier rêve nous avons fait ! Mon sort est un tel assemblage de discordances et de contradictions, qu'en repassant sur tout ce qui m'est arrivé, il me semble lire l'*Oiseau bleu* ou le *Petit Poucet*. Une

seule chose n'a jamais varié, c'est l'esprit de famille et le souvenir de nos jeunes années ; mon cœur, sur ce point, est d'une fraîcheur qui demande ton approbation. Qui sait si nous devons encore trouver une image de cette antique vie patriarcale ? Il en sera tout ce qui plaira à Dieu ; mais, de près ou de loin, ma bonne Jenny, je serai toujours ce même frère que tu as aimé et qui ne t'a jamais *désaimé* un instant... »

Et à une autre de ses parentes, l'excellent homme enverra également ces lignes :

« Souvent je te fais visite en esprit, mais je ne sais pas me tenir de ton logement. Je me suis gâté tout à fait ; les allées de Chambéry me font peur. Je tremble de trouver, au milieu de ces formidables détroits, des voleurs ou des spectres ; lorsque j'ai enfin pris mon parti, nouvel embarras, je ne sais plus à quelle porte frapper ; es-tu dans cet appartement où j'ai vu si souvent le *quinquin Perrin*, et qui a cette belle vue sur la rivière ? Ou bien es-tu de l'autre côté, sur la grand'rue ? Explique-moi tout cela, je t'en prie ; dis-moi où tu reçois, où tu boudes, où tu dors, afin que je ne tâtonne plus. »

Une dernière citation sur ce sujet : elle met à nu le bon cœur de Joseph de Maistre. Il s'adresse à sa tante :

« Tout a changé pour moi, ma chère tante, excepté cette famille que rien ne peut remplacer. Souvent je pense que, si une bouffée de ce vent qui m'a tant promené s'avisait de me porter où vous êtes, je vous demanderais un petit coin chez vous, et que je ne voudrais plus en sortir : c'est là où toute ma patrie serait concentrée pour moi : les autres cœurs me sont étrangers : mais qu'importe, dès que je ne serais jamais étranger au vôtre et à ceux qui vous environnent !...

« Chaque jour, je vous l'assure, mon imagination me transporte auprès de vous ; c'est une de mes plus douces jouissances de me rappeler les scènes enfantines de mes premières années, où vous étiez toujours mêlée pour quelque chose. L'âge de la raison amena d'autres plaisirs ; mais je ne me souviens pas d'en avoir goûté de réels hors de cette société que je n'ai jamais remplacée... »

III.

UNE grande épreuve était réservée à Joseph avant sa vingtième année, la mort de sa mère. Voici comment raconte ce triste événement un contemporain assez connu, le chevalier Roze [1].

« Une maladie qu'on croyait sérieuse, survenue au quatrième des fils de M. le président Maistre [2], détermine la tendre mère de ce malheureux enfant à l'aller voir à la Bauche où le curé l'élève loin des affaires domestiques ; le plaisir d'être avec une sœur chérie et de la recevoir, engagent Mme Perrin, la Sénatrice, à l'y accompagner. Elles partent dans les commencements du mois, avec M. de Guilen, colonel des dragons de Piémont, intime ami de Mme Perrin. La voiture les conduit jusqu'au *Cheval blanc* [3], et de là elles montent à cheval et essuient déjà la pluie pendant tout le reste de la route.

« Soit que l'air contagieux qu'elles avaient respiré dans ce pays, où règne depuis plus d'une année la fièvre épidémique qui a attaqué un grand nombre de sujets dont elle a moissonné quelques-uns, eût trouvé plus de prise chez elles que dans les autres ; soit que le froid et le chaud, auxquels elles s'étaient exposées imprudemment, eussent décidé la maladie ; soit qu'elles en portassent dès longtemps le germe et que l'exercice ou la fatigue l'aient développé, deux ou trois jours après leur arrivée elles sont tombées malades. La fièvre doit s'être manifestée dans Mme Maistre le 10 ou le 11 et dans Mme Perrin le 11 ou le 12 ; on s'est contenté de purger la première ; l'on s'est trompé lourdement sur la maladie de la dernière qu'on a traitée, pendant cinq ou six jours, de fièvre intermittente, pour laquelle on lui a donné le quina. C'était dans l'une et dans l'autre une fièvre putride et maligne !... »

« Celle de Mme Maistre s'est annoncée d'abord comme très dange-

(1) Journal inédit, cité par Descostes.

(2) Xavier de Maistre, frère de Joseph.

(3) Étape entre Chambéry et les Échelles, où se trouvait une auberge, qui existe encore aujourd'hui

reuse ; au bout de trois ou quatre jours, elle était déjà couverte de pourpre ; des symptômes funestes, l'assoupissement, la prostration de forces, l'embarras de la poitrine la firent considérer comme perdue ; tel est l'état où elle passa la nuit du 19 au 20 que je la veillais. Enfin le 21, vers les trois heures après midi, elle trépassa dans toute sa connaissance et dans cet esprit de paix, de tranquillité, de patience, qu'elle avait conservé pendant toute sa maladie, après s'y être exercée tous les jours de sa sainte vie; elle n'était âgée que de quarante-six ans et quelques mois !...

« Cette respectable femme, la plus vertueuse peut-être de toute une ville, pieuse, dévote même sans *cagoterie*, sévère et sérieuse sans pruderie, retirée et sédentaire sans affectation et sans manquer à la bienséance, charitable et très charitable sans ostentation, pleine de bon sens, de cette facilité à saisir le vrai, le juste, l'honnête, qui caractérise les femmes parfaites, s'était mérité l'estime la plus générale, la plus sûre, l'amitié de tous ceux qui la fréquentèrent et cette sorte de vénération qui n'est faite que pour la vertu modeste. Chacun aurait regretté une telle femme pour soi-même ; mais la désolation de son intéressante et trop nombreuse famille semblait fixer les larmes et forcer les âmes sensibles à les mêler avec celles de ces pauvres enfants qui perdent une si bonne, si tendre, si vigilante mère...

« Je ne verrai peut-être jamais un spectacle si triste, si touchant, que celui qui suivit ses derniers soupirs. Ce digne vieillard que ses travaux ont vieilli plus encore que ses soixante-neuf ans..., Monsieur Maistre était couché sur un canapé ; il s'agitait de temps à autre et poussait de longs sanglots qui le suffoquaient presque. Cinq de ses dix enfants jetaient des cris perçants autour de lui. De temps à autre les aînés, et entre autres *Joson*, — si digne de l'amitié particulière que sa mère avait pour lui, — Marie, cette fille si sensée, si courageuse, se jetaient sur le corps de leur père ; ils lui promettaient encore plus d'amitié et de soins, ils le conjuraient d'apaiser sa douleur, de ménager sa santé si chancelante et si faible, de leur conserver ses jours qui

leur devenaient plus que jamais nécessaires. L'un et l'autre de ces chers enfants, assez judicieux pour sentir quelle perte ils ont faite, ne s'en consoleront jamais : ils ont gardé plusieurs jours cet air hébété que laissent les grands malheurs... »



IV.

LORSQUE Joseph de Maistre eut achevé ses études, avec autant de labeur que de talent, car il consacrait à ses travaux quinze heures par jour ; — lorsqu'il eut conquis ses grades à l'Université de Turin, il entra dans la magistrature de Savoie où il se fit bientôt une place distinguée. En 1776, il composait sa première œuvre : *L'éloge de Victor-Amédée III*. C'était à l'occasion d'un voyage triomphal de ce prince. Nous citerons les passages les plus intéressants de ce discours, où, malgré une certaine emphase, on voit poindre les grandes qualités du profond penseur :

« J'accompagnais un jeune étranger, que la curiosité conduisait au Palais royal ; des gardes menaçantes n'en défendaient pas l'entrée. — « Voilà, lui dis-je, voilà, le lieu où le Roi-pasteur coule des jours tranquilles, au sein d'une famille chérie ; c'est ici qu'il médite en silence sur les besoins de son peuple, qu'il projette les réformes possibles et qu'il gémit sur les abus inévitables. Voyez ce salon : c'est là que le dernier de ses sujets peut venir librement assister au repas de son maître et jouir du plaisir de le voir.

« Nous parvînmes jusqu'au cabinet du Roi... — C'est ici, disais-je en m'approchant de sa table, qu'il trace souvent, de sa propre main, des ordres pour le bonheur de son peuple... »

« Je tremble, dit plus loin de Maistre, quand je vois que les liens de la société commencent à se relâcher parmi nous. Les pères sont moins respectables et les fils moins dociles. On parle trop de politesse et pas assez de vertu. On disserte sur la population, et les calculs de

l'égoïsme sont une cause malheureuse de dépopulation. Mais, tant que le Souverain donnera lui-même le signal des bonnes mœurs, il sera toujours beau d'être honnête, et la vertu n'aura jamais à rougir...

« Veut-on savoir comment le Roi a reçu un ancien magistrat, un sujet fidèle, qu'une légère indisposition avait empêché, pendant quelque temps, d'aller rendre ses hommages au Père de la patrie ? — « Asseyez-vous, lui dit-il, je sais que vous avez été incommodé. » Et voilà le sujet assis devant son maître, qui daigne épancher son cœur et lui parler de son peuple. — « Les grands et les petits, lui dit-il, tout est égal à mes yeux : je suis le père de tous mes sujets indistinctement : je leur dois à tous justice et protection. »

« Les rives du Rhône l'ont vu écouter avec attention les conseillers d'une paroisse exposée aux ravages de ce fleuve, demander des instructions, promettre des secours, presser la construction d'une digue nécessaire. Une troupe de paysans environnent le Monarque; ils sont étonnés de se voir consultés et retournent dans leurs familles parler avec attendrissement de ce bon maître qui a le courage d'aller chercher la vérité sous le chaume.

« On se presse sur son chemin, on l'entoure, le pâtre vient lui présenter le *nectar de Chautagne ;* il ne dédaigne point les mets simples préparés par la frugalité et présentés par l'amour. Il s'avance jusqu'à Seyssel. Aux cris de la joie et de la reconnaissance qui retentissent jusqu'à l'autre rive, la noblesse de France franchit les limites et vient lui rendre hommage. On ne doute plus du bonheur de Clotilde quand on connaît les mains qui ont formé son époux. »

Et plus loin encore: « C'est la religion qui lui apprend que ses sujets sont *ses frères* ; c'est elle qui lui montre, au delà du trépas, un juge formidable qui jettera dans la même balance le monarque et le berger. Il nous est aisé d'être humbles, à nous qui ne sommes rien ; mais les rois, qui peuvent tout, ont de grands sacrifices à faire : il faut qu'ils accoutument leurs fronts superbes à toucher le pavé des temples et qu'ils viennent s'humilier devant Celui qui tonne sur la tête de tous

les mortels, qui ordonne à la mort de dépeupler les palais, qui souffle sur les trônes et les fait disparaître. »

Revenant ensuite à son sujet et rappelant que le voyage du souverain fut comme un triomphe :

« Ne vous semble-t-il pas, demande-t-il, entendre encore les cris de l'allégresse, voir tous les regards fixés sur *le père de cette nombreuse famille* qui s'empresse autour de son char ? La ville entière offrait aux yeux le spectacle d'une pompe guerrière ; le bourgeois pacifique, transformé tout à coup en soldat, se présentait à son maître sous un appareil militaire : c'était pour lui faire sentir que tous les citoyens sont prêts à verser leur sang pour lui et que, quand il s'agira de défendre la patrie, nous serons tous soldats... »



V.

DES quatre frères de Joseph de Maistre, l'un, comme nous l'avons vu, obéit à l'attrait qui l'appelait au sacerdoce, les trois autres embrassèrent le métier des armes. Pour lui, il suivit, — nous l'avons dit également, — la carrière paternelle ; il franchit un à un les degrés de la hiérarchie judiciaire, et il venait d'entrer au Sénat de Savoie quand éclata la Révolution.

Trois ans auparavant, en 1786, il avait épousé Mlle de Morand, dont il eut un fils, Rodolphe, et deux filles, Adèle et Constance. Rien n'a été publié, — ni conservé, paraît-il, — des lettres échangées entre le comte Joseph et sa femme. Nous pouvons cependant esquisser les traits de cette épouse et de cette mère. Simple et sage, discrète et prudente, modeste et ferme, absolument dévouée à sa tâche obscure et sacrée, elle était capable de résolutions énergiques, capable aussi de porter noblement le veuvage anticipé auquel une séparation de quinze ans devait bientôt la condamner. On en jugera ; dans une page de sa correspondance il la peint au naturel et lui-même avec elle.

La lettre était adressée de Saint-Pétersbourg à une vieille amie genevoise, Mme Huber Alléon, qui était allée visiter Mme de Maistre à Turin.

« Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de *madame Prudence* (combien j'ai ri de ce mot!) à Turin, même à côté d'elle ; il n'y a pas moyen, je ne dis pas de la faire parler de moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre de moi. Le contraste entre nous deux est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir aisément, *le sénateur pococurante* [1], et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. *Elle*, au contraire, n'affirmera jamais, avant midi, que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient qui arriverait autrement dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. « Mais, mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne pense à mal. Moi, je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis, etc. — Mais, ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille. Tu perds ta peine, je prévois que je ne prévoirai jamais, c'est ton affaire. » Elle est mon supplément, et il arrive de là que, lorsque je suis garçon comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé de penser à mes affaires ; j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui me sont revenues de plusieurs côtés, sur la manière dont elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas; car, pour moi, je n'ai pas le talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit ; c'est celui d'une certaine persécution affectueuse, au moyen de laquelle *il lui est donné* de tourmenter ses enfants du matin au soir pour *faire*, *s'abstenir* et *apprendre*, sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle? je l'ai toujours vu sans le comprendre ; car pour moi je n'y entends rien. »

En traçant d'une façon si agréable le portrait de sa femme, le

(1) Sans souci.

comte de Maistre a commencé à nous donner un léger crayon du sien. Comme il s'est peint par traits détachés, au hasard de son humeur et quand il écrivait à ses plus intimes, c'est dans ses lettres qu'il nous faut chercher le complément de son propre portrait. Il paraît qu'il grisonna de bonne heure et qu'on l'en plaisantait un peu. Sous le pôle, la décoloration se hâta ; à cinquante-quatre ans, son abondante et robuste chevelure était entièrement blanche. Il dit cela avec une bonne grâce charmante, en envoyant à sa fille Adèle son portrait peint par le comte Xavier. « Tu auras peine à me reconnaître, tant j'ai vieilli. Je ne suis plus *gris comme un âne*, comme disait notre ami Costa, mais blanc comme un cygne. Cela est plus élégant et plus triste. »

Voilà tout ce qu'il daigne nous dire sur *sa chienne de figure*, comme il l'appelle. Nous en souhaiterions un peu plus. Lamartine, qui a consacré au comte de Maistre deux entretiens de son *Cours familier de littérature*, s'offre à nous satisfaire. « Il a vécu dans sa familiarité » ; il donnera, dit-il, *un portrait d'après nature*, au lieu que les autres ne sont que *portraits d'imagination*.

Il nous apprend donc que M. de Maistre était « un homme d'une grande taille, d'une belle et mâle figure. » Mais fiez-vous aux poètes ! L'illustre amie du comte de Maistre, l'aimable et sainte M[me] Swetchine, lut ces lignes et celles aussi où Lamartine prétendait peindre, après le visage, l'esprit et le génie du grand homme. Et de sa fine plume, elle rendit ce sévère arrêt : « M. de Lamartine doit avoir vu beaucoup M. de Maistre ; le nombre des séances rendrait plus surprenant encore qu'il ait pu manquer le portrait à ce degré. Pas un trait exact et fidèle, ni même reconnaissable. Le comte de Maistre était de taille moyenne, ses traits n'avaient aucune régularité ; rien d'incisif dans son œil, dont la vue très courte donnait quelque chose de perdu à son regard. Ce visage irrégulier et sans éclat resplendissait néanmoins de majesté. L'ensemble, le port de cette tête étaient saisissants et tout empreints du caractère de la sagesse antique. » Voilà le vrai portrait d'après nature.

A côté du physique, le moral. C'est bien lui-même que nous reconnaissons, dès le début de ces lignes à la baronne de Pont : « J'ai vu, dans ma vie, plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple sur le théâtre du monde, ou sur le théâtre de la société, ces grands héros de la dissimulation : en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister *la* prudence, ou *ma* prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. »

Ce cœur d'une loyauté si haute et si fière était en même temps comme on le verra, d'une tendresse à la fois délicate et vigoureuse. Il était aussi, pour tous, d'une bonté rare, de celle qui pardonne pour tout de bon et se venge par les bienfaits. S'il avait les saintes colères que le spectacle du mal et de la bassesse inspire aux âmes fortement éprises du vrai et du bien, il était absolument étranger à toute rancune. « Peu d'hommes, écrivait sa fille Constance quelques semaines après sa mort, ont pu prononcer avec plus de sûreté que lui : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Jamais je n'ai pu découvrir dans ce cœur si bon et si chrétien la moindre trace de fiel ; au pied de la lettre il oubliait les injures ; ou, s'il venait à se les rappeler, c'était pour y répondre à la manière de l'Évangile. « Tu as beau dire, m'écrivait-il un jour, il n'y a pas moyen d'excuser X... de ses torts envers moi ; aussi j'ai voulu me venger, et je serai probablement assez heureux pour lui faire obtenir la place qu'il désire. Peu de jours avant sa mort, comme on donnait l'ordre de ne pas recevoir, il prit la parole avec vivacité : « Si telle personne vient, dit-il, faites-la entrer ; elle m'a fait de la peine, et il faut avoir plus d'attentions pour elle. »

Enfin, à côté du cœur, l'esprit, « possédé par la fièvre de savoir » et poursuivant des travaux de bénédictin en dépit des exigences de la diplomatie et du monde. « Je lis, [1] j'écris, je fais mes études ; car

(1) Lettre à Madame la comtesse de Goltz, 2 mai 1805.

enfin il faut bien savoir quelque chose. » — « Le grand monde me fait perdre beaucoup de temps. D'ailleurs, vous sentez bien qu'il n'y a pas moyen de fermer tout à fait les livres. Je me sens même brûlé plus que jamais par la fièvre de savoir. C'est un redoublement que je ne puis vous décrire. Les livres les plus curieux me poursuivent et viennent d'eux-mêmes se placer sous ma main. Dès que l'ineffable diplomatie me laisse respirer un moment, je me précipite, malgré tous les avertissements de la politesse, sur cette pâture chérie, sur cette espèce d'ambroisie dont l'esprit n'est jamais rassasié [1]. » Notons en passant, qu'aux yeux de quantité de gens qui ne lisent que leur journal, Joseph de Maistre est un partisan aveugle de l'ignorance. Et notons aussi cet autre coup de pinceau du *portrait d'après nature* de Lamartine : « Il ne savait rien que par les livres, et en avait lu très peu ! »

A ce coup, Mme Swetchine n'y tient plus et s'épanche en une page où coule, avec une abondance émue, le torrent des souvenirs. « Où donc M. de Lamartine a-t-il pu prendre cela ? J'ai connu M. de Maistre avant lui, je l'ai vu pendant de longues années donner habituellement à l'étude douze et quinze heures, dont la lecture prenait sa bonne part. Il lisait immensément ; les livres encombraient sa table et s'y succédaient. » Enfin, nous savons, par la notice du comte Rodolphe, qu'il lisait, comme il faudrait toujours lire, « systématiquement, la plume à la main. Il écrivait, dans un volume relié, posé à côté de lui, les passages qui lui paraissaient remarquables et les courtes réflexions que ces passages faisaient naître ; lorsque ce volume était à sa fin, il le terminait par une table des matières par ordre alphabétique, et il en commençait un autre. » Ces recueils sont de gros registres in-folio, registres polyglottes où il déposait le suc de ses immenses lectures grecques, latines, françaises, italiennes, anglaises, allemandes. La théologie, la philosophie, l'histoire, la politique, la littérature, la linguistique, les sciences y sont représentées.

Ce grand esprit, qui vivait beaucoup avec lui-même par la médita-

(1) Lettre à Madame la baronne de Pont, 10 mars 1805.



Dans le pauvre pays des petits Savoyards. (P. 12.)

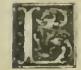
tion, beaucoup avec les princes de l'intelligence par la lecture, avait aussi au plus haut degré le goût et le besoin de la conversation, mais d'une conversation qui fût vraiment un échange d'idées et non de commérages, qui portât sur les grands intérêts des âmes et des sociétés humaines, et non sur les petits scandales de coteries ou de salons. [1]

A cet égard, Chambéry (le Chambéry d'alors) ne le servait point à souhait ; il n'y trouvait point assez d'air pour ses poumons, assez d'espace pour ses grandes ailes ; quoiqu'il fût, à tout prendre, un homme heureux, et qu'il en convînt, il éprouvait cette souffrance du génie refoulé qui est *une pose*, et rien de plus, pour l'intolérable race des médiocrités incomprises, mais qui, pour les hommes de sa taille, est un tourment réel. Quinze ans plus tard, dans une lettre à son frère Nicolas, il décrivait de souvenir cet état intérieur :

« Quelquefois, dans mes moments de solitude, je jette ma tête sur le dossier de mon fauteuil ; et là, seul au milieu de mes quatre murs, loin de tout ce qui m'est cher, en face d'un avenir sombre et impénétrable, je me rappelle ces temps où, dans une petite ville de ta connaissance, la tête appuyée sur un autre dossier, et ne voyant autour de notre cercle étroit que de petits hommes et de petites choses, je me disais : Suis-je donc condamné à vivre et à mourir ici, comme une huitre attachée à son rocher ? Alors je souffrais beaucoup ; j'avais la tête chargée, fatiguée, *aplatie* par l'énorme poids *du rien*. Mais aussi quelles compensations ! je n'avais qu'à sortir de ma chambre pour vous trouver, mes bons amis. Ici tout est grand, mais je suis seul. »



VI.

E 16 janvier 1789, Joseph de Maistre faisait une perte plus douloureuse encore que celle qui l'avait si profondément affecté

(1) Amédée de Margerie : *Le comte Joseph de Maistre.*

en 1774 : son père s'éteignait dans sa quatre-vingt-quatrième année. « Le noble magistrat avant d'aller paraître devant Dieu, donna à ses enfants, assemblés autour du grand lit à baldaquin qui avait vu mourir leur mère, sa dernière bénédiction. Joseph lui jura d'être le protecteur de toute la famille, et le père, rassuré, s'endormit dans la paix du Seigneur...

» Écoutons ce testament où le comte de Maistre, le législateur de 1770, l'homme qui eût pu s'enorgueillir de sa science et des honneurs dont le Roi l'avait comblé, exprime, en un langage si simple, aux pieds du Roi des rois, toutes les convictions de son âme de chrétien, toutes les volontés de son cœur de père :

« Je, François-Xavier, comte Maistre, second président au Sénat de Savoie, voulant disposer des biens qu'il a plu à la Providence de me donner, ai fait mon testament comme ci-après et, auparavant que de commencer un acte qui me rappelle ma dernière fin, je demande pardon à Dieu, mon Créateur, de tous mes péchés, le priant très humblement de ne pas me juger, à l'heure de ma mort, suivant la rigueur de sa justice, mais de me faire ressentir les effets de sa miséricorde infinie dans laquelle je fonde toute mon espérance, implorant, pour cet effet, les mérites de la Passion et mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, de saint François Xavier, mon patron, et de tous les saints du Paradis.

« J'institue mon héritier universel Joseph-Marie, mon très cher fils aîné, substitut avocat-fiscal général au Sénat de Savoie, et je lui recommande ses frères et sœurs, particulièrement ces dernières. La tendre amitié dont il leur a donné jusqu'à présent des marques sincères et l'attachement respectueux qu'il a toujours eu pour moi, me font espérer qu'il ne démentira pas la confiance que j'ai eue en lui et qu'il leur tiendra lieu de père après mon décès.

« Je recommande enfin à tous mes enfants de continuer à vivre dans la même union et la même cordialité que j'ai eu la consolation de voir régner jusqu'à présent dans ma famille. »

» Les funérailles du grand magistrat eurent lieu avec une pompe

extraordinaire. Victor-Amédée III, dans un message au Premier Président, exprima les regrets que lui causait la perte de ce serviteur fidèle, associé à l'œuvre législative du règne de Charles-Emmanuel III, de celui qui, le 22 mars 1773, était allé, au pied du trône, porter au nouveau roi les hommages du peuple de Savoie.

» Le Sénat tout entier assista aux funérailles : le gouverneur, les troupes de la garnison, et, ce qui valait mieux encore, le peuple de Chambéry, les pauvres, qui vénéraient le Président, l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Les restes du modèle des pères allèrent reposer, dans le tombeau de Sainte-Marie-Égyptienne, auprès de celle qui fut la « sublime mère » de Joseph de Maistre [1].



VII.

« APRÈS la mort de leur père, les de Maistre restèrent aussi étroitement unis : chacun avait sa part égale d'une provision de tendresse laissée dans l'indivision, où l'on puisait à pleines mains, sans avoir à rendre des comptes ni à demander de partage.

« Le fraternel foyer [2] » continuait à être la maison paternelle. Là, les militaires venaient passer leurs congés ; le chanoine André, ses vacances ; Jenny et Thérèse y habitaient, sœur Eulalie y vivait par le cœur et, si elle ne sortait pas de son couvent, les siens ne manquaient pas un jour de parloir.

» Le dimanche, pendant la belle saison, les de Maistre allaient ensemble, en véritable caravane, errer aux environs de Chambéry. Bissy était leur but de promenade le plus fréquent, Bissy, le ravissant village, autour duquel se déroule le tapis des grands prés donnés en dot à M[lle] de Morand, lors de son mariage avec Joseph...

(1) Descostes, *Joseph de Maistre avant la Révolution.*
(2) La maison de Joseph.

» L'église, simple et modeste, avec son toit de chaume, se détache des flancs d'un ravin pittoresque tapissé de sapins. Le clocher hardi profile sa flèche « en bois noirci par le temps » sur le contrefort extrême de la côte de Challod, dont les replis accidentés abritent les anciennes demeures des Regnault de Lannoy et des Garnier d'Alonzier.

» Plus loin, dans la direction du nord, un chemin ombreux, à pente douce, conduit au hameau de Chamoux, encadré de noyers séculaires et de châtaigneraies épaisses. Là se trouve, isolée et se dressant au milieu d'une grande prairie, une petite vigne en forme de cône ; Xavier y vient, à l'arrière-saison, chasser la grive attirée par les grappes où le vigneron complaisant a laissé quelques graines en guise d'appât.

» Si le Président avait quitté ce monde, son souvenir, doux et consolant, planait, tout frais encore, sur les dix enfants réunis, aux vacances d'automne, comme les anneaux d'une chaîne qui ne devait jamais se briser. A la nuit tombante, on descendait, heureux de vivre, les sentiers rapides de la côte de Bissy et l'on rentrait en ville. Les soirées se passaient en famille dans le grand salon de l'hôtel de Maistre, et bien souvent un regard égaré sur le portrait de la Présidente ou sur le buste du Président ramenait le souvenir des beaux jours où ils étaient encore là, et une larme furtive succédait parfois à un rire joyeux...

» Car on était gai chez les de Maistre, gai par tempérament, de cette gaieté franche, exubérante, communicative d'autrefois, véritable soupape de sûreté des consciences pures, qui agrémentait les bonnes heures et qui, dans les mauvaises, reprenant son empire au moment opportun, ne laissait pas la désespérance envahir l'âme et empoisonner la vie...

» Quel charmant esprit que ce Xavier, devenu le séduisant lieutenant du régiment de la marine, après avoir été le héros d'une célèbre ascension aérostatique ! Et quel gracieux commerce que celui de ces frères et de ces sœurs qui, séparés par les Alpes, s'écrivent et, au nouvel an, s'envoient de petits compliments versifiés, véritables gageures

où Joseph, le grave Joseph lui-même, apporte son contingent de bouts-rimés, et sœur Eulalie, entre deux patenôtres, son petit regain de mondanité !

» Le 1er janvier 1790, les Maistre étaient réunis à l'hôtel de la place Saint-Léger. Il y avait là le chanoine André, Nicolas et Victor, venus pour la circonstance, les Vignet, Anne, Jenny et Thérèse. Il ne manquait que Xavier et Eulalie ; mais voici que l'ordinaire apporte à Mesdemoiselles Maistre un pli tout parfumé... Une lettre de Xavier ! et en vers !... Ce Xavier ne fait rien comme tout le monde, et il rime comme personne... Écoutez :

Mes chères sœurs, bonjour, bon an !
Quoiqu'un peu vieux, ce compliment
Vaut, par ma foi, mieux que les nôtres ;
Que ne puis-je, à votre foyer,
Passer tout ce mois de janvier
Accompagné de plusieurs autres !..

Mais puisque mon mauvais destin
Me fixe en un pays lointain
Et m'empêche d'aller au vôtre,
Je veux, par écrit, à l'instant,
Vous envoyer ce compliment
Accompagné de plusieurs autres...

Depuis huit jours, pris au talon,
Je suis étendu de mon long,
Dans un lit dur où je me vautre
Et, pour égayer mon cerveau,
Je considère un soliveau
Accompagné de plusieurs autres...

Je n'ai point, comme vous ici,
Le talent de chasser l'ennui
En récitant des patenôtres :
Sans user de ce passe-temps,
J'ai déjà su gagner vingt ans
Accompagnés de plusieurs autres...

Mais comme il faut se convertir
Et que ce beau train doit finir,
Sans faire ici le bon apôtre,
Avant de renoncer au bal,
Passons encor ce carnaval
Accompagné de plusieurs autres...

» Inutile de dire le succès qu'eut l'épître du lieutenant... Il faut lui répondre sur le même ton : tel est le cri général. On se met aussitôt à l'œuvre autour de la grande table du salon : frères et sœurs en collaboration, sous la haute présidence de Joseph, ont bien vite achevé cet impromptu :

Autour du fraternel foyer,
Pendant le rigoureux janvier,
Quand tu ne peux être des nôtres,
C'est un veuvage pour tes sœurs
Dont tu possèdes les trois cœurs
Accompagnés de plusieurs autres.

Les autres cœurs sont masculins
Ils s'unissent aux féminins
Comme des grains de patenôtres ;
Depuis longtemps tu les connais :
Chacun d'eux ne marcha jamais
Qu'accompagné de plusieurs autres.

» Eulalie, le lendemain, eut sa part du gâteau, et, pour ne pas demeurer en reste, elle adressait, du couvent de Sainte-Ursule, à son frère l'officier, cette jolie réplique où la délicatesse exquise du sentiment fait oublier les hiatus qui s'y sont glissés.

Je veux te faire au nouvel an,
Mon cher ami, un compliment
Ni plus ni moins que tous les autres ;
S'il n'est pas aussi bien tourné,
Il n'en faut pas être étonné :
Je fais des vers... comme tant d'autres...

Au vrai, je n'ai point de foyer
Où tu puisses au mois de janvier
Te chauffer avec tous les nôtres ;
Je ne possède pour tout bien
Qu'un cœur digne d'aller au tien
A la suite de tous les autres.

Si j'apprends que, sans aucun mal,
Tu as passé le carnaval
Loin de ce lit où tu te vautres,
Je chanterai, en répétant :
Pour mon ami, puisse ce temps
Être suivi de plusieurs autres ! [1]



VIII.

LA Révolution vint changer brusquement le cours de sa destinée. Il allait payer cher l'avantage de voir de grandes choses. Cette catastrophe ne le surprit qu'à demi. Dejà dans plusieurs discours politiques, il avait signalé l'esprit destructeur du siècle et les orages de l'avenir. Il avait trop de clairvoyance pour ne pas saisir du premier coup-d'œil le « caractère satanique » du nouveau mouvement. Ami sincère des libertés justes et honnêtes, « qui empèchent les peuples d'en souhaiter de coupables, « il augurait mal d'une réforme qui commençait par un cri de guerre contre Dieu. « Les massacres, les pillages, l'incendie ne sont rien, écrivait-il à son ami le marquis Costa de Beauregard, il ne faut que peu d'années pour guérir tout cela. Mais l'esprit public vicié, la France pourrie, voilà l'ouvrage de ces messieurs. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que le mal est contagieux, et notre pauvre Chambéry déjà bien taré. »

Bientòt en effet, au mois de septembre 1792, les Français passaient

(1) Ces charmants détails, comme les précédents, sont empruntés au magnifique ouvrage de François Descostes, que l'Académie française a couronné : *Joseph de Maistre avant la Révolution.*

les Alpes, et la Savoie gagnée par la propagande révolutionnaire, se livrait à eux presque sans résistance. Un décret d'annexion rattache ce pays à la République française. Déjà les frères du comte de Maistre avaient rejoint leurs drapeaux. Il n'hésita pas à donner lui-même, en quittant le sol natal, un gage de fidélité à son roi et partit pour le Piémont.

L'émigration, c'était la ruine. L'*Assemblée allobroge* publia une loi, enjoignant à tous les émigrés, hommes, femmes et enfants, de rentrer avant le 25 janvier sous peine de la consfication de leurs biens. Le roi de Sardaigne autorisait ses sujets à faire cette démarche, mais Joseph de Maistre était trop fier pour s'y condamner. La jeune comtesse, voulant sauver l'héritage de ses enfants, profita d'une absence de son mari pour quitter la ville d'Aoste, où ils s'étaient réfugiés. Au commencement de janvier, elle traversa à dos de mulet le grand Saint-Bernard avec ses deux enfants, et gagna Chambéry où la rejoignit bientôt son mari plein d'angoisse. La municipalité voulut exiger de lui le serment civique, il le refusa ; le procureur-syndic lui présenta le livre où s'inscrivaient les citoyens actifs, il n'y voulut pas écrire son nom. On lui demandait sa contribution volontaire pour la guerre : « Non, dit-il, je ne donne pas d'argent pour faire tuer mes frères qui servent le roi de Sardaigne. » Bientôt quinze soldats entrent chez lui pour une visite domiciliaire. La position n'était plus tenable. M. de Maistre partit indigné et se retira à Lausanne, où il fut chargé d'une mission confidentielle par son gouvernement. Mme de Maistre, son fils Rodolphe et sa fille aînée Adèle allèrent le rejoindre, mais Constance sa fille cadette, trop jeune pour supporter les fatigues de cette périlleuse évasion, demeura chez son aïeule. Les domaines du comte de Maistre étaient consfiqués, et il écrivait avec une simplicité tout imprégnée de résignation chrétienne : « Tous mes biens sont vendus, je n'ai plus rien... »

On put voir à Lausanne combien ce grand homme, qui dans ses écrits semblait si intransigeant et si rigide, avait de délicatesse et de douce charité. Il correspondait avec le marquis Costa de Beauregard,

dont le fils Eugène vint à être soudainement emporté à la suite d'une blessure reçue dans une escarmouche au Col Ardent. De Maistre fut chargé par son ami d'annoncer la triste nouvelle à la marquise Costa, qui habitait, au printemps de 1794, à Nyon près de Lausanne. « A la première nouvelle de votre malheur, écrit-il au malheureux père, j'ai volé à Nyon, où je suis demeuré deux jours avant de monter l'escalier de votre femme. Enfin, il a fallu se déterminer : il n'y a plus eu moyen de lui cacher sa perte. Je n'entreprends point de vous peindre sa tristesse. Elle est profonde ; mais elle est religieuse... Au milieu du triste spectacle que j'ai sous les yeux, j'éprouve une satisfaction inexprimable à voir que les soins de l'amitié sont doux pour votre infortunée femme. Je suis venu pleurer avec elle et elle m'en sait gré. Cher et malheureux ami, que ne puis-je me partager ? que ne puis-je pleurer à Nyon et à Coni ? Si quelque chose pouvait augmenter la tendre amitié que j'ai pour vous, c'est le malheur... » Et de Maistre entoura la femme de son ami de la plus touchante sollicitude. Il la décida à revenir à Lausanne, l'installa auprès de sa famille. Cet homme qui planait dans les froides régions de la philosophie, révéla une âme capable de tendresse, et la douleur à laquelle il assistait l'émut jusqu'au cœur. Ne sachant quel adoucissement apporter au chagrin de la marquise Costa, il eut l'idée de consacrer quelques pages au souvenir du malheureux jeune homme qu'elle pleurait. Le *discours à la marquise Costa* rappelle par son objet ces écrits qu'on appelait autrefois des *Consolations*, et dont Sénèque, dans l'antiquité, a donné les modèles les plus connus. Mais quelle différence entre Sénèque et Joseph de Maistre !

Ce dernier a eu le mérite de comprendre que, pour calmer le désespoir d'une mère, les procédés des philosophes stoïciens étaient impuissants. Loin de chercher à détourner sa pensée, il lui rappelle les qualités charmantes de l'enfant qu'elle a perdu. Elle l'aimait trop pour pouvoir être distraite de son chagrin. Elle ne pouvait trouver quelque douceur que dans le ressouvenir de l'enfant chéri, en se le représentant tel qu'il était, en songeant au bonheur de sa présence.

« Les véritables douleurs ne veulent pas être distraites, dit de Maistre... Je sais que vous ne jouissez que de ce qui peut entretenir votre douleur. » — « C'est consoler un philosophe que de lui justifier ses larmes, écrivait Molière à son ami Le Vayer qui avait, lui aussi, perdu son fils, et de mettre sa douleur en liberté. » Ce qu'une intelligence délicate des besoins d'une âme endolorie avait inspiré à Molière, l'infaillible instinct du cœur et la religion le dictaient à Joseph de Maistre. Le poète et le philosophe ont senti l'un et l'autre, comme l'auteur de la savante étude à qui nous empruntons ces lignes, que « consoler une douleur, ce n'est pas en distraire ; ce n'est pas même la guérir : c'est la charmer. »



IX.

« LE comte de Maistre, dit de son côté Amédée de Margerie, n'était pas de ceux qui dépensent à ce point, au profit de l'art, leur puissance d'aimer et d'être émus qu'il n'en reste rien pour le prochain. S'il accorde à l'art le trop plein de sa sensibilité exquise, il en garde le principal pour sympathiser avec les joies et surtout avec les douleurs humaines.

» On eût étonné bien des gens, il y a seulement trente ans, en leur disant que ce foudroyant comte de Maistre, dont on leur avait forgé une image à faire peur, était le plus délicat et le meilleur des amis, le plus capable de ces viriles tendresses qui ont un don particulier pour manier *suaviter et fortiter* les blessures du cœur. Mais on les eût étonnés à tort. Car on se trompe, quand on croit que les âmes fortes ne sont point, pour l'ordinaire, des âmes aimantes ; du moins est-il certain que, quand elles le sont, c'est avec toute la plénitude et l'intensité de leur énergie intérieure. Saint Jérôme, par exemple, est, sans nul doute, un rude homme, rude à lui-même, rude aux adversaires de la vérité, rude à ses contradicteurs. Et c'est en même temps le

cœur le plus chaud, le plus délicat, le plus tendre qu'on puisse imaginer, et rien n'est plus pathétique que les pleurs de ce puissant athlète. De même le comte de Maistre. Je donnerais toutes les *Consolations* de Sénèque, et bien d'autres encore, pour les lignes que je vais transcrire, écrites à un ami malheureux [1] : « Il n'y a rien que je conçoive mieux que le *charme du désespoir*. C'est ce qui vous retient en Angleterre ; mille souvenirs tendres et déchirants vous attachent à cette terre où votre bonheur naquit pour durer si peu. Moi, qui ne suis qu'un ami, je suis cependant visité souvent par l'ombre de votre chère Élisabeth. Elle m'apparaît toujours entre vous et moi ; je crois la voir, l'entendre et lui tenir quelques-uns de ces discours dont elle avait la bonté d'écrire de temps en temps quelques mots dans ce journal que vous feuilletez le jour et qui vous garde la nuit. Combien ce même souvenir doit être horriblement doux pour l'époux qui l'a perdue, qui se promène sur cette même terre où son cœur rencontra le sien, où il entendit pour la première fois ce *oui* sérieux dont le suivant n'est qu'une répétition légalisée, et que l'homme le plus heureux n'entend qu'une fois dans sa vie ! Je voudrais que les objets qui vous environnent et qui ne vous parlent que de votre perte vous apprissent à pleurer ; vous auriez fait un grand pas vers la consolation, je veux dire vers la douleur sage. Dieu vous a frappé, mon cher ami, très justement comme juge et très amoureusement comme père ; il vous a dit : *C'est moi !* Répondez-lui : *Je vous connais* ; et venez pleurer avec nous quand vous aurez assez pleuré ailleurs. »

» Mais de toutes les cordes de ce merveilleux instrument, la plus vibrante, la plus pathétique et la plus aimable est celle des souvenirs et des affections domestiques. Au milieu des splendeurs mondaines et des détresses financières de son exil de Saint-Pétersbourg, le comte de Maistre vit du souvenir de l'image de ses chers absents ; et à distance il remplit avec une tendresse charmante, avec une incomparable flexibilité d'esprit, son rôle de père, d'éducateur et de chef de

(1) L'amira lTchitchagoff, qui venait de perdre sa femme.

famille. « Vous êtes tous dans mon cœur, écrivait-il à son frère le chevalier Nicolas ; vous ne pourrez en sortir que lorsqu'il cessera de battre. A six cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci, je pleure comme un enfant. — *Je crois entendre pleurer à Turin* », écrit-il ailleurs ; je fais mille efforts pour me représenter cet enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette fille orpheline d'un père vivant ; je me demande si je dois un jour la connaître. Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. Enfin, vous êtes père, monsieur le chevalier, et vous connaissez ces rêves cruels d'un homme éveillé. Si vous n'étiez pas du métier, je ne permettrais pas à ma plume d'écrire ces jérémiades. Je fais, au reste, les plus grands efforts pour résister au malheur et ne pas perdre absolument ce qu'on appelle l'aplomb. »

Parmi ces lettres de famille, une mention spéciale est due à celles qui sont adressées au comte Rodolphe, son fils, ou qui font mention de lui. Écrites pendant les grandes guerres auxquelles prit part le jeune officier des chevaliers-gardes, elles ont un accent tout à fait cornélien de mâle tendresse. Il eût redit au besoin le « Qu'il mourût » du vieil Horace ; mais il n'avait à craindre aucune défaillance chez ce jeune homme, dont « la résolution calme et inébranlable » faisait son juste orgueil et sa meilleure consolation. Au moment du départ, il lui disait : « Je ne veux pas m'appesantir sur votre destinée future ; il est inutile de communiquer des *pensées molles*, telles qu'elles naissent involontairement dans le cœur d'un père. Allez bravement votre chemin, mon cher Rodolphe. Vivent la conscience et l'honneur! *cætera dîs permittenda*. — *Ou cela ou sur cela*, disait cette mère de Sparte. Elle avait raison. Jamais vous ne trouverez dans mes lettres ni plaintes, ni lamentations ; c'est d'un mauvais ton à l'égard d'un soldat. Tout cela sans préjudice de ce qui se passe dans mon cœur et dont vous vous doutez sans doute un peu. Que vous dirai-je encore ?

Soyez toujours assez semblable aux autres pour ne pas leur déplaire, et assez différent pour ne déplaire ni à moi ni à vous. Battez-vous bien, mais ne faites du mal qu'à l'ennemi. Soyez honnête homme et bon enfant. Ne vous détachez point du petit livre latin. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, mon cher enfant, Dieu vous conserve [1] ! »

Il se livrait plus en parlant de lui à quelque ami. Il écrivait au comte Deodati, au début de la campagne de Friedland et d'Eylau : « Le jeune soldat m'a échappé, et a fait, à mon insu, les démarches les plus vigoureuses pour être employé. On n'a rien voulu décider sans avoir mon avis. J'ai répondu : Décidez la chose comme il vous plaira, sans supposer seulement que je suis au monde. En effet, il m'a paru clair que je n'avais le droit de dire ni *oui* ni *non*. Le *conscrit volontaire* l'a emporté. Il est parti ; il s'en va, faisant sept à huit lieues par jour, rencontrer... Ah ! mon cher comte, je n'ai point d'expression pour dire cela. La pauvre mère ne sait pas le mot de tout ce qui se passe ; et moi, je suis sans femme, sans enfants, sans amis même, du moins de ceux avec qui on pourrait pleurer si l'on en avait fantaisie. Il m'a fallu avaler ce breuvage et tenir le calice d'une main ferme. Enfin, mon cher comte, j'éprouve un triste plaisir à verser dans votre cœur mes épouvantables soucis. Si quelque chose les adoucit, c'est la résolution calme et inébranlable du jeune homme. Il a le diable au corps, et c'est un de ces diables froids, les plus diables de tous. »

Après la campagne, il écrivait au même : « Permis aux dames lacédémoniennes de regarder d'un œil sec le corps de leurs fils qu'on rapportait sur leurs boucliers. Pour moi, je ne suis pas si sublime. Plutôt la mort, sans doute, et mille fois la mort, je ne dis pas que la plus petite lâcheté, mais que la plus petite grimace antimilitaire ; mais aussi, plutôt la vie que la mort même la plus honorable ! Ce n'est pas l'avis de mon fils, et c'est dans l'ordre ; mais c'est le mien,

(1) Le comte Rodolphe, âgé de dix-sept ans, avait d'abord été placé dans la réserve.

et c'est aussi dans l'ordre. Il a voulu faire cette campagne sans y être obligé ; pouvant m'y opposer, je ne l'ai pas fait ; mon héroïsme ne va pas plus loin. Je suis content de lui et de moi. »

Quel père et quel homme ! Ce n'est pas un Spartiate, quoiqu'il dise comme les mères de Sparte : *Ou cela, ou sur cela.* Ce n'est pas un stoïcien ; il n'en a ni la pose, ni l'orgueil, ni l'indifférence systématique. Ce n'est pas un Romain, à la façon de celui qui s'attire cette réponse de Curiace :

> Je rends grâces au ciel de n'être pas Romain,
> Pour conserver encor quelque chose d'humain.

C'est un père comme le christianisme sait les faire, avec une tendresse qui ressent toutes les blessures du cœur et une fermeté qui ne fléchit devant aucun devoir. Et c'est un chevalier, c'est-à-dire encore un chrétien avec cette légitime fierté de race qui sait que noblesse oblige, et qui conduit les grandes âmes dans la voie du dévouement au delà même du devoir strict et précis [1] ! »



X.

LAUSANNE, où nous avons laissé Joseph de Maistre, ne fut pas pour lui un lieu de repos ; aussi bien l'on peut dire qu'il ne se reposa jamais dans toute sa vie. Heureux d'avoir quelques loisirs, il les utilisa immédiatement en composant ses *Considérations sur la France*, ouvrage dans lequel il apprécie la Révolution avec une véhémence tout impartiale, oubliant presque qu'il lui doit l'exil et la ruine quand il observe ce grand événement à la lumière de sa philosophie chrétienne. La Révolution, il le démontre, a eu pour point de départ la licence des idées et des mœurs au XVIII[e] siècle. L'Europe lui a

(1) A. de Margerie, *Joseph de Maistre.*

fait une guerre d'ambition et non de principes, qui punira la France sans la détruire. Le châtiment sera infligé à la nation française par la sauvage énergie des Jacobins, qui se sont faits, sans le savoir, les instruments des vengeances du ciel, et qui, après avoir châtié la France et l'Europe, se rendront à eux-mêmes, en s'entre-dévorant, la justice qui leur est due.

Parmi toutes les belles pages que contient ce livre, il nous est difficile de ne pas détacher quelques lignes d'un passage où il démontre admirablement la force divine de l'Église : « Vous disiez que le sceptre soutenait la tiare. Eh bien ! il n'y a plus de sceptre dans la grande arène ; il est brisé et les morceaux en sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvait soutenir les dogmes qu'il prêchait ; il n'y a plus de prêtres, on les a chassés, égorgés, avilis, dépouillés ; et ceux qui ont échappé à la guillotine, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnaient jadis. Vous craigniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination. Il n'y a plus rien de tout cela... Les temples sont fermés, ou ne s'ouvrent plus qu'aux délibérations bruyantes et aux bacchanales d'un peuple effréné. Les autels sont renversés, on a promené dans les rues des animaux immondes sous les vêtements des pontifes, les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies... Le philosophisme n'a donc pas de plaintes à faire ; toutes les chances humaines sont en sa faveur, on fait tout pour lui et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, mais enfin il aura vaincu, il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le Christianisme sort de cette redoutable épreuve plus pur et plus vigoureux, si Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le *fils de la terre* et l'étouffe dans ses bras, il s'est révélé divin, *patuit Deus !* »

En 1797, le célèbre publiciste, appelé à Turin par le roi Charles-Emmanuel qui avait succédé à Victor-Amédée, reprit l'exercice de ses

fonctions. L'homme d'état n'absorbait pas en lui le père de famille, et rien n'est plus charmant que la correspondance échangée entre Joseph de Maistre et sa fille Adèle. Un jour, l'engageant à laisser courir sa plume dans ses lettres, il lui donne cette agréable leçon : « Tu as toujours quatre chapitres à traiter : tes plaisirs, tes ennuis, tes occupations et tes désirs ; avec cela on peut remplir quatre pages. Pour moi, il me suffit de quatre mots en suivant cette même division : mon plaisir serait d'être avec toi, mon chagrin est d'en être éloigné, mon occupation est de trouver les moyens de te rejoindre, et mon désir est d'y réussir. Adieu, ma chère enfant ! [1] »

En ces temps de bouleversements, la tranquillité ne durait pas longtemps. Bientôt le roi de Sardaigne, vaincu par les Français, fut réduit à quitter sa capitale et ses États de terre ferme. En sa qualité d'émigré, le comte de Maistre ne pouvait rester à Turin ; il se réfugia à Venise.

Ce que fut la vie des exilés dans le pauvre appartement que la charité d'un ministre autrichien mit à leur disposition, on le devine aisément. Quelques mois après, le roi, de retour à Turin, y rappelait Joseph de Maistre et le nommait régent de la grande chancellerie. C'est à ce titre que le comte suivit Charles-Emmanuel à Cagliari et réforma l'administration de la justice dans l'île de Sardaigne, où le monarque fut bientôt confiné de nouveau. Pendant ce temps, il gémissait d'être encore une fois séparé de sa famille, et s'en dédommageait par ses charmantes lettres. Mais soudain un coup plus cruel vint frapper le cœur de ce père si dévoué.

En 1802, M. de Maistre reçut du roi l'ordre de se rendre à Saint-Pétersbourg, comme ministre du royaume de Sardaigne. C'était une séparation dont on ne pouvait prévoir le terme, et une carrière que le malheur des temps dépouillait de tout avantage et de tout éclat. Mais la tendresse qui déchirait son cœur l'engageait à ne pas refuser cette distinction, à laquelle était peut-être attaché l'avenir des siens :

(1) Lettre du 18 octobre 1797.

« C'est pour vous, leur écrivait-il, que je me passe de vous. Adieu, ma chère Adèle, je t'emporte dans mon cœur, afin que tu m'échauffes sous le soixante et unième degré de latitude. »



XI.

AVANT de partir, il était allé demander la bénédiction du pape Pie VII. « Il parut dans la société de Saint-Pétersbourg avec l'humble fierté d'un haut caractère : son amabilité enjouée, son esprit naturel, ses connaissances profondes et variées, l'intérêt qui s'attache toujours à un dévouement sans bornes, [1] » lui gagnèrent bientôt l'estime de toute l'aristocratie russe et la sympathie du czar Alexandre.

C'était merveille de voir ce représentant d'un souverain sans capitale et presque sans États, tenir malgré sa pauvreté un rang que pouvaient envier les ambassadeurs des grandes puissances, et prendre sur l'esprit de l'empereur un ascendant qu'il devait à son intelligence et à son noble caractère.

Une lettre adressée en 1805 à Mme de Goltz nous montre la vie régulière et laborieuse que menait le comte : « Je lis, j'écris, je fais mes études, car enfin il faut bien savoir quelque chose... Je tâche, avant de terminer ma journée, de retrouver un peu de cette gaîté native, qui m'a conservé jusqu'à présent : je souffle sur ce feu, comme une vieille femme souffle, pour rallumer sa lampe, sur le tison de la veille. Je tâche de faire trêve aux rêves de bras coupés et de têtes cassées qui me troublent sans relâche; puis, je soupe comme un jeune homme, puis je dors comme un enfant, et puis je m'éveille comme un homme, je veux dire, de grand matin, et je recommence, tournant toujours dans ce cercle, et mettant constamment le pied à la même

(1) Le comte Rodolphe, *Notice*.

place, comme un âne qui tourne la meule d'un battoir ; je m'arrête à cette comparaison sublime. »

Il n'y avait rien moins que du faste dans son genre de vie. Réduit à vivre l'hiver sans pelisse, « ce qui est précisément comme de n'avoir point de chemise à Cagliari, » et à se faire jeter sur les épaules au sortir des grands appartements de l'empereur un manteau de boutique par un fort vilain laquais, « n'ayant pas même de quoi se faire enterrer, s'il venait à mourir, » il voyait pourtant bien des visiteurs se presser dans sa modeste maison. « Souvent le ministre d'Autriche vient le soir me chercher, pour aller avec moi dans le monde. Ses brillants laquais montent mon escalier en tâtonnant, et nous descendons, précédés d'un paysan qui porte un mince flambeau. Je suis persuadé qu'ils font sur moi des chansons en patois autrichien. Pauvres gens ! Je suis bien aise qu'ils s'amusent. [1] » Le comte de Maistre eût cru se déshonorer en murmurant contre cet état, et il se fût regardé comme le dernier des hommes, s'il n'avait eu pour son souverain d'autre dévouement que celui qu'on voulait bien lui payer.

Pourtant, cette condition le faisait souffrir, en l'empêchant d'appeler près de lui sa famille dans un séjour si dispendieux. Souvent il laisse percer sa tristesse d'être si loin de ceux qu'il aime : « Ma chère tante, écrit-il un jour après quelques plaisanteries, si vous saviez pourquoi je ris, vous ne me blâmeriez pas; c'est pour ne pas pleurer. »

Il se dédommageait un peu de cet isolement par ses lettres. Tout l'intéresse, les moindres progrès de ses enfants, leurs lectures, leurs divertissements. En 1805, il annonce à une de ses correspondantes cette bonne nouvelle : « Il m'est arrivé un petit secrétaire, précisément d'aussi bonne famille que moi, et que je n'avais pas vu depuis trois ans. Sa sœur s'appelle Adèle, vous le connaissez donc ! Vous voyez, de chez vous, Madame la marquise, les transports de joie qui ont dû accompagner cette entrevue. » Son fils Rodolphe âgé de seize ans avait quitté Turin, pour n'être pas contraint par la conscription à

(1) Lettre à son frère.

servir contre son pays et contre son roi, et venait ainsi embellir la solitude où gémissait le comte de Maistre. Il devait bientôt connaître les bienfaits de l'empereur. Alexandre, qui discernait le mérite et aimait la grandeur d'âme, avait déjà donné à Joseph de Maistre un gage de son affection en nommant son frère Xavier, directeur de la bibliothèque de l'Amirauté. Il voulut se charger de l'avenir du jeune Rodolphe, et le prit à son service comme officier dans le corps des Chevaliers-gardes, régiment d'élite de l'armée russe. Mais ces honneurs exposaient le jeune homme à des dangers, qui étaient un nouveau tourment pour le cœur du père : « Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils, » a-t-il écrit un jour. Et après la bataille de Friedland, il écrit à sa sœur : « Quelle nuit que celle du 21 au 22 juin, que je passai tout entière avec la certitude que mon cher Rodolphe avait été tué à Friedland, sans autre compagnie qu'un fidèle valet de chambre, qui pleurait devant moi, me jetant comme un fou tantôt d'un sopha sur mon lit, et tantôt de mon lit sur un sopha ! » Et pourtant quand il s'adressait à son fils, il s'abstenait de ces « pensées molles qui naissent involontairement dans le cœur d'un père, » et il lui disait : « Allez bravement votre chemin, mon cher Rodolphe, vivent la conscience et l'honneur ! »

De si cruels soucis ne l'empêchaient pas de se donner entièrement à sa mission diplomatique. Bien des officiers piémontais ressentirent les effets de la haute faveur dont leur compatriote jouissait à la cour, et le roi de Sardaigne ne pouvait assez estimer son ministre qui figurait si noblement parmi les représentants des puissances.



XII.

ON devine quelle impression durent faire sur Joseph de Maistre les prodigieuses victoires de Napoléon. Il ne pouvait aimer le conquérant qui avait dépouillé son roi, le dominateur, dont le sceptre

pesait si lourdement sur les nations subjuguées. En gémissant sur la marche impétueuse de ses armées, il écrivait au comte d'Avaray cette fière parole, où il se peint tout entier : « M. le comte, l'Europe est à Bonaparte, mais nos cœurs sont à nous ! » Cependant cette antipathie bien légitime ne l'aveuglait pas sur le génie du grand capitaine, et l'estime qu'il avait pour Napoléon lui inspira une pensée assez originale.

C'était au moment où la paix de Tilsitt courbait l'Europe entière sous les armes de la France et de son alliée la Russie. Peut-être le comte de Maistre se rappelait-il qu'un jour à Naples, en 1802, dans un entretien avec l'ambassadeur de la République française, M. Alquier, ce diplomate lui avait répliqué vivement : « M. le comte, qu'allez-vous faire à Pétersbourg ? Allez à Paris, dire ces raisons au premier consul, qui ne les a jamais entendues. » Toujours est-il qu'il voulut tenter un suprême effort en faveur du roi de Sardaigne. Il fit donc transmettre à Napoléon, par le général Savary, un mémoire où il formulait le désir d'avoir un entretien confidentiel avec l'empereur des Français. Il avait tout lieu de croire, que, s'il pouvait l'aborder, il aurait des moyens d'adoucir le lion, et de le rendre plus équitable à l'égard de la maison de Savoie. Et toujours dévoué par-dessus tout à son souverain, il avait soin de faire remarquer qu'il entreprenait cette démarche entièrement à son insu.

Le génie est accessible aux nobles inspirations. Qui sait ce que la parole élevée, loyale, pénétrante du comte de Maistre eût pu réaliser? Malheureusement sa demande resta sans écho. Napoléon n'y répondit pas, mais les marques particulières de déférence, que le ministre piémontais reçut de l'ambassadeur français à Saint-Pétersbourg, lui prouvèrent que du moins on rendait hommage à sa grandeur d'âme.

Un esprit comme Joseph de Maistre ne pouvait manquer d'observer le monde au milieu duquel il vivait, cette société russe, où s'unissaient par un singulier mélange le raffinement et la barbarie. Il admirait les qualités de ce peuple hospitalier, spirituel, intrépide, plein

d'audace, mais il en discernait aussi les vices, l'infidélité, l'inconstance et les instincts révolutionnaires, contre lesquels son église schismatique et un clergé déconsidéré offraient de bien faibles ressources.

Joseph de Maistre étudiait la politique avec le coup d'œil sûr d'une foi que n'ébranlent pas les triomphes éphémères de la violence, avec le regard pénétrant du génie qui domine les détails et plane sur l'ensemble des événements. Aussi a-t-il possédé à un rare degré la clairvoyance, qui permet aux intelligences d'élite de conjecturer l'avenir. La Révolution est à ses yeux plus qu'un bouleversement national, il y voit une des grandes époques du genre humain. Au moment même où la puissance de Napoléon semblait la mieux assise, il en prédisait la chute, et attendait, avec la restauration des princes de Savoie, celle de la maison de France. Du fond de la Russie, il assista aux tragiques péripéties du drame qui agitait l'Europe : la grande armée s'élançant vers l'Orient et bravant dans les neiges de la Moscovie un héroïque linceul, les nations s'entre-choquant dans les plaines de la Saxe, le conquérant épuisé par ses victoires subissant les représailles de la conquête et s'effaçant, comme le soleil à son déclin, dans les brumes du vaste océan, qui baigne l'îlot de Sainte-Hélène. L'année 1814 qui rendait la couronne aux rois en exil, rendit au comte de Maistre les douceurs de la vie de famille, après lesquelles il soupirait depuis si longtemps. Il avait écrit : « Si le Ciel dans sa bonté me réservait un de ces moments si rares dans la vie, où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu ; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits d'été, sur les rives de la Néva. » Ce rêve se réalisa, et l'heureux père put embrasser enfin sa fille Constance. « Venez, venez, avait-il écrit aux siens, tous vos emplois sont fixés. Françoise (Mme de Maistre) est ministre de l'intérieur et trésorier général ; Rodolphe, ministre des affaires étrangères et payeur en chef ; Adèle, secrétaire

en chef pour la politique ; et toi, Constance [1], pour la philosophie et la littérature... Moi, je serai le souverain, avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter... » Dès lors, le comte de Maistre ne songea plus à finir ses jours ailleurs que dans cette patrie d'adoption. Mais Dieu en avait décidé autrement.



XIII.

« DEPUIS longtemps, les Jésuites étaient tolérés, et même officiellement autorisés, dans l'empire russe. Joseph de Maistre, à son arrivée à Saint-Pétersbourg, les trouva en possession d'une situation parfaitement régulière et rapidement grandissante. Quatre fois plus nombreux qu'en 1775, ils étaient installés dans les deux capitales et dans plusieurs autres villes de l'empire. Ils avaient à Polotsk et à Pétersbourg de florissants collèges. Alexandre allait bientôt diriger une de leurs colonies vers la Sibérie. Le duc de Richelieu et l'abbé Nicole, qui fondaient en ce moment la grandeur et la prospérité d'Odessa, allaient obtenir qu'ils y fussent appelés pour seconder leur œuvre.

(1) Elle avait alors vingt et un ans. « Constance, écrit un biographe, cette enfant, qui devai tenir une si grande place dans le cœur et dans la correspondance de Joseph de Maistre, l'aima de loin, avec une incroyable tendresse, puis (ce sont ses termes mêmes) *se donna à lui dès l'instan qu'elle le vit*. Elle devint son secrétaire et presque sa collaboratrice. Et quand mourut ce père « qui était sa gloire, sa joie et comme sa divinité terrestre, » tout sembla s'éteindre en elle. Quelques semaines plus tard, elle écrivait, en réponse à une lettre de condoléance : « Il me faut de la peine pour prendre une plume qui ne doit plus être consacrée à *son* usage. Depuis plus de huit mois que sa santé déclinait visiblement, je ne pouvais me résoudre à le quitter un seul moment de la journée ; je lisais, j'écrivais, je pensais pour lui ; j'étais devenue son bras, et même sa mémoire à l'égard des choses usuelles et communes qui ne pouvaient trouver place dans cette grande tête. Rien ne me paraissait impossible quand il s'agissait de le soulager en quelque chose, et l'envie de lui être utile doublait toutes mes facultés. Maintenant je ne sais plus que faire de tout ce que j'employais à son usage. L'âme de mon existence m'est ôtée. »

Constance de Maistre devint, en 1833, duchesse de Laval-Montmorency, et a vécu jusqu'à l'âge de 89 ans, conservant jusqu'à son dernier jour (2 avril 1882), tout le charme de son esprit, la fraîcheur de ses souvenirs et la généreuse bonté de son cœur. Par tous ces dons, par sa haute vertu, par son chevaleresque dévouement à l'Église, ajoutons par son grand amour pour la France, elle fut bien la digne fille de son père.

Mais ces prospérités, en les tirant du demi-jour discret où ils avaient longtemps vécu, commençaient déjà à leur faire des ennemis. Le clergé schismatique, impuissant, inerte, subalterne, regardait avec jalousie la grande place que ces prêtres catholiques avaient conquise, par leurs talents et leurs vertus, dans l'estime des hautes classes. Les Universités officielles, — l'Université de Vilna surtout, voisine du collège de Polotsk, — voyaient de mauvais œil l'élite de la société russe leur confier ses enfants ; et cette voisine usait avec une rigueur tracassière du droit d'inspection et d'examen que les règlements lui donnaient sur eux.

Or, rien ne ressemblait moins à nos vieilles Universités occidentales que cette Université de Wilna, rassemblement cosmopolite de professeurs où régnait la libre pensée tantôt sous la forme grossière du matérialisme, tantôt sous la forme pédante de la métaphysique allemande, tantôt sous la forme mystique de l'illuminisme, tantôt sous la forme biblique du protestantisme. Choisir dans un tel milieu, si flottant et si peu sûr, les contrôleurs de l'enseignement illustre des Jésuites, de cet enseignement éprouvé et sage qui avait recueilli toutes les traditions de l'Europe savante, était en soi la chose la plus déraisonnable du monde. C'était faire inspecter des vétérans par des conscrits, des grenadiers par des francs-tireurs, osons dire des pompiers par des incendiaires. Les Jésuites souhaitaient fort d'être affranchis de cette surveillance hostile qui gênait la liberté de leurs méthodes, et d'échapper aussi à l'obligation d'envoyer leurs élèves recevoir le complément de leur éducation intellectuelle à cette Université d'État, dont l'esprit leur inspirait moins qu'une demi-confiance.

Le P. Brzozowski, général des Jésuites, adressa au ministre de l'instruction publique plusieurs mémoires en ce sens. Mais l'action décisive fut exercée par Joseph de Maistre. Ce fut bien lui qui emporta la place. Il aimait la Russie ; il aimait la Compagnie de Jésus; il était profondément convaincu qu'elles avaient toutes deux grand intérêt à faire bon ménage ensemble, et que le meilleur moyen pour Alexandre

de se faire payer au centuple l'hospitalité généreusement accordée aux Jésuites était d'ouvrir un champ libre et vaste à leurs établissements d'éducation. Connaissant mieux que la plupart des Russes les périls de la Russie, il la voyait battue en brèche et minée par la Révolution; il constatait l'absolue impuissance de l'Église officielle à défendre contre cette triple agression le dépôt à peu près complet des vérités religieuses qu'elle avait conservé, mais conservé à l'état stérile et mort, en se séparant de l'unité catholique ; il ne trouvait en Russie qu'une seule force morale organisée qui pût prendre en main la défense sociale et religieuse : les Jésuites.

Le caractère des fonctions diplomatiques que le comte de Maistre remplissait à Saint-Pétersbourg lui permettait de s'occuper des choses russes avec plus d'activité et avec un désintéressement moins suspect que ne l'eût pu faire tout autre ambassadeur. En même temps, la hauteur de son esprit, la fermeté connue de ses principes, l'illustration déjà acquise à son nom, le charme original de sa conversation faisaient de lui l'homme le plus écouté et le plus consulté qu'il y eût à Saint-Pétersbourg, et lui donnaient la situation à part d'un conseiller bénévole à qui l'on n'est jamais tenté de dire : *Mêlez-vous de ce qui vous regarde.* Tantôt sur provocation, tantôt spontanément, il pouvait sans indiscrétion adresser à des personnages officiels l'expression motivée de sa pensée sur les *questions russes*, sur celles principalement qui touchaient à l'ordre moral.

Ce fut ainsi qu'il écrivit au comte Razoumowski les *Cinq lettres sur l'éducation publique en Russie*, qui ont été publiées. Les trois premières contiennent des vues générales sur l'éducation, des renseignements sur le plan d'études de notre ancienne instruction secondaire, enfin de vives critiques sur les programmes et l'esprit des Universités officielles russes ; les deux dernières sont un plaidoyer, au point de vue des intérêts russes, en faveur de l'éducation donnée par les Jésuites, seule digue, selon l'auteur, au triple torrent qui menace de tout emporter. Ces deux lettres, très courtes, très éloquentes, concluent à exempter les collèges dirigés par les Jésuites de toute dépen-



Un chemin ombreux conduit au hameau, encadré de noyers séculaires.... (P. 32.)

dance vis-à-vis des Universités de l'État, et à laisser les deux enseignements rivaux se développer parallèlement et faire leurs preuves sous l'œil du prince et des familles. Un vœu en faveur de l'érection du collège de Polotsk en Université libre y est énoncé, moins comme une demande pour le présent que comme une espérance pour l'avenir. « Une mesure infiniment sage, un véritable coup d'État serait de rendre aux Jésuites une académie à Polotsk, comme ils l'avaient à Wilna, en lui attribuant tous les privilèges des Universités et notamment de Wilna. Mais en attendant, vous ne pouvez rendre un service plus signalé à votre patrie que d'engager Sa Majesté Impériale à prononcer enfin l'indépendance absolue des Jésuites vis-à-vis de l'Université officielle. »

L'année suivante, de lui-même cette fois, il revint à la charge, et adressa au même ministre un mémoire sur la liberté de l'enseignement supérieur. Les idées en sont substantiellement les mêmes que celles des lettres ; mais leur exposé, tantôt plus condensé, tantôt plus étendu, y est merveilleusement fortifié.

Ce document fut goûté par le ministre et par l'empereur. En 1812, le collège de Polotsk fut érigé en Université. La part que l'intervention du comte de Maistre avait eue à ce succès resserra les liens qui l'unissaient à la Compagnie.

Les événements qui venaient de s'accomplir semblaient devoir consolider cette grande victoire remportée par les Jésuites : il en fut tout autrement. La fermentation intellectuelle qui animait à cette époque la société russe et poussait les esprits exaltés vers l'illuminisme, les esprits étroitement critiques vers le protestantisme ou l'incrédulité, avait produit un effet bien différent dans les âmes tout à fait supérieures et les ramenait à pleines voiles vers la vérité catholique. Des femmes de la plus haute distinction, la comtesse Rostopchine, ses deux sœurs la princesse Galitzin et la comtesse Barbe Protassow, M[me] Swetchine, étaient du nombre. Le jeune prince Alexandre Galitzin, neveu du ministre des cultes, se déclara catholique. Son oncle, très hostile déjà au catholicisme, en fut

profondément irrité et fit partager son mécontentement à l'empereur Alexandre, totalement livré aux illuminés. On mit tout ce mouvement sur le compte des Jésuites. Condamnés, sans être entendus, pour crime de prosélytisme, — comme un bataillon qui serait condamné *pour cause de bravoure*, disait spirituellement le comte de Maistre, — ils furent arrêtés pendant la nuit et expulsés des deux capitales, un peu plus tard de la Russie tout entière. Leur grand ami fut considéré comme leur complice, et accusé d'avoir conduit des *intrigues de prosélytisme* sous le couvert de l'inviolabilité diplomatique.

Il nous apprend lui-même dans une lettre à l'archevêque de Raguse la vérité sur toute cette affaire. « Il y a bien eu quelques imprudences commises dans les conversions qu'on a menées trop publiquement et trop vite. Ces messieurs se sont laissé transporter *par le zèle qui les dévorait*. Véritablement, c'était un spectacle admirable que la rapidité et la multiplicité de ces conversions opérées principalement dans le premier ordre de la société, et il était impossible que le gouvernement ne s'alarmât pas. Je crois cependant qu'il n'aurait pas frappé sitôt s'il n'avait été poussé, animé, exaspéré par un parti puissant, irrité jusqu'à la rage ; et cette rage a créé malheureusement une véritable raison d'État contre nos chers Jésuites. Moi-même, Monseigneur, je me suis trouvé enveloppé dans l'orage pour plusieurs raisons. D'abord j'étais lié d'amitié avec quelques-unes des personnes les plus marquantes de la nouvelle Église longtemps avant les derniers événements ; et lorsque le moment du danger est arrivé, j'aurais trouvé indigne de leur fermer ma porte. En second lieu, le prince Alexandre Galitzin, *ministre des cultes* et prodigieusement irrité contre nous, s'était mis, je ne sais pourquoi, à me regarder comme l'arc-boutant du *fanatisme*. Je ne me suis jamais gêné d'ailleurs pour faire entendre que je ne voyais aucun milieu logique entre le catholicisme et le déisme. Enfin, Monseigneur, l'empereur a cru devoir charger un de ses ministres de me parler des soupçons qui étaient arrivés jusqu'à lui. J'ai prié ce ministre d'assurer Sa Majesté Impériale « que jamais je n'avais changé la foi d'aucun de ses sujets ;

mais que, si quelques-uns d'eux m'avaient fait par hasard quelques confidences, ni l'honneur ni la conscience ne m'auraient permis de leur dire qu'ils avaient tort. » Les circonstances m'ont conduit bientôt après à répéter cette déclaration de vive voix à Sa Majesté Impériale même. La chose s'est fort bien passée ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'il ne restât, au moins pour quelque temps encore, un peu de rancune dans le cœur impérial [1]. »

La situation du comte de Maistre devenait fort pénible. Ni comme homme ni comme ambassadeur, il ne pouvait lui convenir d'être traité en suspect. Il demanda et obtint son rappel. Alexandre, une fois le départ décidé, se souvint de son ancienne bienveillance et voulut honorer à son tour l'homme illustre qui avait pendant quinze ans honoré sa capitale. Il lui fit offrir le passage sur un des vaisseaux de guerre qui devaient se rendre dans les ports français pour rapatrier les troupes russes. Ce fut dans ces conditions que la noble famille prit la route de Turin en passant par Paris.

Il emportait de son long et studieux exil les grands ouvrages qu'il y avait longuement médités : l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, le livre *Du Pape*, l'*Église gallicane*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, l'*Examen de la philosophie de Bacon*.



XIV.

APRÈS quelques semaines de voyage, la famille de Maistre fit son entrée dans la capitale de la France. Jamais Joseph n'y était venu : s'il avait franchi jadis la frontière française, c'était seulement pour visiter des amis dauphinois, ou pour assister aux réunions des Martinistes lyonnais. Il aspirait depuis longtemps à voir la ville qui était pour lui la capitale du monde pensant et le peuple qui était

(1) A de Margerie, *Joseph de Maistre*.

toujours au centre de ses préoccupations. Il n'eut pas de déception, bien au contraire. « J'ai trouvé à Paris, écrit-il à M. de Vallaise, un accueil extrêmement aimable et cette espèce de séduction dont tous les voyageurs parlent et qu'on ne rencontre qu'à Paris. Il est difficile d'en sortir. Cependant il faudra bien que j'en sorte, sans avoir presque rien vu, tant les hommes m'ont distrait des choses. Un caractère particulier de la France et surtout de Paris, c'est l'art de *célébrer*. On prend ici plus de peine pour faire valoir toutes les espèces de mérite qu'on n'en prend ailleurs pour les contrarier et les étouffer. Je ne doute pas que ce ne soit là la sorte de magie qui attire tous les hommes célèbres à Paris, et dont peut-être ils ne s'aperçoivent pas bien clairement. L'amour-propre ne se trompe pas sur ses intérêts, même quand il ne sait pas se rendre compte de ce qu'il fait. »

Joseph de Maistre fut flatté et séduit. Il fut reçu par le roi et par la famille royale. Louis XVIII devait bien quelques remerciements à celui qu'il avait consulté dans les moments les plus douloureux de l'exil, à celui surtout qui n'avait jamais douté de l'avenir de sa maison. Il fut aimable : de Maistre trouva sa conversation « toute semblable à son style », c'est-à-dire « aisée, élégante, lucide, pleine de royale courtoisie ».

« De Maistre éprouva une joie bien vive de se sentir dans un milieu où l'on rendait à son talent un hommage qu'il n'était pas habitué à rencontrer, ni de la part de la cour de Turin, ni de la part des Russes eux-mêmes, à de rares exceptions près. Le monde de la cour et celui des lettres le fêtaient à l'envi. A l'Institut, il fut admis aux honneurs de la séance. A Paris, les personnes que l'été n'avait pas encore chassées dans leurs terres, se disputaient le plaisir de le recevoir. Ce fut pour lui une source de curieuses observations dans ce Paris de 1817, si différent de ce qu'il avait été jusqu'alors et de ce qu'il devait devenir plus tard. Des hommes d'origine et d'opinions diverses qui avaient, chacun dans sa voie, traversé la période révolutionnaire et impériale, assistaient à la reconstitution de ce qu'ils avaient

aimé ou abhorré. Nul ne pouvait être indifférent aux questions politiques, après les secousses que le pays avait traversées et qui avaient fait sentir dans les couches profondes de la nation un ébranlement effroyable. Une universelle lassitude avait pu un instant calmer les passions, mais elles n'étaient pas mortes..... Dans cette fermentation générale se formait cet esprit brillant, généreux, enthousiaste qui devait se manifester bientôt par une floraison littéraire incomparable. De Maistre comprit ce qu'avait de si intense la vie intellectuelle de la France d'alors. Dans une lettre qu'il écrivit quelque temps après au vicomte de Bonald, son *alter ego*, son sosie moral, lequel était dans ses terres du Rouergue pendant le séjour du diplomate, il donne son impression la plus intéressante sur la vision rapide et unique qu'il eut de Paris. « Le tourbillon, dit-il, m'a saisi et ne m'a quitté que lorsque, tout étourdi et tout haletant, je suis monté dans ma voiture pour me rendre à Turin. La cour, la ville, les Tuileries, les variétés, les musées, les ministres, les marchands, les magasins, les choses et les hommes se sont si fort disputé ma pauvre personne, qu'il me semble aujourd'hui n'avoir rien fait et n'avoir rien vu et que je ne suis pas même bien sûr d'avoir été à Paris. Je crois maintenant en y pensant sincèrement que réellement j'y ai été et que j'ai pu même y faire quelques observations. J'ai bien senti par exemple ce je ne sais quoi qui fait de Paris la capitale de l'Europe. Il est certain qu'il y a dans cette ville quelque chose qui n'est dans aucune autre !... » [1]



XV.

À PEINE était-il rentré à Turin, que le roi de Sardaigne lui conférait le titre de ministre régent de la grande chancellerie. Sa santé, usée par les travaux de l'esprit, les chagrins, les anxiétés

(1) Cogordan, *Joseph de Maistre*.

et le climat de Saint-Pétersbourg, devenait chancelante. Il accepta pourtant la mission que lui confiait son souverain, et à l'heure où il aurait souhaité de consacrer ses dernières années à l'achèvement de ses travaux littéraires, il consentit à se jeter plus que jamais dans le tourbillon des affaires politiques. Tristement préoccupé de l'avenir de son pays, il s'affligeait de voir que la révolution durait toujours. La diplomatie ne l'absorbait pas. L'Académie royale des sciences de Turin obtint la gloire de le compter parmi ses membres, et il mit la dernière main à quelques-uns des ouvrages qu'il avait longuement médités dans son exil en Russie. Deux surtout lui assurent une impérissable renommée: le livre du *Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Le premier, comme tous les livres qui vont à l'encontre des préjugés, se heurta d'abord à l'opposition du monde officiel en France. Mais il devait faire son chemin malgré les obstacles, et mettre en relief l'admirable constitution que Dieu a donnée à son Eglise. Ce fut un coup de massue qui tua le gallicanisme.

Trois questions principales se partagent ce livre : les rapports du Pape avec les conciles, du Pape avec la civilisation, du Pape avec les souverainetés temporelles. L'auteur venge de tout reproche d'hérésie, en termes irréfutables, les papes que l'histoire, travestie par le mensonge, avait essayé de prendre en flagrant délit d'erreur, et après avoir affirmé l'infaillibilité pontificale, il établit par les faits que rien ne l'a pu mettre en défaut. Passant ensuite à la mission civilisatrice de l'Eglise, il signale les bienfaits que lui doivent tous les peuples modernes, parfois si ingrats. Il traite enfin de l'intervention des pontifes dans le gouvernement civil ; au moyen-âge, le pouvoir était tempéré par l'arbitrage pontifical ; à d'autres époques, il a été tempéré par le poignard ou la guillotine, la révolution a remplacé le Pape ; on voit ce que la tyrannie y a gagné et comment toutes les institutions humaines sont impuissantes à résoudre le terrible problème de la souveraineté.

Nous reviendrons plus loin sur le deuxième ouvrage, véritable chef-d'œuvre apologétique, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

En ce moment, aux préoccupations de M. de Maistre s'ajoutaient des chagrins de famille. En 1818, la mort lui enlevait son frère André, nommé évêque d'Aoste. « Mon excellent frère, écrivait-il, a emporté avec lui la moitié de ma vie ; cette plaie est incurable. » Le comte n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de sa famille. Dépouillé sans retour de tous ses domaines en Savoie et à Nice, il avait servi son roi pendant cinquante ans, pour se voir réduit à un état voisin de la pauvreté. Ce n'est qu'avec l'aide d'un ami, le comte de Blacas, qu'il put acheter une terre de cent mille francs, seul héritage qu'il légua à ses enfants.

Dieu épargna au digne serviteur de la monarchie le spectacle d'une nouvelle révolution. Au commencement de 1821, le comte de Maistre discutait au conseil des ministres d'importantes réformes législatives. Il s'anima graduellement et prononça un véritable discours, dont la conclusion était : « Messieurs, la terre tremble, et vous voulez bâtir ! » Cette émotion l'acheva. Peu de jours après, le 26 février, il expirait, fortifié par les secours de la religion. Deux semaines plus tard, le Piémont voyait éclater la révolution qu'il avait prédite.

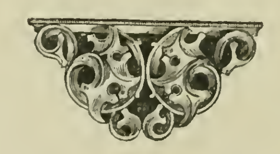
On aime à jeter un dernier regard sur cette physionomie si attachante, et à se représenter cet homme si grand par l'esprit, par le caractère et par la vertu. Au physique, un visage irrégulier, mais empreint de majesté, encadré de bonne heure par des cheveux blancs, animé par un regard saisissant ; au moral, un cœur noble, loyal, d'une gaîté charmante et d'une parfaite franchise : « J'ai vu dans ma vie, disait-il, plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence... Je fais consister ma prudence bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. »

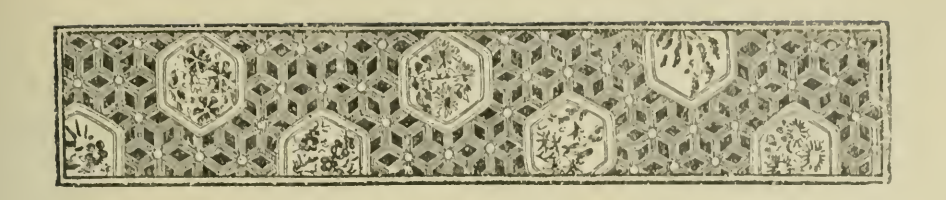
Ce père de famille si tendre pour les siens, qui, peu de jours avant de mourir, leur écrivait : « Adieu, mes enfants, je vous serre avec mes vieux bras sur mon jeune cœur, » portait au plus haut degré le pardon des injures : « Tu as beau dire, écrivait-il à sa fille Constance,

il n'y a pas moyen d'excuser X... de ses torts envers moi ; aussi j'ai voulu me venger, et je serai probablement assez heureux pour lui faire obtenir la place qu'il désire. »

Ainsi on ne sait qu'admirer davantage en lui, ou le penseur de génie dont le regard atteint les sommets, dont la parole éclaire d'un jour nouveau les questions les plus ardues, ou l'honnête homme dont la droiture impose le respect à ses ennemis eux-mêmes, ou le chrétien qui accomplit jusqu'au bout tous ses devoirs sans orgueil et sans faiblesse.

Deux mois après, dans une lettre toute trempée de larmes, Constance de Maistre félicitait avec une rare éloquence son glorieux père de n'avoir pas été le témoin terrestre des tristes événements qui avaient suivi de si près sa mort : « Comme son père, il s'est endormi à la veille d'une révolution. Il n'a point vu un roi descendre de son trône, l'héritier de la couronne conspirer contre son seigneur et son bienfaiteur, ni de jeunes insensés ébranler un édifice antique, s'élever contre les anciens de l'État et rêver le règne de Roboam. Il n'a point signé cette triste abdication que le crime et l'audace ont arrachée à la clémence ou plutôt à la faiblesse royale ; il n'a point vu son auguste souverain fuir de sa capitale ; il n'a point vu l'ignominie de son pays, la prévarication de la noblesse, le pouvoir défaillant faute de ministres, le comble de la perfidie et le comble de la lâcheté, le déchaînement et le triomphe des plus viles passions, la fidélité même sans foi et sans dévouement. Il s'est dérobé à temps, dérobé aux crimes et aux misères de la terre. »





2. — L'exil.

I.

IL était dans la destinée du célèbre publiciste de passer loin du pays natal, qu'il aimait tant, une grande partie de sa vie.

Nous l'avons vu, victime d'abord de la Révolution, se réfugier à Lausanne. C'était au moment de la naissance de sa fille Constance, qu'il ne devait revoir, — malheureux père! — que vingt ans plus tard. Quelques années après, il est obligé de chercher un nouveau refuge à Venise. Et enfin, c'est la Russie, la lointaine et froide Russie qui le retient de longues années loin de sa chère famille et soumet son amour paternel au plus douloureux martyre.

Le séjour à Lausanne n'offrit pas de particularités bien marquantes. Joseph de Maistre eut le bonheur de pouvoir se créer des relations parmi les habitants les plus distingués de la ville, auxquels se joignaient quelques émigrés français, ainsi que quelques Savoisiens. Au nombre de ces derniers était la famille du marquis Costa, ami intime de de Maistre.

De l'exil en Russie, nous ne parlons pas spécialement ici : la correspondance du comte de Maistre offre une sorte de photographie de ses occupations, de ses études, de ses relations, de ses souffrances à Saint-Pétersbourg.

Mais il n'est pas sans intérêt d'appeler l'attention du lecteur sur une autre étape de la vie errante du grand homme : Venise. Dans les pages suivantes on trouvera raconté avec les plus complets détails son séjour dans cette ville, — ainsi qu'à Cagliari où le fixèrent quelque temps les circonstances avant son départ pour la Russie.

II.[1]

Le 22 septembre 1792, à l'heure où Montesquiou entrait en triomphateur et sans coup férir à Chambéry, Joseph de Maistre en sortait, par la porte opposée, pour rallier le drapeau royal. Six ans après, le 19 novembre 1798, Joubert arborait les trois couleurs sur la citadelle de Turin : Le roi Charles-Emmanuel IV s'enfuyait et s'apprêtait à faire voile, sous la protection d'une frégate anglaise, pour son île de Sardaigne. Qu'allait faire de Maistre? Il ressemblait à un général abandonné en rase campagne par le gros de l'armée. Il ne savait quel parti prendre ; mais ce qu'il savait bien, par exemple, c'est qu'il ne capitulerait pas. Courber son front devant la force, victorieuse du droit? jamais. Or, ce n'était plus un mystère pour personne : l'Europe commençait à dévisager l'auteur anonyme des *Considérations sur la France*, des *Lettres d'un royaliste savoisien*, de l'*Adresse des émigrés à la Convention nationale*. La police du Directoire avait filé le comte en Suisse, à l'égal de Mallet du Pan, de Malouet, des Lameth et des autres étoiles de première grandeur de l'émigration. Le gouvernement français avait exigé son expulsion de Lausanne. Comment eût-il toléré son séjour à Turin, alors qu'il y devenait le maître et qu'il voyait en lui plus qu'un suspect, un ennemi déclaré, une force morale plus redoutable que les gros bataillons ?

Un nouvel exil s'imposait donc ; mais où aller ? Dans la précipitation du départ, le roi n'avait pas laissé d'instructions ni fait d'offre au fidèle serviteur. Celui-ci était trop fier et trop délicat pour s'imposer. Il savait quel soulagement sa retraite définitive eût produit au sein de cette petite cour condamnée par les événements à une existence vagabonde ; mais il avait le cœur trop haut placé

(1) Les intéressantes pages qui vont suivre sont une reproduction partielle de quelques articles du *Correspondant*, ayant pour auteur le grand historien de Joseph de Maistre, François Descostes. Une édition en a été tirée à part à 100 exemplaires, (Paris, Champion éditeur.)

pour s'en émouvoir et même pour paraître s'en préoccuper. Au moment de quitter son modeste logis de la rue Burgo Nuovo, il prit sa plume des grands jours et adressa au ministre une lettre pour le prier de faire savoir au roi qu'il n'osait sans ordre le rejoindre en Sardaigne, de peur d'être à sa charge en un temps d'épreuves, et qu'il se décidait à chercher un refuge à Venise, mais qu'aujourd'hui comme hier, comme toujours, il mettait sa personne au service de son maître et qu'au premier appel il était prêt à lui sacrifier sa vie.

Ce devoir accompli, le comte était rayonnant. Pourtant, que de points noirs et de sujets d'inquiétude ! Partir, sous un nom et un passeport d'emprunt, avec une femme et deux enfants en bas âge, presque sans ressources, emportant comme viatique quelques pièces d'argenterie et une poignée de louis ! Se grimer en sujet du roi de Prusse et jouer — à travers les lignes autrichiennes et françaises — au négociant berlinois arrivant de Neuchâtel ! Qu'importe ! Son parti est pris. « L'honneur et la raison sont à nous : le reste n'en dépend pas. »

C'est le 28 décembre 1798, au matin, à quelque distance de Turin, sur les bords du Pô. Un grand bateau est amarré à un endroit convenu, loin de toute habitation. Les bagages de la famille y ont été hissés pendant la nuit. A la première heure, M. et Mme de Maistre s'y embarquent avec Adèle et Rodolphe. On arrive à Casal. Curieuse rencontre de ces temps héroïques qui mérite d'être signalée : pêle-mêle, sur le quai, fuyant les armées de la République triomphante, apparaît toute une théorie d'émigrés. Joseph de Maistre retrouvait dans leurs rangs des figures entrevues jadis à Chambéry, à Aoste, à Lausanne, en quelqu'une de ces stations où le vent de l'exil les avait successivement poussées. Tels Mgr de La Fare, évêque de Nancy, de grandes dames, de respectables chanoines, de jeunes abbés, des officiers de l'armée des princes ou de celle du roi de Sardaigne : tous luttant avec une rare énergie contre les vents contraires et supportant leurs épreuves allègrement et le sourire aux lèvres...

Le chaland du patron Gobbi, habituellement employé à transporter du sel, s'était ouvert, avec quelques autres, à ces chevaleresques infortunes, moyennant des conditions acceptables en raison de la dureté des temps. Les émigrés s'y entassaient. Dans la cale, vide de marchandises, chaque groupe, chaque famille s'installait tant bien que mal, le plus parcimonieusement possible. Des toiles à voile, accrochées à des cordages, marquaient les compartiments des passagers agglomérés, serrés les uns contre les autres, sous des couvertures trouées. Vers le milieu, un rond demeuré vide ; et, au centre, un *brasero*, autour duquel chacun venait à son tour réchauffer ses membres engourdis.

Là avaient pris place le comte, Mme de Maistre et leurs deux enfants. Il fallait vivre. Pas de cuisine à bord, ni de cuisinier. Quelques provisions : du pain durci, de la viande salée, des poissons pêchés entre deux glaçons, des œufs et des volailles étiques achetés de loin en loin dans les villages riverains, où l'on faisait escale chaque soir. Le sel seul ne manquait pas : les parois de la cale en étaient garnies, on eût dit une grotte de stalactites. Chacun se tirait d'affaire comme il le pouvait. Plus d'une marquise dut confesser, devant le *brasero* transformé en fourneau économique, son incompétence culinaire...

A Pavie, la caravane retrouva des amis de Savoie : Henri et Auguste de Faverges, partis de Turin le 24 décembre. Henri de Faverges, alors âgé de vingt-deux ans, avait été, durant la guerre, attaché comme lieutenant à l'état-major sarde dirigé par son oncle maternel, le marquis Henri Costa de Beauregard. Son frère Auguste, de cinq ans plus jeune que lui, sortait du corps des pages et n'avait encore aucun grade. Les deux jeunes gentilshommes se rendaient à Venise pour y prendre du service sous les ordres de leur parent, le général Frédéric de Bellegarde.

A partir de Pavie, la descente se fit en commun. Dans ses souvenirs militaires, le lieutenant général marquis de Faverges raconte ces sombres jours illuminés par la belle humeur et la philosophie

sereine de ces proscrits dont « la fortune était sequestrée et la tête mise à prix ».

« Sauf Mme de Maistre, écrit-il, nous couchions chaque nuit à terre. C'était elle qui s'occupait de la cuisine et nous faisait, par économie, un ordinaire à la diable. » Auguste de Faverges s'était improvisé aide-cuisinier ; mais il gaspillait les vivres et il y avait entre eux en tout bien tout honneur « les disputes les plus originales ». Mme Prudence [1] « ne se déconcertait pas », même quand son second lui contestait gravement « le droit de le faire mourir de faim ». Joseph de Maistre marquait les coups; « il en était amusé à pleurer de rire »; mais il n'était pas homme à s'attarder auprès du *brasero*. Pendant que les *pecci vivi* et les œufs achevaient de cuire, il rejoignait sur le pont Mgr de La Fare et là, insensible au froid, au vent glacé, aux plaines blanches de givre, aux masses noires qui évoluaient sur les deux rives, l'orateur, de sa voix chaude, exposait au prélat tout transi les conséquences de la nuit du 4 août, mêlant la verve endiablée de son esprit caustique aux éclats de son éloquence:

« Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé nous-mêmes. Ce jour-là, j'étais gai ; j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde ; mais la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre, sur une barque découverte, au milieu d'une obscurité profonde, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondue qui tombait sans relâche [2]. »

Sous Casal Maggiore, le froid était devenu tellement vif que, sur un large espace, le Pô fut congelé. Le bateau était prisonnier au

(1) Nom que Joseph de Maistre donnait à Mme de Maistre dans l'intimité.
(2) *Soirées de St-Pétersbourg.*

milieu des banquises. Impossible de songer à naviguer dans l'étroit courant d'eau demeuré libre. Le patron Gobbi annonça alors à l'équipage qu'il fallait attendre des temps meilleurs. Le comte dut à ses *Considérations sur la France* d'être tiré de ce mauvais pas. Derrière le chaland naviguait un petit bâtiment plus léger et de forme plus allongée qu'avait frété le comte Karpoff, ministre de Russie. Celui-ci, heureux d'avoir pour compagnon de route le personnage dont le nom était prononcé avec respect dans toutes les chancelleries d'Europe, invita de Maistre à venir à son bord. L'insistance fut telle que ce dernier dut céder. Il prit donc congé de ses compagnons de traversée et continua sa route sous le pavillon russe : se doutait-il alors du rôle qu'il devait jouer dans le pays des tsars ?... La comtesse et ses deux enfants partageaient avec lui la généreuse hospitalité du diplomate.

La route se poursuivit dès lors dans des conditions meilleures. Rien ne manquait à bord. Mme de Maistre put remettre son tablier au fond de l'une des deux caisses, jusqu'à nouvel ordre ; mais, par contre, le voyage devint de plus en plus mouvementé. Depuis la Polisela, on naviguait péniblement à travers les glaçons et, ce qui était plus grave, sous le feu des avant-postes des deux armées autrichienne et française, occupant, presque sans intervalle, les uns, la rive gauche, les autres, la rive droite du Pô. A chaque instant, les cris de *qui vive !* de *halte !* de *Werda !* se croisaient. Les postes prenaient les armes ; et le chaland, naviguant en franchise sous pavillon neutre, devait faire ses justifications et « venir à obéissance ».

Sur le pont était remisée la voiture de M. Karpoff. Adèle et Rodolphe y avaient trouvé un abri plein de charme : les glaces relevées, étendus sur les coussins moelleux, ils jouaient avec l'inconscience de leur âge, quand un tumulte se produisit au dehors. Des ordres secs partirent de la terre. L'équipage se hâta de stopper ; mais l'abordage ne se faisait pas assez vite, au gré du poste français campé sur la rive. Un simple sergent le commandait. Celui-ci donna l'ordre de coucher en joue les matelots. Des cris désespérés et une

mimique expressive firent relever les fusils avant le commandement de *feu !* Vite, on jeta l'ancre et on amarra le bateau. Les voyageurs exhibèrent leurs passeports. Plus brave que lettré, le sous-officier perdait à les déchiffrer son temps et son latin ; il envoyait au diable tous ces logogriphes et voulait, au préalable, les communiquer au commandant de la ville voisine.

« A quoi bon ? dit le caporal, on dira que tu es... une bête et voilà tout. » La réflexion parut au sergent si profonde qu'il renonça à ses velléités et consentit à laisser la barque poursuivre la route. N'importe, les voyageurs l'avaient échappé belle et les soldats de l'armée d'Italie ne paraissaient pas bien convaincus, en particulier, que le comte de Maistre fût, ainsi que l'indiquait son passeport, un sujet du roi de Prusse... Il parlait si bien le français ! « Vous n'avez un accent ! » disait l'un d'eux, et, comme conclusion il exprimait le regret de n'avoir pas transpercé d'une balle républicaine la berline aristocratique qui se prélassait à bord. — « Vous eussiez fait une belle besogne, lui répondit le comte. Ces deux enfants étaient dedans ; et vous les auriez tués ou tout au moins blessés : auriez-vous été bien fier de ce coup-là? — Oh! non, citoyen, reprit le guerrier subitement radouci, vous avez bien raison ; j'en eusse été plus fâché que la mère... »

De Maistre reconnaissait le « soufre de Provence » dans cette sortie si promptement calmée, et, du fond du cœur, il remerciait la Providence d'avoir sauvé d'un nouveau danger ses deux petits enfants. Les voyageurs arrivèrent enfin à Chioggia, petite ville qui est comme une sentinelle avancée de Venise, à l'extrémité même des lagunes, « sorte de grand poisson couché sur le sol et dont les rues simulent les arêtes ». Peuple de pêcheurs et de modèles, replié sur lui-même, frayant peu avec ses voisins et dont le comte relève, au passage, la fière mine, la beauté plastique et les pittoresques atours. Un bateau, loué sur le port, emmena les passagers qui, après une traversée mouvementée le long des côtes de l'Adriatique, abordèrent enfin dans la cité des doges.

III.

Le grand homme était de ceux que rien n'étonne et qui n'ont rien à apprendre. Il avait fait, lui aussi, et de vieille date, son « voyage autour de sa chambre. » Il connaissait à fond, comme s'il les eût parcourus, l'Europe et le nouveau monde. D'avance, il avait tout visité, tout pénétré, tout étudié. Pas de ville dont il ne connût les origines et l'histoire, les ruines et les monuments. Nulle part il ne pouvait être dépaysé ni surpris.

Aussi, quand, au terme de ce périlleux voyage commencé sur le Pô, poursuivi sur l'Adigetto et terminé sur l'Adriatique, le bateau le débarqua, lui et les siens, sur le quai des Esclavons, il était comme chez lui dans la ville des doges.

Hélas ! les proscrits durent se demander comment ils vivraient en ce nouvel exil, plus cruel, plus solitaire, plus angoissant que celui de Lausanne. Aux bords du Léman, le regard s'emplissait de la patrie absente. Chaque jour on en coudoyait les êtres, on en recevait des nouvelles, on en entendait le langage, on en percevait les échos, on en voyait les horizons. A Venise, quel changement de décor ! L'isolement ! Les passants inconnus, ombres mystérieuses, disparaissant dans le glissement cadencé des gondoles : pas un visage ami, pas une maison à la porte de laquelle on pût frapper ! Un langage où l'italien, le turc et l'allemand mélangés résonnaient en notes incompréhensibles aux oreilles de la comtesse et des enfants qui ne parlaient que le français [1] ! La perspective de mourir là, sans secours, sans assistance, loin des êtres aimés, loin du pays natal !..

Mme de Maistre, malgré la trempe vigoureuse de sa nature, était saisie d'un profond sentiment de tristesse. La mélancolie l'envahissait, imprégnait son être, ainsi que la brume qui, le soir, se répand des lagunes dans les ruelles où l'on glisse au lieu de marcher...

(1) Ainsi que, d'ailleurs et de tout temps, tous les habitants de la Savoie. Jamais, même sous la domination sarde, l'italien ni le piémontais, qui n'est qu'un patois italien, n'ont été parlés, *ni même compris*, en Savoie.

Ils entrèrent à l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, y prièrent ensemble et, réconfortés, se mirent en quête du réduit où ils pourraient abriter leur tête et attendre des jours meilleurs. La rencontre du comte Kevenhüller vint providentiellement les tirer d'embarras. De Maistre l'avait connu à Turin, attaché à l'ambassade d'Autriche. Le diplomate mit à la disposition de l'illustre exilé sa bourse et son hôtel ; mais Joseph ne voulut accepter qu'une chambre, au rez-de-chaussée, vaste pièce sans cheminée, sorte de débarras, où il vint camper avec sa femme, ses enfants, quelques livres et les fameux registres qui ne le quittaient jamais.

M. et Mme de Maistre étaient trop fiers pour vivre d'emprunts et pour laisser paraître au dehors la misère qui les étreignait. Mme de Maistre, se multipliant, économisait les gages d'une domestique : elle raccommodait, balayait, préparait les repas, regardait à un sou pour faire durer, par des miracles d'économie, le petit pécule que rien ne remplacerait et qui, comme l'eau de la clepsydre, baissait, baissait toujours.

Joseph de Maistre se privait de tout, vivait, comme un anachorète, d'un verre d'eau et d'un morceau de pain, se livrait volontiers aux plus humbles besognes ; mais il ne pouvait se passer du commerce de ses semblables et, d'instinct, partout où le conduisait « son inconcevable destinée », il allait droit à l'élite. Il faut dire que l'élite aussi, par un juste retour, se sentait attirée vers lui. Comme à Lausanne, son logis devint bientôt le rendez-vous de tout ce que Venise et la colonie des émigrés renfermaient de plus distingué. Cette grande pièce à peine meublée, que des rideaux de serge divisaient en compartiments, où, dans un coin, dormaient les enfants, où, dans un autre, étaient entassés les ustensiles de ménage, se transformait fréquemment le soir en un salon où diplomates, prélats et grandes dames venaient « discourir des affaires du temps ».

Le comte y trônait dans la brillante auréole de son talent de causeur. Il dominait, il éblouissait, il subjuguait, et sa parole enflammée

faisait pour un instant oublier à l'orateur et à son auditoire toutes les souffrances de l'exil ; mais, bientôt, l'on se retrouvait en face des réalités cuisantes et parfois aussi des égoïstes abandons.



IV.

CEPENDANT, des événements de haute importance se précipitaient et semblaient devoir modifier la face de l'Europe en endiguant le torrent révolutionnaire. Les puissances se sentaient menacées par la propagande du Directoire et guettaient l'heure favorable pour intervenir à main armée. A la nouvelle de la défaite d'Aboukir, l'Angleterre, l'Autriche, le Portugal, la Suisse, Naples, le Piémont et la Turquie formaient la seconde coalition que vint renforcer le redoutable appoint de la Russie qui, jusque-là, s'était tenue à l'écart.

Au printemps de 1799, Souvarow venait, à la tête d'une armée, soutenir le général Kray sur les bords de l'Adige. Xavier de Maistre, qui languissait dans l'inaction, accourut, muni d'une lettre de recommandation de son frère, pour solliciter un poste de combat auprès du célèbre capitaine, alors entouré de l'auréole que n'avait point ternie la bataille de Zurich. L'auteur du *Voyage autour de ma chambre* fut accueilli avec faveur et obtint un grade dans l'état-major du général, dont il suivit dès lors la destinée jusqu'au jour où, vaincu, Souvarow alla mourir de chagrin à Moscou.

Quant à Joseph, à la première nouvelle de l'arrivée des Russes, comme si une sympathie secrète l'attirait vers eux et les mettait incessamment sur son chemin, il ne put résister au désir de voir de près ces légions d'hommes du Nord qui, pour la première fois, faisaient leur apparition à l'Occident de l'Europe. Il vint donc de Venise à Padoue pour assister au défilé. En les voyant marcher stoïques, mystiques, précédés de leurs icones, allant en chantant au-devant de

la mort, il se prend à méditer sur le fléau de la guerre, et on dirait qu'il éprouve une sorte de douleur à la perspective des flots de sang généreux qui vont couler, dans cette lutte fratricide, entre les soldats de ces deux grands peuples qu'il aime entre tous.

« Russes et Cosaques, écrit-il, sur son journal intime, chantent en entrant dans les villes... Une douzaine de soldats réunis comme une bande de musiciens, chantent des airs auxquels nos oreilles ne comprennent rien... La physionomie des Cosaques est curieuse. Les uns ont la mine européenne, les autres sont des Tartares évidents... Voilà des Scythes et des Tartares qui viennent du pôle pour se couper la gorge avec des Français. Ainsi l'ont voulu les avocats de Paris. Je n'avais que deux pensées en les voyant défiler : que viennent-ils faire? combien en retournera-t-il? Ils parlent de leur entrée en France comme d'une partie de plaisir infaillible. Cependant, nous trouvâmes au café de la Mira, où nous nous étions arrêtés, un officier russe qui nous dit en allemand : Les Russes sont des hommes et les Français aussi. Qu'arrivera-t-il de tout ceci? *Das weis Got.* Dieu le sait. — Tout le monde doit dire ainsi ! »

La fortune commença par sourire à la coalition. L'Italie entière, sauf Gênes et le comté de Nice, fut bientôt en son pouvoir ; le Piémont, notamment, tout entier repris par elle. Souvarow entrait triomphant à Turin : la pompe de son état-major contrastait avec la simplicité de sa mise, et nul n'eût deviné le généralissime, n'était la place qu'il occupait en tête du cortège, dans ce guerrier à l'aspect austère et rude, maniant en cavalier consommé « un de ces petits chevaux tartares qui portèrent jusqu'en Pologne les soldats de Gengis-Khan ». — C'était bien lui, pourtant, le grand Souvarow, « ce fils de la nature, ce général-né qui gagnait des batailles comme Lomonosoff faisait des vers ».

Le premier soin du vainqueur fut de rétablir solennellement Charles-Emmanuel IV, au nom de Paul Ier, et de constituer un conseil de régence qui rappela aussitôt le roi. Mais cela ne faisait pas l'affaire de l'Autriche, dont la politique odieuse fut alors percée à jour. Alors

que le roi, après une traversée rapide, arrivait heureux et confiant à Florence et s'apprêtait à reprendre le chemin de sa capitale, un *halte-là* brutal l'arrêtait. Dans l'intervalle, le cabinet de Vienne avait manœuvré de façon à se faire attribuer le Piémont reconquis par les Russes et à voler ainsi à son fidèle et généreux allié la couronne que celui-ci avait sacrifiée pour emboîter le pas à l'Autriche. Le roi de Sardaigne dut rester à la porte de ses Etats.

Joseph de Maistre, à la nouvelle de l'entrée des Russes, avait prestement quitté Venise et il rentrait à Turin, comptant y retrouver son prince. Quand il apprit le guet-apens dont celui-ci était la victime, il éprouva une colère violente qui ne se calma jamais.

Triste et désœuvré, il errait maintenant dans les rues de la capitale veuve de son roi dépouillé, véritable tour de Babel, où le russe, l'allemand et le dialecte piémontais se mêlaient et se heurtaient en un incompréhensible désordre. Dans les salons, on parlait tout au moins la langue diplomatique, le français. Le comte y retrouvait sa place.

Chez le marquis de Barol, les anciennes figures se rencontraient avec de nouveaux venus. Souvarow s'y montrait, accompagné de Xavier, son fidèle et valeureux compagnon de guerre. Joseph leur donnait la réplique et ne se gênait pas pour dire tout haut sa pensée. Un soir, la conversation, très animée, roulait sur les derniers événements : Souvarow gémissait sur les fautes et l'impéritie de la diplomatie sarde. — « Tout a mal tourné, conclut-il, parce que votre roi s'est laissé souffler par les Autrichiens comme un acteur sur les planches. — Et comme un jeton au jeu de dames », ajouta Xavier.



V.

CHARLES-EMMANUEL IV, en quittant l'île de Sardaigne à la première nouvelle des victoires de Souvarow, y avait laissé ses trois frères : le duc d'Aoste, qui devait lui succéder sous le nom

de Victor-Emmanuel Ier ; le comte de Maurienne, qui y mourut, pendant l'exil, le 29 octobre 1802 ; et le duc de Genevois, — le vice-roi, — qui régna plus tard sous le nom de Charles-Félix. Le roi s'était arrêté à Florence, attendant les événements. La cour piémontaise qui l'entourait craignait par-dessus tout le retour du comte de Maistre. Certes, on ne pouvait songer, ne fût-ce que par décence, à se priver de ses services ; mais on ne voulait pas qu'il les rendît trop près du trône. Le comte de Challembert, qui ne dissimulait point son antipathie pour le gentilhomme de Savoie, avait « une extrême envie de le voir extrêmement loin. » Par contre, le vice-roi n'était point hostile et paraissait même sourire à sa venue en Sardaigne.

Il y eut donc dans l'entourage du roi toute une *combinazione* pour éloigner de la terre ferme le noble exilé de Venise, à un moment où l'on était en droit d'espérer que, grâce à la haute intervention du maréchal Souvarow, le roi pourrait rentrer à Turin. Dès le 29 octobre 1799, alors que de Maistre, ignorant ces intrigues, n'avait point encore quitté les bords de l'Adriatique, un billet royal, daté de Florence, autorisait le duc de Genevois « à confier par voie de commandement au comte Joseph de Maistre l'autorité pour remplir provisoirement les fonctions de régent de la chancellerie royale de Sardaigne. » Le billet, contresigné par Challembert, rendait d'ailleurs un éclatant hommage « aux rares talents du comte et à ses profondes connaissances qui en avaient fait l'un des plus doctes, actifs et zélés magistrats du Sénat de Savoie, et à sa fidélité inébranlable envers la couronne aux heures les plus difficiles que sa patrie ait eues à traverser. » En même temps le roi nommait intendant général de l'île de Sardaigne le chevalier Alexis Vicherd de Saint-Réal, beau-frère de Joseph de Maistre.

Si élevées qu'elles fussent, puisqu'elles équivalaient à celles de chef suprême de la magistrature, les fonctions auxquelles le comte était appelé ne sortaient pas du domaine judiciaire. Si élogieux qu'il fût, le billet royal qui l'y appelait, par une omission étrange, n'invoquait que ses titres et sa conduite comme magistrat du Sénat

de Savoie et ne visait point les services diplomatiques qu'il avait rendus pendant ses quatre années de séjour à Lausanne. Le comte dut y être sensible. Ouvertement, il n'en laissa rien paraître. Il passait à Padoue lorsque le billet royal lui fut remis. Son premier mouvement dut être d'éloigner ce calice de ses lèvres. Il s'empressa de déposer aux pieds du roi l'hommage de sa reconnaissance, mais non sans lui faire respectueusement observer que l'alliance qui l'unissait à Saint-Réal pourrait être un obstacle à l'accomplissement régulier de leurs fonctions respectives. La réponse ne se fit pas attendre. Par un autre billet royal, adressé au duc de Genevois, le 15 novembre, le roi maintient sa décision et confirme expressément la nomination des deux beaux-frères, « tout en approuvant la délicatesse dont ils ont usé..., convaincu d'assurer ainsi le service public, grâce aux talents et aux lumières qui les distinguent, grâce aussi à leur activité et à leur intégrité bien connues... Toutefois, voulant supprimer entièrement toute mauvaise impression qui pourrait résulter dans le public du concours simultané des deux beaux-frères dans l'administration des affaires tant juridiques que politiques », le roi décide qu'ils devront se faire suppléer lorsqu'ils auront à siéger ensemble, le régent par le plus ancien juge, et l'intendant par l'un des vice-intendants.

Il fallait se hâter. Le mois de décembre fut employé aux derniers préparatifs : Joseph de Maistre vint saluer le roi à Florence, où il rencontra le comte Alfieri qui s'y trouvait avec la comtesse d'Albany. Dans les premiers jours de janvier, les de Maistre et leurs enfants, Adèle et Rodolphe, le chevalier et Mme de Saint-Réal, partaient ensemble pour Livourne.

Le 12 janvier 1800, après une traversée orageuse, ils débarquaient à Cagliari.

En pénétrant dans sa nouvelle résidence, le comte se prit à regretter, — bien qu'il eût parfois récriminé contre elles, — sa bonne vie de Savoie, sa vieille cité de Chambéry, la société savoyarde et la

monotonie reposante de ses années de jeunesse. C'est ici vraiment qu'il allait vivre « comme une huître accrochée à son rocher. »

Le rocher s'appelait San Rocca. La ville est bâtie sur ses flancs : amphithéâtre de murailles superposées dont la partie inférieure, aboutissant au port, est habitée par une population de pêcheurs. Les échelons intermédiaires sont occupés par les quartiers de Villanova et de Stampace. Le château se dresse au sommet, comme un nid d'aigle. Une enceinte fortifiée l'entoure. A l'intérieur, toute une cité : le palais du roi, la cathédrale, l'académie, les casernes, le palais de justice, les consulats et les prisons. Les Anglais ont sur ce perchoir un tribunal maritime. »

Au sein de cette société cosmopolite, entassée en une ruche dont les cases se touchent, chacun se surveille et s'épie. Le duc et les princes ses frères reçoivent peu et vivent retirés dans le palais. Les *concerts* de cette petite cour sont mortellement ennuyeux. Le temps n'est pas, d'ailleurs, aux réjouissances et aux fêtes. La mort récente du duc de Montferrat a encore assombri ce triste séjour. Une hostilité sourde, transplantée du continent, règne entre Piémontais, Sardes et Savoyards. Il faut naviguer entre ces vents contraires ; et bien qu'il y ait « trente-deux vents bien comptés » sur cette mer, presque constamment agitée, dont la ligne implacable et dure ferme l'horizon, Joseph de Maistre estime qu'il est plus facile d'y naviguer que de se tenir en équilibre sur la pointe de rocher où son « inconcevable étoile » vient de le conduire...

« *Æquum meum animum ipse parabo ! Tarare pampan !* Quand le terrain danse, il n'y a plus moyen de se tenir ferme. Je trouve pour mon compte que le système apathique est le meilleur. *Bon, bon !* me disait un jour une vieille femme de chambre, *nous vivrons bien jusqu'à la mort*. En vérité, elle en savait autant qu'Epictète, et maintenant je suis de son avis plus que jamais. Le non-penser est un état de brute, mais le non-penser à ce qui nous tourmente n'est pas si sot. Caton dit dans la tragédie d'Adisson : *Qui suis-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?...* C'est ce que je

puis dire aussi à ma manière, mais sans savoir me répondre mieux que Caton. Ma foi ! je n'en veux plus rien savoir. *Je vivrai bien jusqu'à la mort* [1].



VI.

EN dépit de ses anathèmes contre la Sardaigne, Joseph de Maistre finit par y vivre non sans profit et sans charme. Sa nouvelle position mettait un terme à ses inquiétudes d'argent. Les 20,000 livres de traitement attribuées à sa charge lui étaient servies aux termes mêmes du billet royal, dès le 1er octobre 1799. Il put ainsi, peu de jours après son arrivée à Cagliari, renvoyer à ses amis du continent les sommes que ceux-ci, malgré leur pénurie et leurs embarras personnels, avaient mises généreusement à sa disposition.

« Lorsque je partis, écrit-il au marquis de Barol, de la ville où vous êtes pour celle où je suis, quelques amis (émigrés, notez bien) m'ouvrirent leur bourse, et jugez si j'étais empressé de m'acquitter. Le premier sang qui vint couler dans mes veines desséchées fut tiré pour satisfaire à ce devoir ; mais jamais Satan l'embrouilleur ne s'est plus visiblement mêlé d'une affaire. Les contre-temps ont été tels qu'on a pu me soupçonner d'inexactitude ou tout au moins d'insouciance. »

Logé dans le quartier du *Castello*, ayant un vaste appartement à sa disposition, le comte a le bonheur d'avoir auprès de lui les siens dans une intimité forcée, dont seules les audiences, le travail de cabinet et les petits événements insulaires viennent rompre la douce monotonie. A vrai dire, la brillante société de Lausanne et de Venise manque à ce cerveau puissant, constamment en ébullition ; mais il a eu le flair et la bonne fortune de distinguer, au sein de la médio-

(1) Lettre au marquis de Barol.



Venise et les gondoles. (P. 70.)

79-80

crité ambiante, un savant Dominicain, originaire de Lithuanie, dom Jacques Hintz, professeur de langue orientale à l'université de Cagliari. Chaque jour, après le repas de midi, celui-ci vient rendre visite au régent et ils s'entretiennent amicalement entre eux des plus hautes questions de philosophie et de linguistique. Les matinées de Sardaigne ont ainsi précédé les soirées de Saint-Pétersbourg. Les ouvrages de l'auteur du *Pape* en porteront la trace.

N'importe, en cet exil, la « gaieté native » du comte prend le dessus et il redevient l'homme intime, pleinement heureux. Si sa tête est inassouvie, son cœur a, en effet, des sujets de contentement inestimables. Mme de Maistre lui ôte tout souci de maison et préside elle-même à l'éducation d'Adèle et de Rodolphe. Ceux-ci grandissent et mordent à la pomme avec l'appétit de leur vive intelligence. Le bon abbé Murenas, le précepteur « à la grande tête », pour lequel le comte a « des égards européens », enseigne le latin à Rodolphe. C'est à lui que celui-ci devra d'être appelé plus tard par son père « le *premier latiniste de la garde impériale.* » Le chevalier Saint-Réal et sa femme viennent régulièrement passer la soirée à la régence. Dès le 20 juillet 1800, Nicolas de Maistre [1], le capitaine des grenadiers, est venu rejoindre la colonie, et sa présence donne un charme de plus à leurs réunions familiales. Plus tard, vers la fin de 1801, ce sera le cousin Napione. Les autres manquent à l'appel. Les Buttet, les Constantin, sœur Eulalie sont restés dans la fournaise. Xavier est parti pour la Russie et ne donne pas de ses nouvelles. La petite Constance grandit dans quelque coin des Alpes, sous l'aile de sa grand'mère. Mais il faut savoir se contenter et remercier la Providence, si amère que soit la séparation.

« Il faut rester où l'on est, écrit le comte, et s'en réjouir de toutes ses forces en songeant où l'on pourrait être. Après avoir subi pendant cinq ou six ans le plus grand supplice, celui de me trouver gêné dans l'éducation de mes enfants, je jouis maintenant du plaisir

(1) L'un des frères de Joseph.

contraire et ce plaisir me console de tout. Les soins de mon imperturbable moitié sur ce point sont incroyables : quant à moi, je l'applaudis de la main, car je n'ai pas trop le temps de me mêler de la besogne. Mes enfants avancent sensiblement et me font grand plaisir.

» Au milieu de mes soucis paternels, je reçois d'outre monts des lettres qui me disent merveille de l'enfant que j'y ai laissée et que je ne connais point (laissez-moi donc un peu faire le sot avec vous, par charité) ; on me mande qu'elle pétille d'esprit, qu'à neuf ans elle vole les livres et les apprend par cœur : en rabattant ce qu'un père doit rabattre, il restera toujours bien quelque chose. Or voilà que l'idée de cette enfant me persécute et me lutine sans relâche.

» *Nondum heu ! captavit brevibus mea colla lacertis. Nec sedit gremio, sarcina grata, meo.* [1]

» Je m'afflige donc bien sérieusement de ne pas connaître cette petite fille qui pourrait m'aimer depuis six ans au moins et qui grandit sans savoir ce que c'est qu'un père. »

Et, dans un délicieux élan de tendresse paternelle, c'est de son rocher de Cagliari qu'il écrit à la chère petite inconnue les lettres fameuses sur « la grotte de Calypso et la nymphe Eucharis », qui ont toute la fraîcheur, toute la délicatesse de sentiments et de style de la correspondance de Mme de Sévigné avec Mme de Grignan.



VII.

Le comte reprenait sa plume d'acier quand il s'agissait de rétablir dans l'île l'ordre profondément troublé. Durant son séjour, ce fut une série non interrompue de révoltes, de conjurations, d'arrestations, de mesures de rigueur et de poursuites retentissantes. Le

(1) Jamais encore cette enfant chérie n'a passé ses petits bras autour de mon cou ! Jamais elle ne s'est assise sur mes genoux !

vice-roi, le prince et leurs conseillers, affolés, eussent volontiers passé des excès de sévérité aux excès de faiblesse. Le régent seul conserva, dans cette passe hérissée de tant d'écueils, le calme, la sérénité et l'impartialité du magistrat. Les archives d'Etat de Cagliari nous permettent d'en donner quelques saisissants exemples.

Un tribun fameux, Vincent Salis, qui avait trompé la confiance du duc d'Aoste, est accusé de haute trahison et emprisonné dans la tour du Sprone. On lui suppose des complices. On arrête ses proches et, parmi eux, un notaire, Jean Salis. Les juges inférieurs se dépensent en vains efforts pour établir sa culpabilité. Convaincu de son innocence, le comte de Maistre résiste au courant et, de sa haute autorité, le fait élargir ! Un professeur de droit, très réputé, Louis Liberti, est, lui aussi, l'une des victimes de la petite Terreur légale qui sévit dans l'île ; il est incarcéré. Le comte étudie son dossier, arrive à la conviction que les soupçons portés contre lui sont injustes et ordonne sa mise en liberté. Il fait plus : pour l'indemniser du dommage qu'il a souffert, il le nomme avocat consultant de la chancellerie et écrit au ministre pour le remettre en grâce auprès du roi. Plus tard, en 1802, on verra le régent incliner encore à la clémence dans la poursuite contre le curé Torralba, l'abbé Francesco Sanna Corda ; et, dès la prise de possession de ses hautes fonctions, les archives, témoins muets, attestent les visites périodiques qu'il faisait aux prisons, le soin minutieux avec lequel il interrogeait les détenus et le haut esprit de miséricorde et d'humanité qui présidait à l'établissement de ces listes de grâces.

Par contre, le régent ne badinait pas et n'admettait pas la faiblesse vis-à-vis des coupables, ceux-ci fussent-ils au nombre de ses amis.

Dans les rapports de puissance à puissance, il savait revendiquer les règles éternelles de la justice et du droit au profit du plus faible contre le plus fort.

L'Angleterre l'apprit à ses dépens en 1801. Le cas ne laissait pas que d'être curieux. Un vaisseau espagnol prend un navire anglais dans le canal de Barbarie et l'amène à Cagliari. Immédiatement le

gouvernement sarde, toujours à la discrétion de l'Angleterre, enjoint à l'Espagnol d'emmener sa prise dans les vingt-quatre heures. L'Espagnol s'exécute ; mais, pendant qu'il se dispose à obéir, les Anglais le prennent à l'abordage, le 13 juillet 1800, à cinq heures du soir, à la face d'une foule immense, dans le port même, et à une portée de pistolet de la maison de santé.

Ce n'est pas tout : l'Espagnol, qui avait amariné et fait rendre sa prise à Cagliari, se tenait lui-même au large. Un Anglais sort pour le prendre : l'Espagnol se réfugie sous la tour des signaux, il y est canonné. La tour, qui sait que le pavillon anglais est sacré, ne tire point et laisse faire. L'Espagnol, ne sachant à quel parti s'arrêter, va s'échouer sur la côte. L'équipage se sauve à terre, pas à la nage, car il n'y avait pas assez d'eau.

L'Espagnol reçoit encore des boulets, l'Anglais fait feu sur le territoire sarde. Un boulet passe entre les jambes d'un cavalier de la milice. Après cette prouesse amicale, l'Anglais remet l'Espagnol à flot et l'amène triomphalement à Cagliari.

Sur ce, les Espagnols « font feu et flamme » et réclament une réparation. Le duc de Genevois accompagne d'une protestation timide leurs revendications courroucées. Le cabinet de Londres ne veut rien entendre, couvre ses nationaux et va jusqu'à prétendre que ceux-ci ont eux-mêmes droit de se plaindre et que les sujets anglais, en général, ne sont pas protégés en Sardaigne comme ils devraient l'être.

Le régent de la grande chancellerie fut chargé de réfuter cette prétention renouvelée de la fable connue du bon La Fontaine. Sa lettre à sir Thomas Jackson, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté britannique près Sa Majesté sarde, est un chef-d'œuvre d'ironie fine et de fermeté :

« Essayez d'imaginer que nous nous amusons ici à braver le roi d'Angleterre : jamais vous n'y parviendrez... Vous êtes et vous avez toujours été libres de faire ce qui vous plaira. Voulez-vous un vaisseau ? Prenez-le ! Les voulez-vous tous deux ! Prenez-les ! Nous

n'avons rien à disputer, ni à refuser aux Anglais, jamais nous ne vous avons dit non sur rien... La seule chose qui nous soit impossible, c'est un arrêt qui dise que ces deux messieurs ont raison ; pour tout le reste, vous n'avez qu'à parler... »

Et le comte de rappeler au diplomate que les Anglais sont « bien plus maîtres et plus libres » en Sardaigne que les Sardes eux-mêmes :

« On les a vus rosser les gardes du roi qui demandaient compte de je ne sais quelle contrebande qu'ils transportaient à bord ; le fait n'est pas fort ancien : en avez-vous ouï parler ? Sur la fin de l'hiver, un capitaine de la marine royale nous demanda, un jour, vingt bœufs tout à la fois dans un moment de grande disette. On lui répondit qu'il n'y en avait précisément que vingt sur le marché pour la provision d'un jour, indispensable à Cagliari. Il insista, on lui dit : prenez ! Alors il se radoucit et n'en prit que dix... Personne ne rend plus justice que moi à vos compatriotes. Je les aime, je les admire, je les étudie comme vous savez ; mais il faut convenir aussi que John Bull a quelquefois des bouffées de spleen si terribles, et une manière si dure et si hautaine de faire sentir sa supériorité, qu'en vérité, il ne faut pas être médiocrement philosophe pour se contenir. »

Le comte avait, d'ailleurs, presque chaque jour à faire des efforts sur lui-même ; car le mouvement commercial et militaire du port de Cagliari, alors très fréquenté par les grandes puissances, donnait lieu à de fréquents conflits dont la connaissance lui appartenait en sa qualité de juge suprême de l'amirauté. La rade était devenue un coupe-gorge dans lequel on se battait à coups d'éperon et on se coulait le plus joliment du monde, sans crier gare et sans autre forme de procès. Les Anglais tenaient la tête dans ce record. Ils faisaient la course et la piraterie et violaient ouvertement, en toute occasion, l'indépendance des pavillons neutres, en refusant de s'incliner devant les quatre droits principaux grâce auxquels celle-ci n'est pas un vain mot. Pour eux, pas de pavillon arboré, même par un bâtiment de guerre ; enfin extension effective du blocus nominal. Le régent avait beau protester : avec leur sans-gêne traditionnel, les

Anglais ne changeaient pas de manière d'agir et laissaient le gouvernement sarde aux prises avec d'inextricables difficultés, obligé souvent d'indemniser de ses deniers les nationaux étrangers dépouillés par les marins de la perfide Albion !



VIII.

JOSEPH de Maistre, malgré ces ennuis, s'était pourtant acclimaté en Sardaigne au point de s'y proclamer fort heureux : « D'abord, disait-il, parce que je ressemble par tempérament à ces caves souterraines qui conservent toujours la même température, et en second lieu, parce qu'il me reste assez de bon sens pour me comparer aux autres et à moi-même encore, dans d'autres temps. Quoiqu'on ait notablement estropié mon emploi, il suffit encore pour me mettre au-dessus du besoin et pour me permettre de ne rien refuser de raisonnable à l'éducation de mes enfants. Il ne m'en faut pas davantage pour émousser les épines inséparables de toutes les situations dans le meilleur monde possible. »

Et gaiement le grand homme se proposait de placarder à la porte de son cabinet le quatrain suivant :

Las d'espérer et de me plaindre
En regardant de loin le port,
C'est ici que j'attends mon sort,
Sans le désirer ni le craindre [1].

Son cabinet, il ne le quittait guère. De ses fenêtres, il apercevait la mer. Casanier par habitude, aimant peu la promenade, il était arrivé à la seconde année de son séjour, au printemps de 1801, sans être sorti de l'enceinte fortifiée de sa résidence. Les excursions autour de Cagliari n'avaient rien de bien rassurant, paraît-il. « Ici, on se couche

(1) Lettre au comte Napione.

sur le ventre, derrière le buisson le plus épais, puis, lorsque vous passez : Pan ! »

Cependant de Maistre, désireux de connaître de près la Sardaigne, d'en étudier les mœurs et de se rendre compte des besoins de ses habitants, saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui d'entreprendre dans l'île un voyage au long cours à la suite du duc de Genevois...

Le 18 avril, la caravane ducale se mit en route à petites journées, le long du *Stradone* qui, de Cagliari, remonte l'île du sud au nord jusqu'à Porta Torrei. Le chevalier Saint-Réal était de la partie. Chemin faisant, la verve des deux beaux-frères se donnait libre carrière à travers les spectacles variés et pittoresques qui se déroulaient à leurs yeux. On eût dit des explorateurs marchant à la conquête d'un nouveau monde : vraiment la Sardaigne en était un pour eux, avec sa végétation luxuriante, ses massifs d'oliviers, de chênes et de cactus épineux, ses forêts vierges, ses bouquets de lauriers géants entrelacés de lianes. Au sein de cette nature abrupte vivait un peuple de pasteurs ayant conservé ses traditions, ses croyances naïves, ses dévotions parfois superstitieuses, sa *vendetta* implacable. Les Sardes se portaient avec enthousiasme au devant de l'auguste visiteur et de sa suite. Le voyage ne fut qu'un long triomphe. Les voitures étaient escortées, de ville en ville, et de village en village, par des cavalcades de poneys, agiles comme des arabes, endiablés comme des tarbes, que montaient les jeunes gens du pays dans leurs beaux atours. A l'entrée, le syndic et les notables venaient complimenter le duc. Des jeunes filles lui offraient des fleurs.

On visita ainsi à petites journées toutes les localités de quelque importance, échelonnées sur le *Stradone*.

Chemin faisant, le comte de Maistre observait, analysait et comparait les mœurs de ce peuple, où les coutumes implantées par les invasions successives ont résisté à l'usure des siècles, avec celles de son pays de Savoie, où l'Italie et la France semblent avoir fondu harmonieusement les traits distinctifs de leurs physionomies. En

assistant à ces fêtes locales, en voyant défiler ces *fantasias* de cavaliers, ces files de bœufs aux têtes étrangement ornées de bandelettes, de fleurs, de rubans, d'images de saints et de miroirs, une orange piquée dans la corne, puis les pénitents noirs, bleus et blancs, les capucins, les statues de saints et de saintes promenées sous un dais ; derrière elles des femmes richement vêtues, marchant les pieds nus et les cheveux épars, le comte pensait aux confréries de Chambéry, aux fêtes de Saint-Jean, de Saint-Martin, de Saint-Benoît, de Saint-Antoine. Ici les patrons principaux sont saint Ephèse et sainte Hélène ; mais partout « la religion sanctifie la joie et la joie embellit la religion ».

Là se borne d'ailleurs, aux yeux du comte, le point de ressemblance entre « ses bons amis les Allobroges » et « les délicieux chrétiens de Cagliari » et autres lieux circonvoisins.



IX.

DANS l'administration si difficile de cette île volcanique, Joseph de Maistre apporta les vertus maîtresses de son caractère et de son génie. Son culte du principe d'autorité s'associait en lui avec celui de la justice absolue. A cet égard, il ne connaissait pas de compromissions ni de faiblesses. En haut, en bas, il frappait là où sa conscience lui disait de frapper ; mais, en bas comme en haut, il prenait la défense de l'innocent sans se préoccuper de la raison d'Etat ni de l'effet à produire sur les masses. Ce grand autoritaire était ce que certains appelleraient de nos jours un grand humanitaire, et le libéralisme pratique de cet apôtre de la théocratie valait certainement mieux que la *libérocratie* théorique de certains, tenant de la licence pour soi et de l'oppression pour les autres.

On sentait en lui le magistrat appelé à dire le droit, mais, chose singulière, ce magistrat, qu'on a dit être l'apologiste du bourreau,

n'était point criminaliste. Pour juger, il faisait abstraction de toutes ses opinions, de toutes ses tendances, de toutes ses sympathies. Il n'admettait pas qu'une arrestation pût être faite et qu'une détention fût imposée quand, à ses yeux, l'accusation n'était pas suffisamment établie. Pour rendre justice, il ne regardait pas à la couleur et repoussait comme de mauvaises pensées toutes les considérations d'ordre politique. Voulait-on lui forcer la main et lui imposer une décision contraire à sa conscience, il se redressait de toute sa hauteur et, en termes respectueux mais fermes, il ne craignait pas d'exercer son droit de remontrance et parfois même de se refuser à contresigner des mesures qui lui paraissaient iniques, arbitraires ou illégales.

Bref, le grand royaliste Joseph de Maistre, plus royaliste que le roi en théorie, était dans la pratique un homme d'Etat à la mode anglaise, n'ayant pas deux poids et deux mesures, ne cherchant en tout que la justice pour tous. Tel il se révélait dans le soin minutieux qu'il apportait à compulser les dossiers, à visiter les prisons, à interroger les détenus et à proposer en faveur de ceux-ci des mesures de clémence, quand ils les avaient méritées par leur repentir et leur bonne conduite.

Cette politique large et foncièrement honnête ne devait pas être comprise par l'esprit étroit des Piémontais qui dominaient au palais délabré du vice-roi. Pour ceux-ci, l'intérêt du pouvoir absolu, tel qu'ils le comprenaient, passait avant toute autre considération et justifiait l'emploi, l'abus même de la force; et l'injustice des moyens était légitimée par le but final à atteindre. Ils n'admettaient pas que l'on pût penser autrement qu'eux, ne pas s'incliner devant leurs partis pris et leurs conceptions systématiques. Tout ce qui s'écartait de la *norme*, de la *légale* par eux formulée était anathématisé. Entre ces gens à courte vue et ce grand esprit il y avait antipathie de nature. De sourde qu'elle était au début, l'hostilité devint ouverte. Bientôt ce ne fut un mystère pour personne que le duc et le régent ne parvenaient pas à s'entendre.

Le duc pourtant avait désiré la nomination du comte. Le 31 octobre 1799, il écrivait au roi : « J'attends ici Maistre avec bien de l'impatience ». Il lui fit à son arrivée un accueil bienveillant, sinon cordial; mais, sous l'influence de ses courtisans, le prince en arriva à méconnaître absolument le caractère et les services de l'homme de devoir qui avait tout sacrifié à la cause de son roi. Alexis de Saint-Réal fut enveloppé dans la même disgrâce. Le dénigrement à jet continu céda bientôt le pas à la calomnie. De Maistre fut traité d'incapable, d'administrateur maladroit, d'esprit raisonneur et imbu des idées nouvelles. Lui, l'ennemi intransigeant de la politique autrichienne, il fut accusé d'avoir pactisé avec l'Autriche et préparé, par de sourdes menées, de concert avec le comte Perret d'Hauteville, le triomphe du plan machiavélique qui lui avait inspiré de si beaux accents d'indignation. Les Savoyards, comme on les appelait, en raison même de leur langue maternelle, furent dénoncés comme ayant des sympathies françaises ; et dans les *concerts* moroses où l'étiquette les mettait périodiquement en contact avec les Piémontais, au *Castello* hanté par les scorpions, une contrainte muette, une gêne réciproque attestaient, en dépit des sourires de commande et des révérences du cérémonial, la profondeur du fossé qui séparait les uns des autres.

Aussi, avec cette ténacité particulière aux esprits médiocres, voyons-nous le prince prendre en tout le contrepied de ce que le régent pense, propose ou estime ; de Maistre dit du mal des Sardes, le duc en dit du bien. La nomination du régent n'a été que provisoire : le vice-roi se garde bien de rien faire pour la rendre définitive. Il ne se borne pas à cette attitude passive ; il entreprend une campagne occulte pour obtenir du roi l'éloignement d'une puissance qui lui fait ombrage.

Bientôt les actes les plus louables du comte sont défigurés; et, sans qu'il s'en doute, un coup se prépare dans l'ombre qui va imposer au grand serviteur un nouvel exil à côté duquel celui de Sardaigne paraîtra presque doux.

X.

Le 25 mars 1802, la paix était signée à Amiens entre la France et l'Angleterre. Les grands corps de l'État proclamaient, bientôt après, Bonaparte consul pour dix ans, puis consul à vie. Des mesures de clémence, de justice et d'oubli intervenaient pour effacer, tout au moins pour atténuer les traces des discordes civiles. Telle fut la fameuse loi d'amnistie du 6 floréal concernant les émigrés. Aux termes de cette loi, les individus nés dans les départements réunis à la France, et qui se trouvaient en pays étrangers, devaient, pour bénéficier de l'amnistie, se présenter au ministre français le plus rapproché de leur domicile et lui déclarer qu'ils abandonnaient le service de leur souverain et les titres et pensions qu'ils en recevraient en se soumettant à rentrer en France dans un délai fixé.

Un grand nombre de Français d'origine et de Français annexés profitèrent des dispositions de cette loi pour se faire rayer de la liste des émigrés. Le gouvernement, conséquent avec lui-même, les relevait d'une véritable mort civile en les déclarant Français, mais en les laissant libres de vivre où bon leur semblerait. Ainsi procéda-t-on vis-à-vis des officiers allemands de la rive gauche du Rhin, qui demeurèrent au service de l'empereur d'Autriche. De même le duc de Richelieu, réintégré dans son titre de Français, n'en resta pas moins gouverneur d'Odessa.

Toute la colonie savoyarde de Gagliari figurait sur la liste des émigrés. Le 20 janvier 1802, Joseph de Maistre écrivait :

« J'aurai bientôt, suivant les apparences, le chagrin de perdre mon frère; il est effacé de la *liste noire*, ainsi que ma femme et d'autres personnes de ma famille. Ses affaires et les miennes le rappellent en Savoie où je crois qu'il arrivera avec la première hirondelle. Il serait inutile de raisonner sur ce futur, *quod caliginosa nocte premit Deus*, mais il faut cependant se tenir prêt autant qu'il est possible à tous les futurs contingents. »

Sans pactiser avec l'honneur, les fidèles serviteurs de la maison

de Savoie pouvaient revendiquer en faveur de leurs femmes la protection d'une loi qui rouvrirait pour elles les portes de la patrie et ferait cesser des mesures d'exception vexatoires et ruineuses.

Quand, bien tard, à raison de la lenteur des communications, la nouvelle de l'amnistie parvint en Sardaigne, les exilés se décidèrent à se ménager la faculté d'en profiter. Le chevalier de Saint-Réal adressa pour sa femme un mémoire à un Corse de ses amis. Quant à Joseph de Maistre, il fit signer au consul d'Espagne, en sa qualité de représentant d'une puissance amie, une déclaration attestant que la loi n'avait été connue en Sardaigne qu'après l'expiration des délais fixés ; puis il écrivit directement au résident français, le plus proche, celui de Naples.

« Je demande, écrivait-il dans le curieux mémoire annexé à sa lettre, d'être rayé de la liste comme étranger, n'ayant jamais été Français, ne l'étant pas et ne voulant pas l'être ; et quand même on s'obstinerait à me regarder comme tel, ne pouvant empêcher le gouvernement français à vouloir ce qu'il veut, je n'en persiste pas moins à demander la radiation, sans obligation de rentrer en France, comme la loi l'exige injustement, car je ne veux pas quitter le service du roi de Sardaigne. »

Le régent ne pouvait songer, non plus que son beau-frère Saint-Réal, à soumettre son mémoire à l'approbation du roi ; il ne l'expédia pas néanmoins sans avoir obtenu celle du duc de Genevois. Le pli portait la suscription : « A l'ambassadeur de la France, à Naples » ; et le mémoire inclus était adressé *au ministre qui doit le lire.*

Mais, bientôt après, M[me] de Maistre, la femme au grand caractère et aux héroïques résolutions, jugea qu'une séparation s'imposait. Sa présence était nécessaire à Chambéry. Elle irait, dans l'intérêt des *petits*, disputer et ressaisir les épaves de la modeste fortune de la maison. Adèle et Rodolphe accompagneraient leur mère. Seul, le père resterait « attaché à son rocher », se sacrifiant, lui aussi, pour eux.

Triste soirée au palais de la Régence que celle du 24 septembre, la dernière avant le grand départ. Les Saint-Réal étaient là, comme

pour adoucir le déchirement de ces heures d'intimité. Anne de Maistre songeait malgré elle à cette nuit où son beau-frère Constantin disait adieu à sa jeune femme pour aller où le devoir commandait. Joseph de Maistre paraphrasait, à son ordinaire, les décrets de la Providence; et « Mme Prudence » songeait, grave et recueillie, au nouveau sacrifice. Les enfants passaient de la douleur de quitter leur père à la curiosité de voir du nouveau. La prière fut dite en commun encore une fois, suivant la pieuse coutume...

Le lendemain, sur le môle que balayait un vent furieux d'ouest, la famille était réunie vers deux heures du soir. Ils se serraient instinctivement les uns contre les autres, comme s'ils ne voulaient pas se quitter. Il le fallut pourtant. La *Santa Maria*, qui devait emporter les passagers, s'apprêtait à mettre à la voile. Le comte et les Saint-Réal les accompagnèrent sur le pont, puis revinrent sur le port, après une dernière étreinte. Bientôt, la péniche s'éloignait, ballottée par des vagues furieuses. Près du grand mât, Rodolphe et sa sœur d'une main s'accrochaient à la jupe de leur mère, de l'autre disaient adieu à leur père. Mme de Maistre fixait sur la rive des yeux noyés de larmes. Le comte lui-même pleura.

« Depuis le commencement de la Révolution, écrivait-il le soir même, je ne me rappelle pas avoir éprouvé un moment si amer. Mes enfants, qui lirez ceci quand je ne serai plus, vous saurez bien que je n'exagère pas. Ressouvenez-vous de cette séparation sur le môle. Ressouvenez-vous des larmes de votre mère, des miennes. Il me semble que nous nous séparons pour jamais. Je ne puis vaincre les noirs pressentiments qui s'élèvent dans mon cœur. Devons-nous nous revoir tous les quatre, grand Dieu ? »

Oui, ils devaient se revoir encore, et le lendemain même, par un étrange caprice des vents déchaînés. Toute la nuit, la *Santa Maria* avait tiré des bordées au large, essayant vainement de franchir la passe qui, à quelques milles du port, est la plus difficile de toute la traversée. Le lendemain, refoulée par la tempête, elle dut rentrer au port... Le comte put ainsi revoir et embrasser encore les chers siens;

mais ce retour même fut un nouveau déchirement, puisqu'il devait être suivi de l'implacable départ. Quelques heures, longues et courtes à la fois, s'écoulèrent dans ce prolongement d'agonie ; puis, le vent s'étant calmé, le bateau s'élança résolument dans la rade et, petit à petit, sur la mer redevenue tranquille et illuminée par les splendeurs du couchant, le comte, debout sur le môle, vit enfin disparaître le frêle bâtiment qui emportait le meilleur de lui-même. Rentré seul, dans le grand appartement vide et peuplé de souvenirs, il s'assit pensif; puis il se mit du haut de sa fenêtre à contempler, au milieu du silence de la nuit, la mer immense qui lui avait pris les siens et, levant le regard vers le ciel, il s'écria : *Fiat voluntas tua !...*



XI.

IL y a des existences qui semblent vouées aux changements à vue, aux coups de théâtre, aux brusques transformations. Celle du comte de Maistre fut de ce nombre. Nul homme peut-être, il l'a dit lui-même, n'a plus haï la Révolution française et n'en a donné plus de preuves. « Cette Révolution alarmait les consciences ; elle impatientait l'homme ; il n'était pas en son pouvoir de la supporter. » La Révolution le lui rendait bien : du jour où il quittait sa patrie, « bien résolu de suivre jusqu'au bout le sort de la maison de Savoie », elle l'avait poursuivi, traqué, poussé de pays en pays, de rivage en rivage. Après Aoste, Genève ; après Genève, Lausanne ; après Lausanne, Turin ; après Turin, Venise ; après Venise, Cagliari. Après Cagliari ?...

Enfin, en septembre 1802, une dépêche de Rome vint lui apporter la réponse : le régent de Sardaigne était relevé de ses fonctions et appelé à remplacer le comte Balbo auprès de la cour de Russie. Ce fut tout d'abord un coup de massue pour le fidèle serviteur. Il se prenait maintenant à regretter l'île si souvent maudite à laquelle il

avait fini par s'acclimater. Si loin qu'il fût des siens, la Méditerranée lui apparaissait comme un lac, sur l'autre rive duquel il lui semblait entrevoir la terre natale ; mais la Russie, la Russie ! C'était l'autre bout du monde, et un monde inconnu, nouveau, fantastique, énigme redoutable se dressant à l'extrême horizon, envisagée avec une terreur presque superstitieuse.

Pourtant, il avait juré fidélité au roi : puisque le roi jugeait qu'il le servirait mieux à Saint-Pétersbourg qu'à Rome, il n'y avait pas à discuter, il fallait obéir, c'est que Dieu le voulait. Durant quelques jours bien des courants toutefois traversèrent son esprit, bien des « pointes acérées » tenaillèrent son cœur. Le devoir l'emporta. A la garde de la Providence ! On vivra bien jusqu'à la mort ! c'était sa devise. Il accepta, demanda seulement un délai pour mettre en ordre les affaires de son gouvernement et laisser à son successeur une situation claire et limpide comme le cristal des Alpes.

Ce que furent ses tourments intimes, ses lettres aux siens le révèlent dans des accents d'une poignante éloquence ; mais il avait, malgré tout, foi dans l'avenir, il ne savait pas gémir longuement. Sa décision prise, il envisageait cet avenir avec la sérénité d'une conscience satisfaite d'elle-même... Cependant, il ne pouvait se résoudre à partir. Les semaines s'écoulent et le duc de Genevois se demande avec impatience quand il plaira au ci-devant régent de s'embarquer pour la Péninsule. Le 11 janvier 1803, il écrit au roi : « Le comte de Maistre me charge de vous recommander l'affaire de sa comté de Bussi. Pour moi, il me paraît qu'il devrait bien en avoir assez et se presser un peu plus de partir ; tantôt il n'attend qu'une réponse, tantôt c'est une autre chose, mais enfin, *c'est qu'il est Savoyard* et veut toujours attraper quelque chose de plus. »

Le prince a oublié dans ces lignes ce que sa maison devait aux Savoyards qui, pendant huit siècles, ont versé leur sang pour elle et ce qu'elle devait en particulier au grand serviteur que le comte de Falloux a appelé le Caleb de la diplomatie. Au mois de février 1803, tout était enfin prêt pour le départ. Le comte n'avait pas, un seul

jour, interrompu sa journée de travail où les quatorze heures étaient la moyenne, alternant les devoirs de sa charge avec ses spéculations philosophiques et une sorte de reconnaissance préalable dans la « sainte Russie » où il était condamné à aller vivre. Il avait tout d'abord refusé de se servir de la *speronare* qui avait été mise à sa disposition et il était entré en pourparlers avec le capitaine d'un bateau marchand de Prague ; mais, au dernier moment, des difficultés survinrent : elles donnèrent lieu à deux dépêches adressées au gouvernement les 3 et 5 février. Le comte n'était pas endurant : il rompit avec le capitaine et prit la détermination de partir sur la *speronare* royale, commandée par le patron Cha, que le vice-roi s'empressa de lui offrir à nouveau. Durant plusieurs jours, les vents contraires soufflèrent avec tant de furie qu'on ne put s'embarquer. Le 8, la *speronare* était encore dans la rade, « le temps ne lui permettant pas de déployer ses voiles. » Enfin, le 12 février, le patron Cha put appareiller, il mit le cap sur Naples et le bâtiment fit son entrée dans le port trois jours après, le 15 février.

Le comte y passa quelques jours incognito à visiter en touriste les monuments et les environs de la grande ville. Le soir, dans le méchant *albergo* où il était descendu, il notait sur ses carnets les particularités qui l'avaient frappé, les rattachant d'un trait à la chaîne des considérations générales qu'il ne perdait jamais de vue, même en voyage. Suivant sa coutume de « mettre toujours ses affaires après ses plaisirs de tête », il visita Herculanum, Pompéi, les bibliothèques, les musées.



XII.

LE 21 février 1803, la *speronare* du patron Cha remettait à la voile et débarquait le nouvel ambassadeur à Civita-Vecchia. Le 24, le futur auteur du *Pape* faisait son entrée dans la ville des

Papes. Nul mieux que lui ne connaissait, avant de les avoir visitées, la Rome des empereurs et la Rome chrétienne. Il n'en était que plus impatient de les *revoir*, d'approcher de leurs merveilles, de contempler les chefs-d'œuvre de l'art humain qui se dressent à chaque pas dans l'enceinte de la ville éternelle.

Les premières journées de son séjour furent employées par lui à satisfaire son ardent désir. Le comte Avogadro, des Avogadri de Verceil, l'avait suivi depuis Naples. En sa compagnie, il visita Rome, tous les monuments que l'on voit et tous les trésors réservés à l'élite, entre autres la bibliothèque du Vatican et ses manuscrits d'une valeur inestimable ; puis il se présenta à l'audience royale. Contraste étrange et fécond en réflexions profondes pour nous qui voyons ces événements à cent ans de distance ! Le roi de Sardaigne, fidèle aux traditions de sa maison, avait sacrifié sa couronne plutôt que de pactiser avec un gouvernement qui menaçait le trône du successeur de Pierre. C'était à Rome qu'il était venu chercher asile. Le Pape-roi habitait le Quirinal, dans ce même palais où, cent deux ans plus tard, le successeur de Victor-Emmanuel, devenu roi d'Italie, devait recevoir le Président de la République française...

Le roi détrôné avait reçu du Saint-Père l'hospitalité due à ses vertus et à ses malheurs. Du palais Colonna, qui lui était assigné comme résidence, il gouvernait les débris de son royaume sans initiative et sans volonté personnelle, sous l'influence de quelques gentilshommes piémontais incapables de lui inspirer une politique habile. Victor-Emmanuel reçut le comte avec une faveur non exempte d'une certaine réserve. Les trois années passées en Sardaigne n'eurent pas même les honneurs d'une mention. Par contre, la mission dont le comte avait été chargé auprès du tsar ne tarda pas à être définie : il devenait envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, qualité sous laquelle le comte fut officiellement présenté au monde diplomatique de Rome.

Le 8 mars, le comte fit sa visite au Vatican. Bien que rien ne pût le suprendre, il gravit avec une certaine agitation intérieure l'es-

calier du palais. La réception n'eut rien de solennel ni de troublant.

« J'ai vu le Pape dont la bonté et la simplicité m'ont fort étonné, écrit de Maistre. Il est venu à ma rencontre, m'a laissé à peine plier un genou et m'a fait asseoir à côté de lui. Nous avons bien jasé une demi-heure : après quoi, il nous a accompagnés (j'étais avec le ministre du roi) et il a porté la main sur le bouton de la serrure pour ouvrir la porte. J'avoue que je suis resté *de stuc* à ces manières si peu souveraines : j'ai cru voir saint Pierre au lieu de son successeur. »

Les événements politiques exigeaient que le nouvel ambassadeur rejoignît son poste sans retard. Le 22 mars, il quittait Rome dans une berline que lui avait donnée le roi. Un domestique russe l'accompagnait. Il remonta ainsi par la voie de terre le long de la Péninsule italique, assistant aux spectacles tour à tour douloureux et bizarres que présentait ce pays par suite des révolutions qui en avaient si profondément modifié le caractère et le régime.

L'illustre voyageur ne tarde pas à s'apercevoir que la berline royale n'est guère plus solide que l'alliance autrichienne. Entre Rome et Florence, elle s'en va littéralement en lambeaux...

En radoubant tant bien que mal ce véhicule démonté, on put arriver jusqu'à Ramiglione. Les réparations les plus urgentes nécessitèrent trois jours d'arrêt à Florence, du 25 au 28 mars. A Vérone, malgré sa qualité d'ambassadeur signalée à toutes les autorités, les agents de la police autrichienne remettent au comte, par l'intermédiaire du consul Bonamico, un vulgaire passeport comme on en donnerait au premier *mercanti* venu. De Maistre ne s'en étonne point. « Les Autrichiens choquent, les oiseaux volent, c'est leur nature. »

A Padoue, il rencontre deux généraux de Bellegarde, qu'il avait connus jadis en Savoie. L'un d'eux, le feld-maréchal, est en correspondance suivie avec « le général Murat » qui lui fait beaucoup d'avances.

Le comte rentre, non sans émotion, à Venise. La misère y est au comble. La terreur y règne. On se cadenasse chez soi, dès la chute du jour. De Maistre va faire visite au premier ministre : il est allégé de son manteau, pendant sa courte audience. Décidément, l'oligarchie

valait mieux. « Ils ont défait, — s'écrie Joseph de Maistre, — et ils ne savent pas refaire... Quand voudra-t-on comprendre qu'en acquérant de nouveaux sujets, il n'y a rien à changer qu'un nom à la tête des édits ? »

Reparti le 6 avril, après dîner, de la ville des Doges, il va coucher à Trévise, repart le 7, fait une traite de quarante-huit heures, roulant nuit et jour, pour arriver le 9 au matin à Klagenfurth. C'était la veille de la fête de Pâques, et la fameuse voiture se trouvait de nouveau dans un état alarmant. « En ôtant les roues, dit de Maistre, on a vérifié que l'essieu était rompu : nouvelle perte de temps et nouvelle dépense. Demain, jour de Pâques, il n'y a pas d'inconvénients de s'arrêter, la chose est même convenable. Les ouvriers m'ont promis d'être prêts demain matin. Avant-hier, mon valet de chambre vit mon coffre ouvert et sonna l'alarme, me croyant volé : tous les fers s'étaient détachés des planches pourries, par le seul mouvement de la voiture. »

Voici Vienne, où le comte s'arrêtera trois jours. Il y retrouve bien des figures de connaissance, entre autres celle de l'évêque de Nancy avec lequel, jadis, il discourait sur le pont de la barque du patron Gobbi, lors de la descente si mouvementée du Pô.

L'arrivée du comte ne laissa pas de produire un certain émoi à la cour et dans le monde diplomatique. Ses sentiments n'étaient un mystère pour personne ; la grandeur de son caractère s'imposait à tous et il était de ceux dont l'œil perçant scrute sans peine les consciences les plus ténébreuses. Comme son ami, Mallet du Pan, Joseph de Maistre avait dévisagé le jeu des puissances. Sous le masque du principe monarchique à protéger et de l'ordre social à rétablir, sa plume vengeresse avait mis à nu le mobile auquel obéissait la coalition. Ce royaliste n'hésitait pas à faire des vœux pour l'intégrité de la France nécessaire à l'équilibre européen ; il dénonçait les alliés comme une bande de reîtres associés pour une œuvre de déprédation et, s'en prenant à l'Autriche, « cette ennemie du genre humain », il n'hésitait pas à flétrir sa mauvaise voie, son esprit de cupidité et sa

conduite vis-à-vis de la Maison de Savoie. Avec un pareil homme le cabinet de Vienne ne pouvait jouer au paladin. De Maistre n'avait pas été la dupe de cette comédie, où l'empereur partait en guerre, en apparence prêt à tout entreprendre pour la fraternité des couronnes, la défense d'un prince malheureux, le salut d'une ancienne archiduchesse d'Autriche, la punition des coupables et la vengeance des victimes, en réalité ne visant qu'à s'arrondir aux dépens même de son plus fidèle allié.

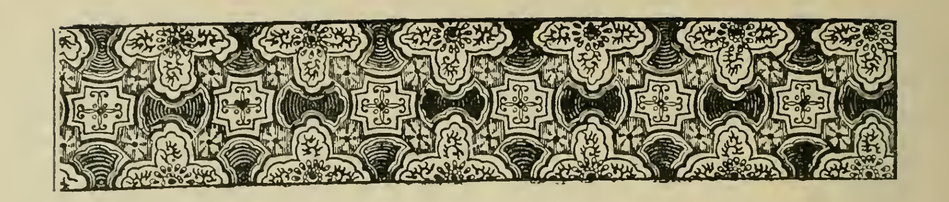
Le comte, « ambassadeur d'un roi détrôné », arrivant sur le pavé de Vienne dans une voiture disloquée, était un reproche vivant, une accusation muette. M. de Cobentzel, venant chamarré d'or et la poitrine constellée de décorations au-devant de lui, éprouvait cet embarras que produit toute situation fausse : il avait une grâce contrainte. Nul doute qu'il n'y eût chez lui plus de gêne que chez l'homme de cœur, au frac vierge de croix, à qui sa conscience ne reprochait rien ; aussi se garda-t-on bien, de part et d'autre, d'aborder le terrain brûlant d'une conversation diplomatique sur les événements et d'un échange de vues. On se borna à des généralités. De même avec le ministre d'Angleterre. Les dîners officiels qui furent donnés à cette occasion étaient à la fois un acte d'obéissance au protocole et un hommage rendu à l'illustre passant.

Celui-ci dut se présenter à l'empereur. Certes, François II ne possédait pas une bien haute portée intellectuelle. Dominé par l'impératrice ; caractère faible, intelligence étroite, grand enfant ayant adopté la chasse aux papillons comme divertissement favori, il n'était pas, lui non plus, sans savoir ce qu'était le comte. En face l'un de l'autre, le véritable roi, c'était Joseph de Maistre. Les fictions du cérémonial ne parvenaient pas à maintenir chacun dans son rôle. L'un dominait l'autre de toute la hauteur du génie servi par un grand caractère. Peut-être l'honnêteté naturelle de l'empereur éprouvait-elle, à la vue de l'envoyé de Sardaigne, de cuisants remords. Bref, il se montra décontenancé et ne prolongea pas au delà du minimum nécessaire un entretien pénible.

C'était le 20 avril. La berline attendait dans la cour du palais. Le comte repartit. Le 22, il atteignait Olmütz. Le 23, il franchissait la frontière et retrouvait, à Brescia, M. de Langeron, émigré français, pour lequel il avait une lettre de recommandation de l'évêque de Nancy. Ce gentilhomme servit en quelque sorte de pilote à l'ambassadeur, dans un voyage qui présentait alors les plus grandes difficultés.

Enfin, le 13 mai 1803, l'ambassadeur du roi de Sardaigne faisait son entrée à Saint-Pétersbourg. De Rome, il avait mis un mois et vingt-deux jours pour atteindre son poste. Cheminant de royaumes en républiques, de républiques en empires, à travers une haie de têtes couronnées, d'altesses, de généraux et de diplomates, le gentilhomme de Savoie restait lui. Les grandeurs côtoyées ne lui faisaient pas plus perdre la tête que les *verstes* parcourues n'éloignaient son cœur de sa femme et de ses enfants. A chaque étape, il leur écrivait, conversant avec eux pendant que le postillon changeait les chevaux de sa chaise. Entre deux relais, il donnait à l'un des leçons de littérature, à l'autre, des leçons de sagesse et de maintien, à tous des leçons de courage et de soumission à la volonté de Dieu. Il portait les chères figures des absents incrustées dans sa pensée. Celle-ci s'envolait vers eux en arrière tandis que les chevaux, franchissant à grande allure les plaines mornes de la Poméranie et de la Lithuanie, l'en éloignaient de plus en plus.

A son arrivée à Pétersbourg, en voyant « le disque de l'astre-roi, environné de vapeurs rougeâtres, rouler comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons réfléchis par le vitrage du palais donner au spectateur l'idée d'un vaste incendie », le voyageur était partagé entre la magnificence du spectacle, l'immensité de son isolement et le trouble secret que lui inspirait le sphinx de sa nouvelle vie. Déjà pourtant, et dès la première heure, il aimait d'instinct la grande cité; mais, pour se résigner à y vivre, il devait, par l'imagination, la peupler des êtres aimés qui lui manquaient et dont l'absence fut toujours sa plus grande douleur.



3. — La correspondance de Joseph de Maistre.

NOS deux premiers chapitres ont fait connaître Joseph de Maistre comme homme public. Nous voudrions maintenant le montrer dans l'intimité, et pour cela, nous n'avons qu'une chose à faire, produire ses lettres, — quelques-unes du moins, car il en a écrit un nombre incalculable. Beaucoup ont été perdues ; on en découvre de nouvelles tous les jours. Dans son grand ouvrage sur le comte de Maistre, François Descostes en a publié de charmantes et complètement inédites. Pour nous, forcé à nous borner, nous mettrons sous les yeux de nos jeunes lecteurs tout ce que contiennent de plus intéressant les deux volumes intitulés : *Lettres et opuscules du comte Joseph de Maistre*, publiés par son fils Rodolphe. Nous suivrons l'ordre chronologique, en ayant soin toutefois de commencer par les lettres adressées aux membres de la famille, qu'il convient de séparer des autres.

Devons-nous rappeler ici que les lettres de Joseph de Maistre sont un modèle du genre épistolaire et que le style en est tout à fait remarquable comme les pensées et les sentiments ? Voici du reste à ce sujet l'opinion de quelques bons juges.

« Les lecteurs inattentifs ne soupçonnaient aucunement les trésors que recèle sa correspondance, — surtout les lecteurs qui ne connaissaient de ses ouvrages que les fragments soigneusement découpés par une critique malveillante. Pour les uns, le comte de Maistre n'était qu'une sorte de *faux voyant*, tranchant du prophète et lançant des

oracles que le temps, à bref délai, se chargeait de démentir: pour d'autres, qu'un fanatique farouche, un terroriste blanc, rêvant d'asseoir dans le sang une royauté arbitraire, asservie elle-même à une théocratie ombrageuse.

» La méprise durait depuis un demi-siècle, quand la publication des papiers de famille est venue éclairer l'écrivain d'un jour nouveau et commander pour l'homme non plus seulement l'admiration et le respect, mais la sympathie: « L'homme supérieur, dit Sainte-Beuve, et, de plus, l'homme excellent, sincère, amical, père de famille, s'y montre à chaque page, dans toute la vivacité du naturel, dans tout le piquant de l'humeur et, si l'on peut dire, dans toute la gaîté et la cordialité du génie. C'est le meilleur commentaire et le plus utile correctif que pouvaient recevoir les autres écrits si distingués, mais un peu altiers, du comte de Maistre. On apprendra de près à révérer et à goûter celui qui nous a tant de fois surpris, provoqués et peut-être mis en colère. Ce puissant excitateur de hautes pensées politiques va devenir une de nos connaissances particulières, et, peu s'en faut, un de nos amis. »

» Cette correspondance est proprement un charme. Elle attire et elle retient. Où qu'on la prenne, on peut compter qu'on n'y trouvera rien de banal ni de terne, point de déclamations ni de longueurs, et qu'il y aura dans la moindre page tantôt de quoi penser, tantôt de quoi être ému, tantôt de quoi s'épanouir, toujours une saveur distinguée et *sui generis*, comme le bouquet d'un vin exquis. La même hauteur de vues, — je n'ai pas besoin de dire la même fermeté de convictions, — s'y rencontre que dans les écrits destinés au public; mais il s'y joint une liberté d'allures et une sorte de détente familière où l'écrivain se repose et nous avec lui. Et puis, avec un ton et une grandeur de manières qui trahissent à chaque ligne le gentilhomme, mais le gentilhomme exempt de toute morgue et de toute petitesse, c'est un abandon, une grâce décente, une tendresse virile avec ses amis, une courtoisie de chevalier avec les femmes, un enjouement sérieux et une autorité sûre d'elle-même avec ses enfants, une sen-

sibilité qui ne s'épargne aucune des tristesses de la vie et un courage chrétien qui se relève sous toutes les épreuves, un dédain de toutes les choses petites et un don de deviner sympathiquement toutes les choses délicates, une politesse dans la discussion et une franchise dans le conseil, une richesse de couleur et une abondance de saillies, par-dessus tout un sentiment, — une religion, — de fidélité et d'honneur, qui le classent dans les plus hautes régions de l'humanité, dans une *grandesse* où les plus grands sont simplement ses pairs. Et s'il est permis, après l'avoir fréquenté dans cette intimité de sa vie, d'avoir deux avis sur telle ou telle de ses opinions ou de ses thèses, on ne saurait en avoir qu'un sur l'homme, sur son merveilleux esprit, sur son grand et tendre cœur, sur son très noble et très pur caractère [1]. »



I. — A mademoiselle Constance de Maistre.

Cagliari, 13 janvier 1802.

MA très chère enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment, mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa. Ma chère petite Constance, comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise ? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi ; mais aie bien soin, ma chère enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de

(1) A. de Margerie, *Joseph de Maistre.*



Constantinople (P. 195.)

même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue : pour moi, je pense continuellement à toi, et pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle, qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies ; mais tout cela n'est rien, je sais bien qu'elles ne durent pas. Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi : toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu, mais ce sont des discours de mauvaises langues que le bon Dieu ne bénira jamais.... Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre ; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte ; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton *Télémaque* sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de l'aimable Calypso. Je voudrais bien aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah ! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup : il est tout plein de belles images, et, dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du livre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis ; à présent c'est ton tour : je te le donne, et quand tu le feuilletteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

Ta maman, ton frère, ta sœur, t'embrassent de tout leur cœur ; et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement. Adieu, mon cœur, adieu ma Constance ! Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir ?

II. — A M. le Chevalier de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 14 février 1805.

FRÈRE Nicolas, te parler de ma reconnaissance envers Sa Majesté Impériale serait, je crois, quelque chose de fort inutile. Il y a longtemps que je n'ai pas eu un aussi grand plaisir. Au reste, les traits d'auguste délicatesse et de générosité chevaleresque sont fréquents à cette cour, je veux t'en citer un exemple :

Il y a ici un Français dont le caractère et les aventures méritent de fixer l'attention : c'est M. de Moutiers, l'un des respectables gardes du corps qui accompagnèrent Louis XVI dans sa malheureuse fuite de Varennes ; il était masqué en laquais, et s'appelait *Melchior*. Un soir que l'auguste caravane se reposait dans je ne sais quelle petite auberge, le roi lui dit : « Mon cher de Moutiers, comment pourrai-je récompenser le service que vous me rendez ? » — « Sire, répondit le brave homme avec une espèce d'enthousiasme, je veux que vous donniez à ma famille le nom que je porte aujourd'hui pour vous sauver : je veux qu'elle s'appelle Melchior. — Fort bien, mon ami, reprit le roi ; mais je vous fais comte. Vous êtes le comte Melchior de Moutiers. » — Les malheurs qui suivirent ne sont que trop connus ; il serait inutile d'en parler. Le comte de Moutiers, ruiné et fugitif comme tant d'autres, échoua à Berne, où une demoiselle riche et noble l'épousa, et se fit catholique, véritablement pour le récompenser. Bientôt l'abjuration et l'émigration ruinèrent la femme comme le mari. Ils vivaient l'un et l'autre très étroitement à Munich avec trois enfants, lorsqu'il reçut l'ordre d'en partir à l'époque trop mémorable du mois d'avril dernier. La femme était malade ; on n'y eut aucun égard.

Enfin, après de longs pourparlers, on consentit à laisser tranquille la femme malade (ce que c'est que l'humanité !), à condition que le mari partirait. Celui-ci demande un passeport à l'ambassadeur d'Autriche pour venir en Russie ; il est refusé. — Mais, par charité,

laissez-moi passer au moins par transit, comme une marchandise prohibée ! — Point de raison. — Il s'adresse à la Prusse. — Permis de passer, à la charge de ne pas séjourner. Enfin, il est ici, sans feu ni lieu, et ne sachant de quel bois faire flèche. Peu à peu, on le connaît, on prend intérêt à lui, on l'invite, et il a l'honneur de dîner chez M. de Narischkin avec Mgr le grand duc, qui lui fait conter son histoire. Le prince apprend qu'un autre Français émigré, nommé M. de Bonsaison, qui est employé dans la maison des cadets, était venu chercher M. de Moutiers, et lui avait dit : « Monsieur, je n'ai qu'un petit logement et de faibles moyens ; mais je ne puis supporter l'idée d'un homme comme vous à l'auberge ; venez chez moi. » Le surlendemain, le grand duc s'est rendu à l'école des cadets, où il a dit publiquement à M. de Bonsaison : « Monsieur, je suis venu exprès pour vous remercier de votre conduite à l'égard de M. le comte de Moutiers, et je veux avoir le plaisir de vous embrasser ; » ce qu'il a fait. Ensuite, il a donné à M. de Moutiers un logement dans le palais de marbre, qui appartient aujourd'hui à Son Altesse Impériale, et neuf cents roubles de pension sur sa cassette. Le Français était au comble de ses vœux, d'autant plus que, dans ce pays, le logement emporte toujours la lumière et le bois. Bientôt après, il reçoit, sans en avoir eu le plus léger *avant-goût*, une lettre de M. de Moravieff, ministre du cabinet, par laquelle ce dernier lui transmet l'expédition authentique de Sa Majesté, qui assigne à M. le comte de Moutiers une pension viagère de quatorze cents roubles, dont la moitié sera reversible à sa femme, comme un témoignage de l'estime de l'empereur pour le noble dévouement de M. de Moutiers à la personne de son maître. — Il faut entendre ce père, ce mari qui n'a plus de souci, et qui va jouir de sa famille !

Lorsqu'on a conté de pareils traits, il faut se taire, car il n'y a pas moyen de les louer assez.

Il y a un siècle plus ou moins que je t'ai envoyé une procuration bien inutile, peut-être ; cependant il est bon que tu l'aies ; mande-moi si tu l'as reçue. Je ne compte plus du tout sur ce drôle de S.

L'honnête homme qui va à la messe est plus honnête homme que l'honnête homme qui n'y va pas ; mais le fripon qui y va est aussi plus fripon que le fripon qui n'y va pas. Ainsi n'en parlons plus : jamais il ne me donnera un centime.

J'ai été ravi de la belle poésie que vous avez envoyée à Moscou il y a quelques mois. Les strophes sont charmantes, et le révérend *André* Malherbe n'est pas moins parfait dans son genre. Mon frère Xavier dit une fort plaisante chose à ce sujet. Il prétend que vous êtes nécessairement possédés du diable, vu qu'à notre âge les Muses ne s'en mêlent plus. *Sed de his satis.*

Je ne puis écrire autant que je le voudrais, mais jamais je ne vous perds de vue. Vous êtes tous dans mon cœur ; vous ne pouvez en sortir que lorsqu'il cessera de battre. A six cents lieues de distance les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci je pleure comme un enfant. Il y a bien d'autres personnes que je me rappelle quoiqu'elles soient infiniment moins intéressantes pour moi ; mais ces personnes m'attristent d'une autre manière, je veux dire en m'oubliant. J'en veux surtout à ce glaçon de la *grande place*. Peut-on avoir joué, pensé, vécu, raisonné et travaillé ensemble pendant je ne sais combien d'années, et s'oublier ensuite ! Il n'en est pas ainsi entre nous ; rien n'a changé, rien ne peut changer ; n'ai-je pas bien dit ?



III. — A Madame la Comtesse de la Chavanne.

Saint-Pétersbourg, 10 novembre 1806.

MA très chère tante, tous les lettres de ma femme, pendant qu'elle était à Chambéry, ne m'ont parlé que des amitiés dont vous l'avez comblée et des douceurs infinies dont elle a joui chez vous. Ma chère petite Adèle, de son côté, fait chorus et me

conte dans ces lettres, toutes pleines de tendresse et de reconnaissance, comme quoi elle n'était *chez elle* que *chez vous*. Je sais que vous lui avez accordé une hospitalité entière, c'est-à-dire à elle et à ses portefeuilles, et qu'elle a trouvé dans votre maison une maman, des sœurs et des frères. Tout a changé pour moi, ma chère tante, excepté cette famille que rien ne peut changer. Souvent je pense que, si une bouffée de ce vent qui m'a tant promené s'avisait de me porter où vous êtes, je vous demanderais un petit coin chez vous, et que je ne voudrais plus en sortir ; c'est là que toute ma patrie serait concentrée pour moi ; les autres cœurs me sont étrangers ; mais qu'importe, dès que je ne serai jamais étranger au vôtre et à ceux qui vous environnent !

Tout ce que je vois, ma chère tante, n'est que du bruit. A mon âge on ne change pas de goût ; je ne m'amuse réellement qu'avec mon petit compagnon : il s'occupe fortement de la langue du pays ; il lit, il écrit, il *jacasse*. Nous ne nous quittons jamais : autant qu'un aussi proche parent en peut juger, il me semble qu'il a bien réussi ; mais je ne sais comment ce que je possède ne sert qu'à me faire rêver davantage à ce qui me manque. Je n'ai pour tout bien que les portraits de *ces trois créatures*, et c'est viande creuse. Savez-vous, ma chère tante, que ces aimables images ont demeuré dix-huit mois en route, et que je les croyais perdues sans ressource : mais, enfin, les voilà ! Je connais donc ma chère petite Constance et son chat : elle n'est pas aussi bien que sa sœur, mais il faut aussi dire qu'elle a été assez mal *tirée* (voyez, ma tante, si je me rappelle les bons termes) ; je lui trouve l'air spirituel, mais c'est peut-être une *paternalité*.

Voilà ce mauvais sujet de Xavier qui veut que je lui rende la plume. — Mais, Monsieur, attendez donc, j'ai encore une infinité de choses à dire : il faut que j'embrasse de tout mon cœur cette excellente Thérèse, qui est tout amour comme sa patronne, et qu'on ne saurait aimer assez. Je veux aussi faire ma révérence à l'aimable Rosette, et la prier de mettre mon petit cousin sur ses genoux, afin

que je puisse le caresser à mon aise ; je la félicite de l'esprit et de l'amabilité de cet enfant dont on m'écrit des merveilles. Mais combien je suis fâché des longues souffrances de ce pauvre Joseph ! Je l'embrasse tendrement ainsi que son frère : il y a toujours quelque chose qui va mal dans ce monde. Envoyez mes caresses, à travers les Alpes, à la grave Marianne ; je baise vos deux mains, ma chère tante, ma bonne maman ; je me recommande tendrement à votre souvenir, le mien vous poursuit, vous environne, vous assiège. Pour peu qu'il y ait de sorcellerie dans le monde, vous devez me voir quelquefois. Il y a des moments où il me semble que je réussis tout à fait, et que j'entre chez vous. Ah ! ma chère Thérèse, avance-moi donc un fauteuil ; je viens de loin, je suis bien las ; fais-moi donc du vin brûlé, j'ai bien froid. Mais quelle extravagance ! Cet homme est-il fou ? — Ma chère tante, si vous saviez pourquoi je ris, vous ne me blâmeriez pas. — C'est pour ne pas pleurer.



IV. — A Madame de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 10 juillet 1807.

TA lettre du 29 octobre 1806, ma très chère petite sœur, m'est arrivée sans retard le 5 juillet 1807. Après cela, j'espère que tu ne te fâcheras pas contre les courriers qui font leur devoir à merveille, comme tu vois. Vargas est devenu de l'histoire ancienne. J'ai dû répondre depuis longtemps à cette lettre qu'il annonce dans la sienne de Livourne. Précédemment, je t'en avais envoyé une autre d'un style un peu différent, et que tu as remise, si tel a été ton bon plaisir. N'en parlons plus, il y a bien d'autres choses à dire.

La bataille de Friedland n'a pas été aussi meurtrière qu'on l'avait dit d'abord. Dix mille hommes environ ont péri de notre côté. Les Français, suivant les apparences, ont perdu beaucoup plus ; mais la

perte des hommes n'est rien.., *vaincre, c'est avancer*. Les Français ont avancé, ils ont vaincu, c'est-à-dire, ils ont passé, rien de plus ; mais Bonaparte, qui sait très bien ce qu'il en coûte pour vaincre les Russes, s'est hâté de proposer un armistice, qui a été refusé par le général russe et accordé par l'empereur. De ce moment, Bonaparte s'est jeté dans les bras d'Alexandre ; il l'a comblé de marques de déférence : il dit qu'il ne peut rien lui refuser, etc. Je ne me fie pas trop, comme tu sens, à cette belle tendresse. En attendant que nous en sachions davantage, on ne voit pas encore que rien soit signé. Qui sait comment l'on finira, et même si l'on finira? Il faut toujours se trouver prêt à tout. Quels jours j'ai passés, ma pauvre amie! Quelle nuit que celle du 21 au 22, que je passai tout entière avec la *certitude* que mon cher Rodolphe avait été tué à Friedland ; seul, du moins sans autre compagnie qu'un fidèle valet de chambre qui pleurait devant moi, me jetant comme un fou tantôt d'un sopha sur mon lit, et tantôt de mon lit sur un sopha, pensant à la mère, à toi, à tous, à je ne sais qui enfin! A neuf heures du matin, mon frère vint m'apprendre que les chevaliers-gardes n'avaient pas donné. Tu me diras : Et où avais-tu donc pris cette *certitude?* Je l'avais prise, ma chère, sur le visage de vingt personnes qui m'avaient fui évidemment le jour où la nouvelle arriva : c'était pour ne pas parler de la bataille ; je crus toute autre chose, et je lus sur leurs fronts la mort de Rodolphe comme tu lis ces lignes. Voilà ce que c'est que la puissante imagination paternelle. Enfin, mon cœur, je me rappellerai de cette nuit. A la bataille de Heilsberg, les chevaliers-gardes ont trotté quelque temps sous les boulets français, mais sans savoir pourquoi, et nul officier n'a été tué. *Ma* trêve est signée ; me voilà tranquille pour quelque temps. Je me trouve bienheureux quand je songe à une dame de ma connaissance (la comtesse Ogeroffsky), qui a perdu deux fils dans cette infernale bataille. L'un a disparu sans qu'il ait été possible ni aux Russes ni aux Français d'en trouver la moindre trace. L'autre devait suivre ailleurs le grand-duc en qualité d'aide de camp, il voulut se battre. L'aîné de ses frères, qui est colonel (ils étaient

trois), lui représenta qu'il devait suivre sa destination, et que c'était désobéir que de se battre. Le jeune homme ne voulut rien entendre, et prit place. A quelques pas de là il fut blessé et tomba de cheval. Des soldats l'emportaient hors de la mêlée, lorsqu'un boulet de canon le partagea par le milieu et tua un des soldats. Cette pauvre mère fait compassion. Les premiers noms de la Russie ont combattu là à pied en qualité de bas officiers. Sous ce point de vue, je suis encore fort heureux, ma chère amie ; j'ai fait ce qu'un bon père devait faire ; je pourrai m'en *affliger* sans doute, mais jamais m'en repentir. Un jour peut-être tu en sauras davantage.



V. — A M. le Chevalier de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 7 janvier 1808.

JE ne sais, mon cher Nicolas, si tu as jamais lu ou entendu une description de la cérémonie de la bénédiction des eaux : dans le doute, je t'en envoie une petite narration. Ce ne peut être que du papier perdu, le plus léger des inconvénients.

On bâtit sur la Néva une espèce de pavillon, ou, si tu veux, un temple en rotonde antique, formé par un circuit de colonnes et ouvert de toutes parts. Dans cette enceinte on fait un trou à la glace, qui met à découvert les eaux de la Néva, et l'on remplit un baquet qu'on bénit, et dont l'eau sert ensuite à baptiser les enfants nouveau-nés qu'on y présente, et à bénir les drapeaux de tous les corps de troupes qui sont à Pétersbourg. La cérémonie faite, on verse l'eau du baquet dans le puits ; et voilà comment toute la Néva se trouve bénite par communication. Jadis on attachait une grande importance à faire baptiser les enfants avec cette eau ; on les plongeait immédiatement, suivant le rit grec, dans l'eau de la Néva ; et quelques voyageurs ont raconté sérieusement que, lorsque l'archevêque laissait échapper de ses mains, pétrifiées par le froid,

quelqu'un de ces enfants, il disait froidement : *Davai drougoi* (donnez-m'en un autre). C'est un conte fondé, comme il arrive toujours, sur quelques cas particuliers, généralisés par la malice. Au surplus, le Gange voit souvent des choses tout aussi extravagantes.

Le matin de l'Épiphanie, le clergé, avec ses plus beaux habits de cérémonie, part du palais d'hiver en procession pour se rendre sur la Néva, et toute la cour suit à pied. Maintenant les princesses seules et les petits princes se trouvent à cette procession, l'empereur et le grand-duc Constantin son frère étant à cheval à la tête des troupes. La cérémonie dure plus d'une heure, et je n'ai pas encore vu, depuis six ans, que les princesses s'en soient dispensées. A leur retour, elles viennent se placer sur un grand balcon ou, pour mieux dire, sur une petite terrasse attenante à l'une des grandes salles du palais. C'est là que les troupes défilent devant elles. Cette seconde procession n'a pas duré hier moins de deux heures mortelles, et je ne doute pas, en considérant ce temps, l'immense espace que les troupes occupaient, et ayant pris d'ailleurs l'avis des hommes les plus instruits, que nous n'ayons vu défiler trente mille hommes. Toutes ces troupes (d'une beauté incomparable) ont fait, pendant la procession, trois salves divisées par corps, et ont tiré d'une manière détestable. Nos milices auraient été punies pour une pareille lourdise. Ici il ne m'a guère paru qu'on y ait fait la moindre attention. J'ai déjà observé ce phénomène d'autres fois. Un tiers des fusils peut-être a gardé le silence. Les yeux français et autrichiens ont bien aperçu cette circonstance, qui a été attribuée au défaut des armes ; mais j'en doute beaucoup. Outre l'envie de garder la poudre, il y a une autre cause qui te paraîtra bien étrange, mais dont je ne suis pas moins parfaitement assuré : c'est la peur des recrues qui craignent de tirer !

Pendant cette marche de deux heures, les impératrices et l'auguste famille n'ont jamais remué. Tu entends bien qu'elles sont enveloppées de la tête aux pieds de tout ce qu'il y a de plus chaud et de plus

magnifique en fait de pelisses ; cependant c'est une corvée, à cause du visage surtout.

Quant à ceux qui font leur cour, ils ne sont point gênés : ils rentrent dans la salle, se chauffent, boivent du vin, des liqueurs, et mangent toutes les fois qu'ils en ont fantaisie.

Un spectacle curieux était celui de l'ambassadeur de France, pénétré et transi de froid, rouge comme une crête de coq, et tremblant comme un roseau. Il nous a beaucoup divertis ; mais, en récompense, il a été comblé d'honneurs. Le matin, Sa Majesté Impériale a envoyé chez lui le grand maréchal de la cour (note bien, je te prie) pour l'inviter à suivre l'empereur à la parade. En même temps il lui était recommandé de ne point s'inquiéter, et de demeurer tranquille chez lui jusqu'à dix heures. — A dix heures donc, Sa Majesté lui a envoyé un cheval pour lui et trois autres pour les trois aides de camp qu'il voudrait choisir. L'un des élus lui a dit : « Mon général, j'aimerais mieux une bataille que la journée d'aujourd'hui ! — Comment donc ? — Mais oui, on se tire des coups de fusil, mais au moins cela sert à quelque chose ». De son côté, Monseigneur le grand-duc envoya un message fort poli à Monsieur l'ambassadeur, lui faisant dire « qu'il ne lui envoyait point de chevaux, parce qu'il savait que son frère lui en envoyait, mais qu'il serait enchanté de pouvoir lui être utile à quelque chose ». M. de Caulincourt a donc eu le très grand, mais très froid honneur d'accompagner l'empereur à la parade, et ce fut de là qu'il nous rapporta ces belles couleurs et ce grelottement qui amusa beaucoup le balcon.

Il n'y avait hier que six degrés de froid ; mais il y avait malheureusement du vent, ce qui double l'effet du froid. Les troupes demeurèrent huit heures de suite sous les armes. Parmi cette foule de soldats, aucun peut-être n'avait mangé, et très peu avaient dormi, à cause de la toilette militaire. Ils ont dû beaucoup souffrir ; quelques-uns s'évanouirent et tombèrent. Qui sait combien se rendent aujourd'hui dans les hôpitaux? C'est de quoi on s'embarrasse fort peu ; ce qu'on ne voit pas ne fait nul effet. Ce qu'on vit

malheureusement très distinctement, ce fut le malheur arrivé à un jeune chevalier-garde, M. Walouieff. Il montait un jeune cheval qui n'avait pas encore vu ou assez vu le feu. Aux premières décharges, l'animal se cabra et s'emporta d'une manière terrible. Le jeune homme était gelé, privé de mouvement et de tact ; ne pouvant tenir la bride, il fut renversé comme une bûche. Le pied resta pris dans l'étrier, et le cheval se mit à traîner ce malheureux officier sur la grande place d'armes : ce fut un spectacle épouvantable. On arrêta à la fin le cheval, mais le cavalier était bien maltraité. D'abord on le dit mort, comme il arrive toujours ; mais aujourd'hui j'entends dire qu'il est mieux. Au reste, on dit qu'il avait mérité son malheur en buvant beaucoup de liqueurs pour s'échauffer, chose qu'il ne faut jamais faire lorsqu'on est dans le cas de s'exposer au froid, nous avions souvent l'occasion de faire cette expérience dans les Alpes. Adieu, cher ami ; je joins cette feuille à ma lettre de ce jour pour l'amusement de toi et des nôtres.



VI. — A Mademoiselle Constance de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 1808.

TU me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité ; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le

café avec moi. L'erreur de certaines femmes est de s'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval.

Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, assurément. Prenez le télescope, les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. Le grand honneur des femmes est de faire la première éducation des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta mère, si elle avait composé un roman au lieu d'élever ton frère, d'en faire un brave jeune homme, qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon? Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants. Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation.

La femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.



VII. — A la même.

Saint-Pétersbourg, 24 octobre 1808.

J'AI reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrisson, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 10,000 livres sterling (10,000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes : (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrisson se dit à lui-même : « *Je veux gagner ce prix* ; » il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, *travailla quarante ans*, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? cela s'appelle-t-il *vouloir* ?

J'aime le latin, pour le moins autant que l'allemand ; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et Cie par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas

veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que « les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc. ; » c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Énéide, ni la Jérusalem délivrée ; ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartufe, ni le Joueur ; ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée ; ni le Livre des Principes, ni le Discours sur l'histoire universelle, ni Télémaque. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc. ; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre.

Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes ; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître ; car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger ; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, ma chère enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable

de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fais d'ennemis jadis pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. J'étais cependant homme. Juge ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une fille mondaine est plus aisée à marier qu'une savante ; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun.

Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le *taconage* [1] dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre et la pâte d'amandes, etc... Or donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons ? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque *élection ?* car les *taconeuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas ; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai

(1) Mot piémontais qui signifie *ravaudage*.

que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Voilà, ma très chère enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller. Au premier jour, j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon papa.

Quand tu m'écris en allemand, tu fais fort bien de m'écrire en lettres latines. Ces caractères tudesques n'ont pu encore entrer dans mes yeux, ni, par malheur, la prononciation dans mes oreilles.



VIII. — A la même.

Saint-Pétersbourg, 11 août 1809.

A toi, petite amie, il y a mille ans que je te dois une réponse, et je ne sais comment il ne m'a jamais été possible de payer ma dette. La première chose que je dois te dire, c'est que j'ai été extrêmement content d'apprendre combien tu avais été toi-même contente de ma petite pacotille et de ce qu'elle contenait de particulier pour toi. Il faudrait, pour mon bonheur, qu'il me fût possible de faire partir souvent de ces boîtes ; mais que je suis loin d'en avoir *les moyens!* Un de ces moyens vient encore d'être entravé, car l'on ne reçoit plus ici à la poste les lettres pour l'Italie : il faut que je fasse passer ce numéro et le précédent par la France ; nouvel embarras et nouveau guignon. Les vôtres m'arrivent toujours avec une exactitude et une prestesse admirables.

J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu en colère contre mon impertinente diatribe sur les femmes

savantes ; il faudra cependant bien que nous fassions la paix, au moins avant Pâques, et la chose me paraît d'autant plus aisée, qu'il me paraît certain que tu ne m'as pas bien compris. Je n'ai jamais dit que les femmes soient des singes. J'ai dit seulement, et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes : or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. Je trouve que l'Esprit-Saint a montré beaucoup d'esprit dans ce portrait, qui te semble, comme le mien, un peu triste. J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poème épique ; mais Dieu me préserve d'être son mari! j'aurais trop peur de la voir commettre chez moi quelque tragédie, ou même quelque farce ; car une fois que le talent est en train, il ne s'arrête pas aisément. Dès que ce poème épique sera achevé, ne manque pas de m'avertir ; je le ferai relier avec la *Colombiade* de madame du Bocage. J'ai beaucoup goûté l'injure que tu adressais à Mme Buzzolini : *donna barbuta.* C'est précisément celle que j'adresserais à toutes ces *entrepreneuses* de grandes choses : il me semble toujours qu'elles ont de la barbe. N'as-tu jamais entendu réciter l'épitaphe de la fameuse marquise du Châtelet par Voltaire ? En tout cas, la voici :

L'univers a perdu la sublime Émilie ;
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

Or, cette femme incomparable, à qui *les dieux* avaient *tout* donné, excepté l'immortalité, avait traduit Newton : c'est-à-dire que le chef-d'œuvre des femmes, dans les sciences, est de comprendre ce que font les hommes. Si j'étais femme, je me dépiterais de cet éloge. Au reste, ma chère Constance, l'Italie pourrait fort bien ne pas se contenter de cet éloge et dire à la France : *Bon pour vous* ; car mademoiselle Agnesi s'est élevée fort au-dessus de madame du Châtelet, et je crois même de tout ce que nous connaissons de femmes savantes. Elle a eu, il y a un an ou deux, l'honneur d'être traduite et imprimée

magnifiquement à Londres, avec des éloges qui auraient contenté *qual si sia ente barbuto.* Tu vois que je suis de bonne foi, puisque je te fournis le plus bel argument pour ta thèse. Mais sais-tu ce que fit cette mademoiselle Agnesi, de docte mémoire, à la fleur de son âge, avec de la beauté et une réputation immense ? Elle jeta un beau matin plume et papier ; elle renonça à l'algèbre et *à ses pompes*, et elle se précipita dans un couvent, où elle n'a plus dit que l'office jusqu'à sa mort. Si jamais tu es comme elle professeur public de mathématiques sublimes dans quelque université d'Italie, je te prie en grâce, ma chère Constance, de ne pas entrer au couvent avant que je t'aie bien vue et embrassée. Au reste, ma chère enfant, tu n'en diras jamais assez à mon gré sur la noblesse des femmes (même bourgeoises).

Ton petit frère se porte à merveille, mais il n'est pas avec moi dans ce moment ; *il est au vert.* Son régiment campe dans un petit village à quatre ou cinq werstes d'ici (une fois pour toutes, tu sauras qu'il y a cinq werstes à la lieue de France). Nous nous voyons souvent ici ou dans les maisons de campagne, où nous nous donnons rendez-vous pour dîner, lorsqu'il ne monte pas la garde. La vie dans cette saison est extrêmement agitée ; on ne fait, au pied de la lettre, que courir d'une campagne à l'autre.

Le 3 de ce mois, nous avons eu la fête ordinaire de Peterhoff (palais de l'empereur, à trente werstes de la ville) : dîner, promenade au travers des jardins dans les voitures de la cour, illumination magnifique, souper, feu d'artifice, enfin tout. Mais pour manger, ma chère enfant, il faut avoir appétit : dès que j'entends un violon, je suis pris d'un serrement de cœur qui me pousse dans ma voiture, et il faut que je m'en aille ; c'est ce que je fis d'abord après dîner. Cependant, comme je m'étais arrêté dans le voisinage, nous nous rapprochâmes le soir avec quelques dames pour voir le *bouquet*. C'est un faisceau de trente mille fusées partant sans interruption, éclatant toutes à la même hauteur, avec des feux de différentes couleurs et un *crescendo* tout à fait merveilleux. Malheureusement j'avais beau regarder de tout côté, je ne te voyais pas là, c'est le poison de tous les plaisirs !

Voilà, ma chère Constance, la petite *cicalata* que je te devais depuis longtemps. Embrasse ma bonne Adèle pour mon compte, et fais mes compliments à ceux qui ont la gigantesque bonté de se rappeler de moi. Adieu, petite enfant. Dans un an, plus ou moins, si nous sommes encore séparés, je veux que tu m'envoies un second portrait de toi.



IX. — A la même.

Saint-Pétersbourg, 18 décembre 1810.

J'AI reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier, jointe à celle de ta mère. Je ne sais cependant si je m'exprime bien exactement, car, au lieu d'extrême plaisir, je devrais dire *douloureux plaisir* : j'ai été attendri jusqu'aux larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Je crois en effet qu'il ne me serait pas impossible de te faire venir ici toute seule, malgré les embarras de l'accompagnement indispensable ; mais, enfin, supposons que je parvienne à surmonter cette difficulté, tu serais ici pour toujours ; car tu comprends bien que ces deux ans dont tu parles sont un rêve ; et comment ferais-tu goûter cette préférence à tes deux compagnes, et même au public ? La raison que tu dis serait excellente si nous étions à soixante lieues l'un de l'autre ; à huit cents lieues elle ne vaut plus rien, et j'en sèche. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien ; car tu pourrais m'être fort utile. Je n'ai pas de rêve plus charmant, et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, pour la raison que tu dis : parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant,

que je prends mon parti sur cette abominable séparation ! Jamais, jamais, et jamais. Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si, après une fugitive entrevue avec ta mère, vous m'aviez quitté hier ; dans le monde, la même idée me suit et ne m'abandonne presque pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé : je le dis lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous ; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet : à quoi bon vous attrister sans raison et sans profit ? Mais je n'ai cessé de parler ailleurs, plus peut-être qu'il n'aurait fallu. La plus grande faute que puisse faire un homme, c'est de broncher à la fin de sa carrière, ou même de revenir sur ses pas. Je te le répète, ma chère enfant, quoique je ne parle pas toujours de cette triste séparation, j'y pense toujours. Tu peux bien te fier à ma tendresse, et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde, sans te connaître, est une des plus épouvantables qui puisse se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi. C'est la tendresse multipliée par la compassion. Tout en te querellant, j'ai cependant toujours pris ton parti, et toujours bien pensé de toi. Je ne te gronde point dans cette lettre sur ta *gloriomanie* : c'est une maladie comme la fièvre jaune ou la pleurésie ; il faut attendre ce que pourront la nature et les remèdes. D'ailleurs, je ne veux point te faire de chagrin en répondant à une lettre qui m'a fait tant de plaisir. Quoiqu'il y ait un peu, et même plus qu'un peu de ta folie ordinaire, il y a cependant un amendement considérable. Elle est d'ailleurs beaucoup mieux écrite dans les deux sens du mot. Je suis bien aise que tu deviennes grammairienne. N'oublie pas les étymologies, et souviens-toi surtout que Babylone vient de *babil* !

Hier, on a célébré chez la comtesse*** la fête de sainte Barbe, fort

à la mode ici, et qui est la patronne de la dame. Il y a eu bal, souper et spectacle. Ton frère, seul acteur de son sexe, a eu tous les honneurs, car il était, comme Molière, auteur et acteur. C'était une nouvelle édition de sa *Cléopâtre*. Il s'est tué en chantant un vaudeville ; puis, au grand contentement de tout le monde, il s'est relevé pour chanter à la comtesse des couplets qui ont été applaudis à tout rompre. Je n'ai pas répondu à la moitié de ta lettre, mais *plus de quatre pages je ne puis écrire ce soir*. Je t'embrasse tendrement, ma très chère Constance, je te serre sur mon cœur où tu occupes une des premières places. Le reste à l'ordinaire prochain.



X. — A M. le Chevalier de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 7 décembre 1810.

JE viens, mon cher ami, de voir mon fils passer alternativement de deux nuits l'une au quartier pendant vingt jours. Son exactitude obstinée et d'autres raisons encore, tirées de la sagacité du jeune homme, ont touché le cœur du grand-duc, qui l'a remarqué. L'autre jour, à l'exercice, il le montra aux généraux qui l'environnaient en leur disant : Que dites-vous de notre petit Italien ? Puis il lui dit à lui-même : Comment avez-vous si bien appris le russe ? — Monseigneur, il n'y a rien d'étonnant, puisque je sers la Russie depuis quatre ans. Le grand-duc continua à le montrer à ses officiers. Peu de jours après, il en parla à table sur un tel ton, que le prince Serge Dolgorouky, qui dînait là, lui dit : Monseigneur, voulez-vous permettre que je répète au père du jeune homme, qui est de mes amis, ce que Votre Altesse impériale vient de dire ? — Volontiers, dit le grand-duc. — Le prince Dolgorouky m'a donc rendu ce discours. Je pourrais tirer grand parti de cette belle inclination, mais il faut aller doucement ; je me rappelle un vers fameux sur le théâtre français : Honorez-moi, Monsieur, de votre indifférence. J'ai dit au

prince que je le priais de témoigner à Son Altesse ma profonde reconnaissance, et de l'assurer que dans d'autres circonstances je lui aurais demandé la permission d'aller le remercier moi-même.

Ce que je puis te dire en général (car ce n'est point à moi qu'il appartient de tout dire), c'est qu'il n'y a peut-être rien de plus extraordinaire que ma situation. Voici le second hiver que je passe sans pelisse ; c'est précisément comme de n'avoir point de chemise à Cagliari : au sortir de la cour ou chez le chancelier de l'empire, au milieu de toute la pompe asiatique, un fort vilain laquais me jette sur les épaules un manteau de boutique. Le service d'un seul laquais étant réputé impossible ici à raison du climat et de la fatigue, pour en avoir un second, j'ai pris un voleur qui allait tomber dans les mains de la justice : je lui ai proposé de devenir honnête homme à l'ombre de mon privilège de ministre. Depuis quelques mois cela va ; le traiteur qui me nourrissait ou qui m'empoisonnait ayant changé d'habitation, je ne puis l'atteindre ; j'ai pris le parti de partager la soupe de mon valet de chambre. Le défaut de domestiques dans ce pays et dans ma position est un des plus singuliers supplices qu'il soit possible d'imaginer, et dont tu ne peux te former l'idée à la place où tu es. Cependant, mon cher ami, je ne vois point que je sois méprisé, au contraire ; mais ce qui m'amuse excessivement, c'est quand on vient se recommander à moi, ce qui arrive assez souvent.

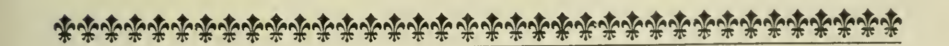
Le comte de Saint-Julien avait d'abord assez mal réussi ici : on trouvait qu'il parlait trop ; mais en y regardant de près, on a trouvé que c'était de la franchise militaire ; en effet, il paraît être un loyal personnage, d'ailleurs l'empereur, qui a besoin de l'Autriche ou qui la craint, ayant caressé son ministre, il est devenu sur-le-champ à la mode d'en faire autant : il est fort bien vu. L'empereur lui a laissé le droit d'aller à l'Ermitage, ce qui a fort choqué les autres ministres, qui en vont faire des relations très sérieuses à leurs cours ; il a même été question de remontrances formelles. Saint-Julien a un aide de camp, jeune Flamand, nommé le baron de Maréchal, qui est aussi admis à l'Ermitage. L'autre jour, le comte me dit : Je vais prendre

Maréchal pour le mener à l'Ermitage. — Y va-t-il ? lui dis-je, comme si je n'en savais rien. — Oui, il y va comme... et il balança un moment pour trouver le mot. Pendant qu'il délibérait, je lui répondis vite : Oui, comme un bouton de votre habit. Nous sommes toujours fort bons amis, je le mène partout ; souvent il vient le soir me chercher pour aller avec moi dans le monde. Ses brillants laquais montent mon escalier en tâtonnant, et nous descendons précédés d'un paysan qui porte de la lumière. Je suis persuadé qu'ils font sur moi des chansons en patois autrichien. Pauvres gens ! je suis bien aise qu'ils s'amusent.

M. de Saint-Julien, qui a sa dose de l'humilité nationale, est assez vivement fâché de n'être pas ambassadeur : il a pour se consoler vingt mille sequins d'appointements, mais jamais l'Autriche ne peut avoir d'ambassadeur où la France en a un. Au reste, c'est l'Autriche qui dit jamais, ce n'est pas moi. Il y a près de trois cents ans que l'un des fondateurs de la langue dont je me sers ici se moquait des politiques rêveurs,

De qui le cerveau s'alambique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

A ce mot d'éternelle je réponds de tout mon cœur *Amen !...*



XI. — A Mademoiselle Constance de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 20 avril 1814.

Je ne sais, ma chère Constance, par quelle voie ta lettre m'est venue : partie le 13 février, elle est arrivée le 5 avril, c'est beaucoup par le temps qui court. Mais quelle bizarrerie dans les circonstances ! Au moment où je lisais vos transports de joie sur l'heureuse santé de Rodolphe, moi j'étais sur les charbons ardents, croyant par certains signes mal interprétés que je l'avais perdu et qu'on me le cachait encore. J'étais enfermé chez moi, sans vouloir

recevoir personne ni aller dans le monde. Enfin, on me déclare qu'il a été légèrement blessé ; mais bientôt après, je reçois de lui une lettre de quatre pages, postérieure à la date de cette affaire, et dans laquelle il n'est pas question de blessure. Jusqu'à présent tout va à merveille ; mais le plus battu de tous dans cette guerre, c'est moi, ma chère amie ; je suis abîmé, écrasé, abêti par cette affreuse solitude à laquelle je suis condamné. Pendant les jours où j'ai pu craindre, représente-toi ma situation, n'ayant pour témoins de mes angoisses que des valets qui peut-être supputaient ce qu'ils gagneraient à ma mort. Toujours vous m'êtes nécessaires, toujours je pense à vous ; mais dans ces moments, et surtout lorsque je me couchais, lorsqu'on éteignait les bougies et que je me disais : En voilà jusqu'au jour avec la pensée de mon pauvre Rodolphe, avec la certitude de ne pouvoir fermer l'œil, et sans avoir un être à qui parler ; alors je vous désirais avec une telle force, qu'il me semblait quelquefois que vous alliez m'apparaître. Heureusement ces terribles heures n'ont pas duré ; mais je n'ose pas me croire aussi près que tu l'imagines de cette bienheureuse réunion vers laquelle mes regards sont fixés depuis si longtemps.

Au reste, quand même tout ira comme nous le désirons, il y aura encore bien des épines à arracher ; mais il me semble, pourvu que vous soyez avec moi, que nous saurons nous en tirer et nous y verrons à peu près clair. J'aime à penser que cette lettre sera surannée lorsqu'elle t'arrivera ; tu diras : Fi ! Qu'est-ce que ce vieux radoteur nous dit là ! c'est la guerre de Troie, ou peu s'en faut.

Si par hasard tu rencontres dans le monde madame Le Nôtre, [1] tu lui diras de ma part que je la trouve une petite folle parfaite, dans ce qu'elle me dit au sujet d'une certaine somme qu'elle prétend être à moi, car c'est, au contraire, tout ce qui est ici qui est à elle. Je lui ai dit pourquoi ces fonds seraient mieux ici. Du reste, je suis totalement *exproprié*. J'attends Rodolphe pour lui céder le grand maniement des

(1) Madame de Maistre.



Seigneur, daignez nous protéger ! (P. 195.)

affaires, moyennant une pension alimentaire et un vêtement honnête, ce qui me paraît juste. Venez, venez, tous vos emplois sont fixés : Françoise est ministre de l'intérieur et trésorier général ; Rodolphe, ministre au département des affaires étrangères et payeur en chef ; Adèle, secrétaire en chef pour la politique, et toi pour la philosophie et la littérature, avec des appointements égaux et communauté de fonctions pour le besoin. Moi, je serai le souverain, avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter. Si ces conditions sont de votre goût, écrivez : *Accordé ;* dans le cas contraire, allez vous promener.

Ce que tu me dis des mariages m'a fort amusé. Pour ce qui te concerne en particulier, ma chère enfant, les figuiers sont faits pour porter des figues ; cependant, j'accepte avec beaucoup de plaisir toutes les choses aimables que tu me dis sur notre *inséparabilité !* Je suis transporté de l'idée de te voir, de te connaître, et de jouir de tes soins tant que je me promènerai sur cette petite *boule.*

Adieu, ma très chère Constance ; je te serre sur mon vieux cœur autant que je le puis sans t'étouffer. Rien n'égale la joyeuse tendresse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur.



XII. — A la même.

Turin, 6 septembre 1817.

J'AI donc reçu hier la lettre que tu as remise au bon marquis, et je te réponds, quoique je n'aie pas le temps de te répondre. C'est pire qu'à Paris ; la tête me tourne. Hier matin, neuf lettres, bien comptées, tombèrent sur ma table, et toutes lettres à prétention qu'il n'est pas permis de négliger. Les visites, les devoirs de tout genre vont leur train. Je me tuerais, si je ne craignais de te fâcher.

Il n'y a rien de si beau, ma chère Constance, il n'y a rien de si tendre ni rien de mieux exprimé que tout ce que tu me dis ; mais, hélas ! tout cela est inutile : le dégoût, la défiance, le découragement sont entrés dans mon cœur. Une voix intérieure me dit une foule de choses que je ne veux pas écrire. Cependant, je ne dis pas que je me refuse à rien de ce qui se présentera naturellement ; mais je suis sans passion, sans désir, sans inspiration, sans espérance. Je ne vois d'ailleurs, depuis que je suis ici, aucune éclaircie dans le lointain, aucun signe de faveur quelconque ; enfin, rien de ce qui peut encourager un grand cœur à se jeter dans le torrent des affaires. Je n'ai pas encore fait une seule demande ; et si j'en fais, elles seront d'un genre qui ne gênera personne. En réfléchissant sur mon inconcevable étoile, je crois toujours qu'il m'arrivera tout ce que je n'attends pas.

Tu ne me dis pas moins d'excellentes choses, toutes étrangères à cette étoile et à mon caractère. Le *capital* et l'établissement dont tu me parles sont des rêves de ton cœur ; je les vénère à cause du pays d'où ils partent ; néanmoins, ils sont ce qu'ils sont.

Je te répète ce que je t'ai dit si souvent sur ce grand chapitre : Je n'ai ni ne puis avoir aucune idée qui ne se rapporte exclusivement à vous, mes pauvres enfants !

Que m'importe à moi ! qui ne suis plus qu'un *minutiste* (comme dit Homère) ; et quand je verrais un siècle devant moi, que m'importerait encore ? Je n'aime pas *moi*, je ne crois pas *moi*, je me moque de *moi*. Il n'y a de vie, de jouissance, d'espérance que dans *toi*. Il y a longtemps que j'ai écrit dans mon livre de maximes : *L'unique antidote contre l'égoïsme, c'est le tuisme.* — C'est toi surtout, ma chère Constance, qui me verses cet antidote à rasades ; j'en boirai donc de ta main, et de celles d'un petit nombre d'autres *toi* jusqu'à ce que je m'endorme sans avoir jamais pleinement vécu. Avec de certaines dispositions, un certain élan trompeur vers la renommée et tout ce qui peut l'obtenir légitimement, un bras de fer invisible a toujours été sur moi comme un effroyable cauchemar qui m'empêchait de

courir, et même de respirer. Regarde bien la masse qui est sur ma poitrine, et tu cesseras d'espérer. Je ne te cache pas cependant que nombre de personnes pensent bien autrement : nous verrons. En attendant, je m'en tiens à mon éternelle maxime de supposer toujours le mal, et de me laisser toujours étonner par le bien.

Adieu, petite follette ; jamais je ne t'aurai assez dit combien je t'aime ! [1]



XIII. — A Madame la Comtesse Trissino, née Ghillino.

Saint-Pétersbourg, 26 mars 1805.

C'EST par ma faute, Madame la comtesse, c'est par ma faute, et c'est par ma très grande faute. Chaque jour je me disais : Chien de paresseux ! sais-tu ce qui arrivera ? Un beau jour tu verras arriver une lettre de cette aimable comtesse qui te préviendra, et tu mourras de honte. J'ai parfaitement deviné. La lettre est arrivée, et me voilà tout honteux. Maintenant que je vous ai fait ma confession, écoutez mes excuses, Madame. Il y a dans mon pays un proverbe plein de sens qui dit : *J'ai tant d'affaires que je vais me coucher.* C'est précisément ce qui m'arrive. J'ai tant d'affaires que je vais me coucher, ou si vous voulez la vérité comme en confession, j'ai tant d'affaires, que je n'en fais qu'une. *Il n'est pas bon à l'homme d'être seul*, dit la Bible ; je m'en aperçois trop. Je suis seul, et la plus juste délicatesse m'empêche de demander des aides. Je plie sous le faix, d'autant plus que c'est ici un devoir de conscience de perdre la moitié de la journée, et qu'on passe une grande partie de la vie en carrosse. Ne pouvant plus écrire à tout le monde, je me suis mis à n'écrire à personne, excepté à ma femme et à mes enfants. En m'excusant ainsi, Madame la comtesse, je ne continue pas moins à me frapper la

(1) Les lettres suivantes sont adressées à des étrangers.

poitrine ; car j'ai eu grand tort de ne pas faire une distinction en faveur d'une personne que je distingue autant que vous. Je ne puis vous décrire le plaisir avec lequel j'ai vu arriver votre lettre, quoiqu'elle dût m'apporter quelques remords. Comment donc ! elle se souvient toujours de moi, de moi qui le mérite si peu ! Croyez, Madame la comtesse, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis à vos aimables gronderies ; je veux cependant ne plus les mériter.

Vous me demandez, Madame, ce que je dis de tout ce qui se passe ! N'avez-vous jamais lu dans une fameuse comédie française : « Pour moi, je ne sais qu'en dire ; voilà ma manière de penser ? » Et moi, Madame, je pense précisément comme Bridoison ; c'est l'avis le plus sûr ; en s'y tenant *mordicus*, on se moque de la critique. Je voudrais bien rire avec le docteur de ses aimables compatriotes. Il faut avouer qu'en comparant ce qu'ils ont promis au monde avec ce qu'ils ont obtenu, on les trouve de fort jolis personnages ! Vivent la liberté et l'égalité ! mais, surtout, vivent les droits de l'homme, qui sont bien, je vous l'assure, la plus belle chose du monde après les droits de la femme, que je vénère infiniment, et que j'ai tirés au clair depuis longtemps. Attaquez-moi seulement sur ce chapitre, vous verrez si je suis profond.

Mille et mille grâces, Madame la comtesse, des nouvelles que vous m'avez données. Toutes les fois qu'il se passera près de vous quelque chose d'un peu éclatant, vous m'obligerez toujours beaucoup de m'en faire part ; mais si vous laissez passer un courrier, les gazettes vous préviendront toujours. Il y a de l'artifice dans cette observation ; que voulez-vous ? L'égoïsme et l'intérêt se fourrent partout.

Si j'en juge d'après votre bonté, qui m'est si connue, Madame la comtesse, vous me reprocheriez formellement de terminer une lettre sans vous parler de moi. Je commence par me débarrasser de ce qu'il y a de désagréable dans mon histoire. Il m'est arrivé un grand malheur, Madame. Vous rappelleriez-vous, par hasard, de m'avoir vu une opale de Vicence montée en bague, qui contenait une goutte d'eau ? Cette goutte d'eau a beaucoup fait parler ici, on me disait :

Cela n'est pas naturel. — Oui, non. Enfin, on n'en finissait pas. On voulait même m'engager à dessertir la bague pour faire l'essai ; moi, je n'avais jamais voulu m'y prêter, et j'avais toujours beaucoup d'amour pour ma bague. Un beau jour il me prend la fantaisie de la regarder à la lumière. Adieu, goutte ! — Elle a disparu. — Comment ? par où ? Ma foi, je n'en sais rien ; le fait est qu'elle a disparu. J'ai versé des torrents de larmes ; et quoique ma bague ait perdu toutes ses grâces par cette foudroyante évaporation, je n'ai pas eu la force de m'en séparer. Je la porte toujours très honorablement.

Voilà, Madame la comtesse, ce qui m'est arrivé de plus remarquable dans le genre triste. Le chapitre du bonheur n'est malheureusement pas saillant, néanmoins il est passable. On continue à me montrer ici beaucoup de bonté. Le climat (chose étrange !) me convient extrêmement. Je suis certainement le seul être humain vivant en Russie qui ait passé deux hivers sans bottes et sans chapeau. Je vis dans une parfaite liberté ; le souverain est adorable, non point en style d'épître dédicatoire, mais en style de lettre confidentielle. Enfin, Madame, je n'aurais nullement à me plaindre de mon sort s'il ne me manquait pas deux petits articles : ma famille et quarante mille roubles de rente.

Je voudrais bien répondre aux questions que votre amitié m'adresse sur mes espérances, mais je vois qu'il ne me reste plus assez de papier. Qu'il vous suffise de savoir, Madame, que l'espérance est, ainsi que nous l'enseigne le catéchisme, une vertu indispensable pour le salut, tout comme la foi et la charité.

Ai-je tout dit ?

Non. Il faut que je vous gronde sur l'épithète d'*insipide* que vous osez donner à vos lettres. C'est une horreur. Je vous ai recommandé la langue italienne, précisément dans l'espérance d'y gagner quelques lignes, même quelques syllabes. Voyez, Madame, comme vos lettres sont insipides pour moi ! — Mais vous savez bien ce qu'il en est, dans votre conscience.

Adieu, Madame la comtesse.

XIV. — A madame la baronne de ***, à Vienne.

Saint-Pétersbourg, 17 mai 1805.

J'AI bien reconnu l'inquiétude de l'amitié dans les avis que vous m'adressez en si bon style ; mais croyez-moi, Madame la baronne, il n'est plus temps ; à mon âge on ne change pas de caractère, ou, pour mieux dire, on n'en change jamais. J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de société, ces grands héros de la dissimulation : en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister *la* prudence ou *ma* prudence bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. Si l'on venait à toucher ma poche par hasard, je n'en serais nullement inquiet, car on ne sentirait que mon mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille : si je portais un poignard ou un pistolet de poche, il en serait autrement. — Je tiens donc mes poches nettes, mais je les tourne volontiers. « Ne croyez, me dites-vous, à aucun cœur environnant. » Dieu m'en garde, Madame la baronne, je n'ai pas besoin d'être averti sur ce point. Mais vous allez en conclure qu'il faut donc me taire scrupuleusement devant ces cœurs environnants. Ah ! pas du tout ; je continuerai toujours à dire ce qui me paraît bon et juste sans me gêner le moins du monde. C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose. Un des membres les plus distingués de notre diplomatie disait un jour : « Le comte de Maistre est bien heureux ; il dit ce qu'il veut et ne dit pas d'imprudence. » Vous ne sauriez croire combien j'ai été sensible à cet éloge. Vous me dites encore : « Sachez vous ennuyer ; n'apprenez à lire à personne, » etc. Hélas! Madame la baronne, c'est ce qu'on me dit depuis mon enfance, et toujours j'ai fait mon chemin à travers les orages, étonnant beaucoup les spectateurs qui me voyaient dormir tranquille. J'ai dit, j'ai fait des choses dans ma vie capables de per-

dre cinq ou six hommes publics. On s'est fâché ; on a dit tout ce que vous avez pu entendre — et je suis toujours debout, n'ayant, de plus, cessé de monter au milieu des obstacles qui me froissaient. Tout caractère a ses inconvénients. Croyez-vous que je ne sache pas que je bâille quand on m'ennuie ? qu'un certain sourire mécanique dit quelquefois : Vous dites une bêtise ; qu'il y a dans ma manière de parler quelque chose d'original, de *vibrante*, comme disent les Italiens, et de tranchant, qui, dans les moments surtout de chaleur ou d'inadvertance, a l'air d'annoncer un certain despotisme d'opinion auquel je n'ai pas plus de droit que tout autre homme, etc.? Je sais tout cela, Madame : chassez le naturel, il revient au galop. Tirons donc part du nôtre, mais ne cherchons pas à le changer. Ce qui soit dit cependant avec la réserve nécessaire ; car il est toujours bon de se surveiller, et quand on n'éviterait qu'une faute en dix ans, ce serait quelque chose.

Si je vous faisais connaître, Madame, mon inconcevable étoile, si je vous faisais sentir la main cachée qui me conduit visiblement. sans que je m'en mêle, vous approuveriez l'espèce de fatalisme raisonnable que j'ai adopté.

Je serais bien fou de m'occuper de mes affaires, puisqu'on les fait sans moi bien mieux que moi.

Je voulais encore vous parler de romans, de littérature, de mes espérances, des vôtres, de ceci, de cela, et d'autres choses encore ; mais il n'y a plus moyen aujourd'hui. Adieu, mille fois, Madame la baronne ; mille tendres remercîments pour l'obligeante sollicitude que vous me témoignez. Ma reconnaissance sur ce point est sans bornes. Souvenez-vous cependant que les avis trop généraux sont à peu près inutiles. Si vous aviez la bonté de me dire : « Dans tel endroit où vous devez passer à telle heure, il y a un serpent, » vous pourriez m'être très utile ; mais si vous me dites en général : « N'oubliez pas qu'il y a des serpents dans le monde, » vous me ferez à peine regarder devant moi. Adieu encore. Je vous répète du fond du cœur mes félicitations au sujet de votre aimable fils. Tout à vous, Madame.

XV. — **A Madame la Comtesse Trissino de Salvi à Vicence.**

Saint-Pétersbourg, 8 novembre 1805.

OU êtes-vous, Madame la comtesse, et que faites-vous à cette bruyante époque ? Je crains que le bruit du canon ne vous ait chassée de vos pénates ; je crains que vous n'ayez perdu le repos ; enfin, je crains tout, et je viens vous prier de me tranquilliser ou de m'effrayer davantage, car je veux partager tous vos sentiments. Depuis longtemps on voyait arriver cette nouvelle tempête, et je ne doute pas que vous n'y fussiez préparée ; votre ville est placée de manière à me donner des craintes particulières. J'espère que vous aurez la charité de m'apprendre exactement quelle est votre situation. Pour moi, Madame la comtesse, je suis toujours le même, et toujours à la même place. J'ai à peu près perdu l'espoir de revoir *il bel paese ch' Appenin parte, e l' mar circonda e l'Alpi.* Du moins, si je les revois, je ne serai plus de ce monde. Un beau matin, vous verrez un pauvre vieillard à votre porte, dans une attitude suppliante ; vous direz : « Qu'est-ce donc que ce bonhomme ? » Et lui vous répondra : « Une tasse de café, Madame la comtesse, et même une omelette, pour l'amour de Dieu ! » Je suis bien sûr que vous vous laisserez toucher, mais vous ne le reconnaîtrez plus. Ah ! que Pétersbourg est loin de Vicence, Madame la comtesse ! Je sens fort bien que j'ai moins de raisons que mille autres de me plaindre de ma situation. Secoué à l'excès par l'infernale révolution, j'ai trouvé ici la tranquillité la plus honorable et les bontés les plus flatteuses. Cependant, Madame, il y a deux choses dont le souvenir s'efface difficilement, ou ne s'efface point du tout : le soleil et les amis. Voyez encore ma résignation ! Je sacrifierais sans beaucoup de peine le soleil, si mon cœur était tranquille sur l'autre point. A propos de cœur, vous saurez, Madame la comtesse, que, depuis deux mois environ, ma rigoureuse solitude a cessé. Mon fils est venu me joindre. On l'a attaché à moi d'une manière flatteuse, et il commence à s'exercer sous les ordres du père

en attendant qu'il puisse voler de ses propres ailes. Ma femme et mes deux filles sont demeurées au milieu de la fumée ; jugez si j'ai souffert ! Mais il n'y avait point de remède. Pendant quelque temps j'ai cru qu'elles se rapprocheraient de Venise, et dans cette idée je leur avais donné votre adresse, Madame la comtesse, pour leur procurer le plaisir de faire connaissance avec vous en passant : mais la dame a prétendu qu'il valait mieux se tenir tranquille, et elle a donné de fort bonnes raisons. Enfin, Madame, que voulez-vous ? c'est un grand bonheur, à cette époque, de n'être que médiocrement malheureux.



XVI. — **A M. le Chevalier de*****

Saint-Pétersbourg, 14 avril 1806.

JE viens de congédier mon valet de chambre pour me donner un domestique plus simple et moins coûteux. Je verrai s'il y a moyen de faire d'autres économies, et tout mon désir est que Sa Majesté soit bien persuadée d'une vérité qui pourrait fort bien n'être pas entrée pleinement dans son esprit, quoique je l'aie beaucoup répétée : c'est que, dans tout ce que j'ai dit sur ma situation, jamais je n'ai laissé tomber de ma plume la plus légère exagération. J'ai souffert comme je l'ai dit et autant que je l'ai dit, et maintenant encore comme je le dis, je n'ai rien, ce qui s'appelle rien ; pas de quoi me faire enterrer si je venais à mourir : j'excepte la somme qui vient de m'être délivrée et qui n'est point à moi, puisqu'elle n'est que la représentation de la subsistance, et qu'à la fin de l'année j'aurai précisément ce que j'avais avant de la recevoir, c'est-à-dire rien. J'ai témoigné, depuis nos derniers malheurs, une grande envie de posséder ma famille. Je n'ai certainement nulle raison de cacher le sentiment qui m'anime, puisqu'il est parfaitement d'accord avec tous les principes. Je ne cacherai pas davantage le tourment qui me fait éprouver cette séparation ; il est tel que je ne puis vous l'exprimer. Mais je suis déterminé encore

par une autre considération que vous pouvez fort bien faire connaître à Sa Majesté. Tout homme qui ne met pas sa mort au rang des événements possibles à chaque instant, n'a pas fait de grands progrès dans la philosophie. Grâce à Dieu, je n'en suis pas là. Or, si je venais à mourir, Monsieur le chevalier, pendant que ma famille est éloignée de moi, elle tomberait dans la plus affreuse indigence. Au contraire, si elle se trouvait ici, bien ou mal, d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins d'agrément ou de désagrément, elle se tirerait d'affaire ; voilà mon dernier secret : vous voyez, Monsieur, qu'il n'est pas bien machiavélique. Pour éviter l'indiscrétion, tenez, du reste, pour répété, tout ce que j'ai dit.

Je ne pourrais vous apprendre, sur les affaires publiques, que ce que Sa Majesté aura sans doute la bonté de vous faire connaître. Cette époque ne ressemble à rien, et l'histoire ne présente aucune donnée, aucune analogie pour aider le jugement. S'il était permis de concevoir des espérances, on les fonderait uniquement sur cette étonnante rapidité des succès qui semblent n'avoir rien de commun avec sa durée. Mais quand je songe que la postérité dira peut-être : *Cet ouragan ne dura que trente ans*, je ne puis m'empêcher de frémir. Quoique la nature m'ait pourvu d'une assez grande égalité d'humeur, cependant je sens que je commence à plier sous le faix. Je deviens triste et solitaire : je *ne vais* plus dans le monde, je m'y *traîne*, et le plus souvent pour mon fils. Je lis, j'écris, je tâche de m'étourdir, de me fatiguer s'il était possible. En terminant mes journées monotones, je me jette sur un lit, où le sommeil, que j'invoque, n'est pas toujours complaisant. Je me tourne, je m'agite, et disant comme Ézéchias : *De mane usque ad vesperam finies me.* Alors, des idées poignantes de famille me transpercent. Je crois entendre pleurer à Turin ; je fais mille efforts pour me représenter la figure de cette enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette fille orpheline d'un père vivant. Je me demande si je dois un jour la connaître. Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. Enfin, vous êtes père, Monsieur le chevalier, vous connaissez ces rêves cruels d'un homme éveillé. Si

vous n'étiez pas du métier, je ne permettrais pas à ma plume d'écrire ces jérémiades. Je fais, au reste, les plus grands efforts pour résister au malheur et ne pas perdre absolument ce qu'on appelle l'*aplomb*. Je pense que vous n'avez pas moins besoin que moi de cette philosophie qui dépend malheureusement bien plus du tempérament que de la raison. J'attends de vos nouvelles avec un extrême empressement. Je ne sais où vous êtes, ni si vous êtes avec le roi. Enfin, je ne sais rien. Si vous êtes allé en Sardaigne, comment vous serez-vous établi dans ce beau pays ? et que sera-t-il résulté de cet établissement ? Que vous êtes à plaindre ! que nous sommes à plaindre ! Jamais l'univers n'a vu rien d'égal ! et que devons-nous voir encore ? Ah ! que nous sommes loin du dernier acte ou de la dernière scène de cette effroyable tragédie !

Adieu, mille fois, Monsieur le chevalier ; je n'ai pas le courage de prendre une autre feuille !



XVII. — A M. le comte De Vargas, à Cagliari.

Saint-Pétersbourg, 20 octobre 1807.

POUR en venir enfin au sujet principal de votre lettre, j'ai bien peur, que nous ne soyons pas trop d'accord sur certains principes fondamentaux de l'histoire de l'homme et de son habitation. Moïse a tout dit, Monsieur le comte : avec lui on sait tout ce qu'on doit savoir sur ces grands objets, et sans lui on ne sait rien. L'histoire, la tradition, les fables même, et la nature entière, lui rendent témoignage.

Le déluge surtout est prouvé de toutes les manières dont ce grand fait peut être prouvé. Lisez le livre du docteur Lardner (*Indian testimonies*), lisez celui du fameux Addison et celui du père de Colonia sur ce même sujet des *témoignages rendus à la révélation par l'antiquité profane*. Lisez les notes de Grotius et le premier livre de son bel

ouvrage, *De veritate...* vous serez surpris et totalement entraîné par l'universalité de cette croyance. On l'a trouvée jusque parmi les sauvages de l'Amérique ; on l'a trouvée en Chine, on l'a trouvée surtout dans les Indes, où la compagnie savante de Calcutta fouille depuis quelques années avec une constance infatigable la mine la plus riche et la plus nouvelle. Dans les livres sacrés des Indiens, écrits dans une langue morte depuis plus de deux mille ans, livrés enfin à la curiosité européenne par les travaux de cette savante compagnie, on trouve avec étonnement Noé, le déluge universel, l'arche, la montagne, la colombe, etc... comme on les trouve dans Lucien (*de Dea Syria*), qui jamais n'avait ouï parler de la langue sanscrite.

Je vous prie, Monsieur le comte, Ovide avait-il lu dans la Bible : *Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto ?* Il exprimait l'ancienne et universelle tradition du *genre humain renouvelé par une famille seule, sauvée miraculeusement d'un naufrage général.*

Mettez d'un côté un livre unique sous tous les rapports, portant tous les caractères de l'inspiration, et de l'autre tout le genre humain de tous les siècles, qui lui rend témoignage par des traditions plus ou moins défigurées, et vous verrez que, sans aller plus loin, jamais fait n'a été plus rigoureusement démontré que celui du déluge.

Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus [1]. Ce texte si connu, employé par un pieux auteur en faveur des dogmes catholiques, n'est pas moins décisif en faveur de ces *dogmes catholiques* dans un autre sens, c'est-à-dire qui ont appartenu *partout* et *dans tous les temps à l'universalité* de la famille humaine.

Que sera-ce encore, Monsieur le comte, si, à toutes ces preuves historiques et générales déjà si décisives par elles-mêmes, nous ajoutons les preuves physiques qui sont éblouissantes ? Au moment où je vous parle, les hommes qui savent admirer peuvent admirer à l'aise le *mammouth* trouvé l'année dernière à l'embouchure de la Lena, par le soixante-quatorzième degré de latitude. Cet animal était

(1) Ce qui a été cru par tous, partout et toujours, cela est.

incrusté (notez bien) dans une masse de glace, et *élevé de plusieurs toises au-dessus du sol.* Cette glace s'étant mise à diminuer par je ne sais quelle cause physique, on a commencé à voir l'animal depuis cinq ans. — Hélas ! dans un pays plus fertile en connaisseurs actifs, nous posséderions une merveille qu'on serait venu voir de toutes les parties du monde, comme les Musulmans allaient à la Mecque, — un animal antédiluvien bien conservé jusque dans ses moindres parties et susceptible d'embaumement ; on aurait pu tenir dans ses mains un œil qui voyait, un cœur qui battait il y a quatre mille ans ! *Quis talia fando temperet a lacrymis ?* [1] Mais lorsqu'il s'est trouvé entièrement dégagé, l'animal a glissé au bord de la mer, et là il est devenu la pâture des ours blancs, et les sauvages ont scié les défenses qu'il n'a plus été possible de trouver. Tel qu'il est cependant, c'est encore un trésor qui ne peut être déprécié que par l'idée de ce qu'on aurait pu avoir. J'ai soulevé la tête pour ma part. C'était un poids pour deux maîtres et deux laquais. J'ai touché et retouché l'oreille *encore tapissée de poil.* J'ai tenu sur une table et examiné tout à mon aise le pied et une petite portion de la jambe. La sole, en partie rongée, avait plus d'un pied de diamètre. La peau est parfaitement conservée ; les chairs racornies ont abandonné la peau et se sont durcies autour de l'os ; cependant l'odeur est encore très forte et très désagréable. Cinq ou six fois de suite, j'ai porté le nez sur cette chair. Jamais l'homme le plus voluptueux n'a humé le plus délicieux parfum de l'Orient avec la suavité du plaisir que m'a causé l'odeur fétide d'une chair antédiluvienne putréfiée.

Maintenant, Monsieur le comte, que monsieur de Buffon vienne nous faire des contes de fées sur le refroidissement du globe ! Si l'on cueillait la pêche et l'ananas sur les bords délicieux du Waigatz ; si les animaux du tropique vivaient dans ces belles contrées, quelle magie a conservé les parties tendres de leurs cadavres, je ne dis pas dans les premières couches de terre meuble, mais au-dessus même

(1) Qui pourrait retenir ses larmes ?

de la surface de la terre comme vous venez de le voir ? La montagne de glace qui entourait le mammouth s'est-elle formée pendant qu'il faisait chaud ? ou bien le cadavre s'est-il conservé en attendant qu'il fît froid, etc. ?

Je ne puis sortir du déluge avant de vous avoir fait remarquer l'ineffable ridicule de la philosophie moderne, qui s'est d'abord époumonnée à nous démontrer l'impossibilité du déluge par le défaut d'eau nécessaire pour la submersion du globe ; mais du moment où elle a eu besoin d'eau pour je ne sais quelle chimère de cristallisation universelle ou pour d'autres idées tout aussi creuses, sur-le-champ elle nous a accordé une *petite calotte* de trois ou quatre lieues d'épaisseur tout autour du globe. En vérité, c'est bien honnête ! Voyez Buffon, voyez la Mettrie, voyez de Luc et tant d'autres.

Le déluge étant prouvé à l'évidence, sa nouveauté ne l'est pas moins. Je vous invite à lire les lettres géologiques de M. de Luc au professeur Blumenbach ; ce livre, infiniment répréhensible à certains égards, n'ajoute pas moins le poids d'une foule de preuves physiques à celui des preuves morales qui établissent que tout est nouveau sur la terre, et qu'en particulier, la catastrophe qui détruisit jadis l'habitation de l'homme n'est pas plus ancienne que la date assignée par Moïse.

Cela posé, Monsieur le comte, que deviennent les antiquités égyptiennes, indiennes et chinoises ? Buffon et Bailly avaient sans doute tout le talent nécessaire pour être de vrais philosophes ; cédant à l'influence d'un siècle extravagant, ils ont mieux aimé n'être que des poètes et des romanciers. Il ne faut pas disputer des goûts, mais j'avoue que, romans pour romans, j'aime mieux *Don Quichotte* que les *Époques de la nature*.

Vous avez sans doute entendu tout le bruit qu'a fait Dupuis avec son calendrier égyptien de douze mille ans. Les Français ayant rapporté de leur expédition d'Égypte un calendrier sculpté sur les murs du temple de Tentyra, on n'a pas manqué d'emboucher la trompette pour annoncer la preuve sans réplique, *la démonstration de la démons-*

tration ; mais pendant qu'on criait victoire à Paris, les astronomes de Rome et de Londres prouvaient que le monument était nouveau, et postérieur même, peut-être, à la réforme julienne ; et ils ont dit de si bonnes raisons aux Parisiens engoués, que ces messieurs ont pris le parti de ne point répondre.

Me voilà donc très tranquille, Monsieur le comte, sur toutes ces antiquités. Si les patriarches ont connu la période de six cents ans avant le déluge, j'en suis bien aise, et je n'y vois nul inconvénient. Ces périodes, pour le dire en passant, ne sont pas une grande merveille. Quand une fois on sait l'astronomie jusqu'à un certain point, il ne faut, pour trouver ces cycles, que de la patience et du tâtonnement. *Ces connaissances*, me dites-vous, *supposent au moins deux à trois mille ans d'études, etc.* — Non, en vérité, Monsieur le comte, puisque les nations qui les possédaient étaient si nouvelles. Je ne veux point m'enfoncer dans la question de l'origine des sciences : c'est un sujet trop vaste pour une lettre, et j'aime mieux le passer sous silence que de ne lui consacrer que quelques lignes. D'ailleurs, les faits étant certains, nous pouvons bien ajourner la métaphysique, qui est cependant mon fort.

Le pays sur lequel vous avez fait de si belles spéculations est, je puis vous l'assurer, Monsieur le comte, le moins propre à vous satisfaire sur les grands objets dont vous me parlez. Ces cités, ces temples, ces monuments, ne sont rien. C'est ce qu'on voit à présent, et rien de plus. L'Asie est ravagée depuis qu'elle est connue. Les villes détruites dont vous parlez sont modernes (du moins par rapport à cette haute antiquité que vous imaginez). Elles sont nommées dans les annales de la Chine, et l'on sait le moment de leur destruction. Les joujoux qui ont occupé Buffon sont encore les mêmes d'aujourd'hui ; il peut se faire qu'on ait trouvé çà et là quelques bribes du grand pillage de Gengis-Kan : voilà tout.

Quant aux manuscrits, il est vrai qu'il y en a ici, mais pas, que je sache, en langue inconnue. J'en ai vu de chinois, de japonais, de tartares, de thibétains ; jamais on ne m'a dit : *En voilà un dont on*

ignore la langue. M. Schubert, très habile astronome, de l'Académie des sciences et bibliothécaire en chef, me disait un jour, bien sagement, en me les montrant : « Que nous sommes fous d'aller chercher ces guenilles ! Nos moindres livres européens valent mieux. » Il avait grandement raison. Au moment où je vous écris, un Indou musulman a traduit en arabe, sous la direction d'un mathématicien anglais, le livre des *Principes de Newton.* Si jamais les Indous comprennent bien ce livre, ils se pâmeront de rire, en voyant les Européens venir leur demander des instructions.

Par quelques passages de votre lettre, je vois que vous regardez comme réel ce fameux peuple inventé par Bailly. Je vous prie, Monsieur le comte, de revenir sur cette question : jamais ce peuple n'a existé. Tout part de la Chaldée, et c'est de là que le feu sacré s'est répandu dans tout l'univers. C'est de quoi je m'assure que vous ne douterez pas, si vous prenez seulement la peine de lire les mémoires de l'Académie de Calcutta et l'histoire de l'Indoustan de Maurice.



XVIII. — Au roi.

Saint-Pétersbourg, décembre 1809.

Sire,

L'EMPEREUR a été reçu à Moscou avec des transports de joie véritablement attendrissants. Parti d'ici le 10 (vieux style) après midi, il était arrivé le lendemain à Twer à dix heures du soir. La distance est de 460 verstes ; voilà ce qu'on peut faire dans un traîneau découvert qui ne portait que lui et son grand maréchal. Le lundi 16, il est arrivé à Moscou, où il est entré à cheval absolument seul, n'ayant pas même un domestique à sa suite. Il a marché depuis la porte de la ville jusqu'au palais et à l'église du Kremlin (ancienne résidence des czars), au milieu de deux cent mille hommes qui serraient son cheval. A peine l'empereur pouvait-il avancer. On se jetait

sur lui, au pied de la lettre. On baisait sa botte, les harnais, la tête de son cheval. On lui prodiguait une foule d'expressions tendres, reçues dans la langue russe : papa, bel empereur, ange, etc. C'est au milieu de ce cortège et de de ces acclamations qu'il est arrivé en pleurant de joie. [1] Son séjour n'a plus été qu'une succession de réjouissances.

La noblesse et les marchands lui ont donné des bals. Il en a donné à son tour, et il a bien voulu, en dérogeant à son premier projet, passer à Moscou le jour de sa naissance, de sorte que c'est l'impératrice qui a fait les honneurs et qui a donné aux trois premières classes de l'empire le bal et le souper d'usage ce jour-là. L'empereur s'étant rendu au théâtre, on y joua une pièce russe qui avait beaucoup rapport à la circonstance. Et comme Sa Majesté n'aime point qu'on la loue en face, on avait cru devoir supprimer un couplet qui se rapportait trop directement à elle ; mais l'assemblée a demandé le couplet à grands cris et a forcé l'artiste de le chanter. Enfin, rien n'a manqué au triomphe paternel de Sa Majesté. Les fêtes ont fini par un grand bal masqué donné par l'empereur, à la suite duquel il a dû partir, dans la nuit du 25 au 26 (nouveau style). On lui a donné un spectacle d'un genre singulier et qui n'appartient qu'à ce pays. L'immense ville de Moscou renferme des étangs qui peuvent s'appeler lacs. On a choisi l'un des plus grands, dont on a ôté la moitié de la glace qu'on a emportée sur des chariots. Sur cette moitié dégagée on a établi une infinité de chaloupes illuminées, et sur l'autre partie une foule d'enfants du peuple couverts de lumières patinaient en tous sens. On dit que cette double illumination mobile formait un coup d'œil admirable. L'empereur a dit qu'il se repentait de n'avoir pas vu assez son bon peuple de Moscou, mais qu'à l'avenir ses visites seraient plus fréquentes.

Sa Majesté ayant bien voulu donner encore à son fidèle peuple de Moscou le jour de sa naissance, son séjour a fini par un bal

(1) Hélas ! à un siècle de distance, quel changement dans les esprits à l'égard du souverain !

masqué qu'elle a donné à toute la ville ce jour-là. A deux heures du matin du 13, elle est montée dans son traîneau, et le 15, à dix heures du soir, elle était dans son palais de Saint-Pétersbourg, après s'être détournée pour aller voir sa maman à Gatschina, visite qui lui a pris environ deux heures. L'empereur a donc pu dire ici : *J'étais hier à Moscou*, et il a parcouru sept cent quatre-vingts werstes (plus de cent cinquante lieues de vingt-cinq au degré) en quarante-deux heures. Je crois qu'il n'y a pas d'exemples d'une pareille célérité. On parlait du voyage de l'impératrice Élizabeth et de celui d'un prince Dolgorouky en cinquante-deux heures. Tout cela disparaît. Un nombre infini de chevaux étaient prêts sur toutes les stations. Plus de vingt traîneaux ont accompagné l'empereur jusqu'ici. En plusieurs endroits, les conducteurs n'ont pas voulu dételer, et ont doublé les stations malgré les instances de l'empereur. A Moscou, il ne lui a pas été possible de rien dépenser. La noblesse et le commerce ont fourni à tout avec une profusion et une magnificence sans égales. Enfin, Sire, jamais on n'a vu de réception plus filiale et plus attendrissante. L'empereur a été extrêmement touché.

Il a dit de nouveau qu'il se repentait d'avoir si peu vu sa ville de Moscou, et il a pris l'engagement de la voir tous les ans : on m'assure même qu'il a promis d'y passer chaque année ce même jour solennel de sa naissance. Il a ordonné qu'il y aurait toujours un appartement arrangé au Kremlin et une grande livrée prête, comme si Sa Majesté était présente : si j'avais eu l'honneur de conseiller, j'aurais pris la liberté d'élever quelques doutes sur la convenance de l'engagement perpétuel. Il arrive des choses si extraordinaires dans le monde, et la girouette populaire est si mobile, qu'il vaut mieux, je crois, n'être jamais gêné. Du reste, il me semble que cette visite est bien touchante, et qu'elle montre bien à ce grand souverain le parti qu'il peut tirer de son peuple.

Je finis, Sire, en mettant aux pieds de Votre Majesté le très profond respect avec lequel, etc....

XIX. — A M. le Marquis Henri de Costa.

Saint-Pétersbourg, 2 avril 1816.

COMMENT vous peindre, mon très cher et excellent ami, le plaisir que m'a fait votre délicieuse épître du 26 février dernier, apportée en trente-cinq jours par le comte de Venanson ! Ce plaisir eût été parfait si vous ne m'annonciez pas le projet de *vous en aller planter vos arbres à Beauregard.* Est-il possible, mon cher ami ! Quand j'aurais, comme disent les poètes, *une langue de fer*, je ne pourrais vous exprimer à quel point ce projet me *désappointe*. J'ai eu deux amis dans ma vie (c'est un nombre prodigieux), le bon Salteur et vous. Quoiqu'il ne vous égalât ni en élévation de tête ni en chaleur d'entrailles, c'était cependant un excellent homme que je ne cesserai de regretter ; mais vous me restiez, et je m'étais arrangé pour radoter auprès de vous, voire même avec vous si nous étions condamnés à cette triste conformité. Depuis que mon retour est au rang des choses probables, je n'ai cessé de *vous* contempler comme un point fixe devant mes yeux ; je n'ai cessé de penser à ce que je vous dirais, à ce que vous me diriez, au plaisir inexprimable de renouer une liaison jadis si douce et si intime, aux réflexions sans fin que nous ferions sur tout ce qui s'est passé dans le monde depuis notre séparation à Châtillon. — Le croiriez-vous ! j'ai pensé plus d'une fois à m'enfermer avec vous sous clef pour vous faire encore, de ma propre main ministérielle, du café aussi bon que celui dont sans doute il vous souvient, et que nous prenions dans mon galetas près de la *Madone des anges*, l'an de grâce 1798. Mais vous avez cassé ma cruche, et me voilà plus capot que Perrette. Vous vous en allez à *Beauregard !* quel nerf vous avez pincé dans mon cœur, cher et digne ami, avec ce mot de *Beauregard !* Vous m'avez fait rebrousser de trente ans vers l'âge des jouissances et des enchantements. C'est là que j'ai passé quelques jours de ma vie, si pleins, si heureux. C'est là que je composai, en 1784, ce discours *sénatorial* dont je possède encore une copie écrite de la main de l'infortuné Lavini, et suivie de vos ani-

madversions, très-soigneusement reliées à la fin de l'ouvrage. Savez-vous bien, mon cher ami, que si je m'avisais de passer huit jours à Beauregard, à moins d'être bien entouré, bien soutenu, bien choyé, j'étoufferais infailliblement ? Quelles personnes, bon Dieu ! quelles soirées ! quelles conversations ! Et vous, cher ami, comment ferez-vous ? J'aurais lu avec un profond chagrin ce que vous me dites sur votre accident, si votre lettre ne vous réfutait pas d'une manière si aimable. Pour moi, j'ai joui jusqu'à présent d'une santé insolente ; mais ce sont précisément ces tempéraments qui sont le plus sujets à s'abîmer brusquement. Ils ressemblent à ces terres riveraines, minées en dessous par l'*onde fugitive*, couvertes d'herbes et de fleurs ; rien ne les distingue des autres, puis tout à coup, *plouf !*

Pas n'est besoin, je pense, de vous dire à quel point j'ai applaudi à votre noble entreprise littéraire. J'attends beaucoup de vous dans ce genre. C'est mon affaire de me procurer le livre dès qu'il paraîtra : la vôtre est de remettre à mademoiselle d'Oncieu un petit carré de beau papier enfermé dans une enveloppe à mon adresse, sur lequel vous écrirez deux lignes témoignant que le livre vient de vous, et que je puisse coller sur le revers de la couverture. J'espère que vous ne me ferez aucune *sotte* difficulté ; la chose, à la distance où nous sommes, ne pouvant pas aller autrement. Au reste, Monsieur le marquis, il pourrait bien se faire que j'allasse moi-même chercher votre livre, car, suivant toutes les apparences, je suis sur le point de me *rapatrier*, du moins j'en ai fait la demande expresse, et j'insisterai. Mon projet, comme vous l'avez vu sans doute, était de terminer ici ma carrière ; mais les choses ont changé, et par mille raisons longues à raconter, la place n'est plus tenable. Je ne vois pas trop même comment je me relèverai du coup que j'ai reçu dans les tristes lambeaux de ma fortune !...

Mais, parlons d'autre chose. Je vous remercie d'avoir constamment pensé à moi ; ne perdez jamais cette habitude, je vous en prie. — Mon frère, qui est maintenant à Abo, en Finlande, sera bien joyeux de votre souvenir. Je suis charmé que vous ayez goûté son

Lépreux, dont je suis grand partisan. Je vais sur-le-champ écrire à ce bon Xavier pour lui faire connaître votre souvenir et votre approbation. Ma femme, mon fils, mes filles se lèvent en masse pour vous saluer tendrement. Le second est aujourd'hui capitaine en pied dans le premier régiment de l'empire (les chevaliers-gardes) ; mais, comme je vous disais, l'édifice que je bâtissais est renversé, et il faut recommencer par la première pierre.

Sans mes deux filles, je prierais ma femme de se faire religieuse, pour me laisser la liberté de me faire moine. Vous me recommandez de prier Dieu pour vous. La règle serait de vous répondre : *C'est bien à vous de prier pour moi* ; mais il me semble que les compliments ne sont pas de mise en si grave sujet. J'aime donc mieux vous répondre que je ferai, quoique indigne, tout ce qui dépendra de moi en vous priant, en style diplomatique, *de m'accorder la réciproque, et même plus s'il y échoit.* Témoignez mon souvenir à vos chers enfants : je les porte tous dans mon cœur. J'ai pris une part infinie à leur succès, et sur l'heureux *Crescite et multiplicamini* prononcé au milieu de votre famille par la divine Providence. Il lui a plu d'envoyer une partie de ma famille à Gênes. Qui sait ce qu'elle fera encore de moi ! Mon fils est lieutenant-colonel : je veux me proposer comme tambour dans le régiment où il se trouvera. J'ai de l'oreille et les bras encore très dispos : c'est le seul emploi pour lequel je me sente des dispositions décidées.

Adieu, mille fois, cher et digne ami, le compagnon, le consolateur de ma jeunesse, l'*animateur* de mes efforts, et l'objet constant de ma tendresse. J'espère vous voir encore et vous *rabâcher* mille choses peu connues. Voyez-vous le marquis de Barol, l'abbé de Caluso ? S'ils sont de votre connaissance, rappelez-moi à eux, je vous en prie. Dites à ce dernier que je me suis senti constamment pauvre depuis qu'il ne m'a plus été possible de le piller.

Tout à vous, excellent ami ; je vous serre dans mes bras. [1]

(1) Dans *Un homme d'autrefois* du marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française, on trouvera d'intéressants détails sur ces relations des deux amis.

XX. — A M. de R***., à Gênes.

Saint-Pétersbourg, septembre 1816.

VOUS me parlez dans presque toutes vos lettres des jésuites, mon cher ami, et toujours assez ridiculement ; je veux, une fois pour toutes, vous dire ma pensée sur ce point.

Sans doute, j'aime les jésuites, que j'ai toujours regardés comme une des plus puissantes institutions religieuses, un des plus admirables instruments d'instruction et de civilisation qui ait existé dans l'univers. Parlez à un ennemi des jésuites, au premier que vous trouverez sous votre main ; demandez-lui s'il a fréquenté ces messieurs, s'il avait parmi eux des amis, des directeurs, des conseillers, etc., il vous répondra, *Non*, et peut-être, *Dieu m'en préserve!* Et si vous leur citez leurs amis, il ne manquera pas de vous dire qu'ils sont amis, et qu'il ne faut pas les croire parce qu'ils sont suspects : en sorte que les jésuites ne sont véritablement connus que par ceux qui ne les connaissent pas. C'est un magnifique théorème qui mérite d'être encadré.

Il n'y a rien de si niais, mon très spirituel ami, que ce que vous dites après tant d'autres, que, « puisque les jésuites étaient détruits, il ne fallait pas les rétablir ; » c'est-à-dire, par la même raison, que, « puisque le roi était tombé de son trône, il ne fallait pas l'y replacer. » Par quelle raison, par quelle loi, par quelle convenance, une excellente chose, une fois abattue, ne doit-elle plus être relevée ? Vous me direz : *C'est une question de savoir si la chose est excellente.* Fort bien, mon cher ami ; c'est ce que les jacobins disaient de la royauté, et dès qu'il sera prouvé que les jésuites ne valent rien, il sera prouvé aussi qu'il ne fallait pas les rétablir. Nous attendrons donc la démonstration.

Je vous donnerai une règle sûre et facile pour juger les hommes ainsi que les corps. Cette règle est infaillible. Du côté des jésuites, je vous nommerai tout ce que le monde a produit de plus excellent dans l'ordre de la sainteté, de la science et de la politique. — Et quels sont

leurs ennemis? Tous les ennemis de Dieu, tous les ennemis de l'Église, tous les ennemis de l'État. — Vous me direz : Est-ce qu'il n'y a pas de fort honnêtes gens parmi leurs ennemis? Hélas ! oui, mon cher ami ; mais ces honnêtes gens se trouvent sur ce point en très mauvaise compagnie, ce qui n'arrive pas aux amis de cette société. Cependant, malgré la très juste affection que je leur porte, si j'étais ministre, je n'irais point trop vite. J'aurais toujours devant les yeux deux axiomes. Le premier est de Cicéron : « N'entreprends jamais dans l'État plus que tu ne peux persuader. » L'autre est de moi, indigne : « Quand tu baignes un fou, ne t'embarrasse pas de ses cris. » Il faut prêter l'oreille à ces deux maximes, et les balancer l'une par l'autre. Je crois bien que G... se plaint ! J'ignore cette *manière* dont vous me parlez, mais je gagerais qu'il s'agit de quelque fabrique de boutons ou de lacets, supprimée peut-être pour y substituer d'*inutiles moines !!* Tel est le siècle ! Un corps enseignant, prêchant, catéchisant, civilisant, moralisant, etc., ne vaut pas pour lui une échoppe de quincaillerie ; il donnerait la régénération d'une âme humaine pour une aune de taffetas. Qu'un souverain vienne à jeter quelques gouttes d'eau de rose sur cette boue, elle ne manque pas de crier: *Vous me salissez*. Il faut la laisser dire et verser double dose, à moins qu'il n'y ait un très grand danger.

Enfin, mon cher ami, je n'aime rien tant que l'esprit de famille ; mon grand-père aimait les jésuites, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera s'il plaît à Dieu !



XXI. — A M. le Chevalier de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 22 décembre 1816.

COMMENT pourrais-je t'exprimer, mon très cher ami, le plaisir que m'a fait ton aimable épître du 9 novembre dernier? Il y

avait plus d'un siècle que je n'avais vu *tes caractères*, grâce à ta despotique femme qui te refuse le papier mal et *méchamment*. Que je te sais gré, cher frère, d'avoir su t'emparer d'une belle feuille blanche que tu as noircie à mon profit ! Bientôt, mon cher ami, le commerce épistolaire cessera, ou du moins il deviendra si aisé que nous croirons nous parler. Je ne changerai point de place sans alarmes ; mais il ne faudrait pas se tromper sur le motif. Je ne suis retenu que par la crainte de changer de carrière à mon âge, et d'aller affronter de nouvelles difficultés à l'époque où l'on ne demande que le repos. Les liens d'habitude et de reconnaissance que j'ai formés ici ne peuvent tenir contre le devoir, contre le sang, contre l'amitié qui me rappellent ; cependant, si tu balances le tout bien exactement, tu verras que je ne puis partir sans crainte, ni même sans chagrin. Je n'ai rien à te dire sur ma destinée. Jusqu'à présent, tout se réduit à des titres ; non seulement je n'en suis pas fâché, mais tu ne saurais croire combien cette suspension me convient. Le roi ne me connaît que par mes lettres ; c'est une très mauvaise et imparfaite manière de connaître les gens. Je suis bien aise qu'il me voie, et qu'il me tâte, pour ainsi dire, avant de m'employer.

Je me suis fort amusé de notre controverse jésuitique; sur ce point, comme sur d'autres, je tâche, autant que je puis, de me tenir éloigné de toute espèce d'idées exagérées. Je te répète en latin ce que j'ai dit en français à notre ami X...: *Tantum contende in republica quantum probari tuis civibus possis.* Platon l'a dit, et Cicéron l'approuve. Je marche bien volontiers à leur suite ; et si j'étais ministre au milieu d'une nation qui ne voudrait pas des jésuites, je ne conseillerais point au souverain de les rappeler, malgré mon opinion qui leur est favorable.

J'ai ri de bon cœur en lisant dans ta lettre tout ce que tu aurais voulu faire de moi. Tu me parles d'un certain *père*, je t'expliquerai ce qu'a fait un certain fils. Sur cet article, je suis parfaitement philosophe ; je te répète que, sans mes enfants, nulle considération imaginable ne pourrait me déterminer à suivre les affaires. Voici l'âge



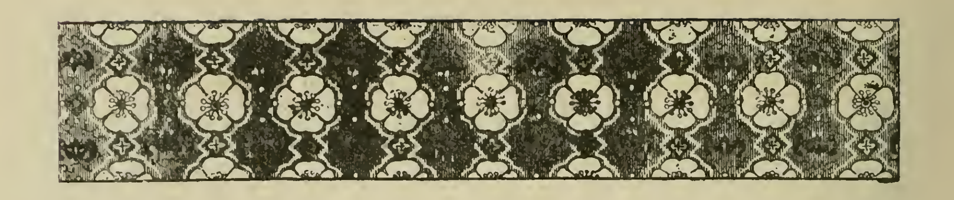
Albert le Grand (P. 206.)

où il faudrait se reposer et penser à cette *lessive* dont tu me parles fort à propos. Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, je ne l'ai jamais été ; mais celle d'un honnête homme est abominable. Qu'il y a peu d'hommes dont le passage sur cette sotte planète ait été marqué par des actes véritablement bons et utiles ! Je me prosterne devant celui dont on peut dire : *Pertransivit benefaciendo* ; celui qui a pu instruire, consoler, soulager ses semblables ; celui qui a fait de grands sacrifices à la bienfaisance ; ces héros de la charité silencieuse, qui se cachent et n'attendent rien dans ce monde... — Mais qu'est-ce que le commun des hommes, et combien y en a-t-il sur mille qui puissent se demander sans terreur : Qu'est-ce que j'ai fait dans ce monde ? *En quoi ai-je avancé l'œuvre générale*, et que reste-t-il de moi en bien et en mal ? — Tu vois, mon cher Alexis, que je m'entends en *linge sale* tout aussi bien que toi. — Quant à la lessive, je ne sais lequel de nous deux est le plus savant.

Adieu, mon cher ami. Toute ma famille te saute au cou ; adieu, et vive le mois de juin ! [1]

(1) Nous regrettons vivement que les étroites limites entre lesquelles nous circonscrit l'éditeur ne nous permettent pas de reproduire un plus grand nombre de lettres des amis de Joseph de Maistre ; nous nous voyons forcé de renvoyer le lecteur aux deux intéressants volumes du comte Rodolphe.





4. — Les soirées de Saint-Pétersbourg.

NOUS avons déjà parlé incidemment des principaux ouvrages de Joseph de Maistre et signalé leur origine, leur objet, leur haute valeur. Ne pouvant les analyser tous, nous voudrions nous arrêter un peu plus longuement à l'un des plus remarquables et des plus pratiques : *Les soirées de Saint-Pétersbourg.*

« Pourquoi y a-t-il des gens de bien sur lesquels le malheur s'acharne et, à côté d'eux, des coquins à qui tout réussit ? Pourquoi les triomphes insolents de la force? Pourquoi les lamentables désastres des bonnes causes ? Faut-il absolument attendre l'autre vie pour que Dieu et la justice aient raison ? Ou bien, sous ces apparences de désordre moral y a-t-il, dès cette vie, un ordre maintenu par le gouvernement temporel de la Providence, une action rémunératrice déjà commencée sur la terre, pas assez complète sans doute pour que nous cessions d'en chercher l'achèvement ailleurs, assez reconnaissable cependant pour que le plan divin ne soit pas caché tout entier ? »

Cette idée du plan divin est le grand objet des préoccupations et de la foi de Joseph de Maistre. Elle est vraiment le point central de sa pensée. C'est elle qui, sous sa plume, élève à la hauteur d'une question de philosophie religieuse toute question d'histoire ou de politique. C'est grâce à elle qu'il voit de si haut et de si loin, que toutes ses grandes prévisions sont justes et que les événements ne les démentent guère dans le détail sans leur donner raison dans l'ensemble.

Il était naturel qu'une fois dans sa vie il considérât dans toute sa

généralité ce grand objet que le spectacle des événements contemporains lui présentait tantôt sous une face et tantôt sous une autre. De cette considération sont nées les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Ces Soirées ne sont point un traité, au sens didactique du mot. Elles sont des entretiens vivants qui permettent tantôt l'abandon, la grâce et le sourire de la causerie parlée ou écrite, tantôt la sévérité ou la haute éloquence de développements plus suivis. La question principale, posée dès le début, y avance à travers des digressions à la fois naturelles et voulues que l'auteur ne se résignait pas à sacrifier, et qu'un traité *ex professo* l'eût contraint d'élaguer au grand chagrin du lecteur et au grand détriment du sujet lui-même. Outre que ces épisodes forment par leur réunion un système *d'ouvrages avancés* autour de la place qu'il s'agit de défendre, ils offrent à l'infatigable penseur autant d'occasions de dire aux hommes de son temps sa pensée sur mille choses et d'introduire dans un cadre flexible tout le détail de sa doctrine sur les questions de métaphysique sociale et religieuse. La forme du dialogue s'adaptait d'ailleurs à merveille au ton communicatif de son esprit ; et je ne crois pas que, depuis Platon, personne y ait mieux réussi. Cette forme, en outre, était *vraie* dans le grand sens du mot ; car on peut bien deviner qu'un tel homme, trouvant à qui parler, devait, par un mouvement naturel, porter sa conversation comme sa correspondance sur le terrain élevé dont il avait fait son domaine. Enfin, étant homme du monde, et du meilleur, ayant pour les bavards et les pédants autant de dédain qu'il avait d'estime pour les vrais savants, c'est à des gens du monde, et de son monde, qu'il s'adresse. Et comme il vient à la fin d'une génération où les sophismes, avant de descendre dans la rue, dans la boue et dans le sang, avaient fait leur chemin dans les salons et par eux, il conserve, à la frivolité près, ce ton des salons et de la bonne compagnie.

Il indique lui-même avec une grâce savante et charmante ce caractère de ses entretiens :

« J'ai grand regret à ces *symposiaques* dont l'antiquité nous a laissé quelques monuments précieux. Les sociétés nombreuses ont leur

prix, il faut même savoir s'y prêter de bonne grâce. Mais quand on a satisfait à tous les devoirs imposés par l'usage, je trouve bon que les hommes s'assemblent quelquefois pour raisonner, même à table. Croyez-vous que l'examen d'une question intéressante n'occupât point le temps d'un repas d'une manière plus utile, et plus agréable même, que les discours légers ou répréhensibles qui animent les nôtres ? C'était, à ce qu'il me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin et à l'autre d'être pédante. Nous n'avons plus de Bacchus ; et d'ailleurs notre petite symposie le rejette expressément. Mais nous avons une Minerve bien meilleure que celle des anciens ; invitons-la à prendre le thé avec nous ; elle est aimable et n'aime pas le bruit : j'espère qu'elle viendra. »

Puisqu'il s'agit d'entretien, il faut présenter les personnages.

Le premier est *le comte*, — le comte de Maistre en personne.

Le second est un sénateur russe, homme d'un esprit très cultivé et tout ensemble très spontané et très primesautier. Il a au plus haut degré ce ressort intérieur qui pousse les intelligences de famille platonicienne vers les grandes conceptions et les intuitions soudaines ; il a l'élan vers le divin et l'invisible, non sans quelque témérité et sans quelque teinte de cet illuminisme à quoi l'esprit russe est étrangement enclin, témoin le czar Alexandre. On peut dire qu'il représente l'extrême limite où « le comte » irait parfois lui-même sans le grand bon sens et la parfaite soumission catholique qui lui sont un double garde-fou. Il juge *a priori*, il résout très affirmativement, et presque dédaigneusement, les questions de physique par des considérations et des analogies métaphysiques ; et j'imagine qu'en une ou deux rencontres, Joseph de Maistre fait passer sous ce pavillon étranger quelque idée un peu aventureuse pour laquelle il se sent une faiblesse de cœur, mais dont sa raison ne veut pas prendre la responsabilité.

Au travers de ces deux graves personnages se jette, comme à Fontenoy la *maison du roi* au travers de la colonne anglaise, un jeune émigré français, que le malheur a guéri de la frivolité sans lui rien

retirer de sa grâce brillante, — type charmant d'enjouement sérieux, de vieille foi chrétienne légèrement atteinte à la surface par le scepticisme du siècle passé, de franchise, d'ardeur généreuse à la bataille des idées. Il est *pour les gens qui disent leur pensée*. « Ce qu'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment ; je voudrais, m'en coûtât-il beaucoup, découvrir une vérité faite pour choquer le genre humain ; je la lui dirais à brûle-pourpoint. » Et l'une des deux barbes grises lui répond : « Si vous êtes jamais enrôlé dans une armée que la Providence lève en ce moment en Europe, vous serez placé parmi les grenadiers » [1]. Il y aurait plaisir à le voir dans certaines assemblées législatives.

C'est lui qui est chargé d'ouvrir le feu et de poser la question, non pas sous sa vraie forme, mais *comme on la pose*. Les trois amis sont assis dans une barque qui remonte la Néva par une de ces incomparables soirées pour lesquelles le court été du nord réserve tous ses enchantements. Ils jouissent avec délices de la beauté du spectacle lorsque le chevalier, rompant brusquement le silence, s'écrie : « Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous sommes, un de ces hommes pervers nés pour le malheur de la société ; un de ces monstres qui fatiguent la terre...

« Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît ? demandèrent ses deux amis parlant à la fois. — Je lui demanderais, reprit le chevalier, si cette nuit lui paraît aussi belle qu'à nous.

— « Mon cher chevalier, dit le comte, les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser ou plutôt s'étourdir ; jamais ils n'ont de jouissances réelles. Au demeurant, Dieu veuille les écarter de notre barque !

» — Vous croyez donc, réplique le chevalier, que les méchants ne sont pas heureux ? Je voudrais le croire aussi ; cependant j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement

(1) *Soirées*, 3e entretien.

pour un autre monde la punition des méchants et la récompense des justes ; il me semble qu'un petit acompte de part et d'autre, dès cette vie même, n'aurait rien gâté. »

C'est ainsi que la discussion s'engage sur une question dont la difficulté semble augmentée par les arguments mêmes qu'emploient les défenseurs de la bonne cause.

Ces arguments, en effet, n'ont-ils pas l'air de se contredire ? Ouvrez un traité de philosophie spiritualiste, au chapitre de *la vie future ;* on y insiste sur le scandale de la prospérité des méchants et du malheur des justes, pour démontrer que la vie présente est une énigme dont le mot est ailleurs, et qu'au delà de ce monde il y en a un autre où sont réparés les désordres terrestres par l'association définitive du bonheur avec la vertu, du malheur avec le vice.

Entendez, au sortir de cette lecture, les moralistes et les prédicateurs exhorter les hommes à la pratique du devoir ; ils ne s'attachent à rien tant qu'à prouver que, même ici-bas, et même au milieu des épreuves, la condition de l'homme de bien est préférable à celle du méchant, et que la vertu est le plus sûr chemin et le principal élément du bonheur sur la terre.

Ainsi chacune des deux démonstrations semble fournir un argument contre l'autre. Qu'en faut-il penser ? Sommes-nous condamnés, pour croire à la vie future, à considérer les gens de bien comme les plus malheureux des hommes ici-bas ? Faudra-t-il, pour accepter la peinture encourageante du bonheur présent de la vertu, renoncer à la plus sensible et à la plus décisive des preuves de l'autre vie ?

Ni l'un ni l'autre. Les deux thèses sont également vraies pour qui sait les bien entendre, et l'apparente contradiction s'évanouit dès que nous remontons aux principes. [1]

Le comte commence par faire justice des termes inexacts dans lesquels la question (ou l'objection) est le plus souvent posée. Il

(1) Il est à remarquer que Joseph de Maistre vise l'ordre temporel. La considération principale et décisive est celle qui se réfère à l'autre vie.

semble, à entendre ceux qui l'énoncent, que la prospérité soit, en règle générale, le privilège des méchants, la misère le sort des bons. Or, c'est là un contraste imaginaire. Permis à Platon d'opposer, dans un célèbre parallèle, l'homme de bien accablé d'opprobres et de souffrances au scélérat rayonnant de gloire et inondé de délices. Son noble but est de montrer que, même alors, les âmes généreuses ne désertent pas le drapeau de la vertu. Mais le philosophe, qui raisonne sur les faits généraux et non sur des exceptions, ne saurait prendre ces peintures pour l'expression fidèle de ce qui se passe en ce monde ; et Platon lui-même ne leur a pas donné ce caractère. « Avez-vous jamais entendu un militaire se plaindre qu'à la guerre les coups ne tombent que sur les honnêtes gens, et qu'il suffit d'être un scélérat pour être invulnérable ? Je suis sûr que non, parce qu'en effet chacun sait que les balles ne choisissent personne. J'aurais bien le droit d'établir au moins une parité parfaite entre les maux de la guerre par rapport aux militaires, et les maux de la vie en général par rapport à tous les hommes ; et cette parité suffirait seule pour faire disparaître une difficulté fondée sur une fausseté manifeste ; car il est non seulement faux, mais évidemment faux *que le crime soit en général heureux et la vertu malheureuse dans le monde*. Il faudrait donc changer la question, et demander pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable, et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir. Mais cette question est tout à fait différente de l'autre. »

Comment donc les choses sont-elles réglées en ce qui concerne le partage des biens et des maux de l'ordre temporel et physique ? Par les lois générales qui régissent ce monde matériel dans lequel nous sommes descendus et qui ne peuvent être suspendues que par le miracle. « Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien et si le méchant prospérait parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble. Il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués sans distinction à tous les hommes. »

Demande-t-on pourquoi l'*homme en général* souffre ? C'est encore une autre question à laquelle les traditions presque unanimes du genre humain et le témoignage de notre propre conscience donnent la même réponse que la Genèse. Mais, la loi de la souffrance étant donnée, *on ne sait ce qu'on dit* lorsqu'on se plaint qu'elle soit appliquée aux hommes vertueux ; et on ne le sait pas davantage lorsqu'on se plaint que les lois générales de la nature laissent beaucoup de scélérats impunis. Car ce qu'on demande c'est le miracle en permanence. « Le monde étant gouverné par des lois générales, vous n'avez pas, » dit le comte à ses deux amis, « la prétention que, si les fondements de la terrasse où nous parlons étaient mis subitement en l'air par quelque ébranlement soudain, Dieu fût obligé de suspendre en notre faveur les lois de la gravité parce que cette terrasse porte en ce moment trois hommes qui n'ont jamais tué ni volé. Nous tomberions certainement, et nous serions écrasés. Il en serait de même si nous avions été membres de la loge des Illuminés de Bavière ou du Comité de salut public. Voudriez-vous, lorsqu'il grêle, que le champ du juste fût épargné ? Voilà donc un miracle. Mais si, par hasard, ce juste venait à commettre un crime après la récolte, il faudrait encore qu'elle pourrît dans ses greniers. Voilà un second miracle [1]. »

On ne saurait répondre avec une plus spirituelle justesse. Il est à peine besoin de dire que cette belle doctrine des lois générales n'a rien de commun avec la thèse, chère au déisme, des *lois invariables*, qui annule la puissance de Dieu sur son ouvrage, change l'ordre du monde en une fatalité inflexible et rend la prière inutile. Le sénateur, sous lequel, cette fois, *se cachera visiblement* Joseph de Maistre lui-même, protestera ailleurs, avec une raison éloquente, contre cette théorie funeste et philosophiquement absurde qui supprime les relations de l'homme avec son auteur. Ce que les *Soirées* enseignent, et ce qui est la vérité même, c'est que demander le miracle

(1) *Soirées*, 1er entretien.

en permanence c'est demander la suppression des lois générales qui sont la forme habituelle, régulière du gouvernement divin ; et c'est, de plus, se contredire, puisque c'est demander que l'exception devienne règle tout en demeurant exception [1].

Faisons maintenant un pas de plus. Il est évidemment faux que, dans la distribution des biens et des maux d'ici-bas, les méchants aient la meilleure part. Est-il vrai que les parts soient égales ? Cela est faux encore, et c'est l'art divin de la Providence d'avoir réglé les choses de telle sorte que sa justice apparût dans le spectacle général du monde moral, et que cependant le mérite de l'épreuve subsistât tout entier pour les individus dans chaque cas particulier. « La loi générale, visible et visiblement juste, est que la plus grande masse de bonheur même temporel appartient non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu. S'il en était autrement, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, ni mérite ni démérite, par conséquent plus d'ordre moral. Supposez que chaque action vertueuse soit *payée* pour ainsi dire, par quelque avantage temporel ; l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel [2], ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un autre côté, qu'en vertu d'une loi divine la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet un vol, on s'abstiendrait de porter la main sur la hache d'un boucher ; l'ordre moral disparaîtrait entièrement. Pour accorder donc cet ordre avec les lois de la justice, il fallait que la vertu fût récompensée et le vice puni, même temporellement, mais non toujours, ni sur-le-champ ; il fallait que le lot incomparablement plus grand de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel de malheur dévolu au vice, mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien, et c'est ce qui est établi [3]. »

Ce qui fausse nos jugements en cette matière, ce qui donne naissance à l'objection, c'est notre pente mauvaise et frivole à juger des

(1) *Soirées*, 1er entretien.

(2) Entendez *de désintéressé, de supérieur à l'intérêt actuel.*

(3) *Soirées*, 1er entretien.

choses et de leur influence sur le bonheur par l'éclat extérieur qu'elles répandent, et non par le contentement intérieur qu'elles produisent. C'est ainsi que le succès d'un méchant, le triomphe d'un usurpateur nous sont des scandales et nous font murmurer contre la Providence comme si succès et bonheur étaient même chose. « Si quelquefois la vertu paraît avoir moins de talent que le vice pour obtenir les richesses et les emplois, si elle est gauche pour toute espèce d'intrigues, c'est tant mieux pour elle, même temporellement ; il n'y a pas d'erreur plus commune que de prendre une bénédiction pour une disgrâce : n'envions rien au crime, laissons-lui ses tristes succès. La vertu en a d'autres, elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer, et quand elle en aurait moins, rien ne manquerait encore à l'homme juste, puisqu'il lui resterait la paix [1]. »

Nous nous sentons cependant troublés lorsque nous voyons des maux d'un caractère manifestement pénal tomber sur un innocent ou se détourner d'un coupable, par exemple, lorsque la justice humaine s'égare dans ses condamnations. Mais, outre que ces cas particuliers rentrent sous l'empire d'une loi générale, qui est la faillibilité de l'esprit humain et de la justice humaine, outre qu'ici le mal est visiblement le fait de l'homme et non pas le fait de Dieu, il faut considérer que par ce désordre humain c'est bien souvent l'ordre divin qui se réalise. « Il est possible qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis l'ait réellement mérité pour un autre crime absolument inconnu. *Heureusement* et *malheureusement*, il y a plusieurs exemples de ce genre prouvés par l'aveu des coupables [2]. »

C'est ainsi que souvent l'injustice de l'homme opère la justice de Dieu. « Quoique dans ce cas les juges soient grandement coupables ou malheureux, la Providence, pour qui tout est moyen, même l'obstacle, ne s'est pas moins servie du crime ou de l'ignorance pour exécuter cette justice temporelle que nous demandons. »

(1) *Soirées*, 3e entretien.
(2) *Ib.*, 1er entretien.

Cette analyse est d'une profondeur, d'une vérité et d'une précision admirables. Sur le terrain très circonscrit qu'elle a choisi, elle met en pleine lumière l'action invisible de la Providence et la toute-puissance de cet art divin qui tire le bien du mal lui-même. Du même coup elle laisse à l'homme la plénitude de sa responsabilité redoutable et dégage entièrement la responsabilité divine.

Continuons de suivre le comte de Maistre.

Et d'abord est-on dans la vérité vraie lorsqu'on parle d'innocents qui souffrent ? Les maux temporels, dont nous pouvons faire autant de bénédictions par une acceptation volontaire, peuvent-ils jamais tomber sur une tête qui n'ait rien à expier ? Formidable question à laquelle Joseph de Maistre, nous nous en souvenons, répondait par ces mots : « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, je ne l'ai jamais été ; mais celle d'un honnête homme est abominable. »

Les *Soirées* donnent le développement magnifique de cette grande et sincère parole ; et jamais peut-être la conscience des gens de bien n'a été fouillée avec un si rude courage. « Ce qui me paraît l'excès de la déraison, c'est l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence sur les malheurs de l'innocence *qui n'existe pas*. Où donc est l'innocence, je vous en prie ? où est le juste ? est-il ici, autour de cette table ? Souvent je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : *Je visiterai Jérusalem avec des lampes*. Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs avec des lampes, et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de *vertu*, de *justice* et d'*innocence*. Commençons par examiner le mal qui est en nous, et pâlissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme ; car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du législateur éternel. Songeons ensuite à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, *complicité*, *conseil*, *exemple*, *approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse ! Rarement

l'homme se rend coupable seul ; rarement un crime n'en produit aucun autre. Où sont les bornes de la responsabilité? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autres dans les Psaumes : « Quel homme peut connaître toute l'étendue de ses prévarications ? O Dieu, purifiez-moi de celles que j'ignore, et pardonnez-moi celles d'autrui ! »

« Après avoir ainsi médité sur nos crimes, il se présente à nous un autre examen encore plus triste peut-être, celui de nos vertus. Quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objet le petit nombre, la fausseté et l'inconstance de ces vertus ! Il faudrait avant tout en sonder les bases: hélas ! elles sont bien plutôt déterminées par le préjugé que par les considérations de l'ordre général fondé sur la volonté divine. Une action nous révolte bien moins parce qu'elle est mauvaise que parce qu'elle est honteuse. Ce n'est pas le crime que nous craignons, c'est le déshonneur ; et pourvu que l'opinion écarte la honte ou même y substitue la gloire, comme elle en est bien la maîtresse, nous commettons le crime hardiment, et l'homme ainsi disposé s'appelle sans façon *juste* ou tout au moins *honnête homme ;* et qui sait s'il ne remercie pas Dieu *de n'être pas comme un de ceux-là ?* Otons de nos misérables vertus ce que nous devons au tempérament, à l'honneur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances, que nous restera-t-il ? Hélas ! bien peu de chose. Je ne crains pas de vous le confesser, jamais je ne médite cet épouvantable sujet sans être tenté de me jeter à terre comme un coupable qui demande grâce, sans accepter d'avance tous les maux qui pourraient tomber sur ma tête comme une légère compensation de la dette immense que j'ai contractée envers l'éternelle justice. Cependant vous ne sauriez croire combien de gens, dans ma vie, m'ont dit que j'étais un fort honnête homme [1]. »

C'est ainsi que la vraie vertu se confesse. Et ces nobles aveux amènent la plus belle, la plus pratique et la plus touchante réponse qu'on puisse faire à ces plaidoiries d'office que la philosophie scep-

(1) *Soirées,* 3e entretien.

tique recommence sans cesse contre la Providence au nom de la vertu malheureuse : c'est que la vertu les désavoue. C'est, en effet, une admirable loi du monde moral qu'avec les progrès de la vertu, — de la vertu qui devrait, dit-on, exempter de la souffrance, — croît aussi la patience à souffrir, non pas la patience morose et la résignation fataliste, mais la patience sereine et joyeuse. Joseph de Maistre en cite un touchant exemple qu'il prend à Saint-Pétersbourg même, à portée et comme sous les yeux de ses interlocuteurs : « Je vous le demande, qui a le droit de se plaindre ? C'est le juste apparemment. Mais c'est précisément ce qui n'arrivera jamais. Je ne puis m'empêcher de penser en ce moment à cette jeune fille devenue célèbre dans cette grande cité parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans ; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un affreux cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux, le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre et semble la rendre impassible ou indifférente à la douleur. Jamais il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance ; et comme, dans les premiers siècles du christianisme, on se rendait au cirque par simple curiosité pour y voir Blandine, Agathe, Perpétue livrées aux lions ou aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien, des curieux viennent aussi dans notre bruyante cité contempler la jeune martyre *livrée au cancer*. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : « Je ne suis pas, dit-elle, aussi malheureuse que vous croyez ; Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui. » Et lorsqu'un homme de bien, que vous connaissez, monsieur le sénateur, lui dit un jour : « Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui ? elle répondit

avec une naïveté angélique : « Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime [1]. »

Tout le débat finit donc par un acte d'amour, fruit lui-même d'un acte de foi en la bonté divine. Mais c'est par là aussi que tout devrait commencer, je ne dis pas entre cœurs pieux, je dis entre esprits raisonnables. La Providence n'est pas un problème à résoudre et qu'il faille aborder avec un esprit suspendu entre le oui et le non ; c'est une vérité dont le genre humain est légitime propriétaire et que nous avons à défendre contre les tentations du doute. L'idée de Dieu est le fond même de notre raison ; l'existence de Dieu, instinctivement évidente, est démontrée de toutes les manières dont une vérité peut l'être. Or, si Dieu est, nous sommes absolument certains qu'il est Providence, c'est-à-dire qu'il est souverainement sage, juste et bon dans le gouvernement de l'Univers soit physique soit moral. Nous sommes donc assurés d'avance que toute assertion contraire, que toute objection de fait contre la justice ou la bonté de Dieu est nécessairement fausse, qu'elle emprunte toute sa force à notre ignorance, qu'elle disparaîtrait si nous savions ce que nous ne savons pas, qu'elle disparaîtra quand nous le saurons, quand la *vision* aura remplacé la *foi*. C'est là la vraie méthode ; et toute autre est encore moins impie qu'elle n'est déraisonnable. En la suivant on réduit les objections à leur valeur de *tentations*; et comme on est toujours libre, avec la grâce de Dieu, de ne point se laisser inquiéter par la tentation, on n'attend pas la solution pour être rassuré. On la cherche cependant, parce qu'elle apportera à l'esprit une lumière toujours bonne à recueillir ; mais on la cherche sans cette angoisse et sans cet excès d'empressement des gens qui veulent être calmés à tout prix ; et, parce qu'on peut provisoirement se passer de réponse, on juge avec une entière liberté d'esprit celles que l'on trouve, et l'on aime mieux ajourner l'espoir de la solution tout à fait décisive, qui certainement existe, que se contenter d'une solution insuffisante.

(1) *Soirées*, 3e entretien.

Joseph de Maistre emprunte, par un ingénieux et profond commentaire, cette méthode à un psaume où le Roi-Prophète, prêt à confesser quelques doutes qui s'étaient élevés jadis dans son âme, les condamne d'avance par un élan d'amour. Ce psaume dit tout ; selon la parole du comte de Maistre, il offre la belle, consolante et complète histoire des troubles passagers que le monde moral avec ses apparents désordres produit souvent dans les âmes les plus droites et les plus religieuses.

Leur état habituel est une foi pleine d'amour en la bonté et en la justice divines. Mais la tentation vient. Voici que le spectacle de certaines prospérités insolentes et de certains malheurs immérités se dresse devant leurs yeux. Voici qu'à leurs oreilles retentit le murmure des foules irréfléchies, grossissant, selon l'ordinaire, les proportions du scandale et le présentant comme une loi générale de la société humaine. Aux méchants le succès et les jouissances ! aux bons les désastres et les douleurs ! il n'y a donc pas de Providence dans l'ordre moral ; et Dieu, qui règle avec tant d'harmonie les mouvements de l'univers matériel, abandonne à l'anarchie toute la cité des âmes ! A ce murmure, qui devient bien vite un blasphème, répond une voix intérieure, la voix de notre lâcheté qui se révolte contre la douleur et trouve que la vertu coûte trop cher. Mais, au milieu de ces obscurités du dehors et du dedans, l'âme religieuse sent bien qu'après tout Dieu ne peut pas avoir tort, que l'objection n'est qu'une tentative de l'ennemi pour lui faire déserter le drapeau de la vertu, et que porter envie au bonheur des méchants c'est insulter les enfants de Dieu. Dans la nuit où sa raison tâtonne avec angoisse, sa volonté ne se détache point de la loi du devoir ; plus que jamais elle tient *sa faible main* dans la *main paternelle* de ce Dieu dont on veut la séparer. Et alors le nuage se dissipe, la lumière se fait, le sens vrai de la vie se dévoile, la raison se remet d'accord avec la foi ; et la crise se termine, comme elle a commencé, par un acte d'amour.

Et le cœur alors devient digne d'entendre le dernier mot que la philosophie chrétienne ait à dire à l'innocent qui souffre. Elle lui dit

que ses souffrances, qui lui sont devenues un mérite par la sérénité de leur acceptation, sont un mérite réversible sur d'autres âmes. Comme le Sauveur a, par sa Passion, racheté le genre humain tout entier en payant la dette de ce grand insolvable, ainsi les épreuves que le chrétien endure peuvent devenir, en union avec ces mérites infinis, le prix d'une autre âme, ou la rançon d'un peuple tout entier, ou la force invisible qui assure le triomphe de quelque sainte cause. Ainsi les larmes de Monique ont préparé la conversion d'Augustin avec une efficacité qu'un saint évêque d'Afrique avait osé garantir d'avance. Ainsi Jeanne d'Arc a plus fait peut-être pour nos aïeux par son supplice que par ses victoires. « Ainsi, dit Joseph de Maistre, qui a creusé jusqu'à ses dernières profondeurs le magnifique mystère du dévouement expliquant le douloureux mystère de la souffrance, ainsi il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI, ou dans celui de Mme Elisabeth, sa céleste sœur, tel mouvement, telle acceptation capables de sauver la France. »

Ces acceptations qui transfigurent la souffrance sont le secret de Dieu. Mais souvent, quand le sacrifice a été consommé par la mort, Dieu permet que ce sublime secret transpire et que le problème de la douleur reçoive par des révélations d'outre-tombe sa solution dernière et splendide. Le peu qu'on apprend ainsi permet d'en deviner beaucoup plus ; il nous fait toucher du doigt le *substratum* mystérieux de dévouements et de sacrifices sur lequel reposent tels grands effets qui semblent et qui sont hors de toute proportion avec leurs causes visibles. Combien d'immolations volontairement cherchées ou héroïquement acceptées dans tous les siècles de l'Église, pour sauver les grandes œuvres catholiques d'une destruction qui semblait inévitable ! Au siècle dernier, combien de vies joyeusement offertes, combien de souffrances du corps ou de l'âme embrassées avec amour pour la prolongation de ce pontificat de Pie IX qui put ainsi dépasser les années de Pierre ! Et quand on regarde les choses par ce côté, qui est le vrai, comme on comprend que si le sacrifice du Calvaire est le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu pour le monde, la volontaire oblation que

l'homme fait du sang de son cœur en union avec le sang divin est le chef-d'œuvre de l'amour qui monte de l'homme à Dieu ! »[1]

Nous ne pouvons poursuivre cette analyse, qui exigerait de trop grands développements et des aperçus parfois trop philosophiques. Il sera plus pratique et plus intéressant pour nos lecteurs, après avoir vu la manière générale dont procède de Maistre, de lire quelques pages de ce magistral traité. Nous reproduisons donc un de ses *entretiens*[2] et faisons des vœux pour que cette vigoureuse dialectique inspire aux jeunes gens la pensée et le désir de se procurer un si beau livre afin de l'étudier à fond.

*
* *

Le comte. — Au point où nous ont amené nos conversations précédentes, je dis qu'il ne faut avoir aucune répugnance à croire et à dire qu'on prie Dieu, comme on prie un souverain, et que la prière a, dans l'ordre supérieur comme dans l'ordre temporel, le pouvoir d'obtenir des grâces et de prévenir des maux.

Le chevalier. — Il faut que je vous le dise franchement : ce sujet de la prière que vous avez traité est un de ceux où, sans trouver dans mon esprit aucune dénégation formelle, je ne vois cependant les objets que d'une manière confuse. Jamais je ne me suis moqué de mon curé lorsqu'il menaçait ses paroissiens de la grêle ou de la nielle, parce qu'ils n'avaient pas assisté à la messe le dimanche ; cependant j'observe un ordre si invariable dans les phénomènes physiques, que je ne comprends pas trop comment les prières de ces pauvres petits hommes pourraient avoir quelque influence sur ces phénomènes. L'électricité, par exemple, est nécessaire au monde comme le feu ou la lumière : et puisqu'il ne peut se passer d'électricité, comment pourrait-il se passer de tonnerre ? La foudre est un météore comme la rosée ; le premier est terrible pour nous ; mais qu'importe à la nature, qui n'a peur de rien ? Lorsqu'un météorologiste s'est assuré,

(1) A. de Margerie, *Joseph de Maistre*.
(2) Les *soirées* sont divisées en entretiens.

par une suite d'observations exactes, qu'il doit tomber dans un certain pays tant de pouces d'eau par an, il se met à rire en assistant à des prières publiques pour la pluie. Je ne l'approuve point : mais pourquoi vous cacher que les plaisanteries des physiciens me font éprouver un certain malaise intérieur? Encore une fois, je ne veux point argumenter contre les idées reçues ; mais cependant faudra-t-il donc prier pour que la foudre se civilise, pour que les tigres s'apprivoisent et que les volcans ne soient plus que des illuminations ? Le Sibérien demandera-t-il au ciel des oliviers, ou le Provençal du klukwa [1] ?

Et que dirons-nous de la guerre, sujet éternel de nos supplications ou de nos actions de grâces ? Partout on demande la victoire, sans pouvoir ébranler la règle générale qui l'adjuge *aux plus gros bataillons*. L'injustice sous les lauriers traînant à sa suite le bon droit vaincu et dépouillé, ne vient-elle pas nous étourdir tous les jours avec ses insupportables *Te Deum ?* Bon Dieu ! qu'a donc de commun la protection céleste avec toutes ces horreurs que j'ai vues de trop près ? Toutes les fois que ces cantiques de la victoire ont frappé mon oreille, toutes les fois même que j'y ai pensé,

Je n'ai cessé de voir tous ces voleurs de nuit
Qui, dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement armés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles ;
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leur logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, les enfants et les femmes......

LE COMTE. — Ah ! je vous arrête, mon cher chevalier, vous citez Voltaire ! Je ne suis pas assez sévère pour vous priver du plaisir de rappeler en passant quelques mots heureux tombés de cette plume étincelante ; mais vous le citez comme autorité, et cela n'est pas permis chez moi.

(1) Petite baie rouge dont on fait des confitures et une boisson acidulée, très appréciée des malheureux déportés.

Le chevalier. — Cependant il n'existe plus : comment peut-on conserver tant de rancune contre les morts ?

Le comte. — Mais ses œuvres ne sont pas mortes ; elles vivent, elles nous tuent : il me semble que ma haine est suffisamment justifiée.

Le chevalier. — A la bonne heure ; mais permettez-moi de vous le dire, il ne faut pas que ce sentiment, quoique bien fondé dans son principe, nous rende injustes envers un si beau génie, et ferme nos yeux sur ce talent universel qu'on doit regarder comme une brillante propriété de la France.

Le comte. — Beau génie tant qu'il vous plaira, M. le chevalier ; il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contre-cœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infaillible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les Œuvres de Ferney, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui condamnait les livres *in odium auctoris* [1] ; en vérité rien n'était plus juste : refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons. Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés ; mais puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excès, bien plus répréhensible qu'on ne le croit, d'exalter sans mesure les écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit : « Un esprit corrompu ne fut jamais sublime. » Rien n'est plus vrai, et c'est pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que joli ; j'excepte la tragédie, où la nature de l'ouvrage le forçait d'exprimer de nobles sentiments étrangers à son caractère ; et même encore sur la scène, qui est son triomphe, il ne trompe pas des yeux exercés. Dans ses meilleures pièces, il ressemble à ses deux grands rivaux,

(1) Par aversion pour l'auteur.

comme le plus habile hypocrite ressemble à un saint. Je n'entends point d'ailleurs contester son mérite dramatique, je m'en tiens à ma première observation : dès que Voltaire parle en son nom, il n'est que *joli ;* rien ne peut l'échauffer, pas même la bataille de Fontenoy. *Il est charmant*, dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique. Du reste, je ne puis souffrir l'exagération qui le nomme *universel*. Certes, je vois de belles exceptions à cette universalité. Il est nul dans l'ode : et qui pourrait s'en étonner ? l'impiété réfléchie avait tué chez lui la flamme divine de l'enthousiasme. Il est encore nul, et même jusqu'au ridicule, dans le drame lyrique, son oreille ayant été absolument fermée aux beautés harmoniques comme ses yeux l'étaient à celles de l'art. Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait ?) lourd et grossier dans la comédie ; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaie la satire, il glisse dans le libelle ; il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style, aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire : la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poème *épique*, je n'ai pas le droit d'en parler : car pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et pour le lire il faut être éveillé. Une monotonie assoupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la Bible et ses ennemis : il blasphème ou il insulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime ; c'est une grimace.

N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fut écrit sur son visage ? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage :* jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait su peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a

autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encore la luxure et la haine ; cette bouche, — je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute, — ce *rictus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme !

Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah ! qu'il nous a fait de mal ! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de ses poisons qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre. C'est en vain que, pour voiler d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénelon, avec la même plume qui peignit les joies célestes, avait écrit le livre *du Prince*, il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui ; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilège, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes ; il ose du fond de son néant lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle L'INFAME. Abandonné de Dieu, qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres

cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve ; il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer, qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux extrêmes limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment ! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver ? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau.

Le chevalier. — Citoyen, voyons votre pouls.

Le comte. — Ah ! vous me citez encore un de vos amis ! mais je vous répondrai comme lui : Voyez plutôt l'hiver sur ma tête. Ces cheveux blancs vous déclarent assez que le temps du fanatisme et même des simples exagérations a passé pour moi. Il y a d'ailleurs une certaine *colère rationnelle* qui s'accorde fort bien avec la sagesse; l'Esprit-Saint lui-même l'a déclarée formellement exempte de péché.

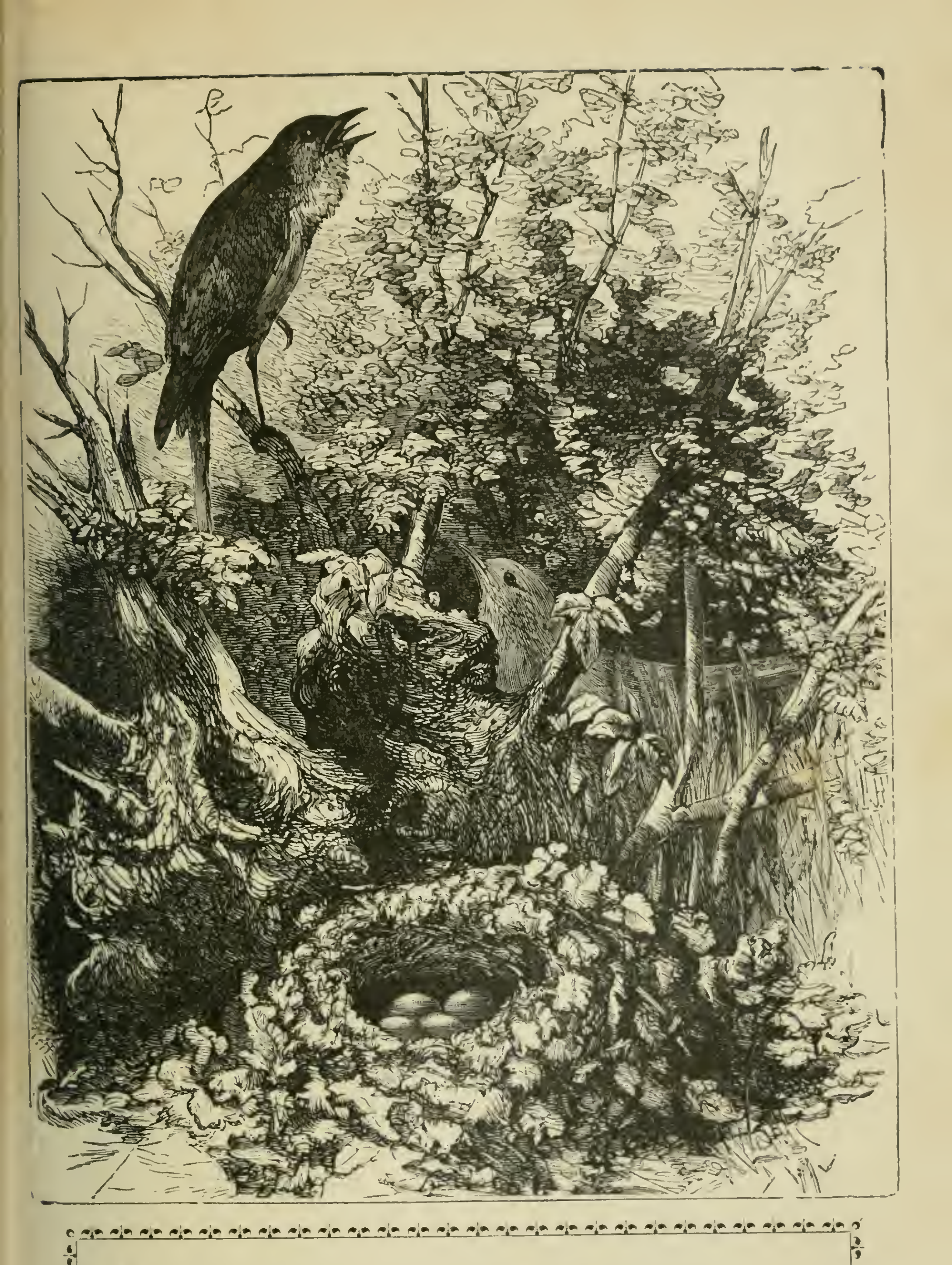
Le sénateur. — Après la *sortie rationnelle* de notre ami, que pourrais-je ajouter sur l'*homme universel* ? Mais croyez, mon très cher chevalier, qu'en vous appuyant malheureusement sur lui, vous venez de nous exposer à la tentation la plus perfide qui puisse se présenter à l'esprit humain : c'est celle de croire aux lois invariables de la nature. Ce système a des apparences séduisantes, et il mène droit à ne plus prier, c'est-à-dire à perdre la vie spirituelle ; car la prière est la respiration de l'âme ; et qui ne prie plus, ne vit plus. Point de religion sans prière, a dit ce même Voltaire que vous venez de citer : rien de plus évident ; et par une conséquence nécessaire, point de prière, point de religion. C'est à peu près l'état où nous sommes réduits : car les hommes n'ayant jamais prié qu'en vertu d'une Religion révélée (ou reconnue pour telle), à mesure qu'ils se sont approchés du déisme, qui n'est rien et

ne peut rien, ils ont cessé de prier et maintenant vous les voyez courbés vers la terre, uniquement occupés de lois et d'études physiques, et n'ayant plus le moindre sentiment de leur dignité naturelle. Tel est le malheur de ces hommes qu'ils ne peuvent même plus désirer leur propre régénération, non point seulement par la raison connue qu'on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas, mais parce qu'ils trouvent dans leur abrutissement moral je ne sais quel charme affreux qui est un châtiment épouvantable. C'est donc en vain qu'on leur parlerait de ce qu'ils sont et de ce qu'ils devaient être. Plongés dans l'atmosphère divine, ils refusent de vivre, tandis que s'ils voulaient seulement ouvrir la bouche, ils attireraient l'esprit. Tel est l'homme qui ne prie plus ; et si le culte public (il ne faudrait pas d'autre preuve de son indispensable nécessité) ne s'opposait pas un peu à la dégradation universelle, je crois, sur mon honneur, que nous deviendrions enfin de véritables brutes. Aussi rien n'égale l'antipathie des hommes dont je vous parle pour ce culte et pour ses ministres. De tristes confidences m'ont appris qu'il en est pour qui l'air d'une église est une espèce de mofette qui les oppresse au pied de la lettre, et les oblige de sortir ; tandis que les âmes saines s'y sentent pénétrées de je ne sais quelle rosée spirituelle qui n'a point de nom, mais qui n'en a point besoin, car personne ne peut la méconnaître.

Votre Vincent de Lérins a donné une règle fameuse en fait de religion : il a dit qu'il fallait croire ce qui a été cru TOUJOURS, PARTOUT et PAR TOUS. Il n'y a rien de si vrai et de si généralement vrai. L'homme, malgré sa fatale dégradation, porte toujours des marques évidentes de son origine divine, de manière que toute croyance universelle est toujours plus ou moins vraie ; c'est-à-dire que l'homme peut bien avoir couvert et, pour ainsi dire, *encroûté* la vérité par les erreurs dont il l'a surchargée ; mais ces erreurs seront locales, et la vérité universelle se montrera toujours. Or, les hommes ont toujours et partout prié. Ils ont pu sans doute prier mal : ils ont pu demander ce qu'il ne fallait pas, ou ne pas demander ce qu'il

fallait, et voilà l'homme ; mais toujours ils ont prié, et voilà Dieu. Le beau système des lois invariables nous mènerait droit au fatalisme, et ferait de l'homme une statue. Je proteste, comme notre ami l'a fait hier, que je n'entends point insulter la raison. Je la respecte infiniment malgré tout le mal qu'elle nous a fait ; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que toutes les fois qu'elle se trouve opposée *au sens commun*, nous devons la repousser comme une empoisonneuse. C'est elle qui a dit : Rien ne doit arriver que ce qui arrive, rien n'arrive que ce qui doit arriver. Mais le bon sens a dit : Si vous priez, telle chose qui devait arriver, n'arrivera pas ou pourra ne pas arriver ; en quoi le sens commun a fort bien raisonné, tandis que la raison n'avait pas le sens commun. Et peu importe, au reste, qu'on puisse opposer à des vérités prouvées certaines subtilités dont le raisonnement ne sait pas se tirer sur-le-champ ; car il n'y a pas de moyen plus infaillible de donner dans les erreurs les plus grossières et les plus funestes que de rejeter tel ou tel dogme, uniquement parce qu'il souffre une objection que nous ne savons pas résoudre !

Le comte. — Vous avez parfaitement raison, mon cher sénateur : aucune objection ne peut être admise contre la vérité, autrement la vérité ne serait plus vérité. Dès que son caractère est reconnu, l'insolubilité de l'objection ne suppose plus qu'un défaut de connaissances de la part de celui qui ne sait pas la résoudre. On a appelé en témoignage contre Moïse l'histoire, la chronologie, l'astronomie, la géologie, etc. Les objections ont disparu devant la véritable science ; mais ceux-là furent grandement sages qui les méprisèrent avant tout examen, ou qui ne les examinèrent que pour trouver la réponse, mais sans douter jamais qu'il y en eût une. L'objection mathématique même doit être méprisée : car elle sera sans doute une vérité démontrée ; mais jamais on ne pourra démontrer qu'elle contredise la vérité antérieurement démontrée. Posons en fait que par un accord suffisant de témoignages historiques (que je suppose seulement), il soit parfaitement prouvé qu'Archimède brûla la flotte de Marcellus avec un miroir ardent : toutes les objec-



Les nombreux oiseaux qui nichent dans les bocages voisins. (P. 199.)

tions de la géométrie disparaissent. Elle aura beau me dire : Mais ne savez-vous pas que tout miroir ardent réunit les rayons au quart de son diamètre de sphéricité ; que vous ne pouvez éloigner le foyer sans diminuer la chaleur, à moins que vous n'agrandissiez le miroir en proportion suffisante, et qu'en donnant le moindre éloignement possible à la flotte romaine, le miroir capable de la brûler n'aurait pas été moins grand que la ville de Syracuse ? Qu'avez-vous à répondre à cela ? — Je lui dirai : J'ai à vous répondre qu'Archimède brûla la flotte romaine avec un miroir ardent. Kircher vient ensuite m'expliquer l'énigme : il retrouve le miroir d'Archimède, et des écrivains ensevelis dans la poussière des bibliothèques en sortent pour rendre témoignage au génie de ce docte moderne : j'admirerai fort Kircher; je le remercierai même : cependant je n'avais pas besoin de lui pour croire. On disait jadis au célèbre Copernic : Si votre système était vrai, Vénus aurait des phases comme la lune : elle n'en a pas cependant ; donc toute la nouvelle théorie s'évanouit: c'était une objection mathématique dans toute la force du terme. Suivant une ancienne tradition dont je ne sais plus retrouver l'origine dans ma mémoire, il répondit : J'avoue que je n'ai rien à répondre ; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse. En effet, Dieu fit la grâce (mais après la mort du grand homme) que Galilée trouvât les lunettes d'approche avec lesquelles il vit les phases ; de manière que *l'objection insoluble* devint le complément de la démonstration. Cet exemple fournit un argument qui me paraît de la plus grande force dans les discussions religieuses, et plus d'une fois je m'en suis servi avec avantage à l'égard de quelques bons esprits.

Le chevalier. — Vous me rappelez une anecdote de ma première jeunesse. Il y avait chez moi un vieil abbé *Poulet*, véritable meuble du château, qui avait jadis enseigné mon père et mes oncles, et qui se serait fait pendre pour toute la famille; un peu morose et grondant toujours ; au demeurant, le meilleur des humains. J'étais entré un jour dans son cabinet, et la conversation étant tombée, je ne sais comment, sur les flèches des anciens : « Savez-vous bien, me dit-il,

M. le chevalier, ce que c'était qu'une flèche antique, et quelle en était la vitesse? Elle était telle que la garniture de plomb qui servait, pour ainsi dire, de lest à la flèche, s'échauffait quelquefois par le frottement de l'air au point de se dissoudre ! » Je me mis à rire. « Allons donc, mon cher abbé, vous radotez : croyez-vous qu'une flèche antique allât plus vite qu'une balle moderne chaussée d'une arquebuse rayée? Vous voyez cependant que cette balle ne fond pas. » Il me regarda avec un certain rire grimacier qui m'aurait montré toutes ses dents, s'il en avait eu, et qui voulait dire assez clairement : Vous n'êtes qu'un *blanc-bec* ; puis il alla prendre sur un guéridon vermoulu un vieil Aristote qu'il apporta sur la table. Il le feuilleta pendant quelques instants ; frappant ensuite du revers de la main sur l'endroit qu'il avait trouvé : « Je ne radote point, dit-il ; voilà un texte que les plus jolis arquebusiers du monde n'effaceront jamais, » et il fit une marque sur la marge avec l'ongle du pouce. Souvent il m'est arrivé de penser à ce plomb des anciennes flèches, que vous me rappelez encore en ce moment. Si ce qu'en dit Aristote est vrai, voilà encore une vérité qu'il faudra admettre en dépit d'une objection insoluble tirée de la physique.

Le comte. — Sans doute, si le fait est prouvé, ce que je ne puis examiner dans ce moment. Il me suffit de tirer de la masse de ces faits une théorie générale, une espèce de formule qui serve à la résolution de tous les cas particuliers. Je veux dire : « Que toutes les fois qu'une proposition sera prouvée par le genre de preuve qui lui appartient, l'objection quelconque, *même insoluble, ne doit plus être écoutée.* » Il résulte seulement de l'impuissauce de répondre, que les deux propositions, tenues pour vraies, ne se trouvent nullement en contradiction; ce qui peut toujours arriver lorsque la contradiction n'est pas, comme on dit, *dans les termes.*

Le chevalier. — Je voudrais comprendre cela mieux.

Le comte. — Aucune autorité dans le monde, par exemple, n'a droit de révéler que trois ne sont qu'un : car un et trois me sont connus, et comme le sens attaché aux termes ne change pas dans les

deux propositions, vouloir me faire croire que trois et un sont et ne sont pas la même chose, c'est m'ordonner de croire de la part de Dieu que Dieu n'existe pas. Mais si l'on me dit que trois personnes ne font qu'une nature : pourvu que la révélation, d'accord encore, quoique sans nécessité, avec les spéculations les plus solides de la psychologie, et même avec les traditions plus ou moins obscures de toutes les nations, me fournisse une démonstration suffisante, je suis prêt à croire ! Et peu m'importe que trois ne soient pas un, car ce n'est pas de quoi il s'agit, mais de savoir si trois personnes ne peuvent être une seule nature, ce qui fait une tout autre question.

Le sénateur. — En effet, la contradiction ne pouvant être affirmée ni des choses, puisqu'on ne les connaît pas, ni des termes, puisqu'ils ont changé, où serait-elle, s'il vous plaît ? Permis donc aux stoïciens de nous dire que cette proposition, *il pleuvra demain*, est aussi certaine et aussi immuable dans l'ordre des destinées que cette autre, *il a plu hier* ; et permis à eux encore de nous embarrasser, s'ils le pouvaient, par les sophismes les plus éblouissants. Nous les laisserons dire, car l'objection ne doit point être admise contre la démonstration qui résulte de la croyance innée de tous les hommes. Si vous m'en croyez donc, M. le chevalier, vous continuerez à faire chez vous lorsque vous y serez, les prières des *Rogations*. Il sera même bon, en attendant, de prier Dieu pour qu'il vous fasse la grâce de retourner chez vous, en laissant dire de même ceux qui vous objecteraient qu'il est décidé d'avance si vous reverrez ou non votre chère patrie.

Le comte. — Quoique je sois, comme vous l'avez vu, intimement persuadé que le sentiment général de tous les hommes forme, pour ainsi dire, des vérités d'intuition devant lesquelles tous les sophismes du raisonnement disparaissent, je crois cependant comme vous, M. le sénateur, que, sur la question présente, nous n'en sommes pas du tout réduits aux sentiments ; car, d'abord, si vous y regardez de près, vous sentirez le sophisme sans pouvoir bien l'éclaircir. Cette proposition : *il a plu hier*, n'est pas plus sûre que l'autre, *il pleuvra demain* : sans doute, *si en effet il doit pleuvoir ;* mais c'est précisément

de quoi il s'agit, de manière que la question recommence. En second lieu, et c'est ici le principal, je ne vois point ces règles immuables, et cette chaîne inflexible des événements dont on a tant parlé. Je ne vois, au contraire, dans la nature, que des ressorts souples, tels qu'ils doivent être libres, qui se combinent fréquemment sur la terre avec les lois matérielles de la nature. Voyez en combien de manières et jusqu'à quel point nous influons sur la reproduction des plantes. La greffe, par exemple, est ou n'est pas une loi de la nature, suivant que l'homme existe ou n'existe pas. Vous nous parlez, M. le chevalier, d'une certaine quantité d'eau précisément due à chaque pays dans le cours d'une année. Comme je me suis jamais occupé de météorologie, je ne sais ce qu'on a dit sur ce point ; bien qu'à vous dire la vérité, l'expérience me semble impossible, du moins avec une certitude même approximative. Quoi qu'il en soit, il ne peut s'agir ici que d'une année commune : à quelle distance placerons-nous donc les deux termes de la période ? Ils sont peut-être éloignés de dix ans, peut-être de cent. Mais je veux faire beau jeu à ces raisonneurs. J'admets que, dans chaque année, il doive tomber dans chaque pays précisément la même quantité d'eau : ce sera la loi invariable ; mais la distribution de cette eau sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la *partie flexible* de la loi. Ainsi vous voyez qu'avec vos lois *invariables* nous pourrons fort bien encore avoir des inondations et des sécheresses ; des pluies *générales* pour le monde, et des pluies *d'exception* pour ceux qui ont su les demander [1]. Nous ne prierons donc point pour que l'olivier croisse en Sibérie, et le *klukwa* en Provence ; mais nous prierons pour que l'olivier ne gèle point dans les campagnes d'Aix, comme il arriva en 1709, et pour que le *klukwa* n'ait point trop chaud pendant votre rapide été. Tous les philosophes de notre siècle ne parlent que de lois invariables ; je le crois : il ne s'agit pour eux que d'empêcher l'homme de prier, et c'est le moyen infaillible d'y parvenir. De là vient la colère de ces mécréants lorsque les prédica-

(1) *Pluviam voluntariam* segregabis, *Deus, hæreditati tuæ*, dit David. (Vous mettrez à part pour vos enfants la pluie que vous envoyez au gré de votre volonté).

teurs ou les écrivains moralistes se sont avisés de nous dire que les fléaux matériels de ce monde, tels que les volcans, les tremblements de terre, etc., étaient des châtiments divins. Ils nous soutiennent, eux, qu'il était rigoureusement nécessaire que Lisbonne fût détruite le 1er novembre 1755 ; comme il était nécessaire que le soleil se levât le même jour : belle théorie en vérité et tout à fait propre à perfectionner l'homme ! Je me rappelle que je fus indigné un jour en lisant le sermon qu'Herder adresse quelque part à Voltaire, au sujet de son poème sur ce désastre de Lisbonne : « Vous osez, lui dit-il sérieusement, vous plaindre à la Providence de la destruction de cette ville : vous n'y pensez pas ! c'est un blasphème formel contre l'*éternelle sagesse*. Ne savez-vous pas que l'homme, ainsi que ses poutres et ses tuiles, est *débiteur du néant*, et que tout ce qui existe doit payer sa dette ? Les éléments s'assemblent, les éléments se désunissent ; *c'est une loi nécessaire de la nature :* qu'y a-t-il donc là d'étonnant ou qui puisse motiver une plainte ? »

N'est-ce pas, messieurs, que voilà une belle consolation et bien digne de l'honnête comédien qui enseignait le panthéisme dans ses écrits ? Mais la philosophie n'en sait pas davantage. Depuis Épictète jusqu'à la fin des siècles, ce sera sa manière invariable et *sa loi nécessaire*. Elle ne connaît pas l'huile de la consolation. Elle dessèche, elle racornit le cœur et lorsqu'elle a endurci un homme, elle croit avoir fait un sage [1]. Voltaire, au surplus, avait répondu d'avance à son critique dans ce même poème sur le désastre de Lisbonne :

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes :
O rêves des savants ! ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne et n'est point enchaîné :
Par son choix bienfaisant tout est déterminé ;
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.

(1) Il y a autant de différence entre la véritable morale et la leur (celle des philosophes stoïciens et épicuriens) qu'il y en a entre la joie et la patience ; car leur tranquillité n'est fondée que sur la nécessité. (Leibnitz.)

Jusqu'ici il serait impossible de dire mieux ; mais comme s'il se repentait d'avoir parlé raison, il ajoute tout de suite :

> Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?
> Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.

Ici commencent les questions téméraires : Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ? Le catéchisme et le sens commun répondent de concert : *Parce que nous le méritons.* Voilà le nœud fatal sagement délié, et jamais on ne s'écartera de cette solution sans déraisonner. En vain ce même Voltaire s'écriera :

> Direz-vous en voyant cet amas de victimes :
> Dieu s'est vengé ; leur mort est le prix de leurs crimes ?
> Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
> Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?

Mauvais raisonnement ! Défaut d'attention et d'analyse. Sans doute qu'il y avait des enfants à Lisbonne comme il y en avait à Herculanum, l'an 79 de notre ère ; comme il y en avait au temps du déluge. Lorsque Dieu punit une société quelconque pour les crimes qu'elle a commis, il fait justice comme nous la faisons nous-mêmes dans ces sortes de cas, sans que personne s'avise de s'en plaindre. Une ville se révolte : elle massacre les représentants du souverain : elle lui ferme ses portes ; elle se défend contre lui ; elle est prise. Le prince la fait démanteler et la dépouille de tous ses privilèges ; personne ne blâmera ce jugement sous le prétexte des innocents renfermés dans la ville. Ne traitons jamais deux questions à la fois. La ville a été punie à cause de son crime, et sans ce crime elle n'aurait pas souffert. Voilà une proposition vraie et indépendante de toute autre. Me demanderez-vous ensuite pourquoi les innocents ont été enveloppés dans la même peine ? C'est une autre question à laquelle je ne suis nullement obligé de répondre. Je pourrais avouer que je n'y comprends rien, sans altérer l'évidence de la première proposition. Je puis aussi répondre que le souverain est dans

l'impossibilité de se conduire autrement, et je ne manquerais pas de bonnes raisons pour l'établir.

Le chevalier. — Permettez-moi de vous le demander : qui empêcherait ce bon roi de prendre sous sa protection les habitants de cette ville demeurés fidèles, de les transporter dans quelque province plus heureuse, pour les y faire jouir, je ne dis pas des mêmes privilèges, mais de privilèges encore plus grands et plus dignes de leur fidélité ?

Le comte. — C'est précisément ce que fait Dieu, lorsque des innocents périssent dans une catastrophe générale : mais revenons. Je me flatte que Voltaire n'avait pas plus sincèrement pitié que moi de ces malheureux enfants sur le sein maternel écrasés et sanglants ; mais c'est folie de les citer pour contredire le prédicateur qui s'écrie: Dieu s'est vengé, ces maux sont le prix de nos crimes ! car rien n'est plus vrai en général. Il s'agit seulement d'expliquer pourquoi l'innocent est enveloppé dans la peine portée contre les coupables : mais comme je vous le disais tout à l'heure, ce n'est qu'une objection ; et si nous faisions plier les vérités devant les difficultés, il n'y a plus de philosophie. Je doute d'ailleurs que Voltaire, qui écrivait si vite, ait fait attention qu'au lieu de traiter une question particulière, relative à l'événement dont il s'occupait dans cette occasion, il en traitait une générale ; et qu'il demandait, sans s'en apercevoir, pourquoi les enfants qui n'ont pu encore ni mériter ni démériter sont sujets dans tout l'univers aux mêmes maux qui peuvent affliger les hommes faits ? Car s'il est décidé qu'un certain nombre d'enfants doivent périr, je ne vois pas comment il leur importe de mourir d'une manière plutôt que d'une autre. Qu'un poignard traverse le cœur d'un homme, ou qu'un peu de sang s'accumule dans son cerveau, il tombe mort également ; mais dans le premier cas on dit qu'il a fini ses jours par une mort violente. Pour Dieu, cependant, il n'y a point de mort violente. Une lame d'acier placée dans le cœur est une maladie, comme un simple durillon que nous appellerions *polype*.

Il faudrait donc s'élever encore plus haut, et demander en vertu de quelle cause il est devenu nécessaire qu'une foule d'enfants meurent à leur naissance, une foule d'autres avant l'âge de deux ans ; d'autres encore en très grand nombre, avant l'âge de raison. Toutes ces questions faites dans un esprit d'orgueil et de contention sont tout à fait dignes de *Mathieu Garo*, mais si on les propose avec une respectueuse curiosité, elles peuvent exercer notre esprit sans danger. Platon s'en est occupé ; car je me rappelle que, dans son traité de la République, il amène sur la scène un certain Levantin, qui raconte beaucoup de choses sur les supplices de l'autre vie, éternels ou temporaires ; car il les distingue très exactement. Mais à l'égard des enfants morts avant l'âge de raison, Platon dit qu'au sujet de leur état dans l'autre vie, cet étranger racontait des choses qui ne valent pas la peine d'être répétées.

Pourquoi ces enfants naissent-ils, ou pourquoi meurent-ils ? Qu'arrivera-t-il d'eux un jour ? Ce sont des mystères peut-être inabordables ; mais il faut avoir perdu le sens pour argumenter de ce qui ne se comprend pas contre ce qui se comprend très bien.

Voulez-vous entendre un autre sophisme sur le même sujet ? C'est encore Voltaire qui vous l'offrira ; et toujours dans le même ouvrage:

> Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
> Que Londres, que Paris plongés dans les délices ?
> Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris !

Grand Dieu ! cet homme voulait-il que le Tout-Puissant convertît le sol de toutes les grandes villes en places d'exécution ? ou bien voulait-il que Dieu ne punît jamais, parce qu'il ne punit pas toujours, et partout, et dans le même moment ?

Voltaire avait-il donc reçu la balance divine pour peser les crimes des rois et des individus, et pour assigner ponctuellement l'époque des supplices ? Et qu'aurait-il dit, ce téméraire, si, dans le moment où il écrivait ces lignes insensées, au milieu de la ville plongée dans les délices, il eût pu voir tout à coup, dans un avenir si peu reculé,

le comité de salut public, le tribunal révolutionnaire, et les longues pages du *Moniteur* toutes rouges de sang humain ?

Au reste, la pitié est sans doute un des plus nobles sentiments qui honorent l'homme, et il faut bien se garder de l'éteindre, de l'affaiblir même dans les cœurs ; cependant lorsqu'on traite des sujets philosophiques, on doit éviter soigneusement toute espèce de poésie, et ne voir dans les choses que les choses mêmes. Voltaire, par exemple, dans le poème que je vous cite, nous montre cent mille infortunés que la terre dévore : mais d'abord, pourquoi cent mille ? il a d'autant plus tort qu'il pouvait dire la vérité sans briser la mesure, puisqu'il ne périt en effet dans cette horrible catastrophe qu'environ vingt mille hommes ; beaucoup moins, par conséquent, que dans un assez grand nombre de batailles que je pourrais vous nommer. Ensuite il faut considérer que, dans ces grands malheurs, une foule de circonstances ne sont que pour les yeux. Qu'un malheureux enfant, par exemple, soit écrasé sous la pierre, c'est un spectacle épouvantable pour nous ; mais pour lui, il est beaucoup plus heureux que s'il était mort d'une varioïe confluente ou d'une dentition pénible. Que trois ou quatre mille hommes périssent disséminés sur un grand espace, ou tout à la fois et d'un seul coup, par un tremblement de terre ou une inondation, c'est la même chose sans doute pour la raison ; mais pour l'imagination la différence est énorme : de manière qu'il peut très bien se faire qu'un de ces événements terribles que nous mettons au rang des plus grands fléaux de l'univers, ne soit rien dans le fait, je ne dis pas pour l'humanité en général, mais pour une seule contrée. Vous pouvez voir ici un nouvel exemple de ces lois à la fois souples et invariables qui régissent l'univers : regardons, si vous voulez, comme un point déterminé que, dans un temps donné, il doive mourir tant d'hommes dans un tel pays : voilà qui sera invariable ; mais la distribution de la vie parmi les individus, de même que le lieu et le temps des morts, forment ce que j'ai nommé la partie flexible de la loi ; de sorte qu'une ville entière peut être abîmée sans que la mortalité ait augmenté. Le fléau

peut même se trouver doublement juste, à raison des coupables qui ont été punis, et des innocents qui ont acquis par compensation une vie plus longue et plus heureuse. La toute-puissante sagesse qui règle tout, a des moyens si nombreux, si diversifiés, si admirables, que la partie accessible à nos regards devrait bien nous apprendre à révérer l'autre. J'ai eu connaissance, il y a bien des années, de certaines tables mortuaires faites dans une très petite province avec toute l'attention et tous les moyens possibles d'exactitude. Je ne fus pas médiocrement surpris d'apprendre, par le résultat de ces tables, que deux épidémies furieuses de petite vérole n'avaient point augmenté la mortalité des années où cette maladie avait sévi. Tant il est vrai que cette force cachée que nous appelons nature, a des moyens de compensation dont on ne se doute guère.

Le sénateur. — Un adage sacré dit que l'orgueil est le commencement de tous nos crimes ; je pense qu'on pourrait fort bien ajouter : Et de toutes nos erreurs. C'est lui qui nous égare en nous inspirant un malheureux esprit de contention qui nous fait chercher des difficultés pour avoir le plaisir de contester, au lieu de les soumettre au principe prouvé ; mais je suis fort trompé si les disputeurs eux-mêmes ne sentent pas intérieurement que c'est chose tout à fait vaine. Combien de disputes finiraient si tout homme était forcé de dire ce qu'il pense !

Le comte. — Je le crois tout comme vous, mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous faire observer un caractère particulier du christianisme, qui se présente à moi, à propos de ces calamités dont nous parlons. Si le christianisme était humain, son enseignement varierait avec les opinions humaines ; mais comme il part de l'Être immuable, il est immuable comme lui. Certainement cette Religion, qui est la mère de toute la bonne et véritable science qui existe dans le monde, et dont le plus grand intérêt est l'avancement de cette même science, se garde bien de nous l'interdire ou d'en gêner la marche. Elle approuve beaucoup, par exemple, que nous recherchions la nature de tous les agents physiques qui jouent un

rôle dans les grandes convulsions physiques. Quant à elle, qui se trouve en relation directe avec le souverain, elle ne s'occupe guère des ministres qui exécutent ses ordres. Elle sait qu'elle est faite pour prier et non pour disserter, puisqu'elle sait certainement tout ce qu'elle doit savoir. Qu'on l'approuve donc ou qu'on la blâme, qu'on l'admire ou qu'on la tourne en ridicule, elle demeure impassible ; et sur les ruines d'une ville renversée par un tremblement de terre, elle s'écrie au dix-huitième siècle, comme elle l'aurait fait au douzième :

« Nous vous en supplions, Seigneur, daignez nous protéger; raffermissez par votre grâce suprême cette terre ébranlée par nos iniquités, afin que les cœurs de tous les hommes connaissent que c'est votre courroux qui nous envoie ces châtiments, comme c'est votre miséricorde qui nous en délivre. »

Il n'y a pas là de lois immuables, comme vous le voyez ; maintenant c'est au législateur à savoir, en écartant même toute discussion sur la vérité des croyances, si une nation en corps gagne plus à se pénétrer de ces sentiments qu'à se livrer exclusivement à la recherche des causes physiques, à laquelle néanmoins je suis fort éloigné de refuser un très grand mérite de second ordre.

Le sénateur. — J'approuve fort que votre Église, qui a la prétention d'enseigner tout le monde, ne se laisse enseigner par personne ; et il faut sans doute qu'elle soit douée d'une grande confiance en elle-même, pour que l'opinion ne puisse absolument rien sur elle. En votre qualité de Latin....

Le comte. — Qu'appelez-vous donc *Latin*? Sachez, je vous en prie, qu'en matière de religion je suis *Grec* tout comme vous.

Le sénateur. — Allons donc, mon bon ami, ajournons la plaisanterie, si vous le voulez bien.

Le comte. — Je ne plaisante point du tout, je vous l'assure : le symbole des Apôtres n'a-t-il pas été écrit en grec avant de l'être en latin? Les symboles *grecs* de Nicée et de Constantinople, et celui de saint Athanase, ne contiennent-ils pas ma foi? et ne devrais-je pas mourir pour en défendre la vérité? J'espère que je suis de la religion

de saint Paul et de saint Luc, qui étaient *Grecs*. Je suis de la religion de saint Ignace martyr, de saint Justin, de saint Athanase, de saint Grégoire de Nysse, de saint Cyrille, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Épiphane, de tous les saints, en un mot, qui sont sur vos autels et dont vous portez les noms, et nommément de saint Chrysostome dont vous avez retenu la liturgie. J'admets tout ce que ces grands et saints personnages ont admis : je regrette tout ce qu'ils ont regretté ; je reçois de plus comme évangile tous les conciles œcuméniques convoqués dans la *Grèce d'Asie* ou dans la *Grèce d'Europe*. Je vous demande s'il est possible d'être plus Grec?

Le sénateur. — Ce que vous dites là me fait bien naître une idée que je crois juste. Si jamais il était question d'un traité de paix entre nous, on pourrait proposer le *statu quo ante bellum*. [1]

Le comte — Et moi, je signerais sur-le-champ ! Mais qu'est-ce donc que vous vouliez dire sur ma qualité de *Latin?*

Le sénateur. — Je voulais dire qu'en votre qualité de *Latin*, vous en revenez toujours à l'autorité. Je m'amuse souvent à vous voir dormir sur cet oreiller. Au surplus, quand même je serais protestant, nous ne disputerions pas aujourd'hui : car c'est, à mon avis, très bien, très justement, et même, si vous voulez, très philosophiquement fait d'établir comme dogme national, que tout fléau du ciel est un châtiment : et quelle société humaine n'a pas cru cela? Quelle nation antique ou moderne, civilisée ou barbare, et dans tous les systèmes possibles de religion, n'a pas regardé ces calamités comme l'ouvrage d'une puissance supérieure qu'il était possible d'apaiser? Oui, l'on peut et l'on doit assurer, en général, que tout mal physique est un châtiment ; et qu'ainsi ceux que nous appelons *les fléaux du ciel*, sont nécessairement la suite d'un grand crime national, ou de l'accumulation des crimes individuels ; de manière que chacun de ces fléaux pouvait être prévenu, d'abord par une vie meilleure, et ensuite par la prière. Ainsi nous laisserons dire les sophistes avec leurs lois

(1) Revenir à ce qui existait avant le schisme.

éternelles et immuables, qui n'existent que dans leur imagination, et qui ne tendent à rien moins qu'à l'extinction de toute moralité, et à l'abrutissement absolu de l'espèce humaine [1]. Il faut de l'électricité, disiez-vous, M. le chevalier : donc il nous faut des tonnerres et des foudres, comme il nous faut de la rosée ; vous pourriez ajouter encore : comme il nous faut des loups, des tigres, des serpents à sonnettes, etc., etc. — Je l'ignore en vérité. L'homme étant dans un état de dégradation aussi visible que déplorable, je n'en sais pas assez pour décider quel être et quel phénomène sont dus uniquement à cet état. D'ailleurs, dans celui même où nous sommes, on se passe fort bien de loups en Angleterre : pourquoi, je vous prie, ne s'en passerait-on pas ailleurs? Je ne sais point du tout s'il est nécessaire que le tigre soit ce qu'il est : je ne sais pas même s'il est nécessaire qu'il y ait des tigres, ou, pour vous parler franchement, je me tiens sûr du contraire. Qui peut oublier la sublime prérogative de l'homme : « Que partout où il se trouve établi en nombre suffisant, les animaux qui l'entourent doivent le servir, l'amuser ou disparaître? » Mais parlons, si l'on veut, de la folle hypothèse de l'optimisme : supposons que le tigre doive être, et de plus être ce qu'il est, dirons-nous : « Donc il est nécessaire qu'un de ces animaux entre aujourd'hui dans une telle habitation, et qu'il y dévore dix personnes? » Il faut que la terre recèle dans son sein diverses substances qui, dans certaines circonstances données, peuvent s'enflammer ou se vaporiser, et produire un tremblement de terre : fort bien ; ajouterons-nous : « Donc il était nécessaire que, le 1er novembre 1755, Lisbonne entière pérît par une de ces catastrophes? L'explosion n'aurait pu se faire ailleurs, dans un désert, par exemple, ou sous le bassin des mers, ou à cent pas de la ville? Les habitants ne pouvaient être avertis, par de légères secousses préliminaires, de se mettre à l'abri par la fuite? » Toute

(1) Non seulement les soins et les travaux, mais encore les prières sont utiles, Dieu ayant eu ces prières en vue avant qu'il eût réglé les choses ; et non seulement ceux qui prétendent, sous le vain prétexte de la nécessité des événements, qu'on peut négliger les soins que les affaires demandent mais encore ceux qui raisonnent contre les prières, tombent dans ce que les anciens appelaient déjà le *sophisme paresseux*. (Leibnitz.)

raison humaine non sophistiquée se révoltera contre de pareilles conséquences.

Le comte. — Sans doute, et je crois que le bon sens universel a incontestablement raison lorsqu'il s'en tient à l'étymologie dont lui-même est l'auteur. Les *fléaux* sont destinés à nous *battre* [1] ; et nous somme *battus* parce que nous le méritons. Nous pouvions sans doute ne pas le mériter, et même après l'avoir mérité, nous pouvons obtenir grâce. C'est là, ce me semble, le résultat de tout ce qu'on peut dire de sensé sur ce point ; et c'est encore un des cas assez nombreux où la philosophie, après de longs et pénibles détours, vient enfin se délasser dans la croyance universelle. Vous sentez donc assez, M. le chevalier, combien je suis contraire à votre comparaison des nuits et des jours [2]. Le cours des astres n'est pas un mal : c'est, au contraire, une règle constante et un bien qui appartient à tout le genre humain; mais le mal qui n'est qu'un châtiment, comment pourrait-il être nécessaire? L'innocence pouvait le prévenir ; la prière peut l'écarter : toujours j'en reviendrai à ce grand principe. Remarquez à ce sujet un étrange sophisme de l'impiété, ou, si vous voulez, de l'ignorance ; car je ne demande pas mieux que de voir celle-ci à la place de l'autre. Parce que la toute-puissante bonté sait employer un mal pour en exterminer un autre, on croit que le mal est une portion intégrante du tout. Rappelons-nous ce qu'a dit la sage antiquité : Que Mercure (qui est la raison) a la puissance d'arracher les nerfs de Typhon pour en faire les cordes de la lyre divine [3]. Mais si Typhon n'existait pas, ce tour de force merveilleux serait inutile. Nos prières n'étant donc qu'un effort de l'être intelligent contre l'action de Typhon, l'utilité et même la nécessité s'en trouvent philosophiquement démontrées.

Le sénateur. — Ce mot de *Typhon*, qui fut dans l'antiquité l'emblème de tout mal, et spécialement de tout fléau temporel, me

(1) Le mot latin qu'on traduit par fléau (*flagellum*) signifie fouet. Attila disait : « Je suis le fléau de Dieu, c'est-à-dire le fouet dont il se sert pour châtier les coupables. »

(2) Premier Entretien.

(3) Cette allégorie sublime appartient aux Égyptiens.

rappelle une idée qui m'a souvent occupé et dont je veux vous faire part. Aujourd'hui cependant je vous fais grâce de ma métaphysique, car il faut que je vous quitte pour aller voir le grand feu d'artifice qu'on tire ce soir sur la route de Péterhoff, et qui doit représenter une explosion du Vésuve. C'est un spectacle *typhonien*, comme vous voyez, mais tout à fait innocent.

Le comte. — Je n'en voudrais pas répondre pour les moucherons et pour les nombreux oiseaux qui nichent dans les bocages voisins, pas même pour quelque téméraire de l'espèce humaine, qui pourrait fort bien y laisser la vie ou quelques membres, tout en disant *Niebosse* [1] ! . . . . . .

Le sénateur. — Plus j'y songe, plus je me confirme dans l'idée que les spectacles de la nature sont très probablement pour nous ce que les actes humains sont pour les animaux qui en sont témoins. Nul être vivant ne peut avoir d'autres connaissances que celles qui constituent son essence, et qui sont exclusivement relatives à la place qu'il occupe dans l'univers ; et c'est à mon avis une des nombreuses et invincibles preuves des idées innées ; car s'il n'y avait pas des idées de ce genre pour tout être qui connaît, chacun d'eux, tenant ses idées des chances de l'expérience, pourrait sortir de son cercle, et troubler l'univers; or, c'est ce qui n'arrivera jamais. Le chien, le singe, l'éléphant *demi-raisonnant* [2], s'approcheront du feu, par exemple, et se chaufferont comme nous avec plaisir ; mais jamais vous ne leur apprendrez à pousser un tison sur la braise, car le feu ne leur appartient point ; autrement le domaine de l'homme serait détruit. Ils verront bien *un*, mais jamais l'*unité* ; les éléments du nombre, mais jamais le *nombre* : un triangle, deux triangles, mille triangles ensemble, ou l'un après l'autre, mais jamais la *triangulité*. L'union perpétuelle de certaines idées dans notre enten-

(1) *N'ayez pas peur !* Expression familière au Russe, le plus hardi et le plus entreprenant des hommes, et qu'il ne manque surtout jamais de prononcer lorsqu'il affronte les dangers les plus terribles et les plus évidents.

(2) *Alf reasoning.* (Pope.)

dement nous les fait confondre, quoiqu'elles soient essentiellement séparées. Vos deux yeux se peignent dans les miens : j'en ai la perception que j'associe sur-le-champ à l'idée de *duité* ; dans le fait cependant ces deux connaissances sont d'un ordre totalement divers, et l'une ne mène nullement à l'autre.

Mais revenons aux animaux. Mon chien m'accompagne à quelque spectacle public, une exécution, par exemple : certainement il voit tout ce que je vois : la foule, le triste cortège, les officiers de justice, la force armée, l'échafaud, le patient, l'exécuteur, tout, en un mot : mais de tout cela que comprend-il ? ce qu'il doit comprendre *en sa qualité de chien:* il saura me démêler dans la foule, et me retrouver si quelque accident l'a séparé de moi ; il s'arrangera de manière à n'être pas estropié sous les pieds des spectateurs; lorsque l'exécuteur lèvera le bras, l'animal, s'il est près, pourra s'écarter de crainte que le coup ne soit pour lui ; s'il voit du sang, il pourra frémir, mais comme à la boucherie. Là s'arrêtent ses connaissances, et tous les efforts de ses instituteurs intelligents, employés sans relâche pendant les siècles des siècles, ne le porteraient jamais au delà ; les idées de morale, de souveraineté, de crime, de justice, de force publique, etc., attachées à ce triste spectacle, sont nulles pour lui. Tous les signes de ces idées l'environnent, le touchent, le pressent, pour ainsi dire, mais inutilement ; car nul signe ne peut exister que l'idée ne soit préexistante. C'est une des lois les plus évidentes du gouvernement temporel de la Providence, que chaque être actif exerce son action dans le cercle qui lui est tracé, sans pouvoir jamais en sortir. Eh ! comment le bon sens pourrait-il seulement imaginer le contraire ? En partant de ces principes qui sont incontestables, qui vous dira qu'un volcan, une trombe, un tremblement de terre, etc., ne sont pas pour moi précisément ce que l'exécution est pour mon chien? Je comprends de ces phénomènes ce que j'en dois comprendre, c'est-à-dire, tout ce qui est en rapport avec mes idées innées qui constituent mon état d'homme. Le reste est lettre close.

Le comte. — Il n'y a rien de si plausible que votre idée, mon cher ami, ou, pour mieux dire, je ne vois rien de si évident, de la manière dont vous avez envisagé la chose : cependant quelle différence sous un autre point de vue ! *Votre chien ne sait pas qu'il ne sait pas*, et vous, homme intelligent, vous le savez. Quel privilège sublime que ce doute ! Suivez cette idée, vous en serez ravi. Mais à propos, puisque vous avez touché cette corde, savez-vous bien que je me crois en état de vous procurer un véritable plaisir en vous montrant comment la mauvaise foi s'est tirée de l'invincible argument que fournissent les animaux en faveur des idées innées? Vous avez parfaitement bien vu que l'identité et l'invariable permanence de chaque classe d'êtres sensibles ou intelligents, supposaient nécessairement les idées innées ; et vous avez fort à propos cité les animaux qui verront éternellement ce que nous voyons, sans jamais pouvoir comprendre ce que nous comprenons. Mais avant d'en venir à une citation extrêmement plaisante, il faut que je vous demande si vous avez jamais réfléchi que ces mêmes animaux fournissent un autre argument direct et décisif en faveur de ce système. En effet, puisque les idées quelconques qui constituent l'animal, chacun dans son espèce, sont *innées* au pied de la lettre, c'est-à-dire absolument indépendantes de l'expérience ; puisque la poule qui n'a jamais vu l'épervier manifeste néanmoins tous les signes de la terreur, au moment où il se montre à elle pour la première fois, comme un point noir dans la nue ; puisqu'elle appelle sur-le-champ ses petits avec un cri extraordinaire qu'elle n'a jamais poussé ; puisque les poussins qui sortent de la coque se précipitent à l'instant même sous les ailes de leur mère; enfin, puisque cette observation se répète invariablement sur toutes les espèces d'animaux, pourquoi l'expérience serait-elle plus nécessaire à l'homme pour toutes les idées fondamentales qui le font homme ? L'objection n'est pas légère, comme vous voyez. Écoutez maintenant comment les deux héros de l'Esthétique [1] s'en sont tirés.

(1) Proprement *science du sentiment*, du grec αἴσθησις.

Le traducteur français de Locke, Coste, qui fut à ce qu'il paraît; un homme de sens, bon d'ailleurs et modeste, nous a raconté, dans je ne sais quelle note de sa traduction, qu'il fit un jour à Locke cette même objection qui saute aux yeux. Le philosophe, qui se sentit touché dans un endroit sensible, se fâcha un peu, et lui répondit brusquement : « Je n'ai pas écrit mon livre pour expliquer les actions des bêtes. » Coste, qui avait bien le droit de s'écrier comme le philosophe grec : « Jupiter, tu te fâches, tu as donc tort ! » s'est contenté cependant de nous dire, d'un ton plaisamment sérieux : « La réponse était très bonne, le titre du livre le démontre clairement. En effet, il n'est point écrit sur l'entendement des bêtes. » Vous voyez, messieurs, à quoi Locke se trouva réduit pour se tirer d'embarras. Il s'est bien gardé, au reste, de se proposer l'objection dans son livre, car il ne voulait point s'exposer à répondre ; mais Condillac, qui ne se laissait point gêner par sa conscience, s'y prend bien autrement pour se tirer d'affaire. Je ne crois pas que l'aveugle obstination d'un orgueil qui ne veut pas reculer ait jamais produit rien d'aussi plaisant. « La bête fuira, dit-il, parce qu'elle en a vu dévorer d'autres ; » mais comme il n'y avait pas moyen de généraliser cette explication, il ajoute « qu'à l'égard des animaux qui n'ont jamais vu dévorer leurs semblables, on peut croire avec fondement que leurs mères, dès le commencement, les auront engagés à fuir. » Engagés est parfait ! Je suis fâché cependant qu'il n'ait pas dit, leur auront conseillé. Pour terminer cette rare explication, il ajoute le plus sérieusement du monde, « que si on la rejette, il ne voit pas ce qui pourrait porter l'animal à prendre la fuite[1]. »

Excellent ! Tout à l'heure nous allons voir que si l'on se refuse à ces merveilleux raisonnements, il pourra très bien se faire que l'animal cesse de fuir devant son ennemi, parce que Condillac ne voit pas pourquoi cet animal devrait prendre la fuite...

Au reste, de quelque manière qu'il s'exprime, jamais je ne puis être

(1) *Essai sur l'origine des connaissances humaines.*

de son avis. Il ne voit pas, dit-il : avec sa permission, je crois qu'il voit parfaitement, mais qu'il aime mieux mentir que l'avouer.

Le sénateur. — Mille grâces, mon cher ami, pour votre anecdote philosophique, que je trouve en effet extrêmement plaisante. Vous êtes donc parfaitement d'accord avec moi sur ma manière d'envisager les animaux, et sur la conclusion que j'en ai tirée par rapport à nous. Ils sont, comme je vous le disais tout à l'heure, environnés, touchés, pressés par tous les signes de l'intelligence, sans jamais pouvoir s'élever jusqu'au moindre de ses actes : raffinez tant qu'il vous plaira par la pensée cette âme quelconque, ce principe inconnu, cet instinct, cette lumière intérieure qui leur a été donnée avec une si prodigieuse variété de direction et d'intensité, jamais vous ne trouverez qu'une *asymptote* de la raison, qui pourra s'en approcher tant que vous voudrez, mais sans la toucher ; autrement une province de la création pourrait être envahie, ce qui est évidemment impossible.

Par une raison toute semblable, nul doute que nous ne puissions être nous-mêmes environnés, touchés, pressés par des actions et des agents d'un ordre supérieur dont nous n'avons d'autre connaissance que celle qui se rapporte à notre situation actuelle. Je sais tout ce que vaut le doute sublime dont vous venez de me parler : oui, je sais que je ne sais pas, peut-être encore sais-je quelque chose de plus ; mais toujours est-il vrai qu'en vertu même de notre intelligence, jamais il ne nous sera possible d'atteindre sur ce point une connaissance directe. Je fais, au reste, un très grand usage de ce doute dans toutes mes recherches sur les causes. J'ai lu des millions de plaisanteries sur l'ignorance des anciens qui voyaient des esprits partout : il me semble que nous sommes beaucoup plus sots, nous qui n'en voyons nulle part. On ne cesse de nous parler de causes physiques. Qu'est-ce qu'une cause physique ?

Le comte. — C'est une cause naturelle, si nous voulons nous borner à traduire le mot ; mais, dans l'acception moderne, c'est une cause matérielle, c'est-à-dire une cause qui n'est pas cause : car matière et cause s'excluent mutuellement, comme blanc, noir ; cercle et carré.

La matière n'a d'action que par le mouvement : or, tout mouvement étant un effet, il s'ensuit qu'une cause physique, si l'on veut s'exprimer exactement, est un *non-sens* et même une contradiction dans les termes. Il n'y a donc point et il ne peut y avoir de causes physiques proprement dites, parce qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir de mouvement sans un moteur primitif, et que tout moteur primitif est immatériel ; partant, ce qui meut précède ce qui est mu, ce qui mène précède ce qui est mené, ce qui commande précède ce qui est commandé : la matière ne peut rien, et même elle n'est rien que la preuve de l'esprit. Cent billes placées en ligne droite, et recevant toutes de la première un mouvement successivement communiqué, ne supposent-elles pas une main qui a frappé le premier coup en vertu d'une volonté ? Et quand la disposition des choses m'empêcherait de voir cette main, en serait-elle moins visible à mon intelligence ? L'âme d'un horloger n'est-elle pas renfermée dans le tambour de cette pendule, où le grand ressort est chargé, pour ainsi dire, des commissions d'une intelligence ? J'entends Lucrèce qui me dit : Toucher, être touché, n'appartient qu'aux seuls corps ; mais que nous importent ces mots dépourvus de sens sous un appareil sentencieux qui fait peur aux enfants ? Ils signifient au fond que nul corps ne peut toucher sans être touché. Belle découverte, comme vous voyez !

Bacon s'était fait, sur les forces qui agissent dans l'univers, une idée chimérique qui a égaré à sa suite la foule des discoureurs : il supposait d'abord ces forces matérielles ; ensuite il les superposait indéfiniment l'une au-dessus de l'autre ; et souvent je n'ai pu m'empêcher de soupçonner qu'en voyant au barreau ces arbres généalogiques où tout le monde est fils, excepté le premier, et où tout le monde est père, excepté le dernier, il s'était fait sur ce modèle une *idole d'échelle*, et arrangeait de même les causes dans sa tête ; entendant à sa manière qu'une telle cause était fille de celle qui la précédait, et que les générations, se resserrant toujours en s'élevant, conduisaient enfin le véritable interprète de la nature jusqu'à une aïeule commune. Voilà les idées que ce grand légiste se formait de la

nature et de la science qui doit l'expliquer : mais rien n'est plus chimérique. Je ne veux point vous entraîner dans une longue discussion. Pour vous et pour moi c'est assez dans ce moment d'une seule observation. C'est que Bacon et ses disciples n'ont jamais pu nous citer et ne nous citeront jamais un seul exemple qui vienne à l'appui de leur théorie. Qu'on nous montre ce prétendu ordre de causes *générales*, *plus générales*, *généralissimes*, comme il leur plaît de s'exprimer. On a beaucoup disserté et beaucoup découvert depuis Bacon : qu'on nous donne un exemple de cette merveilleuse généalogie, qu'on nous indique un seul mystère de la nature, qu'on ait expliqué je ne dis pas par une cause, mais seulement par un effet premier auparavant inconnu, et en s'élevant de l'un à l'autre. Imaginez le phénomène le plus vulgaire, l'élasticité, par exemple, ou tel autre qu'il vous plaira choisir. Maintenant je ne suis pas difficile ; je ne demande ni les aïeules, ni les trisaïeules du phénomène, je me contente de sa mère : hélas ! tout le monde demeure muet ; et c'est toujours (j'entends dans l'ordre matériel) *proles sine matre creata*. [1] Eh ! comment peut-on s'aveugler au point de chercher des causes dans la *nature*, quand la nature même est un effet ? Tant qu'on ne sort point du cercle matériel, nul homme ne peut s'avancer plus qu'un autre dans la recherche des causes : tous sont arrêtés et doivent l'être au premier pas. Le génie des découvertes dans les sciences naturelles consiste uniquement à découvrir des faits ignorés, ou à rapporter des phénomènes non expliqués aux effets premiers déjà connus, et que nous prenons pour causes ; ainsi, celui qui découvrit la circulation du sang, et celui qui découvrit le sexe des plantes, ont sans doute l'un et l'autre mérité de la science ; mais la découverte des faits n'a rien de commun avec celle des causes. Newton, de son côté, s'est immortalisé en rapportant à la pesanteur des phénomènes qu'on ne s'était jamais avisé de lui attribuer ; mais le laquais du grand homme en savait, sur la cause de la pesanteur,

(1) Un enfant sans mère.

autant que son maître. Certains de ses disciples, dont il rougirait s'il revenait au monde, ont osé dire que l'attraction était une loi *mécanique*. Jamais Newton n'a proféré un tel blasphème contre le sens commun, et c'est bien en vain qu'ils ont cherché à se donner un complice aussi célèbre. Il a dit, au contraire (et certes c'est déjà beaucoup), « qu'il abandonnait à ses lecteurs la question de savoir si l'agent qui produit la gravité est matériel ou immatériel. » Lisez, je vous prie, ses lettres théologiques au docteur Bentley : vous en serez également instruits et édifiés. [1]

Vous voyez, M. le sénateur, que j'approuve fort votre manière d'envisager ce monde, et que je l'appuie même, si je ne suis absolument trompé, sur d'assez bons arguments. Du reste, je vous le répète, *je sais que je ne sais pas*; et ce doute me transporte à la fois de joie et de reconnaissance, puisque j'y trouve réunis le titre ineffaçable de ma grandeur, et le préservatif salutaire contre toute spéculation ridicule ou téméraire. En examinant la nature sous ce point de vue, en grand, comme dans la dernière de ses productions, je me rappelle continuellement (et c'est assez pour moi) ce mot d'un Lacédémonien songeant à ce qui empêchait un cadavre raide de se tenir debout de quelque manière qu'on s'y prît : *Par Dieu !* dit-il, *il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans*. Toujours et partout on doit dire de même : car, sans *quelque chose*, tout est cadavre, et rien ne se tient debout. Le monde, ainsi envisagé comme un simple assemblage d'apparences, dont le moindre phénomène cache une réalité, est un véritable et sage idéalisme. Dans un sens très vrai, je puis dire que les objets matériels ne sont rien de ce que je vois ; mais ce que je vois est réel par rapport à moi, et c'est assez pour moi d'être ainsi conduit jusqu'à l'existence d'un autre ordre que je crois fermement sans le voir.

Appuyé sur ces principes, je comprends parfaitement, non pas

(1) Les philosophes chrétiens du moyen âge qu'on a tant décriés, — saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, saint Anselme, etc., — donnent, avec leur foi vigoureuse et toujours rationnelle, des explications bien plus satisfaisantes sur une foule de questions, que nos modernes sophistes.

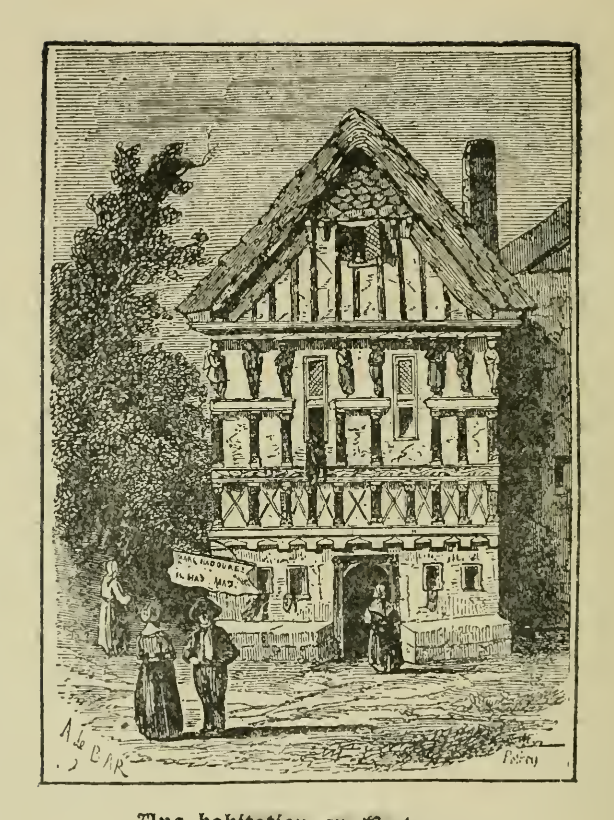
seulement que la prière est utile en général pour écarter le mal physique, mais qu'elle en est le véritable antidote, le spécifique naturel, et que par essence elle tend à le détruire, précisément comme cette puissance invisible qui nous arrive du Pérou cachée dans une écorce légère, va chercher, en vertu de sa propre essence, le principe de la fièvre, le touche et l'attaque avec plus ou moins de succès, suivant les circonstances et le tempérament ; à moins qu'on ne veuille soutenir que le bois guérit la fièvre, ce qui serait tout à fait drôle.

En définitive, les adversaires de la prière sont tout simplement des adversaires de Dieu et de la religion. Au fond de leur doctrine il n'y a que *théophobie*, « peur de Dieu ! »

Pour nous, messieurs, ayons aussi, si vous le voulez, notre théophobie, mais que ce soit la bonne ; et si quelquefois la justice suprême nous effraie, souvenons-nous de ce mot de saint Augustin, l'un des plus beaux sans doute qui soient sortis d'une bouche humaine : « Avez-vous peur de Dieu ?... Sauvez-vous dans ses bras ! »

(La fin du 5e Entretien manque)





Une habitation en Bretagne.

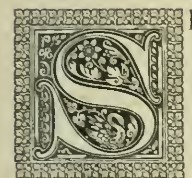
(Dessin de Xavier de Maistre, le seul qui ait été conservé).



Xavier de Maistre.

1. — Esquisse biographique.

I.



SI la vie de Xavier de Maistre n'est pas féconde en événements dramatiques, si ses écrits ne portent pas l'empreinte d'un génie transcendant, il n'en est pas moins vrai que « son bagage littéraire flottera sur l'abîme des temps » selon l'expression d'un critique, et qu'on sera toujours attiré malgré soi, par un charme secret, vers cette aimable figure du royal gentilhomme, doublé du spirituel conteur.

Cette figure, il est temps de la dégager des ténèbres qui l'enveloppaient encore [1], et de rendre à l'auteur des petits chefs-d'œuvre que tout le monde admire l'hommage qui lui est dû ; c'est ce que nous avons essayé de faire dans ce travail dédié à la jeunesse.

Xavier de Maistre a vécu longtemps dans la pénombre que projetait l'éclatante personnalité de son distingué frère, le comte Joseph de Maistre. Il faut l'avouer, les circonstances où ils se sont produits l'un et l'autre étaient beaucoup plus favorables à la gloire d'un

(1) Non pour le public savant, mais pour la jeunesse et les classes populaires.

vigoureux publiciste qu'à celle d'un modeste écrivain, causeur familier et paisible philosophe tout replié sur lui-même. L'immense cataclysme causé par la Révolution française, qui était venue mettre en question l'existence même des dynasties et l'autonomie des peuples, ne laissait de place qu'aux préoccupations d'ordre public, de sécurité nationale, et fixait l'attention des esprits sur les grands principes qui sont la base de la société. La parole appartenait aux orateurs de haute portée, aux penseurs profonds, aux hommes d'Etat et aux hommes de guerre. Pour se faire entendre au fort de cette mêlée universelle d'intérêts et de passions, il fallait être l'un des génies puissants de cette époque, où l'on voit la scène du monde occupée tour à tour, et même simultanément, par des hommes assez extraordinaires, chacun pris à son point de vue et dans sa sphère d'action.

Joseph de Maistre, lui, fut de taille à conquérir une place éminente, à se faire écouter et à captiver l'opinion ; c'est qu'il parlait le langage approprié aux exigences particulières du temps ; il traitait les vastes questions d'actualité avec une ampleur de vues et une magnificence de style qui l'ont de prime abord placé aux rangs supérieurs ; il écrivait dans son cabinet comme tonnait le canon sur les champs de bataille, comme éclatait l'éloquence à la tribune, avec une chaleur fulgurante.

Certes, ce ne pouvait être alors un moment propice à la douce causerie, aux fins aperçus, à la réflexion piquante, en un mot aux simples et pures émotions du cœur et de l'esprit, telles qu'en fait naître la lecture du *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Aussi, quand les échos de la renommée répétaient les louanges de de Maistre, la pensée publique se reportait naturellement à l'auteur des *Considérations sur la France* et de l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. Cet heureux quiproquo dura même assez longtemps ; car le *Lépreux*, lors de son apparition (1811), fut attribué à l'illustre représentant du roi de Sardaigne à la cour de Russie. L'étoile de Xavier ne brilla de sa paisible clarté que lorsque

le calme eut succédé aux tempêtes. A vrai dire, ce dernier ne se préoccupait guère du bruit de ses livres, et, sans être insensible aux chatouillements de l'amour-propre littéraire, il n'allait pas au-devant de la popularité ; il fut même l'un des derniers à s'apercevoir qu'il était célèbre.

Cela ne l'empêcha pas d'avoir, même de son vivant, la satisfaction d'être applaudi, et, chose rare, sans mélange de l'amertume qui se mêle d'ordinaire au triomphe.



II.

XAVIER de Maistre naquit à Chambéry le 8 novembre 1763 [1].

Son père, le comte François-Xavier Maistre, eut dix enfants, cinq filles et cinq garçons. L'aîné, Joseph, entra dans la magistrature ; il était sénateur en 1783, et devint plus tard le grand homme que chacun sait. Le second, André, fut destiné au sacerdoce et fit preuve d'un beau talent comme prédicateur ; son mérite lui valut d'être porté au siège épiscopal d'Aoste. Les trois autres, Nicolas, Xavier et Victor, suivirent la carrière des armes. Victor mourut jeune. Nicolas devint colonel au régiment de Savoie. Nous parlerons tout à l'heure de Xavier.

Des cinq filles, l'une dit adieu au monde, où elle laissait une brillante réputation de femme d'esprit et se retira dans un couvent. Les quatre autres, par d'heureux mariages, allièrent la famille de Maistre aux premières familles patriciennes de Chambéry.

Xavier était le quatrième enfant masculin de cette lignée patriarcale. Son premier âge s'écoula paisible, sans incident notable. Il

(1) Voici son extrait de baptême, tel qu'il existe dans les registres de la Cathédrale :
« *Chambéry, paroisse de Saint-François de Sales.* L'an 1763 et le 8 novembre, est né, et le 9 a été baptisé François-Xavier-Joseph-Marie, fils du seigneur François-Xavier Maistre, avocat-général, et de demoiselle Christine de Motz, mariés. Parrain, Sr Joseph Maistre ; marraine, demoiselle Marie Maistre. Signé : Burdin, curé. »

était loin alors d'annoncer les talents qui devaient plus tard faire de lui un des hommes remarquables de la Savoie. Tempérament lymphatique, caractère indolent, il paraissait avoir une santé délicate et n'être pas favorisé de la nature en facultés intellectuelles. Parlant peu, se tenant volontiers à l'écart, en dehors des jeux et des turbulences ordinaires à son âge, il passait généralement, quoique affable et docile, pour être sournois, tenace, indifférent à tout; ses distractions lui donnaient un air tout autre que spirituel. Bref, des allures mélancoliques, une attitude nonchalante et penchée lui valurent parmi les siens le surnom de Ban, — diminutif de *baban*, paresseux. — Cependant il fréquentait l'école, où il essayait, à grand renfort de coups de férule, d'apprendre à lire et à écrire.

Malgré le peu d'attrait qu'inspirent en général ces natures incomplètes et souffreteuses, son frère et parrain Joseph l'aimait d'une amitié singulière, et s'en était fait le protecteur avoué au sein de la famille. Devinait-il, avec sa précoce double vue, la valeur réelle de cet enfant maladif? ou simplement était-il attiré vers lui par cette loi des contraires qui pousse la force vers la faiblesse et fait sympathiser entre eux les tempéraments les plus opposés?

A quatorze ans, Xavier fut retiré de l'école commune et remis entre les mains du curé de la Bauche, petit village du canton des Echelles, près duquel habitait une de ses tantes, madame la comtesse Perrin d'Avressieux. Le curé ne reçut pas d'autre recommandation que d'en faire ce qu'il pourrait; malgré cette note défavorable, il se mit courageusement à l'œuvre.

Après sept ou huit mois d'enseignement, le vénérable M. Isnard, observateur habile du reste, reconnut avec satisfaction que son élève n'était pas ce qu'on l'avait cru d'abord : un être à tout jamais borné. Il écrivit aux parents que le jeune Xavier, loin d'être plus que médiocre, possédait au contraire le germe de brillantes qualités, qu'il s'attachait à cultiver et dont il ne manquerait pas de fournir les preuves lui-même.

La famille eut beaucoup de peine à croire ces révélations; et pour-

tant c'était la vérité. L'âme de Xavier avait été, paraît-il, enveloppée jusqu'alors d'un épais brouillard, qui allait se dissipant comme au lever d'une aurore. Ce phénomène est moins rare qu'on ne pense. Il faut y voir, entre autres causes, l'action salutaire d'une éducation spéciale et conforme aux dispositions individuelles. Que de collégiens, quoique heureusement doués par la nature, restent enfouis dans les limbes sous le rapport de l'intelligence, pour avoir été soumis aux règles communes de la pédagogie, qui s'appliquent à une réunion plus ou moins grande d'écoliers, sans distinction de caractère ni d'aptitude !

Le digne prêtre, durant les quatre années qu'il eut près de lui Xavier de Maistre, lui inculqua les premiers éléments de nos connaissances, depuis les notions grammaticales sur le français, le grec et le latin, jusqu'aux leçons plus transcendantes sur la littérature, la physique et les mathématiques. Il va de soi que l'instruction religieuse marchait de front avec les études profanes. Le jeune élève fit des progrès rapides, en rapport avec les soins et le zèle de son précepteur, qui l'avait pris en grande affection, et que lui-même, par un retour bien naturel, aimait comme un père et vénérait comme un bienfaiteur.

A dix-huit ans il revint dans sa famille qui se disposa tout aussitôt à lui choisir une carrière, et l'année suivante il entra, en qualité de cadet, dans le régiment de Réal-Navi — infanterie de marine — qui se trouvait en garnison à Chambéry.

Dans l'armée sarde, les cadets étaient les aspirants à la carrière militaire supérieure. Tel était généralement, en Savoie, le sort des fils de famille nobles ; l'aîné était seul héritier [1] ; il était seul considéré comme rejeton direct et faisant souche ; les autres, le menu fretin, entraient dans les ordres religieux ou dans l'armée, à leur choix ; ils devenaient prieurs, curés, évêques, ou passaient officiers. Ce pas fait, les parents ne s'inquiétaient plus de leur avenir. Les

(1) Quoiqu'on ait tant récriminé depuis la Révolution contre ce système, il avait certains avantages indéniables, entre autres celui d'empêcher le morcellement indéfini des propriétés.

goûts, les talents, les vocations ne se consultaient guère. C'était plus qu'une coutume, c'était une nécessité domestique, dont les convenances ou les vues aristocratiques ne permettaient que très rarement de s'écarter [1].

Au mois de mai 1784, le Réal-Navi passait le mont Cenis, emmenant Xavier qui ne devait plus revoir sa famille et son pays qu'après de longues années d'absence et d'épreuves.



III.

MAIS, avant de quitter sa ville natale, de Maistre eut une occasion de se faire connaître à ses concitoyens, et de leur laisser, en même temps qu'un souvenir de son nom, un spécimen de son goût pour les voyages et de son talent dans l'art d'écrire.

En ce temps-là (1784), on se préoccupait de la découverte des ballons ou plutôt de la hardiesse des frères Montgolfier, qui venaient de renouveler, avec un plein succès, la tentative de s'élever dans les airs au moyen de ces *chars flottants*, selon l'expression d'alors. Après avoir fait des expériences dans plusieurs villes de France et recueilli partout de bruyantes marques d'enthousiasme, les intrépides aéronautes vinrent offrir à Chambéry le spectacle de leur périlleux voyage. Aussitôt la jeunesse, surtout parmi l'aristocratie, est prise d'une belle ardeur icarienne et veut elle-même tenter l'aventure. Une souscription est ouverte pour faire face aux dépenses ; la liste se couvre promptement des noms les plus titrés de la ville, en commençant par celui de Son Excellence le gouverneur du duché, dom Charles-Joseph Tarin-Impérial.

Sans perdre de temps, on se met à l'œuvre. Chacun prend part à

(1) Cette institution des *Cadets*, si bien nommée puisqu'elle était destinée à fournir un emploi aux enfants sacrifiés au droit d'aînesse par la coutume, n'a été supprimée que sous le règne de Charles-Albert.

la besogne et s'aide en proportion de son savoir-faire ou de sa bonne volonté ; la nouveauté de la chose et l'amour de la gloire échauffent les têtes et stimulent les bras. Les hommes ne changent pas ; grandes ou petites, les expéditions aventureuses les tenteront toujours...

Pendant que le ballon se confectionne et que se poursuivent à la hâte les préparatifs de la fête, l'un des souscripteurs se charge d'en rédiger le programme [1].

Ecoutons maintenant le récit des péripéties du voyage exécuté par le primitif aérostat :

« Après s'être fait longtemps attendre, parce que son enfantement a été long et laborieux, le jour de son ascension présumée a été enfin indiqué pour le 22 de ce mois (avril 1784). Ce jour avait été préconisé dans le prospectus comme devant être mis au nombre de ceux où l'art aurait le plus amusé notre existence. Aussi, sur la parole de l'auteur, un concours immense de spectateurs de tout rang et de tout âge s'est rendu au lieu de la scène. Les uns étaient épars sur les coteaux voisins, où ils formaient des groupes agréablement mélangés avec les rochers et la verdure qui leur servaient de tapis et de sièges. Les autres, par le privilège de leurs billets, avaient été admis dans le clos de Buisson-Rond [2]. Cette troupe d'élus était composée de la meilleure compagnie de la ville en hommes et en femmes.

« Le ballon, qui s'était enflé de bonne grâce, le matin à onze heures, promettait, malgré plusieurs vices de sa construction et de ses accessoires, un heureux succès pour l'après-midi. Le temps était calme, le ciel couvert ; point de soleil, nulle apparence de pluie. Les vœux empressés des spectateurs hâtaient le départ de l'appareil. On l'apprête, on le chauffe et on le réchauffe. Les voyageurs courageux enjambent la galerie de la nacelle ; mais, aussi rétif qu'un cheval

(1) Il est intitulé : *Prospectus de l'expérience aérostatique de Chambéry*, publié au nom des premiers souscripteurs. Ce n'est pas une sèche nomenclature des principales phases du spectacle, mais bien un opuscule parfaitement écrit, plein de verve, intéressant à plus d'un titre et qui décèle chez son auteur un vrai talent d'écrivain. La lecture attentive de ce travail révèle la plume de Xavier de Maistre.

(2) Propriété particulière, à la porte de Chambéry.

poussif et revêche, il s'obstine à ne pas bouger et demeure immobile. Enfin, à force de bourrer de fagots le brasier, il se traîne avec peine, à l'aide de cent bras, sur les bords de l'estrade. A peine ce soutien lui a-t-il manqué, qu'au lieu de s'élever, il se prosterne humblement contre terre. Cependant, par un mouvement convulsif, près de son agonie, au moment où il allait frapper le gazon, il se soulève assez haut pour faire la cabriole et tourner en moulinet sur lui-même.

« Pendant ce mouvement de rotation centripète, les voyageurs ont eu le temps de s'élancer hors de la galerie ; M. le comte de Lhopital s'est jeté entre les bras de son valet de chambre, qui le guettait à sa chute. M. l'ingénieur Brun est tombé, ses habits à demi-brûlés.

« A la vue de ce désastre, les dames auxquelles le galant auteur du prospectus avait annoncé que le spectacle du voyage aérien ne leur arracherait aucun signe de terreur, ni cris ni vapeurs ni évanouissement et ne produirait tout au plus en elles qu'une douce émotion, les dames ont éprouvé un trouble violent, et la « douce émotion » a dégénéré pour elles en palpitations oppressives ; leurs jambes ont fléchi. Un grand nombre d'entre les spectatrices ont été obligées de se jeter sur le gazon pour se remettre.

« Pendant cet instant critique un morne silence régnait sur toute la scène. Les visages portaient l'empreinte de la consternation. Les voyageurs, ainsi que leurs coopérateurs, se retiraient confus et déconcertés. Autant leur entrée avait été triomphante, autant leur retraite était humble et triste [1]. »



IV.



LES infortunés acteurs de la scène du 22 avril ne se découragèrent point de leur échec et voulurent aussitôt prendre leur

(1) Cette description, qui a pour auteur Domergue, est extraite d'un compte rendu intitulé : *Lettre de l'ermite de Nivolet sur l'expérience aérostatique faite à Chambéry le 29 avril 1784.*



Lopouloff envoyé en exil en Sibérie (P. 284.)

revanche. Dès le lendemain ils firent annoncer une nouvelle représentation, d'abord fixée au 4, puis renvoyée à cause du mauvais temps, au 6 mai, à six heures du matin. Ils avaient pris les choses extrêmement à cœur.

« Les ouvriers passèrent la nuit du mercredi au jeudi auprès du ballon, dit une chronique du temps, et dès 3 heures du matin, il était gonflé par un feu léger, mais constamment soutenu. Il y a même apparence que cette raréfaction graduelle fut cause en grande partie du succès de l'expérience.

« A six heures, le public se rendit dans l'enclos de Buisson-Rond ; tout était disposé pour le départ ; le feu pétillait dans le fourneau, et les cordes bandées disaient : tout ira bien.

« M. Brun, en manches de chemise sur l'estrade, donnait ses ordres ; mais on ne voyait qu'un voyageur ; le chevalier Maistre, en uniforme, se croisait les bras et ne montrait aucune velléité de monter dans les airs.

« Cependant M. Brun saute dans son panier, et son compagnon de voyage, faisant le tour du ballon, s'approche du sien. Il faut noter que, par la disposition des lieux, le public n'occupait guère que les deux côtés de l'enclos, et le panier destiné au voyageur anonyme était placé dans une direction opposée à la foule. Il put donc s'y jeter sans être aperçu de beaucoup de monde ; et, au lieu de s'y tenir debout, il s'y coucha et se couvrit d'une toile. Dans ce moment, une des cordes qui suspendaient son panier sauta tout à coup ; sans doute, n'ayant pas été scrupuleusement égalisée aux autres, elle se trouva trop courte et porta tout le poids. Mais le voyageur, s'étant assuré par un léger examen que les autres cordes suffisaient à sa sûreté, ne jugea point à propos de perdre le temps en réparations inutiles, et d'alarmer peut-être les esprits. Alors son frère (Joseph), qui était sur l'estrade, toucha les cordes, lui dit un adieu laconique, et vint se mêler à la foule.

« Enfin l'instant désiré arrive ; le grand câble avait disparu. Le ballon parfaitement gonflé faisait des efforts visibles pour s'échapper.

Tous les cœurs palpitent ; toutes les lunettes sont en l'air. On demande silence. M. Brun se tourne et tire un coup de pistolet. C'était le signal convenu. On lâche toutes les cordes. Rien ne retient le ballon ; il quitte l'estrade ; son foyer brille à tous les yeux ; il est en l'air...

« A quelques toises d'élévation, M. Brun se tourne sur l'enclos et salue l'assemblée avec beaucoup de sang-froid. Son compagnon, sentant qu'il était temps de quitter sa première attitude, se lève, prend le porte-voix, et, fidèle aux promesses du prospectus, il crie de toutes ses forces : *Honneur aux dames !* Mais il ne fut guère entendu que des hauteurs voisines.

« Dans ce moment, par le plus heureux hasard, le régiment de la marine défilait le long des murs de Buisson-Rond, qui bordent la grande route de Piémont. Le ballon passa précisément au-dessus du bataillon, et les tambours battirent aux champs.

« Cependant le globe s'élevait avec une rapidité prodigieuse, mais presque perpendiculairement, au grand déplaisir des voyageurs, qui regrettaient bien une de ces bouffées de vent qui nous avaient tant impatientés précédemment. Arrivés à une très grande hauteur, un léger courant les entraîne lentement du côté de Challes, dans la direction nord-est du lieu du départ. Malgré ce malheureux calme, qui avait duré douze minutes, et malgré la faiblesse du vent qui s'élevait, le bon état de la machine et la sécurité parfaite des voyageurs leur faisaient entrevoir un succès peut-être sans exemple. Mais, comme il faut toujours que, dans ces sortes d'occasions, on commette quelque faute par défaut d'expérience, on s'était trompé sur la quantité de combustible nécessaire. 180 livres de bois paraissaient une provision suffisante ; on était dans l'erreur, et cette erreur a rendu l'expérience beaucoup moins brillante. D'abord les voyageurs s'amusèrent à faire la conversation, et à contempler la beauté du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Durant cet accès d'admiration, le feu déclinait et le ballon baissait ; on crut même dans l'enclos qu'il allait toucher terre ; mais les voyageurs, s'apercevant qu'ils

avaient baissé, ranimèrent le feu, et bientôt on les vit se relever. La plus haute ascension marquée par les observateurs fut de 506 toises. Néanmoins, les argonautes aériens ont quelques doutes sur cette estimation ; mais quand ils songent que les signaux dont ils étaient convenus pour marquer l'instant où ils voulaient être lorgnés, n'ont point été aperçus ; que l'un des observateurs s'est vu forcé par les circonstances d'observer presque perpendiculairement, dans une position embarrassante ; quand ils se rappellent qu'ils ont vu au-dessous d'eux la dent de Nivolet, celle de Grenier et le roc de Chafardon, ils croient, en attendant qu'on ait mesuré ces montagnes, s'être élevés au-delà de 506 toises.

« Le baromètre ne pouvait décider cette question. — « Faites « seulement vos observations, dit le chevalier Maistre à M. Brun ; je « me charge du feu. — Bon ! dit ce dernier, j'ai cassé mon baromètre « (on n'en avait embarqué qu'un) ; n'en dites rien, je vous prie ! — « Et moi, reprit son compagnon, je viens de casser le manche de « ma fourche. » C'était là un malheur grave ; car, au lieu de mettre les fagots tranquillement dans le foyer, il fallut les jeter, et le pauvre homme, gêné par une pièce de fer placée en saillie sur le bord inférieur du panier, manqua son coup et perdit trois fagots.

« Désolés de se voir forcés de toucher terre avec un ballon parfaitement sain, les voyageurs brûlèrent tout ce qu'ils pouvaient brûler. Ils avaient une quantité considérable de boules de papier imbibé d'huile, beaucoup d'esprit-de-vin, des chiffons, un grand nombre d'éponges, deux corbeilles contenant le papier, deux seaux dont ils versèrent l'eau ; tout fut jeté dans le foyer. Cependant le ballon ne put se soutenir en l'air plus de 25 minutes, et il alla tomber à la tête des marais de Challes, à une demi-lieue en droite ligne de l'endroit du départ, mais après avoir éprouvé dans son cours deux ou trois déviations considérables. »

Cette seconde narration est attribuée à la plume juvénile de Xavier de Maistre, peut-être aidé de son frère Joseph ; elle a un ton en même temps grave et enjoué qui prélude bien au futur *Voyage autour*

de ma chambre. Elle contient des particularités trop intimes, des détails trop personnels à l'acteur principal de la scène pour qu'on ait des doutes sur son auteur ; lui seul a pu si bien décrire ce qu'il avait vu et fait.

Les voyageurs furent ramenés triomphalement en ville ; il y eut un grand banquet chez le gouverneur.



V.

TROIS jours après, Xavier de Maistre, qui avait obtenu ce délai pour assister à la fête des ballons, quittait Chambéry et courait rejoindre son régiment en marche pour Alexandrie, où il séjourna jusqu'en 1787.

Il vint alors à Turin. Pendant cette seconde garnison, Xavier de Maistre écrivit son *Voyage autour de ma chambre.* Il était sous-lieutenant.

Touchant cette phase de sa vie, il écrivait plus tard à Sainte-Beuve, qu'il avait mené joyeusement le train de garnison sans trop songer aux muses.

Il ne faudrait pas, croyons-nous, prendre à la lettre ces propos de Xavier ; car, dès son retour dans sa famille, en revenant de la Bauche, il s'était livré au travail avec une certaine ardeur, étudiant l'histoire, lisant et relisant les auteurs anciens, apprenant les mathématiques, l'astronomie, la chimie, le dessin et la peinture, qu'il cultiva même assez pour devenir un bon artiste ; talent qui lui fut, dans la suite, d'une grande utilité. Il est facile de se convaincre, en parcourant le *Voyage autour de ma chambre*, qu'un livre où l'auteur, comme une abeille vagabonde, effleure tous les sujets, s'arrête à toutes les questions avec autant d'aisance que de profit, n'est pas d'un soldat ordinaire, uniquement occupé aux plaisirs et à la parade, mais bien d'un homme qui a beaucoup étudié et passablement appris.

La dernière année de son séjour à Turin, gêné dans ses goûts pour l'étude, il aurait brisé sans peine avec les tracas importuns du monde. « Continuellement distrait de mes occupations dans la maison bruyante que j'habitais, dit-il quelque part, je me proposais depuis longtemps de me procurer dans le voisinage une retraite plus solitaire, lorsqu'un jour, en parcourant une notice biographique sur M. de Buffon, j'y lus que cet homme célèbre avait choisi dans ses jardins un pavillon isolé, qui ne contenait aucun autre meuble qu'un fauteuil et le bureau sur lequel il écrivait, ni aucun autre ouvrage que le manuscrit auquel il travaillait.

« Les chimères dont je m'occupe offrent tant de disparate avec les travaux immortels de M. de Buffon, que la pensée de l'imiter, même en ce point, ne me serait sans doute jamais venue à l'esprit sans un accident qui m'y détermina. Un domestique, en ôtant la poussière des meubles, crut en voir beaucoup sur un tableau peint au pastel que je venais de terminer, et l'essuya si bien avec un linge qu'il parvint en effet à le débarrasser de toute la poussière que j'y avais arrangée avec beaucoup de soin. Après m'être mis fort en colère contre cet homme, qui était absent, — et ne lui avoir rien dit quand il revint, — suivant mon habitude, je me mis aussitôt en campagne et je rentrai chez moi avec la clef d'une petite chambre que j'avais louée au cinquième étage dans la rue de la Providence. J'y fis transporter dans la journée les matériaux de mes occupations favorites, et j'y passai dans la suite la plus grande partie de mon temps à l'abri du fracas domestique et des nettoyeurs de tableaux. Les heures s'écoulaient pour moi comme des minutes dans ce réduit isolé, et plus d'une fois mes rêveries m'y ont fait oublier l'heure du dîner.

Un jour, le comte de Maistre envoyait à sa fille deux tableautins de son frère, qu'il accompagnait de la lettre suivante :

« Tu seras sans doute enchantée de la tête d'après le Guido. Le paysage est aussi joli dans son genre, mais ce n'est pas du tout dans ce petit champ que se déploie le grand talent de ton oncle. Il faut voir ses grands paysages à l'huile. Tu penses bien, ma chère Adèle,

que je voudrais fort t'envoyer le portrait de ton vieux papa fait de cette main habile ; mais jusqu'à présent, il n'y a pas eu moyen. Ce n'est pas qu'il ne dise souvent : « A propos, il faut que je fasse ton portrait. » Mais bientôt une idée vient à la traverse, et les jours passent ainsi. C'est un excellent homme qu'il faut prendre comme il est. Chez lui tout dépend de l'inspiration. Un jour peut-être il m'enverra réveiller pour faire ce portrait. Si tu lui avais écrit une fois : « Allons donc, mon oncle, envoyez-nous cette image ! » nul doute qu'il n'eût commencé sur-le-champ. » — Et en effet, quinze jours après, Joseph écrit à sa fille : « Dans une lettre qui peut-être ne te sera point parvenue quand tu recevras celle-ci, je te disais que je n'avais pas la moindre espérance de t'envoyer mon portrait qui ne se faisait jamais que *demain*. Le même jour, j'allai chez Xavier. Tout à coup, il me dit *à propos* de tout autre chose : « *A propos*, il faut que je fasse ton portrait, voyons si j'ai des ivoires. Non... Rien ne me contente... Il faut que je te peigne sur cette palette qui est forte : je vais la laver... Fort bien... Allons vite... A propos, j'ai pensé qu'il fallait le faire graver. J'ai déjà parlé au graveur. Tu as beaucoup d'amis, cette gravure est nécessaire. — Et voilà, ma chère, comment tu auras dans peu de temps ma chienne de figure. »

Xavier de Maistre aimait à travailler seul, et à méditer tout en travaillant.

« O douce solitude, dit-il quelque part, j'ai connu les charmes dont tu enivres tes amants. Malheur à celui qui ne peut être seul un jour de sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même !

« Je l'avouerai toutefois, j'aime la solitude dans les grandes villes : mais, à moins que d'y être forcé par quelque circonstance grave, comme un voyage autour de ma chambre, je ne veux être ermite que le matin ; le soir venu, j'aime à revoir les faces humaines. Les inconvénients de la vie sociale et ceux de la solitude se détruisent ainsi mutuellement, et ces deux modes d'existence s'embellissent l'un par l'autre.

« Cependant l'inconstance et la fatalité des choses de ce monde sont telles, que la vivacité même des plaisirs dont je jouissais dans ma nouvelle demeure aurait dû me faire prévoir combien ils seraient de courte durée. La Révolution française, qui débordait de toutes parts, venait de surmonter les Alpes, et se précipitait sur l'Italie. Je fus entraîné par la première vague jusqu'à Bologne. » [1]

Cette page de Xavier, où se reflète son aimable caractère, nous montre quels étaient alors ses goûts, ses attraits, ses occupations et son genre de vie.

En pleine possession de ses facultés, il vivait de la façon qui lui convenait, exempt de toute contrainte, soit intérieure soit extérieure, prenant l'existence par ses bons côtés, sans vaines récriminations contre les hommes et les événements. Il ne participait point, quoique jeune encore, à cette exaltation des esprits qui se manifestait partout sous l'influence de la Révolution française. S'il parle de cette révolution, ce n'est pas pour l'encenser, bien entendu; mais enfin il ne se pose pas contre elle en ennemi déclaré, bien qu'elle atteigne tout ce qu'il a de plus cher, sa famille, son roi, sa patrie. Il semble ne lui en vouloir que parce qu'elle vient le surprendre dans son bonheur, déranger ses habitudes et le chasser de sa mansarde, située *rue de la Providence*.

Ce n'est pas que jamais, dans le but de sauvegarder son repos, il eût transigé avec ses principes ou trahi ses affections ; mais il subit les événements plus forts que lui, les envisage d'un œil tranquille, sans se plaindre, quelquefois même en souriant de sa mauvaise fortune. Heureux tempérament, qui lui permit de conserver toujours son calme et sa liberté d'esprit au milieu des difficultés qu'il rencontra sur son chemin, dans les diverses positions de sa longue et aventureuse carrière. Il voyait avant tout le bon côté des choses ; il se préoccupait du bien qui s'y pouvait trouver, pour en profiter dans la mesure de ses forces ou de ses besoins.

(1) *Expédition nocturne.*

VI.

LA Révolution française, en débordant par-dessus les Alpes, selon sa pittoresque expression, arracha donc le jeune officier aux charmes de la solitude.

Avant de partir avec son régiment, il choisit dans ses papiers ceux qu'il voulait conserver, en fit un paquet et l'envoya à son frère Joseph, qui avait été obligé de quitter la Savoie et s'était réfugié à Lausanne.

En lisant le manuscrit du *Voyage autour de ma chambre*, qui se trouvait au nombre des élus, Joseph de Maistre fut agréablement surpris de reconnaître chez son cadet l'étoffe d'un bon écrivain. Il se promit de revoir son œuvre, d'en effacer les taches échappées à une plume encore novice, en un mot de la corriger.

Plus tard, il s'en constitua l'éditeur bénévole. C'était à Turin, en 1794. Xavier, qui, dans ce temps-là et depuis deux ans, faisait la guerre, reçut un jour un petit volume élégamment imprimé, avec une lettre de félicitations de son frère Joseph : c'était son ancien *Voyage*, auquel il ne songeait plus guère. Grande fut sa joie ! Mais il était loin alors de présumer que ce petit livre dût lui valoir sa réputation de maître en l'art d'écrire et devenir un jour son plus beau titre de gloire.

Xavier de Maistre continua de porter les armes jusqu'en 1798, époque à laquelle le malheureux roi Charles-Emmanuel IV, après avoir perdu tous ses Etats de terre ferme, résolut de dissoudre son armée et se retira dans l'île de Sardaigne.

Sans fortune, sans emploi, sans protection directe, Xavier de Maistre s'en vint à Aoste, chez son beau-frère, M. de Saint-Réal, qui avait été intendant de la province avant l'occupation française.

« En dépit de la dureté des temps, écrit Descostes [1], il était satisfait de son sort. Les soucis d'argent l'inquiétaient peu. Il avait du marin l'humeur facile et féconde en ressources ; aussi l'avait-on

(1 *Joseph de Maistre pendant la Révolution.*

surnommé dans l'intimité *La Marine*. Son service lui laissait des loisirs ; il était heureux de ne pas occuper un de ces postes perdus aux extrémités de la vallée, où la vie ressemblait à celle que mènent de nos jours les chasseurs alpins cantonnés à quelques milliers de mètres d'altitude. Aussi, fidèle à ses principes de philosophie pratique, Xavier sut-il s'organiser une vie de garnison qui, sans valoir celle de Turin, ne manquait ni de charme, ni de variété...

» Xavier voulut profiter du repos forcé de l'hiver pour compléter son éducation. Il avait cru s'apercevoir que son premier maître, l'abbé Isnard, ne lui avait pas tout appris, bien qu'il lui eût enseigné beaucoup de choses. L'ancien *Ban*, en petite tenue, va donc à la sortie du quartier prendre des leçons de littérature avec le Père Frassy, de philosophie auprès du Père Tavernier, tous deux barnabites du collège d'Aoste, et chaque semaine, Joseph, assisté de M. de Saint-Réal, « homme très savant et littérateur émérite », lui fait subir un petit examen.

» Quand un rayon de soleil se joue au givre qui portent les branches des arbres dépouillés, l'ancien dessinateur du béguin de la servante et des moutons du curé de la Bauche va croquer, d'un crayon alerte, les ponts de Châtillon, les usines de Liverognes ou quelque site pittoresque des environs.

» Livré tout entier à ses impressions d'artiste, en extase devant la grande nature, Xavier se laisse vivre doucement et oublie parfois d'aller commander la garde montante, au risque d'encourir de nouveaux arrêts.

» Un dimanche du mois de décembre, Joseph et Xavier, attendant l'heure du dîner, se promenaient dans la cour de l'hôtel de Bard. Maurice de Sales était venu les rejoindre. Ils avaient entendu ensemble la messe militaire célébrée à la cathédrale par le Père Faletti [1],

(1) Le Père Albert Faletti, de Turin, était membre de la Compagnie de Jésus. Ce fut un précurseur de nos héroïques aumôniers de 1870. « Aussi bon soldat que bon prêtre », dit l'abbé Fenoil, le grondement du canon et le sifflement des balles n'avaient rien qui l'effrayât. On le voyait paraître au milieu des mêlées les plus affreuses, administrer aux mourants les secours de l'Eglise, encourager les blessés et leur donner les premiers soins. Il mourut au combat de la Thuile, le 17 juillet 1793.

aumônier des grenadiers royaux. Le duc de Montferrat ne manquait jamais de s'y rendre, accompagné de son état-major. Il faisait une de ces journées où le soleil semble donner à l'été de la Saint-Martin l'illusion d'un éphémère renouveau. La vallée blanche scintillait comme un immense tapis de diamants et les grenadiers se groupaient devant leurs tentes pour se réchauffer à la douce et pénétrante chaleur solaire.

» Xavier proposa d'aller visiter la tour du Lépreux. Les trois amis s'acheminèrent vers le haut de la colline, où vivait « caché entre les broussailles, comme une bête fauve, le lépreux de la cité d'Aoste [1]. »

Car ce n'était point un personnage imaginaire; avant d'être immortalisé par la plume de Xavier, il avait son état civil, sa personnalité. La tour figurait au nombre des curiosités de la ville; comme l'amphithéâtre et les portes prétoriennes, on ne manquait pas de faire visiter au voyageur ces ruines entre les murs démantelés desquelles l'infortuné traînait sa misérable existence.

Les trois amis pénétrèrent dans l'enceinte : à peine devinait-on sous la neige les traces des allées coupant le parterre où le reclus entretenait, durant la belle saison, ses chères fleurs. Bientôt, il apparut à distance en se cachant le visage, la conversation s'engagea et il narra son histoire aux visiteurs. C'est cette entrevue que Xavier a racontée plus tard dans la nouvelle si touchante, qui a pour titre : *Le Lépreux de la cité d'Aoste.*

« Après une année passée tout entière à voir des hommes et des choses que je n'aimais guère, dit-il avec une certaine amertume, et à désirer des choses et des hommes que je ne voyais plus, je revins à Turin. Il fallait prendre un parti. »

Au commencement de 1799, une armée russe, conduite par Souvarow, descendait en Italie. Sous les auspices et avec la recommandation de son frère Joseph, alors réfugié à Venise, Xavier de Maistre alla se présenter à ce général et lui demander de servir sous ses ordres.

(1) Marquis Costa de Beauregard. — *Un Homme d'autrefois.*

C'est peut-être ici le cas, je ne dirai pas de disculper, mais d'expliquer en quelques mots ce que la conduite du chevalier de Maistre peut avoir d'anormal en apparence aujourd'hui.

La Savoie n'a pas toujours appartenu à la France, et sa brusque annexion, à la fin du XVIIIe siècle, était, depuis François Ier [1], le seul acte de ce genre qui fût intervenu chez elle à travers l'existence fort ancienne de sa maison royale. On comprend dès lors tout le désordre qu'un semblable fait dut jeter dans certains esprits identifiés avec l'histoire et la fortune de leurs princes, et la révolte intérieure qu'il souleva chez les soutiens naturels du trône piémontais. Pour eux, la Savoie était le berceau de leurs rois, ils ne voyaient que cela ; et combattre pour reconquérir ce précieux patrimoine était à leurs yeux un devoir des plus sacrés.

En outre, la Savoie n'était pas seule envahie par la redoutable république française ; les provinces cisalpines de la monarchie sarde étaient devenues sa proie également. Il s'agissait donc, pour des hommes tels que de Maistre, non seulement de reprendre un lambeau de territoire à un voisin trop avide, mais de rendre tout un royaume à un souverain bien-aimé dépossédé injustement.

Pour cette noble entreprise, les membres de l'ex-armée piémontaise continuaient de s'agiter et cherchaient à se réunir autour d'un étendard quelconque.

Il ne faut donc pas s'étonner de la démarche que nous venons de voir faire au lieutenant de Maistre. Il obéissait à une nécessité des temps et des hommes ; il prenait rang dans l'armée russe au même titre que son frère allait accepter le poste d'ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg.

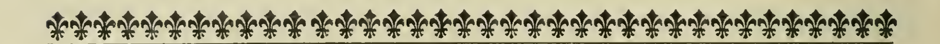
Accueilli favorablement par le général russe et placé dans l'état-major avec le grade de capitaine, il fit en cette qualité une nouvelle campagne d'Italie. Après la bataille de Novi (15 août 1799), Souvarow reçut l'ordre de venir en Suisse opérer sa jonction avec Korsakoff.

---

(1) De Savoie.

Personne n'ignore ni les événements qui suivirent ni le coup porté par Masséna aux armes moscovites. Souvarow, tombé en disgrâce après la bataille de Zurich, fut rappelé en Russie. De Maistre est du petit nombre des officiers qui accompagnèrent leur général jusque dans sa retraite involontaire. Peu de temps après, le 18 mai 1800, Souvarow mourut de chagrin à Moscou.

Ainsi finit pour notre jeune capitaine cette puissante protection armée ; elle avait duré quinze mois. La fortune, on l'avouera, ne le comblait pas de ses faveurs.



VII.

SOUVAROW disparu, Xavier de Maistre résolut de quitter le service militaire et de se fixer en Russie.

« Mais, à sa première apparition à Saint-Pétersbourg, dit un historien, il avait entièrement négligé de faire connaître sa qualité ; c'est à peine si l'on savait son nom, et on ne l'appelait partout que le capitaine Xavier. Lorsqu'il voulut donner sa démission pour rester avec Souvarow, ses amis de Moscou l'avertirent de prendre garde à la manière dont il donnerait son nom, et lui firent observer que cette démission étant le premier signe de vie publique qu'il donnait en Russie, elle déterminerait en quelque sorte son état civil. Or, il n'y avait en Russie aucun titre de noblesse spécial pour les cadets ; tous les membres d'une famille se titraient comme le chef. Si donc Xavier de Maistre ne se qualifiait pas de comte, ainsi que l'usage russe l'y autorisait, il risquait de n'être plus qu'un *gospodin*, quelque chose comme un *monsù* de Piémont. Le capitaine *Poco-Curante* (Sans-Souci), comme l'appelait son frère Joseph, remercia ses amis, leur exprima combien tout cela était indifférent, et promit de faire comme ils voulaient.

« Pour tout concilier, il écrivit au ministre de la guerre, prince

Dolgoroucki, lequel s'était pris d'affection pour lui, et lui demandant sa démission, il déclara qu'il s'appelait Maistre, et qu'il était le quatrième fils d'un comte de ce nom, président jadis au sénat de Savoie. Le prince lui envoya sa démission avec un brevet de major qui le qualifiait de comte. Xavier mit le brevet dans sa poche et continua à s'accommoder fort bien du simple nom de Xavier qu'on s'obstinait à lui donner. »[1]

Il établit sa résidence à Moscou. Mais, privé de la solde attachée à son grade, il dut, malgré son titre, donner des leçons de dessin. Puis il ouvrit un atelier de peinture, qui, grâce à son talent, ne tarda pas à être en vogue et à lui procurer largement de quoi subvenir à ses besoins. Les tableaux du capitaine Xavier, contrastant par leur couleur italienne avec le ciel gris de la Russie, devaient plaire justement par ce contraste, et furent en effet très recherchés ; l'aristocratie moscovite les couvrait d'argent.

Depuis trois ans bientôt, Xavier menait à Moscou cette vie lucrative d'artiste achalandé, lorsqu'il apprit l'arrivée à Saint-Pétersbourg de son frère Joseph, envoyé comme chargé d'affaires du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel Ier. On imagine s'il dut se réjouir de cet heureux événement, qui rapprochait de lui un frère bien-aimé, et lui donnait, au besoin, un puissant protecteur ! Toutefois il n'abandonna pas si vite ses chers pinceaux, qui non seulement lui procuraient une honnête aisance, mais lui fournissaient encore les moyens de venir en aide à l'une de ses sœurs chargée de famille et ruinée par le malheur des temps.

Ce ne fut que deux ans après, au commencement de 1805, qu'il vint à Saint-Pétersbourg voir son frère l'ambassadeur. Laissons celui-ci raconter cette visite dans une pétulante lettre qu'il écrivait à son frère Nicolas, en date du 14 février :

« Frère Nicolas ! je commençais à croire que tu me méprisais, et je tenais déjà la plume pour t'en demander raison, lorsque voilà la

(1) Albert BLANC, *Mémoires politiques et Correspondances diplomatiques de Joseph de Maistre* tome Ier.

gente épître à l'ami Xavier, qui nous a fait un plaisir infini, en nous prouvant que tu ne nous avais point retiré tes bontés.

« Sur tous ces *nous*, tu vas dire : — Est-ce que vous êtes ensemble, messieurs mes frères ? — Nous l'étions, mon cher ami, lorsque ta lettre est arrivée. Un beau matin que je songeais creux dans mon lit, j'entends ouvrir ma porte avant que la sonnette eût donné le signal. Surpris de cette violation de l'étiquette, je crie : « Qu'est-ce que c'est donc que cela ! — C'est ton frère, » me répond Xavier en ouvrant mes rideaux. Comme l'heure des apparitions était passée depuis longtemps, je n'eus pas le moindre doute sur la réalité de l'aventure. Je te laisse à penser si nous nous sommes gaudis ensemble. Cette réunion au reste n'a pas été de longue durée. Il était venu avec un jeune chambellan qui a ses affaires à Pétersbourg et sa femme à Moscou. Ses projets n'ayant pu s'exécuter ici, le contre-poids de Moscou l'a entraîné au bout de seize jours bien comptés ; et mon frère, qui lui avait promis de ne pas l'abandonner, a dû repartir aussi. Il a donc fait quatre cents lieues pour passer seize jours avec moi. Cela s'appelle en Russie *une course*. Je commence à m'y habituer. Moi qui mettais jadis des bottes pour aller à Sonnaz [1], si je trouvais le temps, de l'argent et des compagnons, je me sens tout prêt à faire une course à Tobolsk, voire même au Kamtchatka.

« Xavier rentre au service de la manière la plus agréable pour lui et pour nous ; cette dissonnance qui nous choquait l'oreille n'existe plus et nous voilà à l'unisson. On vient d'organiser ici le département de l'amirauté. Il y a une partie militaire et une partie scientifique. De celle-ci dépendent une bibliothèque, un musée, un cabinet de physique, etc. ; et notre frère a été fait directeur de cet établissement avec deux mille roubles de traitement ; c'est ici la paye d'un général-major. Il était libre de passer dans l'ordre civil avec le rang de lieutenant-colonel ; mais il est soldat, il veut toujours l'être ; je crois qu'il a raison. D'autant plus qu'il conserve son ancienneté. »

(1) Petit village à une lieue de Chambéry.

Deux mois après son retour à Moscou, Xavier reçut le brevet qui le nommait à l'emploi dont parle son frère. Ce n'est pas que, ni l'un ni l'autre, ils eussent le moins du monde sollicité cette faveur ; non, certes. Voici les faits : l'amiral Tchitchagoff, dont Joseph de Maistre avait gagné l'amitié, s'offrit à placer son frère et, sur sa proposition, le ministre de la marine, heureux d'être agréable à l'ambassadeur de Sardaigne déjà fort en grâce auprès de l'empereur Alexandre, s'empressa de donner à Xavier ce brevet de directeur du musée de la marine.

Le voilà donc enfin placé honorablement dans un pays où le grade et l'emploi sont tout. La dissonnance, qui choquait si fort peut-être autre chose que l'oreille délicate de son grand frère, a disparu pour faire place à l'accord entre leurs positions respectives.

Il quitta Moscou. Ce ne fut pas sans peine et sans regret; il laissait dans cette ville de nombreux amis parmi la meilleure société, qu'il n'avait jamais cessé de voir, malgré la foule de ses occupations purement artistiques.

Dans sa nouvelle position, Xavier de Maistre pouvait satisfaire son goût pour l'étude. Il s'y adonna, non pas avec frénésie, — il ne faisait jamais rien ainsi, — mais avec calme et assiduité, pendant les loisirs de sa charge, qu'il ne négligeait pas du reste, mais remplissait à l'entière satisfaction de ceux qui la lui avaient confiée.

A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, ses talents, son aimable caractère, et l'appui de son frère Joseph lui eurent bientôt créé de nombreuses et fort agréables relations dans le grand monde ; sa conversation y était recherchée. Un soir que, dans un salon, il fut amené à causer de sa vie en Piémont, il raconta son séjour à Aoste et ses visites au Lépreux. Il s'émut, paraît-il, à ce souvenir, et son émotion gagna l'auditoire. Quelqu'un le pria d'écrire ce qu'il venait de dire avec tant de charmes. Il l'écrivit en effet, pendant l'hiver de 1809 à 1810. On le voit, c'est à une complaisance que nous devons ce touchant récit qu'on appelle *Le Lépreux de la cité d'Aoste.*

Selon son habitude, il en confia le manuscrit à son frère Joseph,

qui, en sa qualité d'éditeur responsable, se chargea de le faire imprimer.

La première édition est de Saint-Pétersbourg, 1811. A ce propos, Joseph de Maistre raconte dans une lettre écrite plus tard, en avril 1817, à M. le marquis de la Maisonfort, que lorsqu'il présenta cet ouvrage à la censure pour obtenir le permis d'imprimer, l'employé dit, en jetant les yeux sur le titre : « Hein ? on a déjà beaucoup écrit sur cette maladie.... » — Ce qui signifiait, ajoute le comte Joseph, que mon frère aurait bien pu se dispenser de se mettre sur les rangs. Cela ne vous paraît-il pas joli ? »



VIII.

CEPENDANT, soit amour des voyages, soit désir de faire en Russie ses preuves militaires, Xavier de Maistre demanda comme une faveur d'être admis dans l'armée qui se battait contre les peuplades du Caucase [1]. Il fit de la sorte, avec le grade de colonel, une brillante campagne en 1810. Dans un engagement qui eut lieu au mois de novembre, il reçut au bras droit une blessure très sérieuse.

« Mon frère Xavier, — écrivait à ce propos le comte Joseph, en date du 1er février 1811, au ministre du roi de Sardaigne, — a été blessé grièvement à Alkaleik en Géorgie. Dans une lettre qu'il a dictée le 19 décembre, il me charge de vous témoigner combien il regrette que son bras droit, percé de part en part, ne lui permette pas de vous prier directement de mettre ses très humbles remercîments aux pieds de Sa Majesté pour la manière pleine de bonté dont elle a accueilli sa demande [2].

« Trente-deux jours après le coup, l'inflammation n'avait pas diminué, et les chirurgiens n'étaient pas d'accord. L'un disait que le

(1) C'est cette expédition qui provoqua le récit intitulé : *Les prisonniers du Caucase.*

(2) L'autorisation de prendre du service en Russie.

périoste avait été attaqué; l'autre voulait que ce fût un tendon. Tous tenaient pour une opération, qui me met fort en souci jusqu'à ce que j'en sache le résultat. Malgré mon envie de le revoir, je souhaite qu'il demeure là jusqu'à ce qu'il puisse changer de grade. »

Cette nouvelle se répandit à Saint-Pétersbourg dans la haute société qui connaissait Xavier de Maistre, et y causa une douloureuse impression. On en parla jusque dans le salon des impératrices. Une des personnes présentes en fut si péniblement affectée qu'elle se trouva mal et dut quitter le salon.

Après que tout danger eut disparu et lorsqu'il put supporter le voyage, Xavier revint à Saint-Pétersbourg. Il apprit l'incident singulier dont l'annonce de sa blessure avait été cause. Très sensible à cette marque d'intérêt, il voulut connaître celle qui l'en avait honoré, et songea dès lors à l'épouser. Il avait quarante-huit ans.

Mais le bruit d'une guerre prochaine avec la France commençait à se répandre. La Russie, tout en épuisant les négociations diplomatiques, se préparait énergiquement à la lutte. L'armée était partout mise sur le pied de guerre ; les cadres étaient complétés ; les divers corps d'opération se formaient en silence, et les officiers supérieurs, investis de leur commandement, recevaient l'ordre de se rendre sans tarder à leur destination. Xavier de Maistre fut attaché à l'armée du prince Bagration. On était à la fin d'avril 1812.

Cependant son mariage était décidé dès le mois de février. La lettre suivante du comte Joseph fait connaître dans quelles conditions favorables il allait s'accomplir :

« Je vous prie de vouloir bien faire part à Sa Majesté, écrivait-il au ministre sarde le 19 février 1812, du prochain mariage de mon frère, colonel dans l'état-major général de l'armée, à la suite de Sa Majesté Impériale, avec mademoiselle Zagriatski, demoiselle d'honneur de LL. MM. Impériales. C'est une personne du plus grand mérite et de la plus grande distinction. Sa Majesté Impériale a daigné donner à ce mariage une approbation qui ajoute beaucoup à la satisfaction de ma famille. Le grand maréchal de la cour est venu voir

mademoiselle Zagriatski dans l'appartement qu'elle occupe au palais, et lui a fait part qu'en témoignage de l'approbation que l'empereur donnait à ce mariage, il daignait convertir pour elle en pension viagère la somme de 3,000 roubles que les demoiselles d'honneur reçoivent annuellement pour leur entretien et qu'on nomme *argent de table.* Il lui a promis de plus qu'à la première occasion Sa Majesté Impériale daignerait encore approcher mon frère de sa personne en le nommant son aide de camp. Enfin, monsieur le chevalier, il a couronné ses bontés et mis le comble à notre joie en décidant que les garçons qui pourraient provenir de ce mariage seront élevés dans la religion catholique, bienfait insigne que je place au-dessus de tous les autres, et sans lequel ce mariage; s'il s'était fait, n'aurait été pour nous qu'une source de désagréments. Tout mon chagrin est de ne pouvoir suspendre la célébration jusqu'au moment où nous aurions pu recevoir l'approbation de Sa Majesté. Mais vous voyez l'état des choses : vos lettres de la fin de juillet 1810 me sont parvenues en 1812. Des circonstances inouïes nous forcent la main à chaque instant et se moquent de nos inclinations. »

Tout était préparé pour la célébration du mariage, quand survint l'ordre pressant dont nous avons déjà parlé. Or, cet ordre ne paraissait pas souffrir de discussion. Quel ne dut pas être l'embarras de Xavier, ainsi pressé entre son bonheur et son devoir ! Par un sentiment d'excessive délicatesse envers celle qui devait être sa libre compagne, il ne voulut pas se l'attacher par des liens indissolubles au moment de la quitter, et refusa de se marier avant de partir ; les plus vives remontrances de son frère Joseph ne purent le détourner de son dessein. L'honneur l'appelle, il vole à sa voix. Seulement, certaines fiançailles, qui sont irrévocables suivant les lois du pays, eurent lieu dans la chapelle de la princesse Chakaskoï, tante de la demoiselle. Mais, dans aucun pays les fiançailles ne valent des noces; tel était du moins l'avis du comte Joseph de Maistre.

L'empereur Alexandre, ayant pris le commandement en chef de ses armées, choisit Xavier pour faire partie de son état-major. Le

soldat-poète partit le 14 avril et fit vaillamment la campagne de 1812. Voici encore comment Joseph de Maistre en donnait les détails au roi de Sardaigne :

Les Français ont fait les derniers efforts de bravoure et de patience; ils ne se sont pas révoltés, chose incroyable ! mais que peut l'homme contre le fer, la faim et le froid réunis ? Ceux qui ont vu ce spectacle de près, ne savent comment l'exprimer. L'un dit : J'ai fait deux cents verstes sur des cadavres. L'autre : Nous sommes entrés à Wilna à travers un défilé de cadavres. Je suis persuadé que Sa Majesté lira avec intérêt une lettre qui lui tiendra lieu de toutes ; elle est de mon frère Xavier ; et je la choisis parce qu'elle part d'un témoin oculaire, et d'une plume étrangère à l'ombre même d'une exagération.

« Je ne puis, écrit-il de Wilna, te donner une idée de la route que j'ai faite. Les cadavres des Français obstruent le chemin qui, depuis Moscou jusqu'à la frontière, (environ huit cents verstes) a l'air d'un champ de bataille continu. Lorsqu'on approche des villages, pour la plupart brûlés, le spectacle devient plus effrayant. Là, les corps sont entassés, et, dans plusieurs endroits où les malheureux s'étaient rassemblés dans les maisons, ils y ont brûlé sans avoir la force d'en sortir.

» J'ai vu des maisons où plus de cinquante cadavres étaient rassemblés, et, parmi eux, trois ou quatre hommes encore vivants, dépouillés de leurs habits militaires par 45 degrés de froid. L'un d'eux me dit : « Monsieur, tirez-moi d'ici, ou tuez-moi ; je m'appelle Normand de Flageac, je suis officier comme vous. » Il n'était pas en mon pouvoir de le secourir. On lui fit donner des habits, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver ; il fallut le laisser dans cet horrible lieu. Un comte Berzetti de Turin s'est dit mon parent et m'a fait demander du secours. Je lui ai envoyé aussitôt mon cheval et un cosaque pour l'amener, mais le dépôt des prisonniers était parti ; je ne sais ce qu'il est devenu, je le fais chercher de tous côtés. Dans tous les chemins on rencontre de ces malheureux qui se traînent mourant de froid et de faim ! »

IX.

AUSSITOT que les Français eurent repassé le Niémen, Xavier demanda un congé pour revenir à Saint-Pétersbourg célébrer enfin son mariage ; cérémonie qui eut lieu au mois de décembre de la même année. C'est encore dans une lettre du comte Joseph que l'on trouve le détail des circonstances financières tout à fait avantageuses dans lesquelles cette union s'accomplit :

« Mon frère, écrivait-il le 13 mars 1813 au roi de Sardaigne, a joué de bonheur dans cette affaire d'une manière bien singulière. Le mariage, excellent sous tous les autres rapports, était un peu faible sous celui de la fortune ; mais le jour même où il a quitté sa femme pour se rendre au quartier-général de l'empereur, où il a été rappelé le 11 février dernier, le chambellan Zagriatski, frère unique de la demoiselle, a jugé à propos de mourir d'un coup d'apoplexie dans sa terre de Tamboff. C'était un fort mauvais sujet, dissipateur de premier ordre ; cependant la terre seule de Tamboff vaut 1,200,000 roubles au moins, et ce n'était pas sa seule propriété. D'ailleurs l'oncle d'ici (grand échanson) a 40,000 roubles de rente, et cette hoirie qui devait se fondre dans celle du neveu, qui la dévorait d'avance, se trouve libre et tombera à ces dames. Des personnes parfaitement au fait des affaires de cette maison, m'assurent que, toute soustraction faite, il ne peut pas rester à mon frère ou à sa femme moins de 2,000 paysans, c'est-à-dire plus de 50,000 livres de Piémont de rente.

« L'air de Russie, comme Votre Majesté le voit, nous convient assez. »

Ainsi qu'on vient de le lire, Xavier dut rentrer au quartier général dès le mois de février 1813. De là, il rejoignit l'armée commandée par le général Walmoden, dont il était alors quartier-maître. Ce corps d'armée était chargé d'occuper Hambourg et d'évoluer sur la droite, le long des côtes.

Nommé général en juin 1813, de Maistre fit la campagne de Saxe.

Mais étant tombé gravement malade au mois d'août, il ne put assister à la bataille de Leipsick (18 octobre), et obtint de rentrer à Saint-Pétersbourg pour rétablir sa santé.

En avril 1815, il dut repartir encore pour faire la campagne de France. La paix conclue, il s'empressait de regagner la capitale de la Russie, quand il lui fallut remplir une mission d'inspection militaire sur les côtes de la Baltique et dans les places fortes de la Finlande. Ce n'est qu'à la fin de 1816 qu'il put enfin revenir auprès de sa femme et de son frère goûter les douceurs de la vie de famille et jouir d'un repos qui lui était devenu tout à fait nécessaire après les rudes campagnes des années précédentes.

Mais pour lui le repos n'était pas l'oisiveté. Il reprit bientôt le cours de ses études favorites ; il se remit à la peinture, qu'il n'avait du reste jamais délaissée entièrement ; car, pendant les mois de mai et de juin 1813, il avait exécuté plusieurs portraits que son neveu Rodolphe envoyait de l'armée au comte Joseph, à Saint-Pétersbourg. Il s'occupait de chimie, pour laquelle, de même que pour la peinture, il avait trouvé des loisirs jusque dans le tumulte des camps. Ainsi, à la fin de 1815, il envoya à l'Académie royale de Turin, dont il était membre, un *Mémoire sur l'oxydation de l'or par le frottement*, qui fut lu dans la séance du 14 janvier 1816. Il en fit parvenir un second en 1817 sur un *Procédé pour composer avec l'oxyde d'or une couleur pourpre qui peut être employée dans la peinture à l'huile*, mémoire communiqué à l'Académie dans la séance du 19 décembre 1817. Il y avait joint un tableau dans lequel les draperies sont peintes avec de la couleur pourpre préparée suivant sa méthode, ainsi que des échantillons de laque de pourpre, également de sa composition.

Le comte Joseph de Maistre, dont la mission diplomatique était désormais terminée, avait quitté Saint-Pétersbourg le 27 avril de cette même année 1817. La séparation des deux frères, quoique également pénible, s'opérait dans un temps où leurs plus belles espérances étaient réalisées. Je ne parle pas de Joseph qui avait enfin vu, Dieu sait avec quelle exultation profonde, disparaître les derniers

vestiges apparents de cette révolution qu'il exécrait, et remonter sur leurs trônes les princes légitimes qu'elle en avait chassés. Mais Xavier, le *poco-curante*, le *ban* d'autrefois, le petit cadet de famille, était parvenu, à l'âge de 54 ans, au sommet de l'échelle militaire ; il se voyait entouré de la faveur d'un Alexandre et de la considération que donne dans un pays tel que la Russie une protection aussi auguste ; il possédait la plus aimable femme de la cour ; il entendit le bruit flatteur que ses œuvres soulevaient en France. On serait heureux à moins, surtout lorsqu'on a été, comme lui, doué par la nature d'un cœur modeste. Le calme qui succéda en 1816 aux agitations interminables qui secouaient l'Europe depuis un quart de siècle, le trouva plus qu'un autre disposé à l'accueillir comme un bienfait du ciel ; il s'arrangea tout simplement pour en jouir. Ce fut la plus heureuse, sinon la plus belle époque de sa vie. L'avenir souriait à tous les horizons : les petits *démons aux lèvres roses* commençaient à peupler la solitude toujours importune d'un grandiose intérieur ; sa fortune touchait à l'opulence ; enfin la route de la patrie était redevenue ouverte à tous les exilés. Seulement la reconnaissance sous toutes ses formes fixait Xavier au sol de Saint-Pétersbourg. L'idée de suivre son frère l'ambassadeur ne put entrer dans son esprit qu'à l'état vague et fugitif des rêves ébauchés. Il continua donc à savourer sur place le bonheur qu'il avait trouvé en Russie.

Mais la mort allait frapper dans les rangs de sa famille. En 1821, il reçut la fatale nouvelle que son illustre frère, le comte Joseph de Maistre, venait d'expirer à Turin. Cette perte lui causa un vif chagrin que l'amour de sa femme et les caresses de ses enfants n'apaisèrent qu'à demi.

Une autre peine troublait son cœur, naturellement sensible; c'était la santé même de ses enfants. Elle lui donnait de sérieuses inquiétudes. Les médecins conseillaient de les emmener sous un ciel plus clément que celui de Saint-Pétersbourg. Il se décida à venir en Italie, heureux de saisir cette occasion de revoir son pays, ses proches, ses amis, qu'il avait quittés depuis si longtemps.

X.

IL partit donc, en 1825, pendant l'été. Après avoir traversé l'Allemagne et la Suisse, il arrivait à Bissy, chez son frère Nicolas, Bissy lieu enchanteur, aux environs de Chambéry, dont Lamartine a fait cette éblouissante description :

« En voyageant en Savoie, et en visitant un ami qui était le neveu des de Maistre, alors justement estimés, mais encore ignorés de la gloire, je tombai, par accident, dans le nid champêtre qui abritait le frère de Joseph et de Xavier, Nicolas de Maistre. C'était une de ces maisons de gentilhomme, que rien ne distingue trop de celles de la petite bourgeoisie, qu'une ou deux tourelles qui flanquent les angles et qui ressemblent plus à des colombiers qu'à des bastions...... On l'appelait Bissy. La maison est située sur le flanc septentrional de la vallée qui court, à travers des prairies et des bocages, de Chambéry au lac du Bourget. La haute muraille noire du Mont du Chat étend et gonfle ses fondements jusque dans cette vallée ; ses ruisseaux, ses cascades, ses longues ombres s'y versent dans le torrent large et rocailleux de l'Aïsse. Tout y est retentissant de leurs murmures et de leur fraîcheur. C'est sur un de ces renflements des racines du Mont du Chat qu'est assise la maison de Bissy. Un bois de châtaigniers sauvages, toujours jeunes parce qu'on les coupe toujours pour le chauffage de la métairie, la domine et la protège du vent du nord... Une petite cour, pavée de cailloux de deux couleurs roulés par l'Aïsse, et arrosée d'une fontaine comme dans les cours de village en Suisse ou dans le Jura, y coule à petits filets d'un tronc d'arbre creusé et verdi de mousse. Un corridor, une cuisine, une salle à manger, quelques chambres basses pour les provisions, les lingeries, les domestiques, composent le rez-de-chaussée. On monte par un escalier de pierres grises au premier étage, où l'on trouve un petit salon et cinq ou six chambres de maîtres ou d'hôtes. Le sapin lavé et poli par le sable fin des servantes, y répand sa saine odeur de résine. Des fenêtres du salon, le regard descend d'abord sur un parterre à hauteur d'appui

planté de légumes domestiques et d'arbres fruitiers, plus animé selon moi que des pelouses monotones et des fleurs stériles ; de là le regard s'étend sur une prairie en pente, bordée d'immenses noyers, ces oliviers gigantesques du nord, qui distillent une huile moins limpide mais plus parfumée que celle de l'Attique. Le torrent de l'Aïsse, avec ses cailloux roulés, coupe la plaine par une ligne blanchâtre que ses eaux souvent débordées laissent à sec pendant l'été. Au delà se relève le plateau verdoyant et boisé sur lequel blanchissent les tourelles du petit manoir de Servolex qui appartenait alors aux neveux des de Maistre. Puis la vallée se ferme et s'accidente par les murailles à pic de la montagne de Nivolet. »

Plus tard, Lamartine, devenu par alliance parent de la famille de Maistre, vint visiter Xavier en son passage à Bissy, et lui adressa cette ode, insérée dans le recueil de ses *Harmonies :*

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !

Que de jours ont passé sur ces chères empreintes,
Que d'adieux éternels ! et que d'espoirs déçus !
Que de rêves brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Leysse,
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin.

O sensible exilé ! tu les as retrouvées,
Ces images de loin toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivants de tes jours de bonheur ;
Tes yeux ont contemplé ces montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre, et le toit de tes pères,
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur.

Xavier de Maistre fit là, pendant les beaux jours, une halte de plus de deux mois. Bien que fasciné par les charmes de ce délicieux séjour, il venait quelquefois à la ville, où tout le monde voulait le voir et lui témoignait une sympathique admiration. Dans les premiers temps de son arrivée, M. le comte de Chavanne lui donna, au château de Leysse, une fête magnifique, où Xavier présenta à sa famille réunie son épouse bien-aimée. Elle fut accueillie avec des transports de joie et des démonstrations d'amitié tels que les méritait cette noble femme, distinguée plus encore par les solides qualités du cœur que par les charmes de son esprit. Ajoutons, pour tout dire, qu'elle était aussi belle qu'intelligente et bonne. Son portrait, peint par Xavier lui-même, témoigne, aux yeux du physionomiste, des plus heureux dons de la nature. Une pointe de malice aiguise même ces traits si fins et ces contours si gracieux. Ainsi, lors de sa présentation aux amis d'enfance de Xavier, elle leur disait : « *Ban* vous me l'avez envoyé, *ban* je vous le ramène, » toute fière et contente de la transformation qu'ils observaient en lui.

Avant l'hiver, Xavier quitta Bissy pour se rendre à Naples où il habita jusqu'en 1838 ; on sait dans quel but. Malgré l'excellence du climat, il eut le malheur d'y perdre ses quatre enfants, maladifs il est vrai, mais peut-être éprouvés par un changement si considérable de température. Quoi qu'il en soit, n'ayant plus aucun motif de rester en des lieux qui désormais lui rappelaient de si tristes souvenirs, il résolut de regagner Saint-Pétersbourg, « pour ramener, disait-il avec résignation, sa femme où il l'avait prise. » Il ne s'arrêta que quelques jours à Chambéry.

M. le comte de la Chavanne réunit une seconde fois les parents et les amis de Xavier dans une petite fête intime. Le soir, tout le monde était au salon, sauf de Maistre ; on n'attendait plus que lui. L'heure passe ; il ne vient pas. On commence à s'inquiéter ; que fait-il ?... Où est-il ?... Il fallut aller à sa recherche.

Or, voici ce qui était arrivé :

Il était près de neuf heures. Xavier, après avoir visité les alentours

du château avec M. de Juge, qui l'avait accompagné, se disposait à rejoindre la société. Il monte le perron qui donne accès au salon du côté du jardin ; mais, au lieu d'entrer, il descend l'autre rampe et gagne le parterre qui s'étend devant le château. Arrivé au milieu, vers une pièce d'eau éclairée en ce moment-là par un beau clair de lune, il s'agenouille, retrousse les manches de son habit, se penche sur le bassin, et plonge à plusieurs reprises les mains dans l'eau, comme pour y saisir quelque chose qui fuyait ; tout cela sans proférer une parole. M. de Juge, qui l'avait suivi, étonné d'abord de ne pas le voir rentrer au salon, plus étonné encore de la scène muette à laquelle il assiste, finit par lui demander ce qu'il fait là. « Je veux, répond de Maistre, revoir un insecte que je n'ai trouvé qu'ici et dans quelques localités en Géorgie. C'est un petit animal curieux à voir : vous le placez à la renverse ; il se redresse brusquement et du même bond saute à l'eau. Il doit avoir un ressort élastique sur le dos. Un animal très drôle, vous verrez ; attendez un moment. » Et il continue sa pêche, en prend un, qu'il fait travailler devant M. de Juge, et se relève tout radieux. A ce moment arrive la compagnie qui le cherchait ; on veut savoir ce qui s'est passé ; M. de Juge raconte l'aventure, et tout le monde d'en rire. Chacun reconnaît bien à ce trait le naïf auteur de la théorie sur l'*Ame et la bête.* [1]

En quittant la Savoie, Xavier de Maistre voulut visiter Paris, qu'il ne connaissait pas encore. Lisez ces lignes, écrites longtemps après, où l'on rend compte de son passage dans la capitale du monde civilisé :

« Il y reçut un accueil des plus sympathiques. Il fut très surpris de s'y trouver célèbre. Il avait vécu assez étranger au mouvement littéraire, et il connaissait peu les ouvrages modernes. Quand il les parcourut, il fut très inquiet de trouver dans quelques-uns une langue nouvelle. — « Pourtant ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit autrement, la plupart des personnages que je rencontre parlent encore la même langue que moi [2]. »

(1) L'insecte dont il s'agit ici est le *disticus marginalis*, vulgairement appelé *puce d'eau*.

(2) *Magasin pittoresque*, août 1853.

Sous la bonhomie apparente de Xavier et sa feinte ignorance, il y a là une fine ironie. La Russie n'est pas le Céleste-Empire, entièrement fermé aux bruits d'Europe. Xavier de Maistre avait conservé des relations en France, en Savoie surtout. D'ailleurs, le long séjour qu'il venait de faire en Italie avait dû le familiariser avec sa propre réputation, comme avec les ouvrages nouveaux qui, de tout temps, ont inondé la Péninsule.

A Paris, Dantan, le populaire sculpteur, obtint de Xavier la faveur d'exécuter son buste, consécration voulue, en ce temps-là, des justes renommées.

Rentré à Saint-Pétersbourg, Xavier de Maistre, malgré son âge avancé, s'occupait encore de chimie et de physique. Son esprit investigateur portait même ses visées plus loin ; car, en octobre 1841, il envoya à la Bibliothèque universelle de Genève un court mémoire intitulé : *Méthode pour observer les taches que l'on peut voir dans le cristallin.*

Mais la vieillesse, avec ses infirmités ordinaires, l'obligea enfin de cesser ses travaux. Sa femme était morte en 1850. Cette perte cruelle aggrava sur sa tête le poids des années. A la fin, il ne sortait plus. Faible et impotent, mais le cerveau toujours libre, il se faisait promener dans un fauteuil, en rêvant peut-être à celui du *Voyage autour de ma chambre.*

Il s'éteignit à l'âge de 89 ans, à Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1852.

Il était décoré de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, en Russie, et chevalier des Saints Maurice et Lazare, en Piémont.

Une question s'est sans doute posée déjà à l'esprit du lecteur : quelle fut la fidélité de Xavier de Maistre aux devoirs de la religion ? Lui qui l'amait profondément dans son cœur, n'oubliait-il pas, comme une foule de ses contemporains, de la pratiquer ?

Nous devons répondre que le tumulte de la vie des camps, les voyages, les agitations mondaines firent temporairement négliger à Xavier les pratiques religieuses, le devoir pascal lui-même, mais le récit d'un écrivain suisse fournit une preuve décisive qu'il y revint

dans la suite, grâce à son frère Joseph. Les détails du narrateur sont même aussi touchants qu'instructifs.

« Ce trait, remarque M. Descostes, vaut son pesant d'or ; c'est un pasteur protestant qui le raconte ; il met en pleine lumière, en même temps que la « ferveur » de Joseph, la simplicité de Xavier, et s'il provoque le sourire, il ferait aussi volontiers couler une larme :

« Alors, dit Petit-Senn, qu'il rejoignit à Saint-Pétersbourg son frère Joseph, celui-ci, rempli de ferveur religieuse, découvrit avec peine que Xavier se ressentait des principes régnant en France, d'où il arrivait. Il s'était peu à peu relâché dans la pratique de ses obligations religieuses et il y avait longtemps qu'il ne s'était approché du tribunal de la pénitence. Joseph était un homme de génie, catholique ardent ; bientôt il prit sur son frère un grand ascendant et l'engagea à se confesser.

« Cependant on peut concevoir l'angoisse que Xavier éprouvait à l'idée d'avouer à un prêtre des fautes et des péchés d'autant plus nombreux qu'ils remontaient fort loin dans le passé et dont le souvenir même s'était effacé ou obscurci dans sa mémoire.

« Ce fut alors que dans son inquiétude il alla voir et consulter M. de la Saussaye, son ami. Celui-ci le vit entrer dans sa chambre, pâle, la figure attristée, le front plissé et soucieux. « Vous me voyez bien embarrassé, dit-il au pasteur protestant ; mon frère, dont je reconnais la grande supériorité et les bonnes intentions, m'a tant prêché et pressé, que je m'en vais *à confesse !* Oui, mon cher ami, voilà où j'en suis, grâce à lui. Jugez de mon anxiété. » Et, tout en parlant ainsi, il se promenait à grands pas dans l'appartement, tenant à la main une feuille de papier qu'il agitait avec violence. — « Mais, répondit M. de la Saussaye, je ne vois pas ce qu'il y a de si embarrassant pour vous, catholique, mon cher ami ; votre frère a bien fait de vous rappeler à la pratique de vos devoirs religieux et je ne puis que vous engager à suivre ses avis... Mais que tenez-vous là dans la main ? — Ah ! vous concevez, dit Xavier, que j'ai dû chercher dans le fond de ma mémoire mes nombreux péchés et les coucher

sur le papier, de là cette note que voici ». Et il montrait de loin à son ami la liste de ses méfaits.

« Mais, dit M. de La Saussaye, elle me semble courte et ne doit point trop charger votre conscience. — C'est ce qui vous trompe, mon cher, répondit Xavier, en redoublant de précipitation dans sa marche, et en faisant flamboyer les feuilles déployées ; il n'y a que quelques mots sur ce papier, c'est vrai ; mais ce sont des *têtes de colonne*, des *têtes de colonne*, des *têtes de colonne!* répéta-t-il plusieurs fois et il s'enfuit tout consterné [1]. »

« Sur la fin de sa vie, ajoute Descostes, Xavier ne se faisait pas ainsi tirer l'oreille pour « aller à confesse ». Sa femme lui avait fait établir un oratoire catholique dans sa maison et quand la mort lui eut enlevé la douce compagne de son existence, comme autrefois Joseph à Sainte-Marie-Egyptienne, il allait y pleurer et prier, en attendant l'heure de l'éternelle réunion. L'heure ne tarda pas à sonner...

» Après cette longue existence partagée entre les sourires et les larmes, Xavier alla rejoindre, à son tour, sa sainte mère, si pleine de dévouement pour lui; son père, dont les semonces étaient si redoutables, mais le cœur si bon, et Joseph, le frère aimé dont il garda le souvenir jusqu'à son dernier souffle et dont il disait encore, quelques mois avant de mourir, au marquis de Gabriac :

« Mon frère et moi, nous étions comme les deux aiguilles d'une même montre ; il était la grande, je n'étais que la petite ; mais nous marquions la même heure, quoique d'une manière différente... »

La mort a-t-elle pu séparer ces « deux aiguilles » qui, en ce monde, avaient toujours « marqué la même heure » et les âmes-sœurs de Joseph et de Xavier, animées de la même foi sur la terre, n'ont-elles pas dû se retrouver et se reconnaître aux cieux ?...

La correspondance inédite de Xavier de Maistre, publiée, il y a quelques années, par M. Réaume, met à son tour en lumière la sim-

(1) Petit-Senn, *Esquisses en prose et poésie*.

plicité de la foi de Xavier et l'énergie de ses principes. Quelques extraits, pris çà et là, compléteront cette esquisse.

« Heureux, écrit-il à M. Huber Saladin, heureux qui, comme nous, est simple spectateur dans les affaires politiques ! Je cherche vainement parmi les acteurs de tous les partis celui à la place duquel je voudrais être, à commencer par Charles X, jusqu'à M. de la Fayette, en passant par le juste milieu. » Et, en effet « placé en dehors du tourbillon », il s'occupe peu de politique, ce qui ne veut pas dire qu'il soit indifférent. Il est, au contraire, en toutes choses, du côté du droit, de l'honneur, de la vérité et, chaque fois que les événements contemporains apparaissent dans ses lettres, c'est pour y être jugés d'un mot marqué au coin du bon sens, et qui prend parfois le ton décisif dont Joseph est coutumier. S'agit-il de la liberté conquise en 1830 : « J'aime, dit-il, la liberté toute faite parce qu'elle vient de Dieu, et je déteste cordialement la liberté que les hommes veulent faire parce qu'ils n'en ont ni le droit ni les moyens ; le malheur peut donner le droit, mais la vertu seule donne les moyens : ces deux conditions manquent à la révolution. » Quant au régime politique né de cette émeute et à ses conséquences, il les apprécie avec une clairvoyance presque prophétique : « Si l'on peut prévoir quelque chose, c'est que le gouvernement représentatif est impossible sans liberté de la presse, et qu'aucun gouvernement ne peut exister avec cette liberté dans une nation corrompue ; enfin qu'une catastrophe sanglante est inévitable, à la suite de laquelle une main de fer, comme celle de Napoléon, peut seule rétablir un ordre quelconque momentané, pour recommencer ensuite de plus belle. » N'est-ce pas en effet ce que nous avons vu ? 1848 et les journées sanglantes de juin, d'où sort l'empire autoritaire, qui fait place à l'empire libéral de 1867, destiné à sombrer à son tour sous les coups de la presse, car Sedan n'a fait qu'achever ce pouvoir ébranlé et miné par le parlementarisme. Rien cependant ne faisait pressentir alors la rentrée en scène d'un Napoléon : surtout depuis l'échauffourée aussi ridicule qu'injustifiable que Xavier, dans une lettre de décembre 1830, racontait en ces termes dédaigneux :

« Rome est tranquille et le sera longtemps, à moins d'une attaque extérieure. Quelques mauvais garnements ont bien voulu faire du bruit, mais ils ne sont pas même parvenus à alarmer nos vieux Cardinaux. On savait tout et on a fait arrêter quelques polissons à la tête desquels était le jeune comte de Saint-Leu, (*plus tard Napoléon III,*) qui a été enlevé et conduit chez son père à Florence, et le jeune prince de Monfort, âgé de 17 ans. Voilà les puissantes têtes qui conduisirent la conspiration. Gagarin a pris le petit Montfort sous son égide et on l'a laissé chez ses parents. On n'en parle plus. »

Mais ce que Xavier de Maistre reprochait le plus aux constitutions basées sur les principes de 89, c'était leur neutralité religieuse, ou, pour parler plus exactement, leur hostilité contre l'Église, car, pratiquement, ceci a toujours été synonyme de cela. « La tolérance religieuse absolue, dit-il, n'est autre chose que l'agonie de la religion : ce système n'ouvre-t-il pas la barrière à tous les écarts de l'esprit humain? » Et ailleurs : « Toute cette baraque qu'on élève aujourd'hui sans Dieu et contre Dieu s'écroulera sur ses architectes, car il ne peut résulter rien de bon de l'irréligion. » Mais quelque sombre que soit l'horizon « il n'attend pas qu'un gland lui tombe sur le nez pour louer Dieu de toutes choses ; » et voici pourquoi : c'est que « tous ces grands mots, *mouvement des esprits*, *force des choses*, *impulsion générale*, sont des sobriquets donnés par les philosophes modernes à la Providence, qui conduit tout à ses fins par des voies impénétrables. » Cependant la révolution de juillet l'avait atteint au plus intime de son cœur en frappant ou dispersant ses plus chers amis. Cette vue si haute et si sereine dénote un esprit profondément chrétien, qui s'affirme du reste à toutes les pages de sa correspondance.

« Le rétablissement du Panthéon, écrit-il le 31 août 1830, sainte Geneviève chassée une seconde fois pour faire place à un traître, me fait frissonner [1]. » On reconnaît bien là le fils de Christine de Motz.

(1) On sait que l'église de Ste-Geneviève, enlevée au culte par un décret de 1791, puis rendue à la Patronne de Paris en 1821, lui fut retirée une seconde fois en 1830. Un décret de 1852 la restitua à sa destination primitive jusqu'à la profanation de 1885.

En 1834, au sortir d'une maladie grave, il écrit : « J'ai seulement su, en revenant au monde, combien j'ai été près de passer dans l'autre... Cela m'a fait faire de sérieuses réflexions. Je me suis toujours moqué de ces gens qui attendent le dernier moment pour remplir leurs devoirs religieux, et j'ai été huit jours en danger sans y penser ! Il faut croire que la fièvre est du département du diable, et qu'elle détruit les bonnes pensées. C'est une leçon pour l'avenir. » — Il a grand soin de la mettre à profit. Quelques années plus tard, parlant de la mort de M. de la Ferronays : « Dieu veuille me donner une pareille fin ! Hélas ! Hélas ! combien je mérite peu ce que votre amitié vous a dicté au sujet de ma *sainteté*. Je tâche de me tenir en règle pour n'être pas surpris, voilà tout. » — « Les terribles menaces qui ont été proférées contre les tièdes m'effraient souvent ; si je ne suis pas mieux, ce ne sont pas les avertissements qui me manquent. » Elles ne sont pourtant pas d'une âme tiède ces paroles de Xavier de Maistre que le comte de Marcellus nous a conservées : « Partout la prière est le premier cri du cœur de l'homme. Oui, quand je repasse mon *Pater* au fond de mon âme, dès que mes lèvres le murmurent, je me sens fier de m'unir ainsi en pensée avec tant de grands esprits qui l'ont redit depuis dix-huit siècles ; avec un si grand nombre de mes frères qui, dans les deux mondes, le récitent journellement ; enfin avec ce Dieu qui l'a dicté, qui veut qu'on le répète, et promet de ne pas le laisser prononcer en vain. »

Tel fut Xavier de Maistre, aussi inébranlable dans sa foi religieuse, aussi fermement attaché à ses traditions de famille que l'avait été, sous des dehors plus absolus, son glorieux aîné....



XI.

AINTENANT que nous avons suivi Xavier de Maistre pas à pas dans sa longue carrière, que nous l'avons, pour ainsi dire,



La haute muraille noire du Mont du Chat
étend ses fondements jusque dans cette vallée (P. 241.)

accompagné du berceau à la tombe, nous allons, dans un coup d'œil d'ensemble, tâcher de saisir les traits particuliers de cette noble figure.

Xavier de Maistre possédait un ensemble de talents et d'aptitudes parfaitement harmoniques. Doué d'une grande facilité, il faisait bien ce qu'il faisait, se mouvait avec aisance à travers les difficultés, et s'adaptait sans peine aux situations dans lesquelles le plaçaient les circonstances. La vie n'est pas à tous, hélas ! aussi légère à porter, et cette souplesse habituelle sous un fardeau si lourd, suppose une force intérieure très grande, une santé morale parfaite. Simple dans ses goûts, régulier dans sa conduite, à la fois laborieux et sociable, bon par-dessus tout, charitable et désintéressé, accomplissant toujours le devoir, servant Dieu, son roi, sa patrie, sa famille, avec un dévoûment absolu, une constance inébranlable, plein d'aménité chrétienne, savant sans ostentation, modeste sans afféterie, ami sûr et dévoué, tel était Xavier de Maistre, tel il nous est représenté par ceux qui l'ont connu. Son affabilité, ses manières douces et polies lui gagnaient tous les cœurs. Chose remarquable, ceux qui l'avaient approché une fois désiraient le revoir ; on s'attachait facilement à lui.

Il était d'un caractère égal, d'une humeur enjouée, nullement sauvage ; au contraire, il aimait le monde, la société choisie, mais sans le bruit des fêtes. Jusqu'à la fin de ses jours, il fut très recherché, il savait admirablement tenir conversation dans les salons. Causeur fin et judicieux, mais causeur à ses moments, spirituel et non caustique, quelquefois rêveur et distrait, il était toujours soigneux de sa personne et maître de ses discours.

Quant à ses livres, Xavier de Maistre n'est pas un écrivain suivant l'idée que l'on s'en forme aujourd'hui, l'un de ces spécialistes qui passent leur vie une plume à la main, qui s'adonnent à la littérature comme à un métier, qui suivent la carrière des lettres, cherchent un succès tapageur, et caressent la publicité. On a pu se convaincre dans les pages précédentes que, s'il ne dédaignait pas la gloire littéraire, il ne lui sacrifiait pourtant ni ses goûts d'artiste, ni ses devoirs

d'état, ni les soins de sa famille. Il est auteur, mais non producteur. Ami de la nature, il entend sa voix, il écoute ses confidences, et les reproduit dans des pages fidèles. Ses tableaux sont vivants. Ses personnages ne sont pas des êtres imaginaires ; il les a vus. Mais son principal talent consiste à les peindre assez d'après nature pour qu'on les reconnaisse.

Xavier de Maistre est donc naturel avant tout ; il écrit des livres comme l'arbre pousse des fleurs, au moment de la sève, dans certaines saisons. Il ne se met pas en serre chaude pour activer la végétation de son esprit. Aussi les fruits qu'il donne ont-ils la saveur des plein-vent. Ce cachet est remarquable surtout dans le *Voyage autour de ma chambre.* Produit naturel d'un talent qui s'ignore, le voyage a tous les charmes du laisser-aller, de la grâce naïve, du franc sourire et du limpide regard qui caractérisent la véritable beauté. Il restera comme un monument impérissable, quoique modeste, de la littérature française.

Si Xavier de Maistre se révèle surtout dans son *Voyage*, il n'y est pas tout entier. Ses autres créations, avec des allures plus graves, plus sentimentales, nous le montrent sous d'autres aspects ; mais elles réflètent toujours une âme franche et pure. Les deux nouvelles, composées en 1820 à la prière de ses amis, et qu'il a intitulées : *la Jeune Sibérienne* et *les Prisonniers du Caucase*, sont deux productions frappées au coin de la même ingénuité de sentiment et de la même simplicité de style qu'on observe dans la précédente, deux de ces touchants récits qu'on ne peut lire sans verser des larmes d'attendrissement et sans aimer celui qui sait si bien toucher la fibre sentimentale. Et *le Lépreux?* quel dialogue plein de charité et de philosophie chrétiennes ! Mais toutes ces œuvres ont le caractère dont nous parlions plus haut, celui de la spontanéité. L'auteur les compose sans recherche comme sans efforts. Il puise dans les circonstances présentes ou dans ses souvenirs la pensée et la détermination d'écrire un ouvrage, qu'il remettra ensuite à son frère Joseph, le grand censeur, ou à quelque ami discret, mais en cachette, et rou-

gissant de la hardiesse qu'il a prise, comme quelqu'un qui doute de lui-même, de la valeur de son travail, qui surtout ne croit pas avoir fait merveille, et avoir acquis, pour des *chimères*, comme il les appelle, des droits à l'immortalité.

On ne pourrait dire que Xavier de Maistre exerçât son talent sur des sujets à la mode et sur les événements du jour. Au contraire, peu d'écrivains ont moins emprunté aux circonstances publiques et sacrifié à l'idole régnante. Comme toutes les natures d'élite, il vivait en lui et par lui, indépendamment du lit où roulait son existence. Son style et sa pensée ne se ressentent en rien de l'argot du temps ni de l'atmosphère brûlante qu'il respirait à contre-cœur. Il n'était pas plus de son époque que d'une autre, et ce qu'il a laissé de son esprit dans ses livres n'a d'autre cachet que celui du talent, ni d'autre âge que celui de la beauté.

Disons mieux : pour le lecteur qui se reporte mentalement aux années orageuses où de Maistre écrivait, c'est un singulier contraste que le calme serein du livre et le milieu tonitruant dans lequel vivait l'auteur. Ce sentiment est exprimé, entre autres, dans les vers qu'on va lire, écrits par un de nos amis sur le dernier feuillet d'un exemplaire du *Voyage autour de ma chambre* :

Ainsi Xavier de Maistre, aimable anachorète,
Cloîtré dans son réduit *par ordre supérieur*,
Pour charmer les loisirs d'une longue retraite,
En tableaux ravissants peignit son intérieur.
Dans un obscur recoin suspendant son épée,
Aux travaux de la plume il condamna sa main
Par un vieux préjugé fatalement trompée.
L'encre lava le sang d'une folle équipée :
Le glorieux soldat se fit humble écrivain. [1]

Le vieux monde croulait, sapé dans ses assises ;
Partout l'esprit moderne, ainsi qu'un ouragan,

(1) Allusion à un duel de jeunesse, regretté par Xavier comme une mauvaise action et un mauvais exemple.

Secouait les donjons, les trônes, les églises ;
Le passé, l'avenir s'étaient jeté le gant.
Lui, calme, sur l'airain, — le papier, faut-il dire,
De sa pensée errante il trace les détours.
Quand le bruit de l'orage à sa fenêtre expire,
Poète-philosophe, il chante sur sa lyre
Le bonheur d'être seul, le charme des beaux jours.

Rien de plus savoureux que cette fantaisie !
La simplesse allobroge unie à l'art français,
Et le grain de sagesse au fond de l'ambroisie,
Feront à ce poème un éternel succès.
Qui n'a relu vingt fois ce modèle de grâce,
Chef-d'œuvre littéraire écrit en badinant ?
Des vieux sentiers battus abandonnant la trace,
De Maistre, — la fortune aide parfois l'audace, —
A trouvé dans sa chambre un nouveau continent. [1]

Nous ne disons pas que les productions littéraires de Xavier de Maistre soient irréprochables. Il a ses côtés faibles. Ne visant pas à l'effet, il paraît parfois terne et monotone ; il n'a pas d'éclair ni de scintillation dans le style. Observateur à la vérité plein de finesse et de bon sens, quelquefois profond, il ne manque pas d'aperçus nouveaux sur le cœur humain, et le reste ; mais sa phrase a le calme un peu plat d'un lac suisse. Quelle différence avec la fougue et les bouillonnements océaniques de son frère le comte Joseph de Maistre ! Primesautier par nature, son esprit est ramené au pas par l'éducation militaire. Sous sa réserve il y a de la consigne. Ajoutons qu'il était né placide ; aussi, à l'âge le plus bouillant, il se possède comme un vieillard. Il ne manie pas la plume avec l'agilité fébrile d'une imagination ardente, mais avec la lenteur calculée d'un dessinateur ; ses habitudes artistiques, prises de bonne heure, ne sont peut-être pas étrangères à ces allures compassées. Quoi qu'il en soit, Xavier de Maistre est un écrivain modéré pour le fond et pour la forme ; la

(1) J. Ducrest.

lecture finie, on ferme le livre aussi tranquille qu'à la première page, les yeux parfois voilés de larmes involontaires et fugitives, mais nullement bouleversé, et, à coup sûr, meilleur au fond de l'âme ; ce qui n'est pas un chétif avantage et compense bien le vide que laissent toujours après elles des émotions trop violentes. Ici, point de ces ébranlements douloureux que donne une littérature convulsive. Des sentiments doux et honnêtes, exprimés en termes simples et heureux, tel est le fond des œuvres que nous essayons d'analyser.

En résumé, Xavier de Maistre n'est ni phraseur étincelant ni conteur dramatique. Il écrit comme il pense, en rêvant ; il s'exprime comme il sent, avec simplicité ; mots et idées semblent couler de source. La nature est son seul modèle, son unique inspiration.

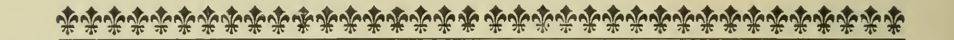
Un caractère peut-être également distinctif de ses ouvrages, c'est qu'il y tient, autant que possible, sa personnalité à l'écart, en dehors du sujet qu'il traite. Voyez *la Jeune Sibérienne* et *les Prisonniers du Caucase ;* en les lisant, n'oublie-t-on pas l'auteur de ces touchants récits comme on s'oublie soi-même? Lorsqu'il parle de lui, dans le *Voyage autour de ma chambre*, ou dans l'*Expédition nocturne* qui en est la suite, c'est plutôt un prétexte qu'il saisit pour émettre des réflexions philosophiques ou chrétiennes, pleines de bon sens, souvent spirituelles, toujours humbles, consolantes, instructives.

Faut-il ajouter que la morale la plus pure et le plus scrupuleux respect de la pudeur, si facile à effaroucher dans les sujets parfois légers qu'il aborde, le placent au nombre des écrivains chastes et délicats, que personne ne rougit d'avoir et d'avouer pour amis intimes ? [1] Ses livres respirent le calme des passions, j'allais dire la candeur de l'innocence. Aucune exagération dans les sentiments, aucun désordre dans les idées, aucun dévergondage dans les peintures qu'il fait des hommes et des choses. Une belle âme qui se dévoile, un cœur sensible qui s'épanche, un esprit net et ouvert qui se délasse par d'heureux et inoffensifs traits de plume, voilà Xavier

(1) Cette appréciation n'est pas partagée par tous les critiques. *(Note de l'éditeur.)*

de Maistre et sa littérature. C'est un genre spécial qu'il a créé, dans lequel, du premier jet, il a atteint la perfection et où ses imitateurs n'ont jamais pu devenir ses rivaux. Admirables ouvrages ! Son goût exquis, son style correct et facile en ont fait des livres classiques.

« Heureux homme et à envier, écrivait Sainte-Beuve en 1839, dont l'arbuste attique a fleuri sans avoir besoin de l'engrais des boues de Lutèce ! Loin de nous, en Savoie, en Russie, au ciel de Naples, il semblait s'être conservé exprès pour venir offrir dans sa trop courte visite, à l'âge de près de soixante-treize ans, l'homme le plus moralement semblable à ses ouvrages qui se puisse voir, le seul de nos jours, peut-être, tout à fait semblable et fidèle pour l'âme à son passé, naïf, étonné, doucement malin, souriant et sensible jusqu'aux larmes, comme dans la première fraîcheur, un auteur enfin qui ressemble d'autant plus à son livre qu'il n'a jamais songé à être auteur. »



XII.

XAVIER de Maistre était aussi poète à ses heures; non pas comme lord Byron, Lamartine ou Victor Hugo, mais poète à la manière de Millevoye, de Chateaubriand... Qui n'a fredonné, enfant, la plaintive romance du chantre d'*Atala et René :*

> Ah ! que j'ai douce souvenance
> Du beau pays de ma naissance !...

Pour bien des âmes sensibles, l'un des plus beaux souvenirs de cet âge est celui de la romance d'Ivan et Kascambo (dans *les Prisonniers du Caucase)*, chantée en chœur, un soir d'été, sous l'ombre noire des platanes. Ce refrain résonne longtemps au fond de l'âme, comme la voix de l'absence.

J'ai comparé à l'instant Xavier de Maistre à Millevoye et à

Chateaubriand. Cette comparaison est peut-être ambitieuse, et lui-même, s'il vivait encore, se récrierait contre de tels rapprochements. Néanmoins, je pourrais étayer le parallèle de preuves écrites. Voici, par exemple, une pièce fort gracieuse ; elle est intitulée :

LE PAPILLON.

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée ?
A peine, entre ces noirs créneaux,
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié ?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure ?
Ah ! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance ;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté ;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure.
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages,
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs ;
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.

Loin du soleil et des zéphirs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis ; tu n'auras, hors de ces lieux
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Etale ta riche parure
Aux yeux de mes pauvres enfants ;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre ;
De fleur en fleur va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux !
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route...
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance ;
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier...

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux ;
Les portes d'airain, les verrous
S'ouvriront bientôt devant elle.
Mais, ô ciel ! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console :
Hélas ! le papillon s'envole...
Le voilà perdu dans les airs !

On a beaucoup cité l'épitaphe, en effet très originale, qu'il avait composée pour son futur tombeau :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi parfois il tonnait.
Il fouilla maint et maint grimoire;
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

Xavier de Maistre fut peintre, comme il était poète, comme il était prosateur ; les muses sont sœurs, dit-on.

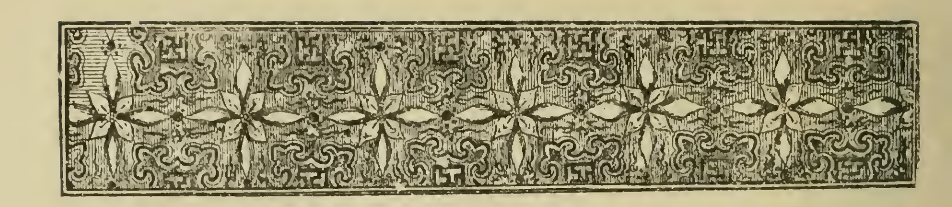
Ses productions artistiques, plus nombreuses que ses compositions littéraires, sont bien réellement de la même famille; elles ont la même douceur de teintes, le même naturel dans l'expression, le même négligé dans la facture, que ses œuvres écrites. On peut voir dans l'église de la Bauche un joli tableau de l'Assomption qu'il a peint en souvenir de son séjour dans ce village.

Militaire, Xavier de Maistre fit toujours et partout bravement son devoir. Dans ces temps de luttes gigantesques, c'était sur les champs de bataille qu'il fallait conquérir ses grades.

Mais l'écrivain modèle, l'excellent peintre, le bon général fut encore et par-dessus tout un véritable homme de bien, un chrétien sérieux. Le *vir bonus, Christi discipulus* sera toujours une belle épitaphe, pour les plus illustres tombes, comme pour les plus humbles.

***

Nous avons, dans cette rapide esquisse, réuni et groupé tous les détails intéressants, toutes les anecdotes qu'on trouve éparses dans les diverses Relations ou Notices publiées sur Xavier de Maistre. Les pages suivantes, en reproduisant ses chefs-d'œuvre, achèveront de le faire connaître.



2. — Le lépreux de la cité d'Aoste.

LA partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans laissa mourir de faim, dans le XVe siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*) donné à ce château par les gens du pays.

Cette anecdote, dont on pourrait assurément contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu ; on l'appelle la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien, disent-elles, d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et

le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui, de temps en temps, allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital.

Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste :

— Qui est là, et que me veut-on ?

— Excusez un étranger, répondit le militaire, à qui l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler.

— N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe ; vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.

— Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point : je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

— Soyez le bienvenu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.

Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné que la lèpre avait totalement défiguré.

— Je resterai volontiers, dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard a conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

LE LÉPREUX. — De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE. — Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

Le lépreux. — C'en est une grande pour moi de voir les hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

Le militaire. — Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

Le lépreux. — Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage). Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire ; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré des graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

Le militaire. — En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

Le lépreux. — Remarquez ce petit buisson de roses ; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les Hautes-Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

Le militaire. — Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

Le lépreux. — Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

Le militaire. — Pourquoi donc ?

Le lépreux. — Je craindrais de les souiller, et je n'oserais vous les offrir.

Le militaire. — A qui les destinez-vous ?

Le lépreux. — Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux sur moi : *Bonjour, Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

Le militaire. — Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

Le lépreux. — Ces arbres sont encore jeunes ; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres : c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

Le militaire. — Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

Le lépreux. — Aussi, je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

Le militaire. — J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et on croirait être dans un désert.

Le lépreux. — La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

Le militaire. — Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?

Le lépreux. — Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

Le militaire. — Avez-vous toujours vécu seul ?

Le lépreux. — J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais ; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

Le militaire. — Infortuné !

Le lépreux. — Tels sont les desseins de Dieu.

Le militaire. — Quel est votre nom, je vous prie !

Le lépreux. — Ah ! mon nom est terrible ; je m'appelle *le Lépreux!* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux* ; voilà le seul titre que j'aie à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

Le militaire. — Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous ?

Le lépreux. — Elle est demeurée cinq ans avec moi, dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

Le militaire. — Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

Le lépreux. — Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

Le militaire. — Ah ! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez. Cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.

Le lépreux. — « Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix : » l'*Imitation de Jésus-Christ* nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment. Pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

Le militaire. — Elle devrait vous paraître un siècle.

Le lépreux. — Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraît bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des

journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature ; toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur ces rochers qui nous environnent : ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

Le militaire. — J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

Le lépreux. — Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour ; aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes impose cependant davantage à mes sens. Je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire

s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent à l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

Le militaire. — Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

Le lépreux. — Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

Le militaire. — Si je pouvais vous faire lire dans mon âme et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et tous vos regrets s'évanouiraient.

Le lépreux. — En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des familles que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par

sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense, dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets, leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et ma prière ramène un peu de calme dans mon âme.

Le militaire. — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps !

Le lépreux. — Ces derniers ne sont pas les plus cruels.

Le militaire. — Ils vous laissent donc quelquefois un peu de relâche?

Le lépreux. — Tous les mois, ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite et semble changer de nature ; ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

Le militaire. — Quoi ! le sommeil même vous abandonne ?

Le lépreux. — Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non, personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit

s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir ; mes pensées se brouillent, j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

Le militaire. — Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est là, sans doute, ce qui vous cause cette espèce de délire.

Le lépreux. — Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

Le militaire. — Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

Le lépreux. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur ! Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre : je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

Le militaire. — Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

Le lépreux. — Imprudent ! vous allez saisir ma main ?

Le militaire. — Eh bien, je l'aurais serrée de bon cœur !

Le lépreux. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé ; ma main n'a jamais été serrée par personne.

Le militaire. — Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

Le lépreux. — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblables sur la terre.

Le militaire. — Vous me faites frémir !

Le lépreux. — Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

Le militaire. — Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances.

Le lépreux. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

Le militaire. — Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

Le lépreux. — Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus ; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte

plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

Le militaire. — On dirait qu'un mauvais génie se plaisait à empoisonner les tristes jouissances que le Ciel vous laissait.

Le lépreux. — Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante ; j'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre. Mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre.

J'approche, je prête l'oreille. Jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu ; retire-toi, je me sens un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété ! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

Le militaire. — Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

Le lépreux. — Je fus longtemps dans une sorte de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

Le militaire. — Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

Le lépreux. — Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler faillit me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avaient souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois ; je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans ma tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute ma journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

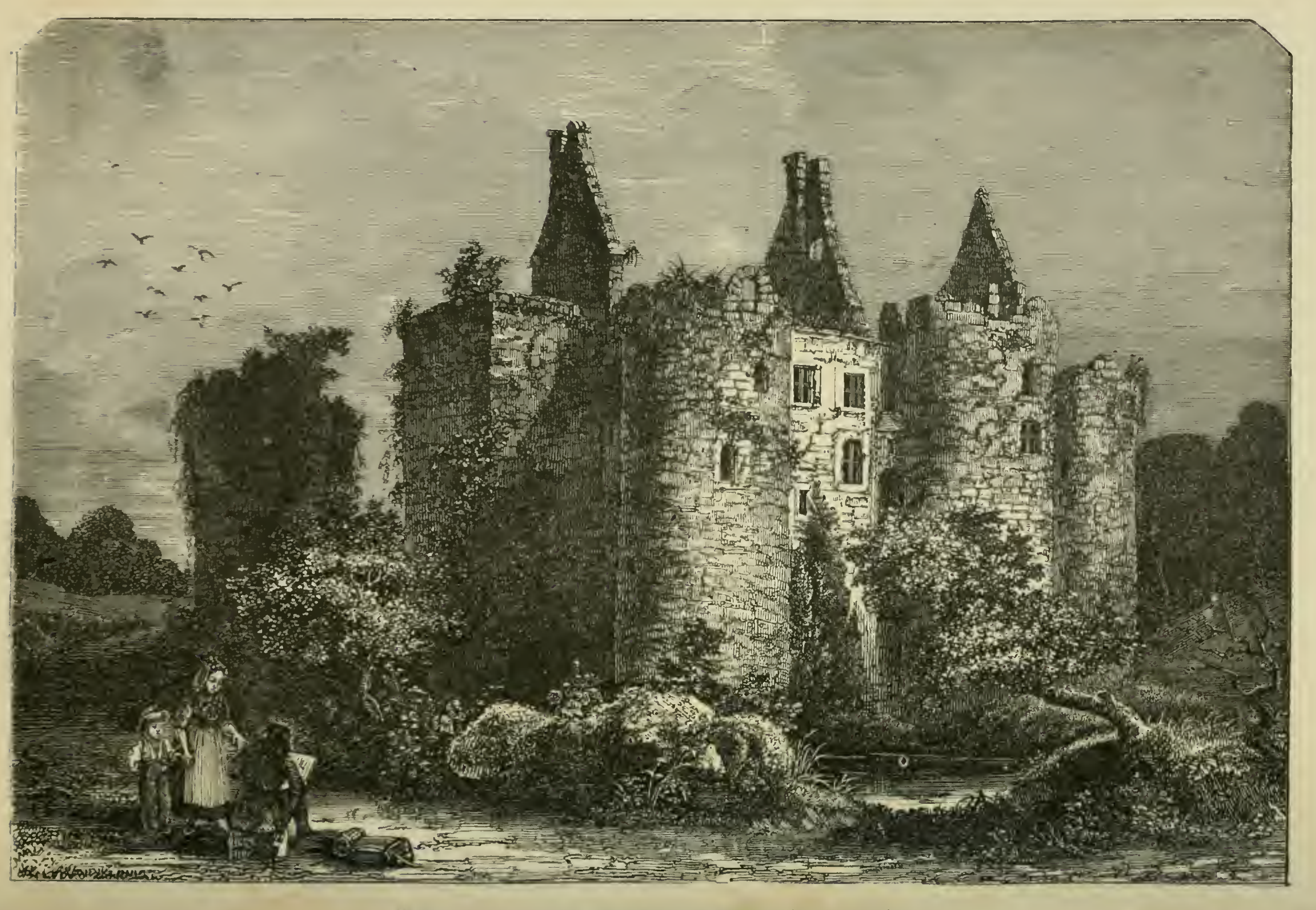
Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent

le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle : les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! « C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de ma vie ! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire, et moi, moi seul, sans aide, sans amis, sans compagnons !... Quelle affreuse destinée ! »

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Être consolateur, je m'oubliai moi-même. « Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence, puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! » Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux,

je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : « Malheur à toi, Lépreux! malheur à toi! » Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : « Malheur à toi ! » Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la place de la Tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : « Malheur à toi ! »

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements éparses dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré. « Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! » Et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris et j'y lus en sanglotant ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon frère, je vais bientôt » te quitter, mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller,



Les ruines d'un ancien château. (P. 262.)

» je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de » supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous » réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute » mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher et rien ne » pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute » ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes » n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la » verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre et mourir en » bon chrétien. »

Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais ; je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le Ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvai une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait : il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger, Dieu vous préserve d'être jamais obligé de

vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le Ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

Le militaire. — Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ?

Le lépreux. — Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait ; c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

Le militaire. — Vous l'avez perdue bien jeune.

Le lépreux. — Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août,) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter ; elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle ; pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. » Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers ; c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, dit-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque sous les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait

rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue.

Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau ; j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. Je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille mortelle dans mes bras ! » Pendant trois heures, je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva.

— Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.

Ils cheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite :

— Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort.

Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel :

— Dieu de bonté, s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant !

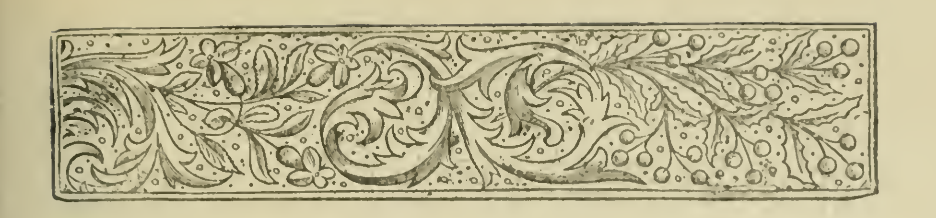
— Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? Une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même.

Le Lépreux réfléchit quelque temps.

— Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois pas avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu : nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger ; soyez heureux...

Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.





3. — La jeune Sibérienne. [1]

Le courage d'une jeune fille, qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit à cette époque pour engager un auteur indiscret à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse.

Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse, et la force de l'exécuter.

Si le récit de cette aventure n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnages imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le hasard des circonstances avait conduit ses parents, et servit quelque temps dans les housards noirs; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria.

Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtemps dans les troupes russes, et fit plusieurs campagnes contre les Turcs. Il s'était trouvé aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, et avait mérité par sa conduite l'estime de son corps.

---

(1) Ce touchant épisode est une reproduction abrégée et légèrement modifiée.

On ignore la cause de son exil en Sibérie, son procès, ainsi que la revision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenus secrets.

A l'époque du voyage de sa fille, il était depuis plusieurs années relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix sous par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait par son travail à la subsistance de ses parents, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et en prenant part à tous les ouvrages de la campagne dont ses forces lui permettaient de s'occuper : elle rapportait du blé, des œufs, ou quelques légumes en payement.

Arrivée en Sibérie dans son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meilleur sort, elle se livrait avec joie à ces pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter.

Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable situation ; mais son père, accoutumé dès sa première jeunesse à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort, et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la chambre de ses parents, et elle commençait à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes précédentes. Un officier, passant par Ischim pour des affaires de service, s'était chargé de la dépêche et lui avait promis d'appuyer ses réclamations auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir ; mais on ne lui fit pas plus de réponse qu'auparavant.

Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare), ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes moments, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de sa douleur. Cette scène fit la plus grande impression sur son esprit. Pour la première fois, ses parents parlèrent ouvertement devant elle de leur situation désespérée ; pour la première fois, elle put se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque, et dans la quinzième année de son âge, que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit.

Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair, au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Toujours elle resta persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplit d'une grande joie : elle se remit aussitôt en prière ; mais ses idées étaient si confuses, que, ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait et qu'elle ne savait définir.

Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Pétersbourg se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père, se développa dans son esprit et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières ; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune âme, de favoriser son voyage et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter.

Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à ses parents au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son courage l'abandonnait chaque fois

qu'elle s'approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

A l'époque fixée, Prascovie se rendit de bonne heure au bois, pour demander à Dieu le courage de s'exprimer et l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents : elle revint ensuite à la maison, résolue de parler au premier des deux qu'elle rencontrerait.

Elle désirait que le hasard lui fît trouver sa mère, dont elle espérait plus de condescendance ; mais, en approchant de la maison, elle vit son père assis sur un banc près de la porte et fumant une pipe. Elle vint à lui courageusement, commença l'explication de son projet, et demanda, avec toute la chaleur dont elle fut capable, la permission de partir pour Saint-Pétersbourg.

Lorsqu'elle eut terminé son discours, son père, qui l'avait écoutée sans l'interrompre et du plus grand sérieux, la prit par la main, et rentrant avec elle dans la chambre où la mère apprêtait le dîner :

« Ma femme, s'écria-t-il, bonne nouvelle ! nous avons trouvé un puissant protecteur ! Voilà notre fille qui va partir sur l'heure pour Saint-Pétersbourg, et qui veut bien se charger de parler elle-même à l'empereur. »

Lopouloff raconta plaisamment ensuite tout ce que lui avait dit Prascovie.

« Elle ferait mieux, répondit la mère, d'être à son ouvrage que de venir nous conter ces balivernes. »

La jeune fille s'était armée d'avance contre la colère de ses parents, mais elle n'eut point de force contre le persiflage, qui semblait anéantir toutes ses espérances. Elle se mit à pleurer amèrement.

Son père, qu'un instant de gaieté avait fait sortir de son caractère, reprit bientôt toute sa sévérité. Tandis qu'il la grondait au sujet de ses larmes, sa mère attendrie l'embrassait en riant.

« Allons, lui dit-elle en lui présentant un linge, commence par

nettoyer la table pour le dîner ; tu pourras ensuite partir pour Saint-Pétersbourg, à ta commodité. »

Cette scène était plus faite pour dégoûter Prascovie de ses projets que des reproches ou des mauvais traitements ; cependant l'humiliation qu'elle éprouvait de se voir traiter comme une enfant se dissipa bientôt et ne la découragea point.

La glace était rompue : elle revint à la charge à plusieurs reprises, et ses prières furent bientôt si fréquentes et si importunes que son père, perdant patience, la gronda sérieusement, et lui défendit avec sévérité de lui parler là-dessus davantage.

Sa mère, avec plus de douceur, tâcha de lui faire comprendre qu'elle était trop jeune encore pour songer à une entreprise si difficile.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances à ce sujet.

Une longue maladie de sa mère la contraignit de renvoyer son projet à des temps plus favorables ; cependant il ne se passa pas un seul jour sans qu'elle joignît à ses prières ordinaires celle d'obtenir de son père la permission de partir, bien persuadée que Dieu l'exaucerait enfin.

Pendant ces trois dernières années, sa raison s'était formée ; déjà la jeune fille avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille : elle put, en conséquence, proposer et discuter son projet, que ses parents ne regardaient plus comme un enfantillage, mais qu'ils combattirent avec d'autant plus de force qu'elle leur était devenue plus nécessaire.

Les empêchements qu'ils mettaient à son départ étaient de nature à faire impression sur son cœur. Ce n'était plus par des plaisanteries ou par des menaces qu'ils tâchaient de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes.

« Nous sommes déjà vieux, lui disaient-ils, nous n'avons plus ni fortune, ni amis en Russie : aurais-tu le courage d'abandonner dans ce désert des parents dont tu es l'unique consolation, et cela, pour entreprendre seule un voyage périlleux, qui peut te conduire à ta

perte et leur coûter la vie, au lieu de leur procurer la liberté? »

A ces raisons Prascovie ne répondait que par des larmes; mais sa volonté n'était point ébranlée et chaque jour l'affermissait dans sa résolution.

Il se présentait une difficulté d'une autre nature, et plus réelle encore que l'opposition de son père : elle ne pouvait partir qu'avec un passeport, sans lequel il ne lui était pas même possible de s'éloigner du village.

D'autre part, il n'était guère probable que le gouverneur de Tobolsk, qui n'avait jamais répondu à leurs lettres, consentît à leur accorder cette faveur.

Prascovie fut donc forcée de remettre son départ à un autre temps, et toutes ses idées se portèrent sur les moyens d'obtenir un passeport.

Il y avait alors dans le village un homme qui s'entendait un peu à ces formalités; elle alla le trouver et apprit de lui que la supplique devait être signée par elle-même.

L'écrivain se chargea de la dresser dans les formes requises; lorsqu'elle fut achevée, Lopouloff, après quelque résistance, consentit à ce qu'elle fût expédiée, et profita de l'occasion pour y joindre une nouvelle lettre relative à ses affaires personnelles.

Dès ce moment les inquiétudes de la jeune personne disparurent, sa santé se raffermit, et ses parents furent charmés de lui voir reprendre sa gaieté naturelle.

Cet heureux changement n'avait pas d'autres causes que la certitude où elle était d'obtenir son passeport, et sa confiance sans bornes en la protection de Dieu.

Elle allait souvent se promener sur le chemin de Tobolsk dans l'espérance de voir arriver quelque courrier. Elle passait devant le relais de la poste aux chevaux pour parler au vieil invalide qui en avait la direction, et qui distribuait le peu de lettres adressées à Ischim. Mais depuis longtemps elle n'osait lui en demander, parce qu'il lui avait parlé avec brusquerie, et s'était moqué de son projet de voyage qu'il connaissait.

Six mois s'étaient presque écoulés depuis le départ de la supplique, lorsqu'on vint avertir la famille qu'un courrier était à la poste avec des lettres pour quelques personnes. Prascovie y courut aussitôt et fut suivie de ses parents. Lorsque Lopouloff se nomma, le courrier lui remit un paquet cacheté, contenant un passeport pour sa fille, et prit un reçu de lui.

Ce fut un moment de joie pour la famille.

Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passeport leur parut une espèce de faveur. Cependant il n'y avait dans le paquet aucune réponse du gouverneur aux demandes personnelles de Lopouloff. Pour sa fille, elle était libre, et l'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, la retenir en Sibérie contre sa volonté. Le silence absolu que l'on gardait avec son père était plutôt une confirmation de sa disgrâce qu'une faveur. Cette triste réflexion dissipa bientôt l'impression de plaisir que lui avait fait éprouver la condescendance du gouverneur.

Lopouloff s'empara du passeport, et déclara, dans le premier moment d'humeur, qu'il n'avait consenti à le demander que dans la certitude qu'on le lui refuserait, et pour se délivrer des persécutions de sa fille.

Prascovie suivit ses parents à la maison sans rien demander, mais remplie d'espoir et remerciant Dieu le long du chemin d'avoir exaucé l'un de ses vœux.

Son père serra le passeport parmi ses hardes, après l'avoir enveloppé soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie remarqua cette précaution, qui lui parut de bon augure, car il aurait pu le déchirer ; elle n'attribua le refus de son père qu'à un dessein particulier de la Providence, qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ.

Bientôt après, elle se rendit au bois, où elle passa deux heures à prier, se livrant à toute la joie que son ardente imagination lui inspirait, et n'ayant plus aucun doute sur le succès de son entreprise.

Ces détails pourront paraître à quelques personnes puérils et minu-

tieux ; mais lorsqu'on verra les projets de cette jeune fille réussir au delà de ses espérances et de toute probabilité, malgré les obstacles sans nombre qu'elle avait à surmonter, on se convaincra qu'aucun motif humain n'aurait suffi pour la conduire au but qu'elle se proposait, et qu'il fallait pour une telle œuvre cette *foi qui transporte les montagnes.*

Dans tout ce qui lui arrivait, Prascovie voyait toujours le doigt de Dieu. Aussi disait-elle : « J'ai été quelquefois éprouvée, mais jamais trompée dans ma confiance en lui. »

— Sans doute, lui dit un jour son père, un ange ne manquera pas de vous accompagner dans votre extravagant voyage, et de vous donner à boire quand vous aurez soif ! Ne sentez-vous pas quelle est la folie de s'abandonner à de semblables espérances ?

Prascovie lui répondit qu'elle était bien loin d'espérer qu'un ange lui apparût pour l'aider dans son entreprise. « Mais cependant, disait-elle, j'espère et crois fermement que mon ange gardien ne m'abandonnera pas, et que mon voyage aura lieu à l'heure marquée par la Providence. »

Lopouloff était ébranlé par cette persévérance inconcevable ; cependant un mois s'écoula sans qu'il fût question du départ.

Prascovie devenait silencieuse et préoccupée : toujours seule dans les bois ou dans son réduit, elle inspirait de sérieuses inquiétudes à ses parents.

Il arriva même un jour qu'ils la crurent décidément partie : Pras covie, en revenant de l'église, où elle était allée seule, avait accompagné de jeunes paysannes dans une chaumière voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes.

« Tu as bien tardé, lui dit-elle. Nous avons cru que tu nous avais quittés pour toujours. »

Elle manifesta alors une si grande tristesse que la bonne mère en fut vivement affectée.

Elle lui promit, pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition

à son départ, qui dépendrait uniquement de la permission de son père.

Prascovie ne la demandait plus ; mais son chagrin la sollicitait plus éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives : Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le pria, un matin, d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison.

Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande ; enfin, revenant tout à coup à lui :

« Allons, dit-il, comme pour l'encourager, aide-toi, je t'aiderai ! »

En achevant ces mots, il prit une bêche et se rendit au jardin. Prascovie le suivit.

« Sans doute, mon père, il faut s'aider dans le malheur, et j'espère aussi que Dieu m'aidera dans la prière que je viens vous faire, et qu'il touchera votre cœur. Rendez-moi le passeport, cher et malheureux père ! Croyez que c'est la volonté de Dieu. »

En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses mains et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait.

La mère survint.

Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père ; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir au départ ; mais elle n'avait point le courage de le demander.

Cependant Lopouloff ne put résister plus longtemps à de si touchantes sollicitations : il savait d'ailleurs sa fille si décidée, qu'il craignait de la voir partir sans passeport.

« Que faire avec cette enfant ! s'écria-t-il. Il faudra bien la laisser partir ! »

Prascovie, transportée de joie, s'élança au cou de son père.

« Soyez sûr, lui disait-elle en l'accablant des plus tendres caresses, que vous ne vous repentirez point de m'avoir écoutée : j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint-Pétersbourg ; je me jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même Providence qui m'en inspira la pensée et qui a touché votre cœur, voudra bien aussi disposer celui de notre grand monarque en notre faveur.

— Hélas ! lui répondit son père en versant des larmes, crois-tu, pauvre enfant, que l'on puisse parler à l'empereur comme tu parles à ton père en Sibérie? Des sentinelles gardent de toutes parts les avenues de son palais, et tu ne pourras jamais en passer le seuil. Pauvre et mendiante, sans parure, sans recommandations, comment oseras-tu paraître, et qui daignera te présenter ? »

Prascovie sentait la force de ces observations sans en être découragée : un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnements.

« Je conçois les craintes que vous inspire la tendresse que vous avez pour moi, répondit-elle ; mais que de motifs n'ai-je pas d'espérer ! Réfléchissez, de grâce ! Voyez de combien de faveurs inespérées Dieu m'a déjà comblée, parce que j'avais mis toute ma confiance en lui ! Je ne savais comment avoir un passeport, il m'en a suggéré le moyen ; c'est lui qui a fléchi l'inexorable gouverneur de Tobolsk. Enfin, malgré votre invincible répugnance, ne vous a-t-il pas forcé vous-même à m'accorder la permission de partir ? Soyez donc certain que cette Providence qui m'a fait surmonter tant d'obstacles, et qui m'a si visiblement protégée jusqu'ici, saura me conduire aux pieds de notre empereur. Elle mettra dans ma bouche les paroles qui doivent le persuader, et votre liberté sera la récompense du consentement que vous m'accordez. »

Dès cet instant, le départ de la jeune fille fut décidé, mais on n'en détermina point encore l'époque précise.

Lopouloff espérait tirer quelque secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des ressources ; quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres rencontres, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter ; mais, en cette occasion, il se proposait d'en profiter.

Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches. Il fut trompé dans cette double attente.

Cependant Prascovie pressait son départ.

Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent.[1]

Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt.

Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir.

Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin ; et au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages.

Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils.

« On a vu, disaient-ils, des choses plus difficiles réussir contre toute espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au souverain, elle trouvera des protecteurs qui parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra comme nous. »

Le 8 septembre, au lever du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle et pour assister à son départ.

Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps.

Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter ; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter.

Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds

(1) Valeur d'environ quatre francs.

qu'elle emportait pour le voyage ; l'un offrit trente sous et l'autre vingt ; c'était leur subsistance de plusieurs jours.

Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée :

« Si la Providence, leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à mes parents, j'espère que vous en aurez une part. »

Dans ce moment, les premiers rayons du soleil levant parcoururent la chambre.

« L'heure est venue, dit-elle, il faut nous séparer. »

Elle s'assit, ainsi que ses parents et les deux amis de la famille, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste.

Lopouloff et sa femme rentrèrent alors dans leur triste demeure, qui, désormais, allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les autres habitants d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet.

On se moquait surtout des deux prisonniers, qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance avec ironie sur leur bonne fortune.

La courageuse fille arriva dans la soirée au premier village où elle devait s'arrêter, et logea chez un paysan de sa connaissance, qui la traita fort bien.

Le lendemain, à son réveil, la fatigue de la longue marche qu'elle avait faite se faisait vivement sentir.

En sortant de la chaumière où elle avait passé la nuit, elle eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien.

Après avoir dépassé quelques maisons, elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur un cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille ; ce qui lui fit juger qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas.

Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. « Si vous voyagez de cette manière, s'écria-t-il, vous n'irez pas loin, et vous ferez peut-être mieux de retourner chez vous.»

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite : et lorsque, dans son indécision, elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle, ce qui la jetait dans un grand embarras.

Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'était imaginé que la ville de Kiew, fameuse dans la religion du pays, et dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg : elle avait le projet d'y faire ses dévotions en passant, et se promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passants celui de Kiew, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois entre autres, se trouvant indécise sur le choix de plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendit un véhicule qui s'approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kiew. Ils crurent qu'elle plaisantait.

« Prenez, lui dirent-ils en riant, celui que vous voudrez ; ils conduisent tous également à Kiew, à Paris et à Rome. »

Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien.

Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé, et qui se confondaient dans sa mémoire.

Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison

où elle demandait l'hospitalité ; mais dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile : on la prenait souvent pour une aventurière, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagréments pendant son voyage.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Kamoüicheff, un violent orage la surprit en chemin, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations, qu'elle ne croyait pas être fort éloignées ; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit ; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin.

Lorsque le jour parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle arriva dans un grand village. Le paysan qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route.

Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue : les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha d'une fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans tirait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris, la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue et ses habits en étaient couverts.

La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute aussi altéré ses traits, et lui donnaient un aspect défavorable. La malheureuse fut repoussée de toutes les maisons où elle se présenta.

Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise, et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner en lui disant qu'elle ne recevait chez elle ni les voleurs ni les coureuses.

La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina tristement. « Du moins, se disait-elle, on ne m'en chassera pas. » La porte s'en trouva fermée ; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient.

Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse.

Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois ; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. On examina son passeport, et on le trouva en règle : alors la bonne femme attendrie lui offrit sa maison ; mais lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltraiter.

On la plaça sur un chariot, et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quelques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa plusieurs jours.

Pendant ce temps de repos, un paysan charitable lui fit une paire de bottines ; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et suivant l'accueil qu'elle recevait des habitants.

Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison.

Elle avait remarqué que lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas et qu'on la prenait pour une aventurière. Elle commençait donc par demander un peu de pain ; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité ; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son histoire.

C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain.

Souvent des personnes qui l'avaient rejetée, la voyant s'éloigner en pleurant, la rappelaient et la traitaient fort bien. Les mendiants, accoutumés aux refus, y paraissent peu sensibles ; mais Prascovie, quoique placée par le sort dans une situation déplorable, n'avait point encore été, avant son voyage, dans le cas d'implorer la pitié, et, malgré toute sa force d'âme et sa résignation, elle était navrée des refus, surtout lorsqu'ils provenaient de la mauvaise opinion que l'on prenait d'elle.

Le bon effet qu'avait produit, dans la circonstance dont nous venons de parler, l'exhibition de son passeport, l'engagea dans la suite à le montrer lorsqu'elle désirait obtenir plus de faveur de ses hôtes : elle y était qualifiée de fille de capitaine ; ce qui lui fut utile en plusieurs occasions.

Cependant elle avouait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les traitements d'humanité et de bienveillance qu'elle avait éprouvés étaient innombrables.

« On s'imagine, disait-elle dans la suite, que mon voyage a été bien désastreux, parce que je ne raconte que les peines et les embarras dans lesquels je me suis trouvée, et que je ne dis rien des bons gîtes que j'ai rencontrés, et dont personne ne désire savoir l'histoire. »

Un matin, en sortant du village où elle avait passé la nuit, elle fut

attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour la flairer. « J'eus confiance, disait-elle, que celui qui m'avait sauvée de l'orage et des voleurs me préserverait aussi de ce nouveau danger. » Les chiens ne lui firent aucun mal ; un paysan qui passait les dispersa.

La saison avançait ; Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village par la neige, qui était tombée en si grande abondance, que les chemins étaient impraticables aux piétons.

Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied ; mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent et lui en firent voir le danger.

Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement, égarés dans ces déserts glacés lorsque le vent chasse la neige et fait disparaître les chemins. Une heureuse coïncidence amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisaient des provisions à Ekaterinenbourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux.

Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises.

Le froid devint si violent pendant la quatrième journée, que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, toute transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau.

On la transporta dans une auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux.

Les bons paysans prirent soin d'elle ; mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin, et lui représentèrent qu'elle courrait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire.

D'autre part, les maîtres de l'auberge ne paraissaient pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée.

Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ekaterinenbourg en sûreté, elle s'abandonnait dans un coin de la chambre à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation ; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui dans le pays ne coûte que cinq roubles : malheureusement il ne s'en trouva pas à vendre ; aucun des habitants de la ville voisine, petite et isolée, ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette perplexité, un des conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté.

« Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste. »

Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées. Les paysans russes veulent savoir leur compte et se laissent difficilement tromper.

La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le conducteur qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très heureusement et très vite à Ekaterinenbourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

En arrivant à Ekaterinenbourg, Prascovie descendit à la même auberge que ses conducteurs. L'hôtesse, apprenant de ces derniers une partie des aventures de la jeune fille, et jugeant, d'après leur récit, qu'elle était sans argent, lui fit aussitôt l'énumération des personnes de la ville qui passaient pour être les plus généreuses, et lui conseilla de s'adresser à elles pour obtenir leur protection, et les secours nécessaires pour le long voyage qu'elle avait à faire. Elle loua beaucoup, entre autres, une dame Milin, du caractère le plus obligeant, qui faisait beaucoup de bien aux pauvres, et dont la bonté était connue de toute la ville. Les gens de l'auberge confirmèrent la vérité de ce portrait.

Prascovie sortit donc, avec l'intention de se rendre chez madame Milin ; mais, suivant son habitude, elle commença par aller à l'église, où se trouvait plus de monde qu'elle n'en avait vu rassemblé. C'était un dimanche. La ferveur qu'elle mit à ses prières la fit autant remarquer que le sac et le costume qu'elle portait, et qui annonçaient une étrangère voyageuse.

Au sortir de l'église, une dame lui demanda qui elle était ; Prascovie satisfit à sa demande en quelques mots, et, se disposant à la quitter, lui fit part de l'intention où elle était d'aller demander l'hospitalité à madame Milin, dont tout le monde lui avait appris la bienfaisance et l'humanité.

Elle parlait à madame Milin elle-même, qui entendait ainsi son éloge d'une manière qui ne pouvait être suspecte de flatterie.

Cette bonne dame, avant de se faire connaître à la voyageuse, voulut s'amuser un instant de son embarras.

« Cette dame Milin, dit-elle, qu'on vous vante tant, n'est pas aussi bienfaisante que vous l'imaginez. Si vous voulez m'en croire et venir avec moi, je vous procurerai un bien meilleur gîte. »

D'après tout le bien qu'on lui avait dit de madame Milin à l'auberge,

Prascovie prit une mauvaise idée de sa nouvelle connaissance : elle la suivit sans oser refuser et sans accepter sa proposition.

« Au reste, lui dit madame Milin, voyant qu'elle ralentissait le pas, si vous tenez si fort à vous rendre chez cette dame, voici sa maison à deux pas d'ici ; entrons chez elle, vous verrez comment vous y serez reçue; mais promettez-moi que, si l'on ne vous y retient pas, vous viendrez avec moi. »

Prascovie, sans répondre, entra dans la maison, et, s'adressant aux femmes de madame Milin, leur demanda si leur maîtresse était chez elle. Les femmes, étonnées de cette question, ne répondirent rien.

« Puis-je voir madame Milin ? répéta la voyageuse.

— Mais, dit enfin une des femmes, la voilà ! »

Prascovie, en se retournant, vit madame Milin qui ouvrait les bras pour la recevoir.

« Oh ! je savais bien que madame Milin ne pouvait pas être une méchante femme ! » dit la jeune fille en lui baisant les mains.

Cette petite scène fit le plus grand plaisir à sa bienfaitrice.

Elle envoya chercher son amie, madame G..., aussi bonne et aussi charitable qu'elle, pour lui recommander la jeune voyageuse, et pour aviser ensemble aux moyens de lui être utile.

Après le déjeuner, et lorsque Prascovie se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles protectrices, elle leur raconta dans le plus grand détail l'histoire malheureuse de ses parents, et ne leur cacha pas le projet extraordinaire qu'elle avait formé d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Madame Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, ne l'en détourna pas ; mais les deux dames résolurent de la retenir jusqu'au printemps.

Le froid était devenu excessif.

La voyageuse elle-même voyait l'impossibilité de continuer sa route pendant la rigueur de la saison; et les dames, qui voulaient la garder, ne lui parlèrent point encore de ce qu'elles avaient le pouvoir de faire,



Prascovie s'arracha des bras de ses parents. (P. 294.)

et de ce qu'elles firent en effet plus tard, pour l'aider dans son entreprise.

Prascovie se trouvait bienheureuse chez elles. Les caresses et la noble familiarité de ces personnes distinguées avaient un charme tout nouveau pour elle ; aussi le souvenir du temps fortuné qu'elle passa dans leur société ne sortait point de sa pensée.

Lorsque dans la suite elle racontait cette partie de son histoire, le nom chéri de madame Milin amenait toujours dans ses yeux des larmes de reconnaissance.

Cependant sa santé se trouvait fort ébranlée : la nuit désastreuse qu'elle avait passée dans la forêt lui avait laissé un rhume violent, que les grands froids n'avaient fait qu'augmenter.

Elle profita de son séjour à Ekaterinenbourg pour se soigner et reprendre des forces.

En voyant sa piété et ses bonnes dispositions, les deux charitables femmes furent d'accord qu'il fallait la favoriser dans ses projets, et l'abandonner à la Providence, qui semblait la protéger si visiblement.

Madame Milin et son amie n'avaient rien négligé jusqu'alors pour la dissuader, et lui avaient fait les offres les plus obligeantes, les plus avantageuses, pour la retenir auprès d'elles ; mais rien n'avait pu l'ébranler.

Elle se reprochait même le bien-être et le bonheur dont elle jouissait à Ekaterinenbourg.

« Que fait mon père maintenant, tout seul dans le désert, tandis que sa fille s'oublie ici au milieu de toutes les douceurs de la vie ? » Telle était la question que ne cessait de s'adresser Prascovie.

Ces dames se décidèrent donc à lui donner les moyens de continuer sa route.

Au retour du printemps, madame Milin, après avoir pourvu à tout ce dont elle pouvait avoir besoin, arrêta pour elle une place sur un bateau de transport ; elle la mit sous la garde d'un homme de confiance qui se rendait à Nijni Novogorod pour des affaires de commerce, et qui était habitué à ce voyage difficile.

Avant de passer les monts Ourals, qui séparent Ekaterinenbourg de Nijni, on s'embarque sur les rivières qui sortent de ces mêmes montagnes et qui se portent vers le nord. On voyage par eau jusque dans le Tobol, que l'on quitte ensuite pour s'approcher des montagnes. Le passage n'est ni bien haut ni très difficile. Lorsqu'on l'a franchi, l'on s'embarque de nouveau sur les eaux qui descendent dans le Volga.

Prascovie, n'ayant point les moyens de se procurer une voiture et de voyager en poste, profita d'une des nombreuses embarcations qui portent en Russie le fer et le sel par la Tchousova et la Khama.

Son conducteur lui épargna tous les embarras de ce long voyage, qu'elle n'aurait pu faire seule sans courir de grands dangers ; mais son malheur voulut que cet homme tombât malade en traversant les défilés, et fût contraint de s'arrêter dans un petit village sur les bords de la Khama ; elle fut donc encore livrée à elle-même et privée de tout appui.

Elle fit heureusement le trajet jusqu'à l'embouchure de la Khama dans le Volga. Depuis ce lieu, le bateau, remontant le fleuve, était tiré par des chevaux. La voyageuse dans ce dernier trajet courut de nouveaux dangers, et y gagna un violent rhume, qui eut une influence malheureuse sur sa santé.

Les dames d'Ekaterinenbourg, qui avaient chargé son conducteur de faire les arrangements nécessaires pour la continuation de son voyage depuis Nijni, ne l'avaient recommandée à personne dans cette ville, où Prascovie n'avait pas l'intention de s'arrêter ; elle se trouva donc, à son arrivée, sans connaissance et sans protection.

Les bateliers la déposèrent sur le bord du fleuve avec son petit équipage, qui était devenu plus volumineux par les soins de madame Milin.

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le rivage du Volga, se trouvent une église et un couvent de religieuses, situé sur une éminence.

Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans l'église, qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des religieuses qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette circonstance comme de bon augure. « Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes vœux, je serai de même cachée sous le voile, n'ayant plus d'autre occupation que de remercier la Providence de ses faveurs. »

Une religieuse se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer : frappée du costume bizarre de la jeune étrangère, qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de fermer l'église.

Prascovie, un peu déconcertée, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller chercher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres.

La religieuse la conduisit chez l'abbesse.

La respectable supérieure était en prières lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre : la portière s'arrêta près de la porte, et se mit à genoux ; Prascovie l'imita, et pria Dieu de lui rendre l'abbesse favorable.

Lorsque celle-ci eut fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille, qui restait à genoux, et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage ; elle montra son passeport et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé.

Bientôt entourée de plusieurs religieuses amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité et une éloquence si naturelle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient et leur inspira le plus vif intérêt.

On la combla de caresses et de soins ; l'abbesse la logea dans son propre appartement, et forma dès lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre de ses novices.

Prascovie s'était proposé depuis longtemps de prendre le voile si son entreprise réussissait.

On a vu précédemment que, jusqu'à son arrivée à Ekaterinenbourg, elle avait cru que la ville de Kiew était sur le chemin de Pétersbourg. C'était dans cette ville qu'elle s'était promis de faire ses vœux dans la suite. Ayant reconnu son erreur, elle ne fit aucune difficulté de choisir le couvent de Nijni pour sa dernière retraite, et le promit à la supérieure.

Prascovie consentit à demeurer quelques jours à Nijni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Moscou, mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Elle avait une toux violente qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant quoique les médecins eux-mêmes désespérassent de sa vie, elle n'eut jamais aucune inquiétude.

« Je ne crois point, disait-elle, que mon heure soit encore venue, et j'espère que Dieu me permettra d'achever mon entreprise. »

Elle se remit en effet, quoique très lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent.

Dans l'état de faiblesse où elle était alors, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste : n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit donc obligée d'attendre le *traînage* [1] pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires.

Elle suivit pendant ce temps les offices et la règle du couvent avec une grande assiduité et elle se perfectionna dans ses études.

Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et des religieuses, qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplit un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour

(1) On appelle ainsi l'époque où les chemins commencent à être praticables pour les traîneaux.

Moscou, en traîneau couvert avec des voyageurs qui faisaient la même route.

L'abbesse, n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, mademoiselle de Scowski, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa maison comme un refuge certain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras ni accidents.

Mademoiselle de Scowski eut pour elle beaucoup d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Elle partit avec un marchand qui voyagait avec ses propres chevaux, et qui demeura vingt jours en chemin.

Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ekaterinenbourg, elle en reçut une de mademoiselle de Scowski pour madame la princesse de T***, personne respectable et très âgée.

Telles étaient ses ressources lorsqu'elle arriva dans la capitale, vers le milieu de février, environ dix-huit mois après son départ de Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle logea chez son conducteur, sur le canal d'Ekaterinski, et fut quelque temps comme perdue dans cette grande ville, avant de savoir ce qu'elle devait entreprendre, et comment remettre ses lettres de recommandation : ce qui lui fit perdre un temps précieux.

Le marchand, occupé de son commerce, ne songeait guère à elle ; il s'était cependant chargé de trouver la demeure de la princesse de T***, mais avant d'avoir accompli sa promesse, il fut obligé de partir pour Riga, laissant Prascovie sous la garde de sa femme, qui la traitait fort bien, sans pour cela lui être d'aucun secours pour ses projets.

La lettre de madame G*** était adressée à une autre personne qui logeait de l'autre côté de la Néva.

Comme l'adresse en était bien détaillée, Prascovie, quelques jours après le départ du marchand, se mit en chemin avec son hôtesse pour Wassili-Ostrow, sur la rive droite du fleuve. Mais la Néva était ébranlée, la débâcle des glaces approchait, et la police ne permettait plus le passage.

Elle revint donc au logis, désolée de ce contretemps.

Dans l'embarras où elle se trouvait, un des habitués de la maison du marchand lui conseilla, très mal à propos, de donner une supplique au sénat pour obtenir la revision du procès de son père, et s'offrit de trouver un écrivain pour la rédiger.

Le succès de celle qu'elle avait adressée au gouverneur de Tobolsk la décida. On lui fit écrire une supplique très mal conçue et n'ayant pas la forme requise, sans lui donner la moindre notion sur la manière dont elle devait être présentée.

Ce projet ne lui permit pas de remettre avec l'activité nécessaire ses lettres de recommandation, qui auraient pu lui être bien plus utiles.

Munie de sa supplique, notre intéressante solliciteuse se rendit un matin au sénat, monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries ; mais elle se trouva fort embarrassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser.

Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil et se remettaient froidement à écrire ; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter ou de recevoir sa supplique, se détournaient d'elle comme on fait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin.

Enfin un des invalides, garde de la chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer, tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui faire place, de manière qu'ils se heurtèrent rudement.

Le vieux garde, de mauvaise humeur, lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au sénat. Cet homme, la croyant une mendiante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte.

Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa supplique au premier sénateur qu'elle rencontrerait.

Elle vit plusieurs personnages descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine ; ils avaient tous une épée, des bottes et un uniforme ; quelques-uns avaient des épaulettes. Elle pensa que c'étaient des officiers et des généraux, attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier, qui le ferait reconnaître, et n'offrit sa supplique à personne.

Enfin, vers trois heures après midi, tout le monde s'écoula, et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au sénat sans rencontrer un sénateur.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au sénat sans obtenir plus de succès. Souvent fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passants et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance, qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le sénat ne s'assemble pas, lui donnèrent quelque repos ; elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise ; et telle était la sincérité de sa foi, qu'après sa communion elle revint persuadée que ses nouvelles démarches auraient du succès.

Passant quelques jours après avec la marchande vis-à-vis de la statue de Pierre-le-Grand, sa compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout auprès, était replacé ; des voitures sans nombre se rendaient à Wassili-Ostrow et en revenaient.

« Avez-vous la lettre de recommandation pour madame de L*** ? lui demanda-t-elle ; je ne suis pas pressée, et je puis vous conduire à sa porte. »

Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit.

Elles passèrent le pont : le fleuve, qui n'était quinze jours auparavant qu'une plaine de glaçons mouvants, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle ; le temps était superbe ; elle sentait redoubler son courage, augurant bien de la visite qu'elle allait faire.

« Il me semble, dit-elle en embrassant sa conductrice, que Dieu est avec moi et qu'il ne m'abandonnera pas. »

Elle trouva madame de L*** déjà prévenue de son arrivée par une lettre d'Ekaterinenbourg, et reçut d'obligeants reproches lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si longtemps à Pétersbourg.

La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de madame Milin.

Lorsque la connaissance fut faite, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au sénat.

M. de L*** examina sa supplique, et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

On s'entretint de son affaire pendant le dîner et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au sénat, on lui avait indiqué une mauvaise voie.

La revision du procès de son père, en suivant toutes les formes de la justice, aurait pu durer bien longtemps : on pensait qu'il serait beaucoup plus avantageux de s'adresser directement à la bonté de l'empereur, et l'on promit d'en chercher les moyens avec le temps.

Enfin, tous les convives l'avertirent de ne plus s'exposer aux aventures du sénat, dont le récit avait fort amusé la société.

Vers le soir, madame de L*** la fit reconduire chez le marchand par son domestique.

En revenant chez son hôte, Prascovie admirait comment la Providence l'avait conduite chez M. de L***, et lorsqu'elle passa devant le

sénat, elle se rappela la prière qu'elle avait faite à Dieu de ne plus y retourner qu'une fois.

— Sa bonté, pensait-elle, a fait plus que je ne lui avais demandé : car je ne serai plus obligée d'y retourner du tout.

Telles étaient les réflexions de Prascovie, dont la foi la plus vive dirigeait et soutenait toutes les démarches. Cependant, malgré tout l'intérêt que prenaient à elle ses amis de Wassili-Ostrow, son bonheur devait avoir une autre source.

L'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse T***, pour laquelle la jeune fille avait une lettre de recommandation ; cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune voyageuse, l'attendait chez elle. Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie.

Lorsqu'elle entra dans le salon de la princesse, la voyageuse fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient ; jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher.

« Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi ? »

Prascovie tira la lettre de son petit sac et la présenta.

La princesse, après l'avoir lue, lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents ; elle promit de lui être utile, et après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'une signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée ; elle aurait préféré être revenue à Wassili-Ostrow, où même chez le marchand.

Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne

et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle.

La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat. La Providence devait employer un autre instrument.

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V***, secrétaire des commandements de S. M. l'impératrice-mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par madame V***, qui l'accueillit amicalement et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. Madame V*** la pria d'attendre le retour de son mari ; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

A son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui pour recevoir sa réponse.

L'impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures.

La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu

de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu, s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en vous ! »

Pleine du trouble qui l'agitait et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de madame V***. « Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remerciements à l'homme bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père ! »

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour.

En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant ! disait-elle à son conducteur ; s'il savait devant qui je vais paraître ! quelle joie n'éprouverait-il pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! achevez votre ouvrage ! »

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice.

Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue, et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le précis que lui en avait fait M. V***.

Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage ; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la revision de son procès.

Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale ; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit aussitôt remettre trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsque à son retour, madame V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

Pendant son absence, une dame de la maison de la princesse T***, ne la voyant pas revenir depuis le matin, interrogea le domestique qui l'avait accompagnée, et apprit de lui qu'il l'avait vue monter en voiture avec M. V***, pour se rendre à la cour : on était donc informé de sa présentation.

Lorsqu'elle rentra, vers les neuf heures du soir, elle fut aussitôt, et pour la première fois, appelée au salon : le succès qu'elle venait d'obtenir avait opéré une petite révolution dans l'esprit de tout le monde. Lorsqu'elle raconta les promesses de Sa Majesté, et les espérances qu'elle en avait conçues pour la délivrance de son père, on trouva cela tout naturel et fort aisé. Plusieurs des membres de la société s'offrirent généreusement de parler au ministre en sa faveur et de la protéger ; enfin le contentement parut général.

Elle se retira bientôt dans sa chambre pour se mettre en prières et pour remercier Dieu des faveurs inattendues qu'elle venait d'en recevoir. Son bonheur lui ôta pendant plusieurs heures le sommeil qui l'avait fuie si souvent pour des causes bien différentes.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, et que le souvenir de tout ce qui s'était passé la veille rentra dans sa mémoire, elle poussa un cri de joie : « N'est-ce pas un songe trompeur qui m'abuse ? est-il bien vrai que j'ai vu l'impératrice ? qu'elle m'ait parlé avec tant de bonté ! »

Les transports de sa joie augmentaient à mesure que ses idées plus claires se débarrassaient des vapeurs du sommeil.

Elle s'habilla promptement ; et, afin de s'assurer encore de la réalité des événements de la veille, elle courut aussitôt ouvrir un tiroir dans lequel se trouvait l'argent qu'elle avait reçu par ordre de Sa Majesté.

Quelques jours après, l'impératrice-mère lui fit assigner une pension, et voulut bien elle-même la présenter à l'empereur et à l'impératrice régnante, qui l'accueillirent aussi favorablement.

Elle reçut de leur générosité un présent de cinq mille roubles, et des ordres furent donnés pour la revision du procès de son père.

Le vif intérêt qu'elle inspira bientôt au ministre de l'intérieur, ainsi qu'à toute sa famille, aplanit toutes les difficultés.

Cet homme respectable possédait deux avantages qui se trouvent rarement réunis dans les personnes en place : le pouvoir et le désir d'obliger ; et plus d'une fois les services qu'il aimait à rendre prévinrent les démarches des malheureux. Il mit donc toute la bienveillance qui lui était naturelle à terminer la revision du procès dont il était chargé ; et, depuis ce moment, l'intéressante solliciteuse n'eut plus aucune inquiétude sur son sort à venir.

Connue à la cour et favorisée du ministre, Prascovie voyait avec plus de surprise encore que de joie l'empressement subit que le public lui témoignait. Les ministres étrangers et les personnes les plus considérables de la ville voulurent la voir, et lui donnèrent des marques de bienveillance. La princesse V*** lui assura une pension de cent roubles. Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être, et ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le monde cette assurance que donne la simplicité, j'oserai dire cette hardiesse de l'innocence, que des jugements défavorables ne parviennent pas à déconcerter.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. A cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : « Monsieur, lui répondit-elle, un père n'est jamais coupable pour sa fille, et le mien est innocent. »

Lorsqu'elle racontait les détails de son histoire, et développait sans y penser les qualités de son noble caractère, elle n'était jamais charmée par l'enthousiasme qu'elle inspirait à ses auditeurs. Elle ne parlait que pour satisfaire aux demandes qu'on lui faisait. Ses réponses étaient toujours dictées par un sentiment d'obéissance, jamais par le désir de briller ou même d'intéresser personne. Les éloges qu'on lui prodiguait excitaient son étonnement, et lorsqu'ils étaient

outrés ou même de mauvais goût, son mécontentement devenait visible.

Le temps qu'elle passa dans la capitale, en attendant le décret de rappel de son père, lui donna des jouissances innombrables. Tout était nouveau pour elle, tout l'intéressait. Les personnes qu'elle voyait fréquemment admiraient les jugements pleins de sens qu'elle portait sur les divers objets de ses observations.

Deux dames de la cour, qu'elle avait prises dans une affection particulière, lui proposèrent un jour de voir l'intérieur du palais impérial, et s'amusèrent beaucoup de la surprise que lui causaient à chaque pas tant de richesses réunies et de si vastes appartements.

Lorsqu'elle entra dans la magnifique salle de Saint-Georges, elle fit le signe de la croix, croyant entrer dans une église.

Elle revit, sans les reconnaître, quelques salons qu'elle avait déjà parcourus lors de sa présentation, tant elle était alors préoccupée de sa situation et du sujet important qui l'y amenait.

Comme elle passait dans une grande pièce, l'esprit frappé par tant de merveilles, une des dames lui fit remarquer le trône. Elle s'arrêta tout à coup, saisie de respect et de crainte : « Ah ! c'est donc là, dit-elle, le trône de l'empereur ! Voilà donc ce que je craignais si fort en Sibérie ! »

L'effroi que lui causait jadis cette idée, le souvenir des bienfaits de l'empereur, la pensée de la délivrance prochaine de son père, remplirent son cœur reconnaissant d'un trouble inexprimable. Elle joignait les mains en pâlissant. « Voilà donc, répétait-elle d'une voix altérée, et prête à se trouver mal, le trône de l'empereur ! » Elle demanda la permission de s'en approcher, et s'avança toute tremblante, soutenue par ses deux conductrices, vivement touchées elles-mêmes de cette scène inattendue. Prascovie, à genoux au pied du trône, en baisait les marches avec transports et les mouillait de ses larmes.

« O mon père, s'écriait-elle, voyez-vous où la puissance de Dieu m'a conduite ! O mon Dieu ! bénissez ce trône, bénissez celui qui

l'occupe, et faites que ses jours soient remplis de tout le bonheur dont il m'a comblée ! »

On eut quelque peine à l'entraîner dans un autre appartement ; mais elle demanda bientôt à se retirer, fatiguée des vives émotions qu'elle venait d'éprouver, et l'on remit à un autre jour la visite du reste du palais.

Quelque temps après, les deux dames la conduisirent à l'Ermitage.

Ce superbe palais, dont les richesses et l'élégance donnent l'idée d'une féerie, lui causa plus de plaisir que tout ce qu'elle avait admiré jusqu'alors.

Elle voyait pour la première fois des tableaux, et parut prendre un grand plaisir à les examiner. Elle reconnut d'elle-même plusieurs sujets tirés de l'Écriture sainte ; mais en passant devant un grand tableau de Luca Giordano, qui représente Silène ivre, soutenu par des bacchantes et des satyres : « Voilà, dit-elle, un vilain tableau ! Que représente-t-il ? » On lui répondit que ce sujet était tiré de la Fable. Elle demanda de quelle fable. Comme elle n'avait aucune idée de la mythologie, il eût été difficile de lui donner une explication satisfaisante. « Tout cela n'est donc pas vrai ? disait-elle. Voilà des hommes avec des pieds de chèvre. Quelle folie de peindre des choses qui n'ont jamais existé, comme s'il en manquait de véritables ! »

Cependant sa curiosité ne la rendait jamais indiscrète : elle faisait rarement des questions, et tâchait de comprendre ou de deviner elle-même ce que ses observations lui présentaient de singulier ou de nouveau.

Rien ne l'intéressait autant que de se trouver dans une société de personnes instruites qui ne faisaient pas attention à elle, et d'entendre leurs discours : elle regardait alors tour à tour chaque interlocuteur à mesure qu'il parlait et l'écoutait avec une attention particulière, n'oubliant rien de ce qu'elle avait entendu ou pu comprendre.

Lorsqu'elle était avec ses connaissances intimes, elle ramenait involontairement la conversation sur l'accueil bienveillant que lui avaient fait les deux impératrices. Elle rappelait avec sensibilité chacune de

leurs paroles, et ne pouvait en parler sans que des larmes de reconnaissance vinssent humecter ses paupières ; elle était heureuse alors d'entendre chacun enchérir sur les sentiments d'admiration qu'elle témoignait, et s'étonnait de ce qu'on n'en parlait pas assez souvent à son gré.

L'ukase du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue.

Tandis que ses protecteurs aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle.

Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort ; mais on lui avait conseillé de ne pas ajouter cette démarche à celle qu'on faisait en faveur de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parents avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile.

Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, en lui faisant annoncer cette bonne nouvelle, Sa Majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même.

Elle répondit aussitôt que si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents.

Le ministre rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques sous à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit quelques jours après celui qui concernait son père.

Ainsi le mouvement de générosité qui avait porté ces deux hommes à secourir de leurs faibles moyens la voyageuse à son départ leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir ses vœux, et repartit en pèlerinage pour Kiew.

Ce fut en remplissant ce pieux devoir et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu.

Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice et qu'elle prenait le voile à Kiew, son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté ; sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et depuis lors ses parents n'avaient jamais reçu de ses nouvelles.

Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône : à son heureux avènement un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés ; mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre.

Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chérie qui les avait aidés à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux, lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passeport pour rentrer en Russie et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement et les circonstances qui l'avaient amené firent beaucoup de bruit en Sibérie.

Les habitants d'Ischim qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance.

Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué.

Lopouloff reçut les félicitations de tout le monde avec reconnaissance ; sa joie fut bien plus grande encore le lendemain lorsqu'on lui remit une dépêche contenant une lettre de Prascovie, qui annonçait aussi la délivrance de ses deux bienfaiteurs.

Cependant elle attendait à Kiew, avec la plus vive impatience, la

nouvelle du retour de son père ; il lui semblait, en faisant le calcul du temps, qu'il aurait pu lui écrire.

En prenant le voile à Kiew, elle n'avait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijni, comme elle l'avait promis à l'abbesse : elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre auprès d'elle.

Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience, et ne lui avait point appris l'arrivée de son père pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijni depuis quelque temps.

Prascovie, en arrivant, se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère qui avait été décoré pour la recevoir. « N'a-t-on point de nouvelles de mon père ? » demanda-t-elle aussitôt.

« Venez, mon enfant, lui dit la supérieure ; nous en avons de bonnes ; je vous les donnerai chez moi. »

Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent sans rien ajouter. Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiétée, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère, auxquels on avait également caché son arrivée.

Dans le premier moment de surprise qu'ils éprouvèrent en voyant leur fille chérie en habits religieux, et poussés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle ; à cette vue, Prascovie poussa un cri douloureux, et se mettant elle-même à genoux : « Que faites-vous, mon père ? s'écria-t-elle ; c'est Dieu, Dieu seul qui a tout fait ! Remercions sa providence pour le miracle qu'elle a opéré en notre faveur. »

L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes, et réunirent leurs actions de grâces à celles de l'heureuse famille.

Les plus tendres embrassements succédèrent à ce mouvement de

piété ; mais d'abondantes larmes roulaient dans les yeux de la mère lorsqu'elle les fixait sur le voile de sa fille.

Le bonheur dont jouissait la famille Lopouloff depuis sa réunion ne pouvait être de longue durée.

L'état religieux qu'avait embrassé Prascovie condamnait les parents à vivre séparés de leur fille, et cette nouvelle séparation leur paraissait plus cruelle encore que la première, parce qu'elle était alors sans espérance. Leurs moyens ne leur permettaient pas de s'établir à Nijni ; sa mère avait des parents à Wladimir, qui les invitaient à se rendre auprès d'eux : ils se résolurent à prendre ce dernier parti.

Après avoir passé huit jours dans une alternative continuelle de joie et de tristesse, troublés dans leur félicité par la pensée de leur éloignement prochain, ils songèrent à partir. La famille, accompagnée de l'abbesse et de quelques religieuses, se rendit à l'église.

La jeune novice, quoique aussi sensible que sa mère à cette douloureuse séparation, se montrait plus forte et plus résignée, et cherchait à l'encourager. Cependant, pour prévenir les transports de sa douleur dans les derniers moments, après avoir prié quelques instants au pied des autels, elle s'éloigna doucement, entra dans le chœur où se trouvaient les autres religieuses, et parut au travers de la grille.

« Adieu, mes bons parents, leur dit-elle ; votre fille appartient à Dieu, mais elle ne vous oubliera pas. Père chéri, mère tendre, faites, faites le sacrifice que Dieu vous commande, et qu'il vous bénisse mille fois ! »

Prascovie, trop émue, s'appuya contre la grille ; des larmes longtemps retenues couvrirent son visage. La malheureuse mère, hors d'elle-même, s'élança vers sa fille en sanglotant : l'abbesse fit un signe de la main ; au même instant un rideau fut tiré.

Les religieuses entonnèrent le psaume : *Heureuses les âmes innocentes qui suivent la loi du Seigneur !*

On entraîna Lopouloff et sa femme à la porte de l'église, où leur voiture les attendait : ils avaient vu leur fille pour la dernière fois.

La nouvelle religieuse s'assujettit sans peine à la règle austère du

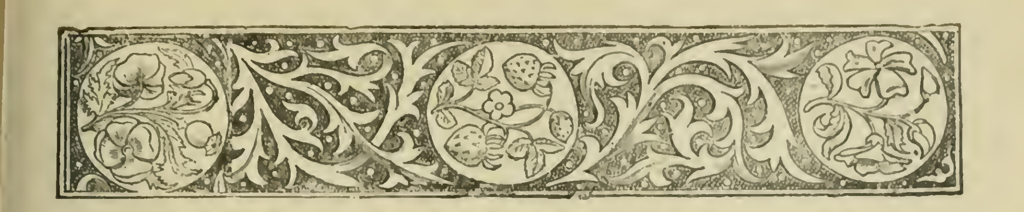
couvent : elle mettait à l'exécution de ses devoirs la plus grande exactitude, et gagna de plus en plus l'estime et l'affection de toute la communauté ; mais sa santé, terriblement éprouvée par son voyage, ne put supporter longtemps la vie pénible que son nouvel état exigeait d'elle : sa poitrine était attaquée.

Le couvent de Nijni, construit sur une montagne battue par les vents, était dans une situation défavorable pour ce genre de maladie. Après qu'elle eut passé un an dans cette maison, les médecins lui conseillèrent de changer de séjour.

L'abbesse, que des affaires appelaient à Pétersbourg, résolut d'emmener avec elle Prascovie, persuadée qu'un climat moins rigoureux et un régime plus fortifiant parviendraient à la rétablir. Cet espoir ne se réalisa point et la jeune religieuse déclina de jour en jour. Prascovie était mûre pour le ciel ; après quelques mois de souffrances, endurées avec une résignation toute chrétienne, elle s'éteignit doucement sous les yeux de ses compagnes, le 8 décembre 1809, jour de la fête de l'Immaculée-Conception.

Cette merveilleuse histoire est une preuve frappante de la protection que Dieu accorde à la piété filiale et surtout à la prière animée d'une inébranlable confiance. Vainement les événements et les hommes semblent conspirer contre l'âme innocente qui s'abandonne à sa conduite : soudain les obstacles disparaissent, les difficultés s'évanouissent ; les volontés les plus rebelles se prêtent à ses desseins. S'il faut des miracles, Dieu n'hésite pas à les accomplir ; car l'oracle des Livres saints ne peut avoir de démenti : « Nul n'a été trompé dans son attente, après avoir mis sa confiance dans le Seigneur. »





4. — Les prisonniers du Caucase. [1]

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie sans lui appartenir.

Leurs féroces habitants, séparés par le langage et par des intérêts divers, forment un grand nombre de petites peuplades, qui ont peu de relations politiques entre elles, mais qui sont toutes animées par le même amour de l'indépendance et du pillage.

Une des nombreuses et des plus redoutables est celle des Tchetchenges, qui habitent la grande et la petite Kabarda, provinces dont les hautes vallées s'étendent jusqu'aux sommités du Caucase.

C'est au milieu de ces hordes dangereuses et au centre même de cette immense chaîne de montagnes que la Russie a établi un chemin de communication avec ses possessions d'Asie.

Des redoutes placées de distance en distance assurent la route jusqu'en Géorgie ; mais aucun voyageur n'oserait se hasarder à parcourir seul l'espace qui les sépare.

Deux fois par semaine, un convoi d'infanterie, avec du canon et un parti considérable de cosaques, escorte les voyageurs et les dépêches du gouvernement.

Une de ces redoutes, située au débouché des montagnes, est devenue une petite bourgade assez peuplée. Sa situation lui a fait donner le nom de *Wladi-Caucase :* elle sert de résidence au commandant des troupes qui font le pénible service dont il vient d'être parlé.

---

(1) Reproduit avec quelques suppressions.

Le major Kascambo, du régiment de Wologda, gentilhomme russe d'une famille originaire de la Grèce, devait aller prendre le commandement du poste de Lars, dans les gorges du Caucase.

Impatient de se rendre à son poste et brave jusqu'à la témérité, il eut l'imprudence d'entreprendre ce voyage avec l'escorte d'une cinquantaine de Cosaques dont il disposait, et l'imprudence plus grande encore de parler de son projet et de s'en vanter avant de l'exécuter.

Les Tchetchenges qui sont près des frontières, et qu'on appelle Tchetchenges pacifiques, sont soumis à la Russie, et ont, en conséquence, un libre accès à Mosdok ; mais la plupart conservent des relations avec les montagnards, et sont bien souvent de moitié dans leurs brigandages.

Les Tchetchenges, informés du voyage de Kascambo et du jour même de son départ, se portèrent en grand nombre sur son passage et lui dressèrent une embuscade.

A vingt verstes environ de Mosdok au détour d'une petite colline couverte de broussailles, il fut attaqué par sept cents hommes à cheval.

La retraite était impossible : les Cosaques mirent pied à terre et soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, espérant être secourus par les troupes d'une redoute qui n'était pas très éloignée. Mais, après une assez longue fusillade, plus de la moitié d'entre eux furent tués ou mis hors de combat ; le reste s'était fait avec les chevaux morts un rempart circulaire derrière lequel ils tirèrent leurs dernières cartouches.

Les Tchetchenges, qui ont toujours avec eux, dans leurs expéditions, des déserteurs russes, dont ils se servent au besoin comme interprètes, faisaient crier aux Cosaques :

« Livrez-nous le major, ou vous serez tués jusqu'au dernier. »

Kascambo, voyant la perte certaine de sa troupe, résolut de se livrer lui-même pour sauver la vie à ceux qui restaient : il remit son épée à ses Cosaques et s'avança seul vers les Tchetchenges, dont le feu cessa aussitôt, leur but n'étant que de le prendre vivant pour obtenir une rançon.

A peine se fut-il livré aux ennemis, qu'il vit paraître de loin le secours qu'on lui envoyait : il n'était plus temps : les brigands s'éloignèrent avec rapidité.

Son *denchik* [1] était resté en arrière avec le mulet qui portait l'équipage du major.

Caché dans un ravin, il attendait l'issue du combat, lorsque les Cosaques le rencontrèrent et lui apprirent le malheur de son maître.

Le brave domestique résolut aussitôt de partager son sort, et s'achemina du côté par où les Tchetchenges s'étaient retirés, conduisant son mulet avec lui, et se dirigeant sur la trace des chevaux.

Lorsqu'il commençait à la perdre dans l'obscurité, il rencontra un traîneur ennemi qui le conduisit au rendez-vous des Tchetchenges.

On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouva le prisonnier en voyant son denchik venir volontairement partager son mauvais sort.

Les Tchetchenges se distribuèrent aussitôt le butin qu'on leur amenait : ils ne laissèrent au major qu'une guitare qui se trouvait dans son équipage, et qu'on lui rendit par dérision. Ivan (c'était le nom du denchik), s'en empara et refusa de la jeter, comme son maître le lui conseillait.

« Pourquoi nous décourager ? lui disait-il ; l'intérêt des brigands est de vous conserver, ils ne vous feront aucun mal. »

Après une halte de quelques heures, la horde allait se remettre en marche, lorsqu'un de leurs gens, qui venait de les rejoindre, annonça que les Russes continuaient à s'avancer, et que probablement les troupes des autres redoutes se réuniraient pour les poursuivre.

Les chefs tinrent conseil : il s'agissait de cacher leur retraite, non seulement pour garder leur prisonnier, mais encore pour détourner l'ennemi de leurs villages, et éviter ainsi ses représailles.

La horde se dispersa par divers chemins.

Dix hommes à pied furent destinés à conduire les prisonniers, tandis qu'une centaine de chevaux restèrent réunis, et marchèrent

(1) Domestique soldat.

dans une direction différente de celle que devait tenir Kascambo.

On enleva à celui-ci ses bottes ferrées, qui auraient pu laisser une empreinte reconnaissable sur le terrain, et on l'obligea, ainsi qu'Ivan, à marcher pieds nus une partie de la matinée.

Arrivée près d'un torrent, la petite escorte le remonta, le long du bord, sur le gazon, l'espace d'une demi-verste, et descendit dans l'endroit où les bords étaient les plus escarpés, au milieu des broussailles épineuses, évitant soigneusement de laisser la trace de son passage. Le major était si fatigué, que, pour l'amener jusqu'au ruisseau, il fallut le soutenir avec des ceintures.

Ses pieds étaient ensanglantés ; on se décida à lui rendre sa chaussure pour qu'il pût achever la traite qui restait à faire.

Lorsqu'ils parvinrent au premier village, Kascambo, plus malade encore de chagrin que de fatigue, parut à ses gardiens si faible et si défait, qu'ils eurent des craintes pour sa vie, et le traitèrent plus humainement.

On lui donna quelque repos et un cheval pour la marche ; mais, afin de détourner les Russes des recherches qu'ils pourraient faire, et de mettre le prisonnier hors d'état d'apprendre à ses amis le lieu de sa retraite, on le transporta de village en village, et d'une vallée à l'autre, en prenant la précaution de lui bander les yeux à plusieurs reprises.

Il passa ainsi une rivière considérable, qu'il jugea être la Sonja. On le ménagea beaucoup pendant ces courses, en lui accordant une nourriture suffisante et le repos nécessaire.

Mais lorsqu'il eut atteint le village éloigné dans lequel il devait être définitivement gardé, les Tchetchenges changèrent tout à coup de conduite à son égard, et lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitements.

On lui mit des fers aux pieds et aux mains, et une chaîne au cou, au bout de laquelle était attaché un billot de chêne.

Le denchik était traité moins durement; ses fers étaient plus légers et lui permettaient de rendre quelques services à son maître.



Kascambo et son escorte de Cosaques (P. 326)

Dans cette situation, et à chaque nouvelle avanie qu'il recevait, un homme qui parlait russe venait le voir et lui conseillait d'écrire à ses amis pour obtenir sa rançon, qu'on avait fixée à dix mille roubles.

Le malheureux prisonnier était hors d'état de payer une somme si forte, et ne conservait d'autre espoir que la protection du gouvernement, qui avait racheté, quelques années auparavant, un colonel tombé, comme lui, entre les mains des brigands.

L'interprète promettait de lui fournir du papier et de faire parvenir sa lettre; mais après avoir obtenu son consentement, il ne reparut plus de quelques jours, et ce temps fut employé à faire endurer au major un surcroît de maux.

On le priva de nourriture, on lui enleva la natte sur laquelle il couchait et un coussin de selle de cosaque qui lui servait d'oreiller ; et lorsque enfin l'entremetteur revint, il lui annonça, par manière de confidence, que si l'on refusait la somme demandée, et qu'on en retardât le paiement, les Tchetchenges étaient décidés à se défaire de lui, pour s'épargner la dépense et les inquiétudes qu'il leur causait.

Le but de leur conduite cruelle était de l'engager à écrire d'une manière plus pressante.

On lui remit enfin du papier avec un roseau taillé suivant l'usage tartare ; on lui ôta les fers qui liaient ses mains et son cou, afin qu'il pût écrire librement ; et lorsque la lettre fut écrite, on la traduisit aux chefs, qui se chargèrent de la faire parvenir au commandement de la *ligne*.

Depuis lors, il fut traité moins durement et ne fut plus chargé que d'une seule chaîne, qui lui liait le pied et la main droite.

Son hôte, ou plutôt son geôlier, était un vieillard de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce que son caractère ne démentait pas.

Deux de ses fils avaient été tués dans une rencontre avec les Russes, circonstance qui l'avait fait choisir, entre tous les habitants du village, pour être le gardien du prisonnier.

La famille de cet homme, appelé Ibrahim, était composée de la

veuve d'un de ses fils, âgée de trente-cinq ans, et d'un jeune enfant de sept à huit ans, appelé Mamet.

Sa mère était aussi méchante et plus capricieuse encore que le vieux gardien.

Kascambo eut beaucoup à souffrir ; mais les caresses et la familiarité du jeune Mamet lui furent dans la suite une distraction, et même un réel soutien dans ses malheurs.

Cet enfant le prit en si grande affection, que les menaces et les mauvais traitements de son grand-père ne pouvaient l'empêcher de venir jouer avec le prisonnier dès qu'il en trouvait l'occasion.

Il avait donné à ce dernier le nom de *Koniak*, qui, dans la langue du pays, signifie un hôte et un ami.

Il partageait secrètement avec lui les fruits qu'il pouvait se procurer, et pendant l'abstinence forcée qu'on avait fait souffrir au major le jeune Mamet, touché de compassion, profitait adroitement de l'absence momentanée de ses parents pour lui apporter du pain ou des pommes de terre cuites sous la cendre.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de la lettre, sans événement remarquable.

Pendant cet intervalle, Ivan était parvenu à se rendre nécessaire. Il savait tout l'art qui peut entrer dans la cuisine d'un officier de détachement. Il préparait les concombres salés, et avait accoutumé ses hôtes aux petites douceurs qu'il introduisait dans leur ménage.

Pour obtenir plus de confiance, il s'était mis avec eux sur le pied d'un bouffon, imaginant chaque jour quelque nouvelle plaisanterie pour les amuser : Ibrahim aimait surtout à lui voir danser la cosaque.

Lorsque quelque habitant du village venait les visiter, on ôtait à Ivan ses fers, et on le faisait danser ; ce qu'il exécutait toujours de bonne grâce, en ajoutant à chaque fois quelque gambade ridicule de plus.

Il s'était procuré par cette conduite constante la liberté de parcourir le village le long duquel il était ordinairement suivi d'une troupe d'enfants attirée par ses bouffonneries ; et comme il comprenait la

langue tartare, il eut bientôt appris celle du pays, qui en est un dialecte très rapproché. Le major lui-même était souvent forcé de chanter avec son denchik des chansons russes et de jouer de la guitare pour amuser cette féroce société.

Dans les commencements, on lui ôtait les fers qui liaient sa main droite lorsqu'on exigeait de lui cette complaisance ; mais la femme s'étant aperçue qu'il jouait quelquefois malgré ses fers pour se désennuyer, on ne lui accorda plus la même faveur ; et le malheureux musicien se repentit plus d'une fois d'avoir laissé paraître son talent.

De jour en jour, le prisonnier était traité avec plus de rigueur. Comme la réponse à ses lettres n'arrivait point, les Tchetchenges venaient souvent dans sa prison pour l'insulter et le menacer des plus cruels traitements.

On le privait de ses repas, et il eut un jour le chagrin de voir battre sans pitié le petit Mamet pour quelques nèfles que cet enfant lui avait apportées.

Une circonstance bien remarquable dans la situation pénible où se trouvait Kascambo, c'est la confiance qu'avaient en lui ses persécuteurs et l'estime qu'il leur avait inspirée.

Tandis que ces barbares lui faisaient souffrir des avanies continuelles, ils venaient souvent le consulter et le prendre pour arbitre dans leurs affaires et dans les démêlés qu'ils avaient ensemble.

Entre autres contestations dont on le fit juge, la suivante mérite d'être citée par sa singularité.

Un de ces hommes avait confié une assignation russe de cinq roubles à son camarade qui partait pour une vallée voisine, en le chargeant de la remettre à quelqu'un.

Le commissionnaire perdit son cheval, qui mourut en chemin, et se persuada qu'il avait le droit de garder les cinq roubles en indemnité de la perte qu'il avait faite.

Ce raisonnement, digne du Caucase, ne fut point goûté par le propriétaire de l'argent.

Au retour du voyageur, il y eut grand bruit au village.

Ces deux hommes avaient réuni autour d'eux leurs parents et leurs amis, et la rixe aurait pu devenir sanglante si les anciens de la horde, après avoir vainement tenté de les apaiser, ne les eussent engagés à soumettre leur cause à la décision du prisonnier.

Toute la population du village se porta tumultueusement chez lui pour apprendre plus tôt l'issue de ce ridicule procès.

Kascambo fut tiré de sa prison et conduit sur la plate-forme qui servait de toit à la maison.

Désespérant de faire entendre raison à l'accusé, le major le fit approcher, et, pour mettre au moins les rieurs du côté de la justice, il lui fit les interrogations suivantes :

« Si au lieu de te donner cinq roubles à porter à son créancier, ton camarade t'avait seulement chargé de lui porter le *bonjour*, ton cheval ne serait-il pas mort tout de même ?

— » Peut-être, répondit le débiteur.

— » Et dans ce cas, ajouta le juge, qu'aurais-tu fait du *bonjour ?* N'aurais-tu pas été forcé de le garder en paiement et de t'en contenter? J'ordonne, en conséquence, que tu rendes l'assignation et que ton camarade te donne le bonjour. »

Lorsque cette sentence fut traduite aux spectateurs, des éclats de rire annoncèrent au loin la sagesse du nouveau Salomon.

Le condamné lui-même, après avoir disputé quelque temps, fut obligé de céder, et dit en regardant l'assignation :

« Je savais d'avance que je perdrais si ce chien de chrétien s'en mêlait. »

Cette singulière confiance dénote l'idée qu'ont ces peuples de la supériorité européenne et le sentiment inné de justice qui existe parmi les hommes les plus féroces.

Kascambo avait écrit trois lettres depuis sa détention, sans recevoir aucune réponse : une année s'était écoulée.

Le malheureux prisonnier, manquant de linge et de toutes les douceurs de la vie, voyait sa santé dépérir et s'abandonnait au désespoir. Ivan lui-même avait été malade pendant quelque temps.

Le sévère Ibrahim, à la grande surprise du major, avait cependant délivré ce jeune homme de ses fers pendant son indisposition, et le laissait encore en liberté. Mais, bientôt après, craignant quelque complot pour l'évasion de ses prisonniers, il ne leur permit plus d'avoir d'entretien suivi, et le brave denchik était menacé, quelquefois même battu, lorsqu'il voulait converser avec son maître.

Dans cette situation, les deux prisonniers imaginèrent un moyen de s'entretenir sans donner de soupçon à leur gardien.

Comme ils étaient dans l'habitude de chanter ensemble des chansons russes, le major prenait sa guitare lorsqu'il avait quelque chose d'important à communiquer à Ivan en présence d'Ibrahim, et chantait en l'interrogeant ; celui-ci répondait sur le même ton, et son maître l'accompagnait avec sa guitare.

Cet arrangement n'étant point une nouveauté, on ne s'aperçut jamais d'une ruse qu'ils eurent d'ailleurs la précaution de n'employer que rarement.

Plus de trois mois s'étaient écoulés, lorsque Ivan crut s'apercevoir d'une agitation extraordinaire dans le village.

Quelques mulets chargés de poudre étaient arrivés de la plaine. Les hommes nettoyaient leurs armes et préparaient des cartouches.

Il apprit bientôt qu'une grande expédition se préparait.

Toute la nation devait se réunir pour attaquer une peuplade voisine qui s'était mise sous la protection des Russes, et qui leur avait permis de construire une redoute sur son territoire. Il ne s'agissait de rien moins que d'exterminer toute la peuplade, ainsi que le bataillon russe qui protégeait la construction du fort.

Quelques jours après, Ivan, en sortant de la cabane le matin, trouva le village désert. Tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis pendant la nuit.

Dans la tournée qu'il fit au village pour prendre des informations, il acquit de nouvelles preuves des mauvaises intentions que l'on avait contre lui. Les vieillards évitaient de lui parler. Un petit garçon lui dit ouvertement que son père voulait le tuer.

Lorsqu'il rentra dans la maison, il trouva le vieillard occupé à visiter les fers de Kascambo.

Un nouveau venu était assis dans la chambre : c'était un homme qu'une fièvre intermittente avait empêché de suivre ses camarades, et qu'on avait envoyé chez Ibrahim pour augmenter la garde des prisonniers jusqu'au retour des habitants.

Ivan remarqua cette précaution sans témoigner la moindre surprise.

L'absence des hommes du village présentait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets ; mais la vigilance plus active de leur gardien et surtout la présence du fiévreux en rendaient le succès très incertain.

Cependant sa mort devenait inévitable s'il attendait le retour des habitants ; il prévoyait que leur rage ne l'épargnerait pas.

Il ne lui restait plus d'autre ressource que celle d'abandonner son maître ou de le livrer incessamment.

Le fidèle serviteur aurait souffert mille morts plutôt que de choisir le premier parti.

Kascambo, qui commençait à perdre tout espoir, était tombé depuis quelque temps dans une espèce de stupeur, et gardait un profond silence.

Ivan, plus tranquille et plus gai que de coutume, se surpassa dans les apprêts du repas, qu'il faisait en chantant des chansons russes, auxquelles il mêlait des paroles d'encouragement pour son maître.

« Le temps est venu, disait-il, en ajoutant à chaque phrase le refrain insignifiant d'une chanson populaire, le temps est venu de finir notre misère ou de périr. Demain, nous serons sur le chemin d'une ville, d'une jolie ville, que je ne veux pas nommer : courage, maître ! ne vous laissez pas décourager. Le Dieu des Russes est grand. »

Kascambo, indifférent à la vie et à la mort, ne connaissant pas les projets de son denchik, se contenta de lui dire :

« Fais ce que tu voudras, et tais-toi. »

Vers le soir le fiévreux, qu'on avait traité généreusement pour le retenir, et qui, outre le bon repas qu'il avait fait, s'était encore amusé

le reste de la journée, fut saisi d'un si violent accès de fièvre, qu'il abandonna la partie et se retira chez lui.

On le laissa aller sans beaucoup de difficulté, Ivan ayant complètement rassuré le vieillard par sa gaieté.

Pour éloigner encore toute espèce de méfiance, il se retira de bonne heure au fond de la chambre et se coucha sur un banc contre la muraille, en attendant qu'Ibrahim s'endormît ; mais ce dernier avait résolu de veiller toute la nuit.

Au lieu de se coucher sur une natte auprès du feu, comme il faisait ordinairement, il s'assit sur un billot vis-à-vis de son prisonnier. Son petit-fils dormait dans une chambre voisine.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu, une hache brillait dans un enfoncement de la muraille.

Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était temps, et se leva.

Le geôlier soupçonneux s'en aperçut aussitôt.

« Que fais-tu là, toi ? lui dit-il durement.

Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en bâillant comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

Ibrahim, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo de jouer de la guitare pour le tenir éveillé.

Ce dernier s'y refusait, mais Ivan lui présenta l'instrument en faisant le signe convenu.

« Jouez, maître, dit-il, j'ai à vous parler. »

Kascambo accorda la guitare et se mit à chanter. Alors Ivan au milieu des couplets, lui expliqua son projet d'évasion.

« Jouez, maître, poursuivit le denchik, jouez la cosaque ; je vais danser autour de la chambre pour m'approcher de la hache : jouez hardiment.

— Eh bien, soit, répondit Kascambo, cet enfer sera fini. »

Il détourna la tête et se mit à jouer de tout son pouvoir la danse demandée.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques de la cosaque, qui plaisaient particulièrement au vieillard, en faisant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention.

Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétude : cet instrument de leur délivrance était dans une petite armoire sans porte, pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine.

Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favorable, la saisit tout à coup, et la mit aussitôt à terre, dans l'ombre que formait le corps d'Ibrahim.

Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là, et continuait la danse.

Cette scène dangereuse durait depuis assez longtemps, et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchik manquait de courage ou ne jugeait pas l'occasion favorable.

Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avançait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand.

L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer et laissa tomber sa guitare sur ses genoux.

Au même instant, le vieillard s'était baissé et avait fait un pas en avant pour avancer des broussailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre : Ibrahim se retourna pour s'asseoir.

Si dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable ; l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter ; mais sa présence d'esprit le sauva.

Lorsqu'il s'aperçut du trouble du major, et qu'il vit Ibrahim se lever, il posa la hache derrière le billot même qui servait de siège à ce dernier, et recommença la danse.

« Jouez donc ! dit-il à son maître ; à quoi songez-vous ? »

Le major, reconnaissant l'imprudence qu'il avait faite, se remit doucement à jouer.

Le vieux geôlier n'eut aucun soupçon, et s'assit de nouveau ; mais il leur ordonna de finir la musique et de se coucher.

Ivan alla tranquillement prendre l'étui de la guitare et vint le poser sur le foyer ; mais au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim, et lui asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba raide mort, le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma ; Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte.

Effrayé de ce meurtre auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter.

« Où vas-tu, malheureux ? lui dit-il; aurais-tu la barbarie de sacrifier aussi cet enfant, qui m'a témoigné tant d'amitié ? Si tu me délivrais à ce prix, ni ton attachement ni tes services ne pourraient te sauver à notre arrivée à la *ligne*.

« — A la *ligne*, répondit Ivan, vous ferez ce que vous voudrez. »

Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage :

« Misérable, lui dit-il, si tu oses attenter à sa vie, si tu lui ôtes un seul cheveu, je jure ici devant Dieu que je me livre moi-même entre les mains des Tchetchenges, et ta barbarie sera inutile.

» — Entre les mains des Tchetchenges ! répéta le denchik en élevant sa hache sanglante sur la tête de son maître; ils ne vous reprendront jamais vivant ; je les égorgerai, eux, vous et moi, avant que cela arrive. Cet enfant peut nous perdre en donnant l'alarme ; dans l'état où vous êtes, des femmes suffisent pour vous ramener en prison.

» — Arrête ! arrête ! s'écria Kascambo, des mains duquel Ivan cherchait à se dégager. Arrête ! monstre, tu m'égorgeras moi-même avant de commettre ce crime ! »

Mais embarrassé par ses fers et faible comme il l'était, il ne put retenir le féroce jeune homme qui le repoussait, et tomba rudement par terre, prêt à défaillir de surprise et d'horreur.

Tandis que tout souillé du sang de la première victime, il faisait des efforts pour se relever : « Ivan, s'écriait-il, je t'en conjure, ne le tue pas ! au nom de Dieu, ne verse pas le sang de cette innocente créature ! »

Il courut au secours de l'enfant dès qu'il en eut la force ; mais en arrivant à la porte de la chambre, il heurta dans l'obscurité Ivan qui revenait.

« — Maître, tout est fini ; ne perdons pas de temps et ne faites pas de bruit. Ne faites pas de bruit, vous dis-je, répondait-il aux reproches désespérés que lui faisait son maître : ce qui est fait est fait ; maintenant il n'y a plus à reculer. Jusqu'à ce que nous soyons libres, tout homme que je rencontre est mort, ou bien il me tuera ; et si quelqu'un entre ici avant notre départ, je ne regarde pas si c'est un homme, une femme ou un enfant, si c'est un ami ou un ennemi, je l'étends là avec les autres. »

Il alluma une esquille de mélèze et se mit à fouiller dans la giberne et dans les poches du brigand ; la clef des fers ne s'y trouva pas : il la chercha de même vainement dans les habits de la femme, dans un coffre, et partout où il s'imagina qu'elle pouvait être cachée.

Tandis qu'il faisait ces recherches, le major s'abandonnait sans prudence à sa douleur.

Ivan le consolait à sa manière. « Vous feriez mieux, lui disait-il, de pleurer la clef des fers qui est perdue. Qu'avez-vous à regretter de cette race de brigands, qui vous ont tourmenté pendant plus de quinze mois ? Ils voulaient nous faire mourir, eh bien ! leur tour est venu avant le nôtre. Est-ce ma faute à moi ? »

Cependant la clef des fers ne se trouvant pas, le double meurtre devenait inutile si l'on ne parvenait pas à les rompre.

Ivan, avec le coin de la hache, parvint à détacher l'anneau de la main, mais celui qui liait la chaîne aux pieds résistait à tous ses efforts. Il craignait de blesser son maître, et n'osait employer toute sa force.

D'autre part, la nuit se passait, le danger devenait pressant : ils se décidèrent à partir.

Ivan attacha fortement la chaîne à la ceinture du major, de manière qu'elle le gênât le moins possible et qu'elle ne fît pas de bruit.

Il mit dans un bissac un quartier de mouton, reste du repas de la veille, y ajouta quelques autres provisions, et s'arma du pistolet et du poignard du mort.

Kascambo s'empara de son manteau ; ils sortirent en silence, et faisant le tour de la maison, pour éviter toute rencontre, ils prirent le chemin de la montagne, au lieu de suivre la direction de Mosdok et la route ordinaire, prévoyant bien qu'on les poursuivrait de ce côté.

Ils longèrent pendant le reste de la nuit les hauteurs de leur droite, et lorsque le jour commençait à paraître, ils entrèrent dans un bois de hêtres qui couronnait toute la montagne, et qui les mit à couvert du danger d'être vus de loin.

C'était dans le mois de février : le terrain, dans ces hauteurs, et surtout dans la forêt, était encore couvert d'une neige durcie qui soutint les pas des voyageurs pendant la nuit et une partie de la matinée ; mais vers midi, lorsqu'elle eut été ramollie par le soleil, ils enfonçaient à chaque instant, ce qui rendait leur marche très lente.

Ils arrivèrent ainsi péniblement sur le côté d'une vallée profonde qu'ils devaient traverser et dans le fond de laquelle la neige avait disparu ; un chemin battu suivait les sinuosités du ruisseau, et annonçait que l'endroit était fréquenté.

Cette considération, jointe à la fatigue dont le major était accablé, décida les voyageurs à rester dans cet endroit pour attendre la nuit : ils s'établirent entre quelques rochers isolés qui sortaient de la neige.

Ivan coupa des branches de sapin pour en faire, dans la neige, un lit épais sur lequel le major se coucha.

Tandis qu'il reposait, Ivan cherchait à s'orienter.

La vallée au sommet de laquelle il se trouvait était entourée de hautes montagnes entre lesquelles on n'apercevait aucune issue : il vit qu'il était impossible d'éviter le chemin battu, et qu'il fallait nécessairement suivre le cours du ruisseau pour sortir de ce labyrinthe.

Il était environ onze heures du soir, et la neige commençait à se raffermir lorsqu'ils descendirent dans la vallée.

Mais avant de s'acheminer ils mirent le feu à leur établissement, autant pour se réchauffer que pour faire un petit repas, dont ils avaient grand besoin. Une poignée de neige fut leur boisson, et une gorgée d'eau-de-vie acheva le festin.

Ils traversèrent heureusement la vallée sans voir personne, et entrèrent dans le défilé, où le chemin et le ruisseau étaient resserrés entre de hautes montagnes à pic.

Ils marchèrent avec toute la vitesse qui leur était possible, sentant bien le danger qu'ils couraient d'être rencontrés dans cet étroit passage, dont ils ne sortirent que vers les neuf heures du matin.

Ce fut alors seulement que ce sombre défilé s'ouvrit tout à coup, et qu'ils découvrirent au delà des montagnes plus basses qui se croisaient devant eux, l'immense horizon de la Russie, semblable à une mer éloignée. On se formerait difficilement une idée du plaisir qu'éprouva le major à ce spectacle inattendu.

« La Russie ! la Russie ! » était le seul mot qu'il pût prononcer.

Les voyageurs s'assirent pour se reposer et pour jouir d'avance de leur prochaine liberté.

Ce pressentiment de bonheur se mêlait dans l'esprit du major au souvenir de l'horrible catastrophe dont il venait d'être témoin, et que ses fers et ses habits souillés de sang lui retraçaient vivement.

Les yeux fixés sur le terme éloigné de ses travaux, il calculait les difficultés du voyage.

L'aspect de la longue et dangereuse route qui lui restait à faire avec des fers aux pieds et des jambes enflées de fatigue effaça bientôt jusqu'à la trace du plaisir momentané que lui avait causé l'aspect de sa terre natale.

Aux tourments de son imagination se joignait une soif ardente. Ivan descendit vers le ruisseau qui coulait à quelque distance, pour apporter de l'eau à son maître ; il y trouva un pont formé de deux arbres et vit de loin une habitation.

C'était une espèce de chalet, une habitation d'été de Tchetchenges qui se trouvait déserte.

Dans la situation des fugitifs, cette maison isolée était une découverte précieuse. Ivan vint arracher son maître à ses réflexions pour le conduire dans le refuge qu'il venait de découvrir, et, après l'y avoir établi, il se mit aussitôt à la recherche du magasin.

Les habitants du Caucase, qui pour la plupart sont à demi nomades et souvent exposés aux incursions de leurs voisins, ont toujours auprès de leurs maisons des souterrains dans lesquels ils cachent leurs provisions et leurs effets.

Ces magasins, de la forme d'un puits étroit, sont fermés avec une planche ou une large pierre recouverte soigneusement de terre, et sont toujours placés dans des endroits où le gazon manque, de peur que la couleur de l'herbe ne trahisse le dépôt.

Malgré ces précautions, les soldats russes les découvrent souvent ; ils frappent la terre avec la baguette de leur fusil dans les sentiers battus qui sont près des habitations, et le son leur indique les cavités qu'ils recherchent. Ivan en découvrit une sous un hangar attenant à la maison, dans laquelle il trouva des pots de terre, quelques épis de maïs, un morceau de sel gemme et plusieurs ustensiles de ménage.

Il courut chercher de l'eau pour établir la cuisine : le quartier de mouton et quelques pommes de terre qu'il avait apportées furent placés sur le feu.

Pendant que le potage se préparait, Kascambo faisait rôtir les épis de maïs ; enfin, quelques noisettes trouvées encore dans le magasin complétèrent le repas.

Lorsqu'il fut achevé, Ivan, avec plus de loisir et de moyens, parvint à délivrer son maître de ses fers ; et celui-ci, plus tranquille et restauré par un repas excellent pour la circonstance, s'endormit d'un profond sommeil. Il était nuit close lorsqu'il se réveilla.

Malgré ce repos favorable, lorsqu'il voulut reprendre sa route, ses jambes enflées s'étaient raidies au point qu'il ne pouvait faire le

moindre mouvement, sans éprouver des douleurs insupportables.

Il fallut cependant partir.

Appuyé sur son domestique, il s'achemina tristement, persuadé qu'il n'arriverait point jusqu'au terme désiré. Le mouvement et la chaleur de la marche apaisèrent peu à peu les douleurs qu'il ressentait. Il marcha toute la nuit, s'arrêtant souvent et reprenant aussitôt sa route. Quelquefois aussi, se laissant aller au découragement, il se jetait sur la terre et pressait Ivan de l'abandonner à son mauvais sort. Son intrépide compagnon non seulement l'encourageait par ses discours et son exemple, mais employait presque la violence pour le relever et l'entraîner avec lui.

Ils trouvèrent dans leur route un passage difficile et dangereux, qu'ils ne pouvaient éviter ; attendre le jour leur eût causé une perte de temps irréparable : ils se décidèrent à franchir ce passage au risque d'être précipités ; mais, avant d'y engager son maître, Ivan voulut le reconnaître et le parcourir seul.

Pendant qu'il descendait, Kascambo resta sur le bord du rocher dans un état d'anxiété difficile à décrire.

La nuit était sombre : il entendait sous ses pieds le sourd murmure d'une rivière rapide qui coulait dans la vallée ; le bruit des pierres qui se détachaient de la montagne sous les pas de son compagnon, et qui tombaient dans l'eau, lui faisait connaître l'immense profondeur du précipice sur lequel il était arrêté.

Dans ce moment d'angoisse, qui pouvait être le dernier de sa vie, le souvenir de sa mère lui revint à l'esprit ; elle l'avait béni tendrement à son départ de la *ligne* : cette pensée lui rendit le courage. Un secret pressentiment lui donnait l'espérance de la revoir encore. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, faites que sa bénédiction ne soit pas inutile ! »

Comme il finissait cette courte mais fervente prière, Ivan reparut. Le passage reconnu n'était pas aussi difficile qu'ils l'avaient cru d'abord.

Après être descendus quelques toises entre les rochers, il fallait,

pour gagner la côte praticable, longer un banc de rocher étroit et incliné, recouvert d'une neige glissante, sous lequel la montagne était taillée à pic. Ivan ouvrit dans la neige, avec sa hache, des trouées qui facilitaient le passage ; ils firent le signe de la croix.

« Allons, disait Kascambo, si je péris, que ce ne soit pas du moins faute de courage ; la maladie seule a pu me l'ôter. J'irai maintenant tant que Dieu me donnera des forces. »

Ils sortirent heureusement de ce pas dangereux, et continuèrent leur route. Les sentiers commençaient à être plus suivis et bien buttus, ils ne trouvaient plus de neige que dans les endroits situés au nord et dans les bas-fonds où elle s'était accumulée.

Ils eurent le bonheur de ne rencontrer personne jusqu'à la pointe du jour, où la vue de deux hommes qui parurent de loin les obligea de se coucher à terre pour n'en être pas aperçus.

Au sortir des montagnes, dans ces provinces on ne rencontre plus de bois ; le terrain y est absolument nu et l'on y chercherait vainement un seul arbre, excepté sur le bord des grandes rivières, où ils sont encore très rares, ce qui est fort extraordinaire, vu la fertilité du terroir.

Plus tranquilles désormais sur le danger d'être poursuivis, ils se dirigèrent vers un monticule couvert de roches détachées qu'ils virent de loin, dans l'intention de s'y cacher et de se reposer jusqu'à la nuit.

Par le calcul du chemin qu'ils avaient déjà fait, ils jugèrent que les habitations des Tchetchenges pacifiques ne devaient pas être éloignées, mais rien n'était moins sûr que de se livrer à ces hommes, dont la trahison probable pouvait les perdre.

Cependant, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait Kascambo, il était bien difficile qu'il pût gagner le Tereck sans secours.

Leurs provisions étaient épuisés : ils passèrent le reste de la journée dans un morne silence, n'osant se communiquer mutuellement leurs inquiétudes.

Vers le soir, le major vit son denchik se frapper le front de la main en poussant un profond soupir.

Étonné de ce désespoir subit, que son intrépide compagnon n'avait point encore montré jusqu'alors, il lui en demanda la cause.

« Maître, dit Ivan, j'ai fait une grande faute !

« — Dieu veuille nous la pardonner ! » répondit Kascambo en se signant.

Le temps, qui les avait favorisés jusqu'alors, changea dans la journée. Le vent froid de Russie soufflait avec violence, et leur jetait du grésil au visage.

Ils partirent à la tombée de la nuit, incertains s'ils devaient chercher à atteindre quelques villages ou les éviter. Mais la longue traite qui restait à faire, dans cette dernière supposition, leur devint absolument impossible par un nouveau malheur qui leur arriva vers la fin de la nuit.

Comme ils traversaient un petit ravin, sur un reste de neige qui en couvrait le fond, la glace se rompit sous leurs pieds, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les efforts que fit Kascambo pour se dégager achevèrent de mouiller ses habits. Depuis le moment de leur départ, le froid n'avait jamais été si perçant ; toute la campagne était blanche de grésil. Après un quart d'heure de marche, saisi par le froid, il tomba de lassitude et de douleur, et refusa décidément d'aller plus loin.

Voyant l'impossibilité d'arriver au terme de son voyage, il regardait comme une barbarie inutile de retenir son compagnon, qui pouvait aisément s'évader seul.

« Écoute, Ivan, lui dit-il, Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu jusqu'à ce moment pour profiter des secours que tu m'as donnés, mais tu vois à présent qu'ils ne peuvent plus me sauver, et que mon sort est décidé. Va-t'en à la *ligne* mon cher Ivan, retourne à notre régiment ; je te l'ordonne. Dis à mes anciens amis et à mes supérieurs, que tu m'as laissé ici en pâture aux corbeaux, et que je leur souhaite un meilleur sort. »

En disant ces mots, il s'étendit par terre, et se couvrit tout entier avec son manteau.

« — Il reste encore une ressource, lui répondit Ivan ; c'est de chercher une habitation de Tchetchenges, et d'en gagner le maître avec des promesses. S'il nous trahit, nous n'aurons du moins rien à nous reprocher. Tâchez encore de vous traîner jusque-là ; ou bien, ajouta-t-il en voyant que son maître gardait le silence, j'irai seul, je tâcherai de gagner un Tchetchenge ; et si l'affaire tourne bien, je reviendrai avec lui pour vous prendre. »

Ivan recouvrit Kascambo avec des herbes et des broussailles desséchées de peur qu'il ne fût découvert par quelqu'un pendant la course qu'il allait faire.

Comme il se disposait à partir, son maître le rappela.

« Ivan, lui dit-il, écoute encore ma dernière demande. Si tu repasses le Tereck, et si tu revois ma mère sans moi.....

« — Maître, interrompit Ivan, au revoir dans la journée. Si vous périssez, ni votre mère ni la mienne ne me reverront jamais. »

Après une heure de marche, il aperçut, d'une petite élévation, deux villages à trois ou quatre verstes de distance ; ce n'était pas ce qu'il cherchait ; il voulait trouver une maison isolée, dans laquelle il pût s'introduire sans être vu, pour en gagner secrètement le maître.

La fumée lointaine d'une cheminée lui en fit découvrir une, telle qu'il la désirait.

Il s'y rendit aussitôt, et y entra sans hésiter.

Le maître de la maison était assis à terre, occupé à rapiécer une de ses bottines.

« Je viens, lui dit Ivan, te proposer deux cents roubles à gagner et te demander un service. Tu as sans doute ouï parler du major Kascambo, prisonnier chez les montagnards. Eh bien, je l'ai enlevé ; il est ici, à deux pas, malade, et en ton pouvoir. Si tu veux le livrer de nouveau à ses ennemis, ils te loueront sans doute ; mais tu le sais, ils ne te récompenseront pas. Si tu consens, au contraire, à le sauver, en le gardant chez toi seulement pendant trois jours, j'irai à Mosdok, je t'apporterai deux cents roubles en argent sonnant pour sa rançon ; que si tu oses bouger de ta place (ajouta-t-il en tirant son

poignard) et donner l'alarme pour me faire arrêter, je t'égorge sur l'heure. Ta parole à l'instant, ou tu es mort. »

Le ton assuré d'Ivan persuada le Tchetchenge sans l'intimider.

« Jeune homme, lui dit-il en remettant tranquillement sa botte, j'ai aussi un poignard à ma ceinture, et le tien ne m'épouvante pas. Si tu étais entré chez moi en ami, je n'aurais jamais trahi un homme qui a passé le seuil de ma porte ; maintenant je ne promets rien. Assieds-toi là et dis ce que tu veux.

Ivan, voyant à qui il avait affaire, rengaîna son poignard, s'assit et répéta sa proposition.

« Quelle assurance me donneras-tu, demanda le Tchetchenge, de l'exécution de ta promesse ?

» — Je te laisserai le major lui-même, répondit Ivan ; crois-tu que j'aurais souffert pendant quinze mois, et que j'aurais amené mon maître chez toi pour l'y abandonner ?

» — C'est bon, je te crois. Donc tu reviendras seul et dans trois jours ?

» — Oui, seul et dans trois jours, je t'en donne ma parole ; mais toi, m'as-tu donné la tienne ? le major est-il ton hôte ?

» — Il est mon hôte, ainsi que toi, dès ce moment, et tu as ma parole. »

Ils se donnèrent la main et coururent chercher le major, qu'ils rapportèrent à moitié mort de froid et de faim.

Au lieu d'aller à Mosdok, Ivan, apprenant qu'il était plus près de Staniza, où se trouvait un poste considérable de Cosaques, s'y rendit aussitôt.

Il n'eut pas de peine à rassembler la somme qui lui était nécessaire. Les braves Cosaques, dont quelques-uns s'étaient trouvés à la malheureuse affaire qui avait coûté la liberté à Kascambo, se cotisèrent avec empressement pour compléter la rançon.

Au jour fixé, Ivan partit pour aller enfin délivrer son maître ; mais le colonel qui commandait le poste, craignant quelque nouvelle trahison, ne lui permit pas de retourner seul ; et, malgré la convention

faite avec le Tchetchenge, il le fit accompagner par quelques Cosaques.

Cette précaution faillit encore devenir funeste à Kascambo.

Du plus loin que son hôte aperçut les lances des Cosaques, il se crut trahi ; et, déployant aussitôt la courageuse férocité de sa nation, il conduisit le major encore malade sur le toit de la maison, l'attacha à un poteau, se plaça vis-à-vis de lui, sa carabine à la main :

« Si vous avancez, s'écria-t-il, lorsque Ivan fut à portée de l'entendre, et couchant en joue son prisonnier, si vous faites un pas de plus, je brûle la cervelle au major, et j'ai cinquante cartouches pour mes ennemis et pour le traître qui les amène.

» — Tu n'es point trahi, lui cria le denchik tremblant pour la vie de son maître ; on m'a forcé de revenir accompagné ; mais j'apporte les deux cents roubles, et je tiens ma parole.

» — Que les Cosaques s'éloignent, fit le Tchetchenge, ou je fais feu. »

Kascambo pria lui-même l'officier de se retirer.

Ivan suivit quelque temps le détachement et revint seul ; mais le soupçonneux brigand ne lui permit pas de s'approcher.

Il lui fit compter les roubles à cent pas de la maison sur le sentier, et lui ordonna de s'éloigner.

Dès qu'il s'en fut emparé, il retourna sur le toit et se jeta aux genoux du major, lui demandant pardon et le priant d'oublier les mauvais traitements qu'il avait été, disait-il, contraint de lui faire éprouver pour sa sûreté.

« Je me souviendrai seulement, répondit Kascambo, que j'ai été ton hôte et que tu m'as tenu parole ; mais avant de me demander pardon, commence donc par m'ôter mes liens. »

Au lieu de lui répondre, le Tchetchenge, voyant Ivan revenir, s'élança du toit et disparut comme l'éclair.

Dans la même journée, le brave Ivan eut le plaisir et la gloire de ramener son maître au milieu de ses amis, qui avaient désespéré de le revoir.





5. — Voyage autour de ma chambre. [1]

I.

QU'IL est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace !

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto :* le voilà, Messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable, lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet un être assez malheureux, assez abandonné pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament ; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi ; enfin, dans

---

(1) Texte abrégé. Voir l'esquisse biographique.

l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre : il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc ? — Eh quoi ! vous le demandez ? c'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quellé ressource cette nouvelle manière de voyager n'est-elle pas pour les malades ? ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons ; — pour les poltrons ? ils seront à l'abri des voleurs, ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui, avant moi, n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent ? — Courage donc, partons. Suivez-moi, vous tous qu'une mortification, une négligence de l'amitié retient dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent ; que tous les paresseux se lèvent en masse ! — Et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite ; vous qui, dans un moment de dépit, renoncez au monde pour la vie ; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi : quittez, croyez-moi, ces noires idées ; vous perdez un instant pour le plaisir, sans en gagner un pour la sagesse ; daignez m'accompagner dans mon voyage ; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris ; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter,

et, nous livrant gaiement à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde ! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours, au lieu de quarante-trois, ou de tout autre espace de temps : mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même ? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court : toute vanité de voyageur à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre avec tout le plaisir et l'agrément possible ; mais, hélas ! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté : je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un *in-folio* au jour, tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur !

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort, et saisissez bien, si vous le pouvez, la justesse de cette raison :

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant, dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause [1] ?

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois Gentilhomme, on essaie de tirer quarte, lorsqu'il pare tierce ; et pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui.

(1) Xavier de Maistre, officier dans l'infanterie de marine, avait été, à la suite d'un duel, mis aux arrêts pour quarante-deux jours. Cette spirituelle boutade est la revanche de son bon sens contre le préjugé auquel il avait eu le tort de céder. Elle vaut une dissertation contre le duel.

IV.

Ma chambre est située sous le quarante-huitième degré de latitude; sa direction est du levant au couchant ; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : « Aujourd'hui, je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. » — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments ; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente !... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de la vie ? Elles sont si rares, si clair-semées qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite ; je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin, de là je pars obliquement pour aller à la porte ; mais, quoiqu'en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façons, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil, il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui ! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation ; ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis !

V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse ; les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux.

Je les vois dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève ; les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion.

J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison et des autres oiseaux qui habitent les ormes ; alors mille idées riantes occupent mon esprit, et dans l'univers entier personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination que le meuble où je m'oublie quelquefois? N'est-ce pas dans ce meuble délicieux que nous oublions pendant une moitié de la vie les chagrins de l'autre moitié?

Un lit nous voit naître et nous voit mourir, c'est un berceau garni de fleurs, — c'est un sépulcre.

VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme ; c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer dans le plus grand détail, au lecteur, mon système *de l'âme et de la bête*. Cette découverte métaphysique influe



Les bois sombres et les pointes bizarres qui dominent la vallée. (P. 267.)

d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête, pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière l'*autre*. C'est fort bien ; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est l'*autre*, et qui nous lutine d'une manière étrange.

Messieurs et Mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira ; mais défiez-vous beaucoup de l'autre.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci incline très souvent l'âme à agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif ; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, Monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes ; vous achevez la page sans vous souvenir de ce que vous avez lu : — cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire ; en sorte que l'*autre* continuait la lecture, que votre âme n'écoutait plus.

VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair ? Voici un autre exemple :

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour à l'heure de l'ordre. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime ! pensait mon âme. Heureux celui que le spectacle de la nature a touché ; qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre ; qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature ! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte ! Ses productions imitent et reproduisent la nature ; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil ; à son ordre, des bocages toujours verts sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois, il offre à l'œil du spectateur étonné les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : des temples d'une architecture majestueuse élèvent leurs fronts superbes par-dessus la forêt sacrée qui les entoure ; l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal ; les lointains bleuâtres se confondent avec le ciel, et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire.

Pendant que mon âme faisait ces réflexions, l'*autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait. — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à un demi-mille du Palais royal.

VIII.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler ; mais cela est rare et très difficile à exécuter : car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose ; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire ; — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain, et quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer : — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière : il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule : les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il une jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être?

Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme, n'est-il pas

d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? Il veut commander les armées, présider aux académies ; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers ; ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine : il ne saurait trouver le bonheur. — Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh ! que ne laisse-t-il à l'*autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente? Viens, pauvre malheureux ! fais un effort pour rompre ta prison, et, du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'empyrée, regarde ta bête, lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs : vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes ; la foule s'écarte avec respect, et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule ; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non ; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire : on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement ; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et, tout en me balançant à droite et à gauche et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille : — c'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas

pressé. Là, ma main s'était emparée machinalement du portrait de Mme de Hautcastel, et l'*autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait.

Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel ; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret ; en sorte que, sans se dérober à ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de l'*autre :* mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais. Lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé la moitié de moi-même tenant le portrait de Mme de Hautcastel tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra, d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister, suivant leurs nuances.

Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore ; — et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

XII.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur

de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens ! On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout à fait, et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant : il est si difficile de se contraindre ! d'ailleurs il sait que l'heure fatale approche. — Il regarde à ma montre et fait sonner les breloques pour m'avertir, mais je fais la sourde oreille ; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicanes que je ne fasse à ce pauvre malheureux.

J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de la chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité. On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma paresse avec plus d'esprit et de discrétion : aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite ; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates, du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. Joannetti.

C'est un parfait honnête homme que M. Joannetti, et en même temps celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de l'*autre* ; il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule, en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il l'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre Joannetti courir après la folle sous les berceaux de la citadelle pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau, — une autre fois son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je ?), sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

XIII.

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, raccroche ce portrait ; » — il m'avait aidé à le nettoyer. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'examiner à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre lui donnait un air de curiosité que je remarquai.

« Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait ? — Oh ! rien, Monsieur. — Mais encore ? » Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau, puis s'éloignant de quelques pas :

« — Je voudrais, dit-il, que Monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où l'on se trouve : le matin, lorsque je fais le lit, la figure se tourne vers moi, et, si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin. — En sorte, Joannetti, lui dis-je, que si ma chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tous côtés et tout le monde à la fois ? — Oh ! oui, Monsieur. — Elle sourirait aux allants et aux venants tout comme à moi ? »

Joannetti ne répondit rien. — Je m'étendis dans mon fauteuil et,

baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. Quel trait de lumière !

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leurs modèles, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

XIV.

Joannetti était toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon habit de voyage où je l'avais enfoncée pour méditer plus à mon aise, et après un moment de silence, pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire : — « Ne vois-tu pas, Joannetti, lui dis-je en tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface... ? »

Joannetti, à cette explication, ouvrit tellement les yeux qu'il en laissait voir la prunelle tout entière ; il avait en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation ; mon âme savait de reste que Joannetti ignore complètement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit et je l'y enfonçai tellement que je parvins à la cacher presque entière.

Je résolus de dîner en cet endroit ; la matinée était fort avancée, un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi ; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V représente à merveille ma situation. Rosine s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en décide. — Mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme;... je croirais plutôt au martinisme. — Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée, par pure distraction, quand l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'étape, Rosine, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue ; la discrétion la retient à sa place ; et l'*autre* qui s'en aperçoit, lui en sait gré, quoique incapable de raisonner sur la cause qui le produit. Il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

XV.

Qu'on ne me reproche point d'être prolixe dans les détails : c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'Empédocle, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances : le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs ; tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire.

Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère Rosine, aimable

animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous ; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer ; le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit dans une attitude respectueuse, et au moindre mouvement de son maître, au premier signe du réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi, et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, une foule de liaisons, encore plus de connaissances ; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services ! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve !

Ma chère Rosine, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis. — Qu'on en dise ce qu'on voudra.

XVI.

Nous avons laissé Joannetti dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout à coup la tête dans ma robe de chambre et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que

je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et fut persuadé de m'avoir terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en rien laisser apercevoir.

Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura, sans doute, une place dans celui du lecteur ; et s'il est quelqu'un d'assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

XVII.

« Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. Quelle tête ! quel animal ! »

Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « Il est si exact ! » disais-je ; je n'y concevais rien. — « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâcha d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas. J'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent ? » — Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent ? Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — Non, Monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sol ; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse ?

C'est sans doute pour cela ?... » — Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres, 10 sols, 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes ! chrétiens ! avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ? — Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » — Il sortit ; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

XVIII.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau ; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards : les deux amis ! Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent ; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances ; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt ; qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour ! — Heureux celui qui possède un ami !

XIX.

J'en avais un ; la mort me l'a ôté ; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin

pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre ; nous n'avions qu'une pipe à nous deux ; nous buvions dans la même coupe ; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre ; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre, mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé ; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité ! — Ah ! je ne m'en consolerai jamais.

Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient, et qui l'ont remplacé ; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte.

La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches, les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort ; — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien. La mort d'un homme qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées

qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader, et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

XX.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux Ugolin, expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds ; les autres lui tendent leurs bras affaiblis et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, — meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfants, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Tableau suivant. Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours !

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers ; ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia*, dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce qu'on

cultive avec peine dans nos serres et dans nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis.

Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de terre que tu habites ! De quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore ?

Mais, hélas ! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent : je les vois gravir de montagnes en montagnes et s'approcher des nues. Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre.

Fuis, bergère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre.

XXI.

Je ne sais comment cela m'arrive ; depuis quelque temps, mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable ; en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture; car, de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout à fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle Tobie.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui : ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts ; mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. — Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

XXII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler, pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant ; les ouvrages immortels de Raphaël, de Corrège et de toute l'école d'Italie, ne soutiendraient pas le parallèle : aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelque curieux le plaisir de voyager avec moi, et je puis assurer que depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux même, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement, tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, Messieurs ? quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, Mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant

sur les étranges phénomènes de la lumière, qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne.

Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette ingénieuse découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! en vain les glaces se multiplient autour de nous et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité : au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante, et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure, puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait. Les philosophes seuls perdraient leur temps à se mirer.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie.

XXIII.

J'étais enfin arrivé tout près de mon bureau ; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux et de perdre la vie. — Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs ; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger.

Je me trouvai étendu par terre, complètement versé et renversé, et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de ma *moitié.* — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte et par les aboiements de Rosine, elle fit tourner brusquement mon fauteuil, avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière ; l'impulsion fut si violente que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme ; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus *animal* et de maltraiter, de paroles, ce pauvre innocent.

« Fainéant ! allez travailler, lui dit-elle. (Apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse !)

— « Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir, je suis de Chambéry.

— « Tant pis pour vous !

— « Je suis Jacques : c'est moi que vous avez vu à la campagne ; c'est moi qui menais les moutons aux champs.

— « Que venez-vous faire ici ? »

Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant que de les laisser échapper. C'est ainsi que lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avait reconnu Jacques, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoigna, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à Jacques.

Pauvre Joannetti !

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

XXIV.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque sorte, par les circonstances ; j'assure ici que j'avais le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes ; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre ; ils ont assez d'occupations chez eux et chez leurs amis ; ils ont bien d'autres affaires : — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval ; toutefois, des réflexions philosophiques, qui

me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma cabine ne vaut pas l'agréable bruit de la musique. Mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne ? Au lieu de me transporter par la pensée dans le superbe *Casino*, pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui m'y conduisent. — Un tas d'infortunés couchés à demi-nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle ! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers ; je voudrais qu'on sût que dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée contre une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants, serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux et forment une horrible dissonance.

XXV.

Celui qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard ; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe

du jour et vont secourir l'infortune sans témoins et sans ostentation. — Non, je ne passerai point cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire.*

Après avoir partagé ainsi leur fortune avec leurs frères, après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du solitaire du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels ; — et l'Éternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !

XXVI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me paraissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile ! Six chaises ! deux tables ! un bureau ! un miroir ! Quelle ostentation ! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférents les plaisirs qu'on m'avait défendus. Et, de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes sans remuer de ma place.

XXVII.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce que, en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite le portrait de Raphaël, le Chevalier d'Assas et la Bergère des Alpes, en longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque, — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent.

XXVIII.

Dans le tiroir correspondant gisent confusément entassés les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol.

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois ; on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans ; les plus anciennes sont rangées selon leurs dates en plusieurs paquets ; les nouvelles sont pêle-mêle : il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années ! d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein, comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main ; c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers.

C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite : quel changement dans mes idées et dans mes sentiments ! quelle différence dans mes amis, lorsque je les examine alors et aujourd'hui ! Je les vois mortellement agités par des projets qui ne les touchent plus maintenant !

Nous regardions comme un grand malheur un événement ; mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complètement oublié ; je ne puis savoir de quoi il est question. — Mille préjugés nous assiégeaient ; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus : mais aussi, quelle chaleur dans notre commerce ! quelle liaison intime ! quelle confiance sans bornes !

Nous étions heureux par nos erreurs. Et maintenant : — ah ! ce n'est plus cela ; il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain ; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière.

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

XXIX.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des notables ; depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large lorsque je viens à ma Bibliotheque ; car le temps ne manque pas plus que l'espace. C'est là que je transporte mon existence, à la suite d'Homère, de Milton, de Virgile, d'Ossian, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien,

aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le Pirée appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux Agamemnon, les fureurs d'Oreste, et toute l'histoire tragique de la famille des Atrées persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événements modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'Oreste. Qui ne frémirait à cet aspect ? Électre ! malheureuse sœur, apaise-toi, c'est Oreste lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis.

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du Xante ou du Scamandre ; — on ne voit plus de plaines comme celles de l'Hespérie ou de l'Arcadie. Où sont aujourd'hui les îles de Lemnos et de Crète ? Où est le fameux labyrinthe ? On ne voit plus de Thésée, encore moins d'Hercule : les hommes et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux ensuite me donner une scène d'enthousiasme et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion [1], au moment où il s'élance dans le ciel et où il ose approcher du trône de l'Éternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme, avant lui, n'avait osé porter ses regards ? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare Mammon regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan ; — j'assiste au conseil infernal ; je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours. — C'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits,..... après le voyage autour de ma chambre.

XXX.

Je ne finirais pas, si je voulais décrire la millième partie des événe-

(1) Milton, auteur du *Paradis perdu*.



Le palais royal de Turin (P. 358).

nements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque. Les voyages de Cook et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs Bancks et Solander, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district ; aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme ; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle ; c'est le diapason avec lequel j'accorde l'assemblage véritable et discord des sensations et des perceptions qui forment mon existence.

Comme il est ressemblant ! Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avait pu rendre visible son âme excellente, son génie et son caractère ! — Mais qu'ai-je entrepris? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge ? est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse ? Eh ! que leur importe ?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères ! Hélas ! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie ! tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir ; et tels sont les maux dont il nous accable que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie ! O mon père ! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur ? Sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité ? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe ? Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée ; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

XXXI.

C'était le matin à l'aube du jour, les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes; mon âme, s'éveillant, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison. « Faites du café, » dit-elle à Joannetti, qui entrait dans la chambre.

Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*autre*, je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait Joannetti, en frappant de la cafetière sur le chenet, retentissait sur mon cerveau, et faisait vibrer toutes mes fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin je vis comme une ombre devant moi ; j'ouvris les yeux, — c'était Joannetti. — Ah ! quel parfum ! quelle agréable surprise ! du café ! de la crème ! une pyramide de pain grillé ! Bon lecteur, déjeune avec moi.

XXXII.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir ! et quelle variété dans ces jouissances ! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie ! — Le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essaierai-je de peindre celles qu'éprouve le jeune homme dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité ? Durant cet âge, hélas ! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur, les fontaines sont plus limpides et plus fraîches, la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieu ! quels parfums envoient ces fleurs ! que ces fruits sont délicieux ! de quelles couleurs se pare l'aurore ! Tous

les hommes sont bons, généreux et sensibles ; partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement ; il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations du sentiment ; la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisir. Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait Joannetti, en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème, aientfait sur moi une impression si vive, si agréable.

Je mis aussitôt mon habit de voyage, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance, et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc* pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de rencontrer ; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches, et la tête enfoncée dans le collet de mon habit, je ressemble à la statue de Vishnou, sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme, et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de

chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé, suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il ? ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire ? Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque bien poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue ; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

Enfin, dans la classe d'hommes parmi lesquels je vis, combien n'en est-il pas qui, se voyant parés d'un uniforme, se croient fermement des officiers, jusqu'au moment où l'apparition inattendue de l'ennemi les détrompe ! — Il y a plus : s'il plaît au roi de permettre à l'un d'eux d'ajouter à son habit certaine broderie, voilà qu'il se croit un général et toute l'armée lui donne ce titre sans rire, — tant l'influence d'un habit est forte sur l'imagination humaine !

L'exemple suivant prouvera mieux encore ce que j'avance.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de... qu'il devait monter la garde ; — un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier ; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute la famille. — Il se trouvait réellement lui-même un peu défait ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait ; les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées : bientôt les parents et les amis envoyaient demander des nouvelles ; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur Ranson lui trouvait le pouls concentré, et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'était fait du malade.

Qui pourra douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci ?

XXXIII.

Charmant pays de l'imagination ! toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes, dont je dépends, prétendent me rendre la liberté ; — comme s'ils me l'avaient enlevée ! comme s'il était dans leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir, à mon gré, le vaste espace toujours ouvert devant moi !

Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point, mais ils m'ont laissé l'univers entier ; l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers. Le joug des affaires va de nouveau passer sur moi ; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité !

Eh ! que ne me laissait-on achever mon voyage ! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre ? —

dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde ? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant, jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis double. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force ; une puissance secrète m'entraîne ; elle me dit que j'ai besoin de l'air et du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré ; ma porte s'ouvre ; j'erre sous les spacieux portiques de la rue de Pô ; mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

O ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi !





6. — Fragments divers.

I. — Une soirée d'été sur les bords de la Néva. [1]

AU mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T***, membre du sénat de Saint-Pétersbourg, et le chevalier de B***, jeune Français que les orages de la Révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité des goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité, avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude ;* car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments ; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre Ier.

Il était à peu près neuf heures du soir ; le soleil se couchait par un temps superbe ; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes *badiner ;* bientôt le pavillon qui annonce du haut du

(1) Ces pages, qui forment l'entrée en matière des *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont l'œuvre de Xavier de Maistre.

palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame ; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier ; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, èt tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national,

tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie ! emblème éclatant, fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font ? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrange à chacun d'eux : le mécanisme aveugle est dans l'individu ; le calcul ingénieux, l'imposante harmonie est dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par la pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éloignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie, où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers...



II. — **Minuit.** [1]

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie ; et quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur, et l'avenir a-t-il plus de réalité? » Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit, comme par malice.

---

(1) Extrait de l'*Expédition nocturne*, ainsi que les deux sujets suivants.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la servante parût. « Arrivez donc, Mademoiselle Blanchet! » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon : « On y va, Madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge ; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit ; je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin, que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence ; le lendemain, ils se lèvent gaiement sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus.

En vain, la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler : ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!... heure terrible!... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que *si jamais je venais à mourir*, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour? Comment! je mourrai? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrai mourir? J'ai quelque peine à le croire ; car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel : on voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y habitue ; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, Messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe à mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable?...



III. — Ma colombe artificielle.

A l'exemple d'Archytas, je m'étais proposé jadis de faire voler une colombe de ma façon dans les airs. J'avais travaillé sans relâche à sa construction pendant plus de trois mois. Le jour de l'essai venu, je la plaçai sur le bord d'une table, après avoir soigneusement fermé la porte, afin de tenir la découverte secrète et de donner une aimable surprise à mes amis. Un fil tenait le mécanisme immobile. Qui pourrait imaginer les palpitations de mon cœur et les angoisses de mon amour-propre lorsque j'approchai les ciseaux pour couper le lien fatal !... Zest !... le ressort de la colombe part et se développe avec bruit. Je lève les yeux pour la voir passer ; mais après avoir fait quelques tours sur elle-même, elle tombe et va se cacher sous la table. Rosine, qui dormait là, s'éloigna tristement. Rosine, qui ne vit jamais ni poulet, ni pigeon, ni petit oiseau sans les attaquer et les poursuivre, ne daigna pas même regarder ma colombe qui se débattait sur le plancher... Ce fut le coup de grâce pour mon amour-propre. J'allai prendre l'air sur les remparts.

Tel fut le sort de ma colombe artificielle. Tandis que le génie de la mécanique la destinait à suivre l'aigle dans les cieux, le destin lui donna les inclinations d'une taupe.

Je me promenais tristement et découragé, comme on l'est toujours après une grande espérance déçue, lorsque, levant les yeux, j'aperçus un vol de grues qui passait sur ma tête. Je m'arrêtai pour les examiner. Elles s'avançaient en ordre triangulaire, comme la colonne

anglaise à la bataille de Fontenoy. Je les voyais traverser le ciel de nuage en nuage. « Ah ! qu'elles volent bien ! disais-je tout bas ; avec quelle assurance elles semblent glisser sur l'invisible sentier qu'elles parcourent ! »

L'avouerais-je ?..... hélas qu'on me le pardonne ! l'horrible sentiment de l'envie est une fois, une seule fois, entré dans mon cœur, et c'était pour des grues. Je les poursuivis de mes regards jaloux jusqu'aux bornes de l'horizon. Longtemps immobile au milieu de la foule qui se promenait, j'observais le mouvement rapide des hirondelles, et je m'étonnais de les voir suspendues dans les airs, comme si je n'avais jamais vu ce phénomène. Le sentiment d'une admiration profonde, inconnue pour moi jusqu'alors, éclairait mon âme. Je croyais voir la nature pour la première fois. J'entendais avec surprise le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, et ce bruit mystérieux et confus de la création vivante qui célèbre involontairement son auteur. Concert ineffable, auquel l'homme seul a le privilège sublime de pouvoir joindre des accents de reconnaissance !

« Quel est l'auteur de ce brillant mécanisme ? m'écriai-je dans le transport qui m'animait. Quel est celui qui, ouvrant sa main créatrice, laissa échapper la première hirondelle dans les airs ? — celui qui donna l'ordre à ses arbres de sortir de la terre et d'élever leurs rameaux vers le ciel ? — Quelle est la pensée qui fut assez puissante pour créer le regard et le sourire de l'innocence ?... Et moi-même, qui sens palpiter mon cœur... quel est le but de mon existence ? — Que suis-je, et d'où viens-je, moi, l'auteur de la colombe artificielle centripète ?... » A peine eus-je prononcé ce mot barbare, que, revenant tout à coup à moi, comme un homme endormi sur lequel on jetterait un seau d'eau, je m'aperçus que plusieurs personnes m'avaient entouré pour m'examiner, tandis que mon enthousiasme me faisait parler seul. Cela acheva de me remettre au courant des affaires de ce monde, dont je venais de faire une petite absence.

IV. — Le Départ de Joannetti.

Depuis longtemps, je désirais revoir le pays que j'avais parcouru jadis si délicieusement, et dont la description ne me paraissait pas complète. Quelques amis qui l'avaient goûtée me sollicitaient de la continuer, et je m'y serais décidé plus tôt sans doute, si je n'avais pas été séparé de mes compagnons de voyage. Je rentrais à regret dans la carrière. Hélas ! j'y rentrais seul. J'allais voyager sans mon cher Joannetti et sans l'aimable Rosine. Ma première chambre elle-même avait subi la plus désastreuse révolution ; que dis-je ? elle n'existait plus ; son enceinte faisait alors partie d'une horrible masure noircie par les flammes, et toutes les inventions meurtrières de la guerre s'étaient réunies pour la détruire de fond en comble [1]. Le mur auquel était suspendu le portrait de madame de Hautcastel avait été percé par une bombe. Enfin, si, heureusement, je n'avais pas fait mon voyage avant cette catastrophe, les savants de nos jours n'auraient jamais eu connaissance de cette chambre remarquable. C'est ainsi que, sans les observations d'Hipparque, ils ignoreraient aujourd'hui qu'il existait jadis une étoile de plus dans les pléiades, qui est disparue depuis ce fameux astronome.

Déjà, forcé par les circonstances, j'avais depuis quelque temps abandonné ma chambre et transporté mes pénates ailleurs. Le malheur n'est pas grand, dira-t-on. Mais comment remplacer Joannetti et Rosine ? Ah ! cela n'est pas possible. Joannetti m'était devenu si nécessaire, que sa perte ne sera jamais réparée pour moi. Qui peut, au reste, se flatter de vivre toujours avec les personnes qu'il chérit ? Semblables à ces essaims de moucherons que l'on voit tourbillonner dans les airs pendant les belles soirées d'été, les hommes se rencontrent par hasard et pour bien peu de temps. Heureux encore si, dans leur mouvement rapide, aussi adroits que les moucherons, ils ne se rompent pas la tête les uns contre les autres !

1. Cette chambre était située dans la citadelle de Turin, et ce nouveau voyage fut entrepris quelque temps après la prise de cette place par les Austro-Russes.

Je me couchais un soir ; Joannetti me servait avec son zèle ordinaire, et paraissait même plus attentif. Lorsqu'il emporta la lumière, je jetai les yeux sur lui, et je vis une altération marquée sur sa physionomie. Devais-je croire cependant que le pauvre Joannetti me servait pour la dernière fois ? Je ne tiendrai point le lecteur dans une incertitude plus cruelle que la vérité. Je préfère lui dire sans ménagement que Joannetti se maria et me quitta le lendemain.

Mais qu'on ne l'accuse pas d'ingratitude pour avoir quitté son maître si brusquement. Je savais son intention depuis longtemps, et j'avais eu tort de m'y opposer. Un officieux vint de grand matin chez moi pour me donner cette nouvelle, et j'eus le loisir, avant de revoir Joannetti, de me mettre en colère et de m'apaiser, ce qui lui épargna les reproches auxquels il s'attendait. Avant d'entrer dans ma chambre, il affecta de parler haut à quelqu'un depuis la galerie, pour me faire croire qu'il n'avait pas peur ; et, s'armant de toute l'effronterie qui pouvait entrer dans une bonne âme comme la sienne, il se présenta d'un air déterminé. Je vis à l'instant sur sa figure tout ce qui se passait dans son âme, et je ne lui en sus pas mauvais gré.

« Te voilà donc marié, mon cher Joannetti ? » lui dis-je en riant. Il ne s'était précautionné que contre ma colère, en sorte que tous ses préparatifs furent perdus. Il retomba tout à coup dans son assiette ordinaire, et même un peu plus bas, car il se mit à pleurer. « Que voulez-vous, Monsieur ? me dit-il d'une voix altérée, j'avais donné ma parole. — Eh ! morbleu ! tu as bien fait, mon ami ; puisses-tu être content de ta femme, et surtout de toi-même ! Puisses-tu avoir des enfants qui te ressemblent ! Il faudra donc nous séparer ! — Oui, Monsieur ; nous comptons aller nous établir à Asti. — Et quand veux-tu me quitter ? » Ici, Joannetti baissa les yeux d'un air embarrassé, et répondit de deux tons plus bas : « Ma femme a trouvé un voiturier de son pays qui retourne avec sa voiture vide, et qui part aujourd'hui. Ce serait une belle occasion, mais... cependant... ce sera quand il plaira à Monsieur... quoiqu'une semblable occasion se

retrouverait difficilement. — Eh quoi ! sitôt ? » lui dis-je. Un sentiment de regret et d'affection, mêlé d'une forte dose de dépit, me fit garder un instant le silence. « Non, certainement, lui répondis-je assez durement, je ne vous retiendrai point ; partez à l'heure même, si cela vous arrange. » Joannetti pâlit. « Oui, pars, mon ami, va trouver ta femme ; sois toujours aussi bon, aussi honnête que tu l'as été avec moi. » Nous fîmes quelques arrangements ; je lui dis tristement adieu ; il sortit.

Cet homme me servait depuis quinze ans. Un instant nous a séparés. Je ne l'ai plus revu.

Je réfléchissais, en me promenant dans ma chambre, à cette brusque séparation. Rosine avait suivi Joannetti sans qu'il s'en aperçût. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit ; Rosine entra. Je vis la main de Joannetti qui la poussa dans la chambre ; la porte se referma et je sentis mon cœur se serrer... Il n'entre déjà plus chez moi ! — Quelques minutes ont suffi pour rendre étrangers l'un à l'autre deux vieux compagnons de quinze ans. O triste, triste condition de l'humanité, de ne pouvoir jamais trouver un seul objet stable sur lequel placer la moindre de ses affections !

Rosine aussi vivait alors loin de moi. A l'âge de quinze ans, elle était encore le plus aimable des animaux, et la même supériorité d'intelligence qui la distinguait jadis de toute son espèce, lui servit également à supporter le poids de la vieillesse. J'aurais désiré ne m'en point séparer ; mais lorsqu'il s'agit du sort de ses amis, ne doit-on consulter que son plaisir ou son intérêt ? L'intérêt de Rosine était de quitter la vie ambulante qu'elle menait avec moi, et de goûter enfin dans ses vieux jours un repos que son maître n'espérait plus. Son grand âge m'obligeait à la faire porter. Je crus devoir lui accorder ses invalides. — Une religieuse bienfaisante se chargea de la soigner le reste de ses jours ; et je sais que, dans cette retraite, elle a joui de tous les avantages que ses bonnes qualités, son âge et sa réputation lui avaient si justement mérités.



Ekatérinenbourg (P. 306).

Et puisque telle est la nature des hommes, que le bonheur semble n'être pas fait pour eux, puisque l'ami offense son ami sans le vouloir, puisque, depuis Lycurgue jusqu'à nos jours, tous les législateurs ont échoué dans leurs efforts pour rendre les hommes heureux, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait le bonheur d'un chien.

V. — Lettre de Xavier de Maistre à M. Charpentier, Éditeur de ses œuvres [1].

Je reçois à l'instant les exemplaires de la nouvelle édition de mes œuvres que vous avez la bonté de m'envoyer, ainsi que l'aimable lettre qui les accompagne, et je m'empresse de vous en témoigner toute ma reconnaissance. Parmi les jouissances nombreuses et inattendues que j'éprouve en arrivant à Paris, mon amour-propre ne peut qu'être infiniment flatté, non seulement de cette élégante publication qui va donner du prix à ces opuscules, mais aussi de les voir annoncés par vos soins dans les journaux comme tenant une place honorable dans la littérature française, faveur à laquelle j'étais bien loin de m'attendre. Étranger à la France, où je viens pour la première fois à la fin de ma carrière, vous comprendrez facilement ma surprise.

Il y a maintenant plus de quarante ans que mon premier essai, le *Voyage autour de ma chambre*, fut publié à Lausanne ; les autres parurent vingt ans plus tard. Pendant ce long espace de temps, j'ai vécu en Russie et en Italie, où je n'entendais guère parler d'eux. Vous voyez que j'ai eu tout le temps de les oublier, et j'ai pu croire qu'ils étaient aussi oubliés de tout le monde : c'est donc, à mes yeux, une véritable résurrection que vous avez opérée.

(1) Cette lettre fut adressée à l'éditeur des œuvres de Xavier de Maistre pendant le voyage que ce dernier fit à Paris à près de 80 ans.

Vous m'invitez, Monsieur, dans votre lettre, à composer quelque nouveau chapitre pour augmenter le trop léger volume de mes œuvres, qu'on a décoré depuis longtemps du titre d'*œuvres complètes*, dans la prévision sans doute qu'elles n'auraient pas de suite, j'en ai ratifié de bon cœur l'augure. Je sais bien que la fécondité accompagne ordinairement le talent, et je devrais envier cette prérogative qui m'a été refusée, mais aussi combien d'auteurs célèbres ont trop écrit !

Il en est plus de trois que je pourrais nommer.

Cette considération et mille autres plus fortes encore s'opposent au désir que j'aurais de vous satisfaire sur ce point. Le temps pèse sur moi ; comment retrouverais-je aujourd'hui le fil léger qui me conduisait jadis dans les *voyages* dont vous venez de publier la description ? Il est trop tard ! Il faudrait pour cela me renfermer de nouveau dans ma chambre, et j'ai tant de choses à voir hors de chez moi, que je ne pourrais jamais m'y résoudre. Si même j'entreprenais d'écrire les observations de tout genre que je puis faire à Paris, vous sentez bien qu'en gardant une juste proportion avec celles que j'ai faites autour de ma chambre, plusieurs volumes in-folio ne suffiraient pas pour les contenir. Il me serait plus facile de vous parler de Naples, d'où j'emporte tant de regrets, du Vésuve, du beau climat d'Italie, qui contraste si fort avec la pluie et le brouillard qui m'ont accueilli à mon arrivée ici. Le temps est beau maintenant, me direz-vous ; mais en employant à écrire le peu de temps qu'il m'est donné de rester à Paris, je répondrais mal au procédé de quelques amis qui me font sentir vivement le bonheur que j'ai eu de les connaître à Naples ; ce serait méconnaître aussi celui que j'éprouve en général de vos indulgents compatriotes. Ainsi, lorsque j'aurai satisfait, autant qu'il me sera possible, aux devoirs de l'amitié et de la reconnaissance, je me contenterai de parcourir Paris dans tous les sens, pour le plaisir de mes yeux. Faut-il vous le dire, Monsieur ? Je veux flâner à loisir. J'ai déjà vu le musée du Louvre ; le panorama de Paris s'est

développé devant moi du sommet des tours de Notre-Dame ; j'ai fait le tour de la Grande Colonne que sa masse a défendue contre l'orage qui renversa la statue. La voilà cependant à sa place, la formidable figure; elle y est remontée d'elle-même sur les ailes de la gloire. Paris me paraît un vaste musée où l'on peut s'amuser et s'instruire, sans autre peine que celle d'ouvrir les yeux et de regarder. Toutes les merveilles que les sciences, les arts et l'industrie peuvent produire sont exposées aux yeux et semblent venir au devant de l'observateur.

En passant auprès d'une librairie, je n'ai pas besoin d'entrer ni de demander le catalogue : les livres sont là rangés avec ordre, je peux en lire les titres, je pourrais les prendre et les ouvrir sans la glace transparente qui les couvre sans les cacher ; les parapets des quais et des ponts en sont couverts : d'ailleurs, ne voit-on pas annoncés partout en énormes caractères les chefs-d'œuvre de la semaine qui recouvrent ceux du mois passé ?

Combien d'aimables invitations écrites en lettres d'or me sollicitent dans mes courses ! Combien de découvertes à faire dans une promenade sur les boulevards ! Mais c'est surtout le soir, lorsque je passe en voiture le long des riches magasins et des cafés resplendissants de lumière, que je jouis d'un spectacle nouveau dont je n'avais aucune idée. Tout ce que le génie du luxe et de l'industrie a su imaginer pour le plaisir et l'utilité du monde entier passe successivement devant moi à mesure que j'avance ; la glace de ma voiture devient un véritable kaléidoscope, une suite de tableaux merveilleux, qui me donne une haute idée de la richesse et de l'ingénieuse activité des habitants ; et je garde jusque dans mon sommeil de la nuit l'impression de ces mille soleils que le gaz a fait briller de toutes parts à nos yeux éblouis.

Cependant, lorsque je veux me donner une jouissance complète et toute de mon goût dans mes excursions, ce ne sont pas les grands monuments ni les inventions modernes que je recherche de préférence, ce sont plutôt les hommes et les choses qui ne sont plus, et

que l'histoire et les voyageurs m'ont fait connaître dans les anciennes descriptions de Paris ; je puis, de cette manière, comparer le passé au présent : je m'informe de la rue où logeait madame de Sévigné, de celle d'où partait Racine pour se rendre au passage du roi ; je veux connaître la maison de Boileau, celle de Bossuet, celles enfin de tous les écrivains célèbres qui m'ont appris à lire et à parler.

J'aime à me perdre au Marais, où demeurait autrefois la belle société ; j'évite le Panthéon, mais je regarde avec plaisir de loin la coupole de Sainte-Geneviève, votre patronne qu'on a exilée ; je passe rapidement sur le quai Voltaire, mes regards fixés sur la Seine ; enfin, longeant le fleuve, j'arrive un peu fatigué au Palais-Bourbon : c'est là que se trouve la Chambre des députés — c'est le Vésuve !

A cette idée de Vésuve je sens battre mon cœur, mes yeux cherchent le ciel d'Italie et le beau soleil qui rayonne sur l'heureuse Parthénope. Il faut l'oublier, mais, pour y parvenir, il faudrait cesser de vivre. Naples ! Naples ! pays d'enchantements, reçois d'ici mes tristes et derniers adieux ! — Adieu à jamais !

Quelques gouttes de pluie m'avertissent que ma promenade est terminée, des nuages sombres menacent dans l'éloignement ; je reviens au logis, et pour me distraire des émotions qui m'ont troublé, je récite tout bas une fable de La Fontaine.

J'irais volontiers passer la soirée dans un des cercles où se réunissent tant d'hommes distingués ; les Parisiens sont si affables qu'ils m'y recevraient sans peine : mais que faire dans un cercle à moins que de parler politique ! Or, je vous confierai, entre nous, que j'ai une telle inaptitude pour cette science, qu'un des hommes les plus patients que je connaisse s'est vainement donné la peine de m'expliquer tout au long ce qu'il faut entendre par un doctrinaire, par le centre gauche, le juste milieu, la coalition, etc., dénominations nouvelles pour moi, qui retentissent à mes oreilles depuis mon arrivée en France. Eh bien, Monsieur, je n'y ai rien compris. Il en est résulté dans ma tête faible un mélange confus, un chaos aussi

incohérent que celui qu'on observe journellement dans la Chambre elle-même des députés.

Vous parlerais-je encore d'une autre difficulté qui m'empêche d'écrire aujourd'hui ? Je trouve une si grande différence entre les idées que je m'étais faites, dans ma jeunesse, sur la littérature et celles que je vois adoptées maintenant par les auteurs jouissant de la faveur publique, que j'en suis déconcerté ; je les admire souvent, souvent aussi je ne les comprends pas : je vois des mots, des expressions bizarres et dont je ne puis pas saisir le sens. Que s'est-il donc passé pendant le long séjour que j'ai fait dans le Nord ? Me faudra-t-il apprendre une nouvelle langue dans mes vieux jours ? Je n'en ai pas le courage.

J'espère, Monsieur, vous avoir persuadé de l'impossibilité où je suis d'ajouter quelque chose à mon petit recueil ; cependant le désir que j'ai de répondre à votre bonne intention m'engage à vous envoyer des opuscules que je viens de recevoir, et qui pourraient faire suite aux miens. Ne pouvant vous offrir des ouvrages que je n'ai pas eu la possibilité de faire, je vous recommande ceux-ci que je voudrais avoir faits. Je ne connais pas l'auteur, M. Töpffer de Genève, autrement que par le plaisir que m'a donné leur lecture, et je suis sûr que vous le partagerez ainsi que vos lecteurs, si vous les publiez ; vous pouvez surtout les recommander aux lecteurs qui, se trouvant encore sous l'impression de quelques-uns des drames terribles du moment, voudraient se reposer agréablement au moyen d'une lecture qui les fera presque à la fois sourire et verser de douces larmes.



VI. — **A la Lune.**

Soutiens mon essor poétique,
Astre favori de mon cœur ;
De ta clarté mélancolique
Je chante l'aimable splendeur.

Auprès de ce bocage sombre,
Fuyant le tumulte et le bruit,
Ma lyre vient frémir dans l'ombre
De ta silencieuse nuit.

Déjà, dans sa marche imposante,
Ton globe, aux yeux de l'univers,
Ainsi qu'une lampe éclatante,
Monte lentement dans les airs ;
Et tandis qu'il plane et s'avance
Dans l'immense espace des cieux,
Le calme, la paix, le silence
Précèdent ton char radieux.

Lorsque du haut de ta carrière
Tu brilles dans le firmament,
Et que de la nuit solitaire
Tu perces le noir vêtement,
Attentif, auprès du rivage,
Je contemple dans les roseaux
Ta riante et mobile image,
Qui brille et flotte sur les eaux.

D'autres fois, lorsque la tempête
Obscurcit ton front radieux,
Je te vois courir sur ma tête
Au travers du ciel orageux.
La vapeur s'accroît, elle efface
Les traits de ta pâle beauté,
La nuit règne seule à ta place
Dans sa lugubre majesté.

D'un vol léger et variable
La sinistre chauve-souris
Poursuit sa route infatigable
Entre ces antiques débris ;
Et des bords de l'onde stagnante,
Où se traîne un brouillard épais,
J'entends la voix assoupissante
De l'habitante des marais.

Les cris aigus de la chouette
Retentissent dans la forêt ;
Le sombre écho qui les répète
Semble lui répondre à regret :
Ces sons, tristes enfants de l'ombre,
Seuls se répétant dans les airs,
Rendent plus auguste et plus sombre
Le silence de l'univers.

Alors un transport extatique
Vient s'emparer de tous mes sens,
Et d'un sentiment prophétique
Me fait éprouver les élans.
Dans l'avenir impénétrable
Je sens mon esprit transporté,
Jusqu'à la porte redoutable
De la profonde éternité !

Errant au milieu des ténèbres,
Où ton absence m'a jeté,
Des cris, des images funèbres,
Frappent mon esprit agité.
L'énigme du temps se révèle,
Elle vient frapper mes regards,
Je vois de la vie éternelle
Flotter les larges étendards.

Je vois dans ce profond abîme
Où les humains sont confondus,
Le châtiment tardif du crime
Et le triomphe des vertus.
J'y vois ces hommes sanguinaires,
Détracteurs d'un Dieu tout-puissant,
Détourner leurs faibles paupières
De son aspect éblouissant.

Mais de ta lumière argentée
Je revois enfin la lueur ;
Et déjà mon âme agitée
Se calme et renaît au bonheur.

Une douce mélancolie,
Fille des tendres souvenirs,
Sur les jours passés de ma vie,
Vient m'arracher quelques soupirs !

O bois touffus de ma patrie,
Je vois vos superbes rameaux ;
Te voilà, campagne chérie,
J'entends le bruit de tes ruisseaux ;
Sur leurs bords les chênes antiques
S'agitent au vent du désert,
Et de mes chants, sous leurs portiques,
L'écho répète les concerts.

La nuit, plus sereine et plus belle,
Se pare d'attraits solennels ;
Le cintre des cieux étincelle
Semé de flambeaux éternels ;
La lune à l'univers tranquille
Sourit encore en le quittant,
Et son disque semble immobile
Sur les nuages d'Occident.

Salut, ô lumière adorée,
Astre propice et bienfaisant ;
Salut, de la voûte éthérée
Sublime et divin ornement ;
Tant que les cordes de ma lyre
Pourront résonner sous mes doigts,
Je te consacre mon délire
Et tous les accents de ma voix.

Et quand de Dieu l'arrêt sévère,
Entre les glèbes du vallon,
Aura déposé ma poussière,
Puisse encor ton faible rayon,
Au voyageur sensible et tendre
Montrer le simple monument,
Et l'herbe qui couvre la cendre
De ton chantre et de ton amant.

VII. — L'Auteur et le Voleur.

Aux enfers un célèbre auteur
Arrive avec un voleur ;
La gloire du premier avait rempli le monde,
Et l'on vantait partout sa science profonde ;
Mais il avait caché, dans ses livres fameux,
D'un venin corrupteur le charme insidieux
Sous les dehors légers de la plaisanterie,
Attaquant de sang-froid la morale et les mœurs,
Son talent trop vanté prépara les malheurs
Qui devaient après lui désoler sa patrie.
Son compagnon, le long du grand chemin,
Aurait peut-être aussi mérité quelque gloire,
Si du bourreau le lacet inhumain
N'avait trop brusquement terminé son histoire.
Le couple voyageur à peine est présenté
Par les Parques inexorables
Que son destin est arrêté ;
Un regard de Minos a jugé les coupables.
A son terrible tribunal,
Sans rien dire on connaît et le bien et le mal,
Et chaque criminel voit dans sa conscience
Son procès tout écrit ainsi que sa sentence ;
De là sont à jamais bannis les avocats
Et les discours et les débats.
Au bout de deux chaînes pesantes
Qu'elle accroche aux voûtes brûlantes,
Mégère a bientôt suspendu
Deux grands chaudrons de fer fondu,
Qu'à l'ordre de Minos, de leurs mains parricides
Remplissent d'eau les Danaïdes.
Les nouveaux venus, stupéfaits,
Se regardent et font une laide grimace,
En voyant ces tristes apprêts.
Ils grimpent cependant et vont prendre leur place.
Sous le voleur on allume aussitôt
Un grand tas de bois sec de deux toises de haut,

Enduit de soufre et de bitume.
Déjà le bûcher fume ;
Il pétille et la flamme entoure le chaudron
Au grand déplaisir du larron,
Qui se repent d'avoir fureté sur la route.
Le tourbillon de feu monte jusqu'à la voûte.
Notre écrivain était mieux partagé :
Un petit feu prudemment ménagé
Réchauffait doucement le sire,
Qui voyait sans pitié son camarade cuire.
Mais quelque temps après, l'eau commence à frémir
Et le philosophe à gémir.
L'impitoyable Tisiphone
Ajoute un peu de bois, voilà l'eau qui bouillonne,
Le fond du pot devient brûlant.
L'auteur soulève un pied, puis l'autre au même instant,
Vaincu par la douleur extrême.
Veut-il se plaindre ? à chaque mot
La furie ajoute un fagot,
Tant qu'à la fin il s'emporte, il blasphème,
Et voit d'un œil plein de fureur
Le feu depuis longtemps éteint sous le voleur.
« Eh quoi ! je subirai cet horrible supplice !
Dit-il, je brûlerai pendant l'éternité,
Tandis que ce fripon prend un bain de santé !
Des dieux, puisqu'il en est, où donc est la justice ? »
Ainsi le ciel est gourmandé
Par le philosophe échaudé !
Lorsque Alecton, pour venger cette injure,
Sort tout à coup de l'abîme profond.
Mille serpents composent de son front
L'épouvantable chevelure,
Elle parle, et l'auteur, muet à son aspect,
Reconnaissant sa muse, écoute avec respect :
« Misérable, veux-tu blâmer la Providence,
Dont la juste vengeance
Pour tes crimes passés te punit aujourd'hui ?
Ceux de cet assassin ont fini comme lui,

Lorsqu'il a terminé sa vie.
Mais le nombre des tiens croît et se multiplie
Avec tes coupables écrits,
Qui vont, de siècle en siècle, égarer les esprits.
Tes os depuis longtemps sont réduits en poussière,
Et le soleil jamais ne rouvre sa carrière
Sans éclairer encor mille crimes nouveaux,
Fruits tardifs, mais constants, de tes affreux travaux,
A tes contemporains, trop dangereux exemple.
Le fauteur tour à tour est l'ennemi des dieux ;
On te vit au théâtre être religieux,
Et profanateur dans le temple.
Tu remplis l'univers du germe des forfaits
Qui, dans mille ans, doivent éclore ;
Et lorsqu'ils auront vu leurs funestes effets,
On les verra renaître encore.
Souffre donc, malheureux, les tourments des enfers !
Souffre jusques au temps où, dans tout l'univers,
Tes livres corrupteurs auront cessé de nuire,
Et lorsque les humains cesseront de les lire. »
A ces mots, Alecton plonge le mécréant
Au fond de l'eau bouillante, et de son bras puissant
Referme pour toujours, frémissant de colère,
Le couvercle de la chaudière.





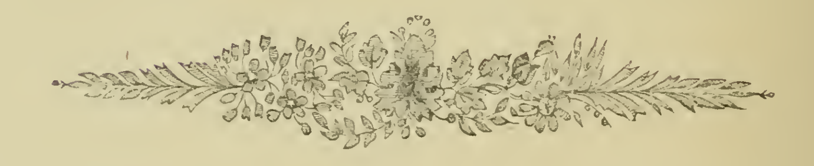
Xavier de Maistre.



TABLE DES MATIÈRES.

Joseph de Maistre.

Xavier de Maistre.



Bruges (Belgique), imp. Houdmont-Boivin et Fils.